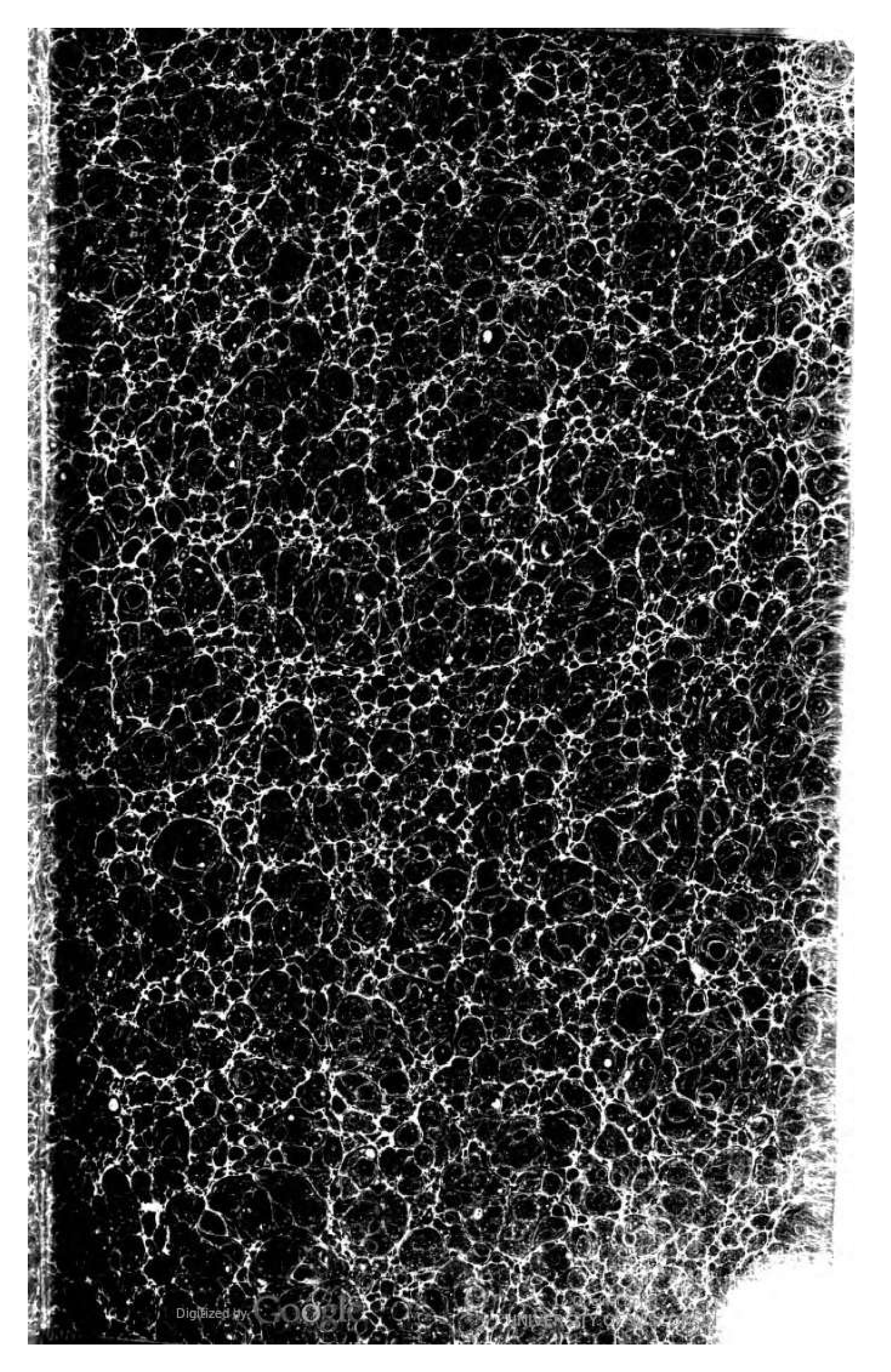


COLLECTION DE MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE BELGIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES GUERRES DE SAVOIE
DE BOHÊME, DU PALATINAT ET PAYS-BAS

Société de l'histoire de Belgique, Brussels.

XVII

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES GUERRES

DE SAVOIE

DE BOHÊME, DU PALATINAT & DES PAYS-BAS

1616-1627

PAR LE SEIGNEUR DU CORNET

GENTILHOMME BELGEOIS

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

A. L. P. DE ROBAULX DE SOUMOY

OFFICIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD

SUBSTITUT-AUDITEUR GÉNÉRAL & MEMBRE DU CONSEIL HÉRALDIQUE

TOME PREMIER

GARDONS MÉMOIRE

HISTOIRE DE BELGIQUE

BRUXELLES, GAND & LEIPZIG

C. MUQUARDT

MDCCCLXVIII

INTRODUCTION.

— « Il va vite en besogne ; c'est un gaillard ré-
» solu. On est bien avec de pareilles gens, mais qui
» est-ce donc ? Il n'est pas de la Bohême.
— « C'est un Wallon. Respect à ces hommes-là ! »

SCHILLER, *Le camp de Wallenstein*,
trad. de X. MARMIER.

La Réforme ne changea pas seulement les croyances et les doctrines religieuses, elle atteignit également les institutions civiles, la hiérarchie établie dans le gouvernement et dans l'administration des États. Là où elle fut dominante, elle enleva le pouvoir temporel au clergé, l'exclut du maniement des affaires publiques et confisqua ses immenses possessions ; aussi imprima-t-elle à la période qui s'étend de la fin du quinzième siècle jusqu'au traité de Westphalie, un caractère religieux et politique.

Née en Allemagne, elle s'y propagea rapidement par l'adhésion de plusieurs princes. L'opposition de Charles-Quint, protecteur né du catholicisme,

provoqua les ligues protestantes de Torgau et de Smalkalde. Cette dernière, rébellion armée contre l'autorité impériale, fut vaincue à Mühlberg; mais les protestants prirent leur revanche, et le traité de Passaw (1552), puis la paix d'Augsbourg, assurèrent la liberté de conscience à l'Allemagne.

La Réforme s'était introduite en Bohême, en Pologne, en Hongrie, en Suisse, en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas. Elle avait pénétré jusqu'en Italie et en Espagne. Pendant plus de trente ans (1562 à 1594), la France fut livrée aux guerres civiles; les intrigues de cour prirent autant d'importance que les querelles des partis religieux, et la rivalité entre les Bourbons, chefs des huguenots, et les Guise, chefs de la Ligue, fut une des causes principales de ces guerres. L'édit de Nantes (13 avril 1598) mit fin à la lutte, mais ne désarma pas les partis. Elle recommença après la mort de Henri IV, et fit perdre à la France tout crédit, toute considération au dehors; elle la plongea dans l'abaissement et l'oubli jusqu'à l'avénement au pouvoir du cardinal de Richelieu.

En Angleterre, la religion fut considérée comme la base du gouvernement; l'anglicanisme conserva la hiérarchie de l'Église romaine et prêta un puissant appui au trône, en constituant le souverain chef de ce pouvoir nouveau. L'organisation sociale se trouva ainsi liée intimement à la religion, et le

peuple se persuada que toutes deux devaient ou prospérer ou succomber ensemble. Le calme intérieur dont jouit l'Angleterre lui permit de soutenir et d'aider les autres pays réformés.

Nulle part la lutte ne fut aussi longue, aussi acharnée, aussi féconde en grands résultats politiques, que dans les Pays-Bas. Dotés depuis longtemps d'institutions libérales, riches par la fertilité du sol, par l'industrie et le commerce, éclairés par l'imprimerie et les arts, ils étaient préparés à la liberté de pensée et de religion Les provinces septentrionales, voisines de l'Allemagne, en rapports intimes avec elle par le caractère des habitants et par la langue, se jetèrent dans le mouvement religieux avec plus d'ardeur[1], et restèrent plus fermement attachées au protestantisme que les provinces méridionales. Celles-ci furent le théâtre principal des troubles que causa la sanglante répression ordonnée par Philippe II. Les excès commis, dès le début, par les sectaires iconoclastes produisirent une réaction; la noblesse, signataire du *Compromis*, et les classes moyennes effrayées de tels désordres, prêtèrent secours au gouvernement; le zèle religieux des plus déterminés se refroidit et, excepté dans quelques villes, les progrès de la Réforme s'arrêtèrent.

[1] PONTUS PAYEN, I, 6, 68, 69. Édité par M. A. HENNE.



Les tendances différentes des provinces du Nord et du Midi se manifestèrent clairement lorsque Philippe II, reconnaissant, trop tard, l'inefficacité « de » l'emploi de la force pour ramener les rebelles et la » nécessité de leur faire les concessions possibles », autorisa Requesens à proposer une amnistie [1]. Les provinces bataves posèrent comme base essentielle de tout arrangement la liberté de religion, et jamais elles ne cédèrent sur ce point. Les provinces belgiques se bornèrent à réclamer les anciennes franchises politiques, mais sans innovation. Au Nord, où règne la Réforme, la révolution religieuse est le principe de la résistance au gouvernement de Philippe II; l'immense majorité veut l'indépendance absolue. Au Midi, les réformés luttent contre les catholiques plus nombreux; les violences de la faction calviniste et démagogique exaspèrent la noblesse et la bourgeoisie du Hainaut, de l'Artois et de la Flandre française, qui se liguent sous le nom de Malcontents; elles poussent les États d'Artois, de Hainaut et de la châtellenie de Lille à se prononcer ouvertement contre la liberté des cultes [2]; elles contribuent ainsi puissamment à la réconciliation des provinces wallonnes [3], et, dans la plupart des villes du Midi, le rétablisse-

[1] *Correspondance de Philippe II,* III, 46, 82, 87. — *Correspondance de Guillaume le Taciturne,* III, 75, 88, 367 et suiv.

[2] M. Gachard, *Actes des États-Généraux,* I, 409, 410; II, 123, 140, 145, 150, 161, 171, 172, 175, 176, 184.

[3] *Ibid.,* II, 94, 99, 100, 118, 119, 120.

ment du culte catholique est considéré comme un bienfait.

Pendant que le duc de Parme s'occupait à prendre les villes de la Flandre et du Brabant, pour les ramener à l'obéissance du roi, les provinces bataves, livrées à elles-mêmes, recherchaient des appuis au dehors, organisaient leurs institutions nouvelles, prononçaient la déchéance de Philippe II et proclamaient leur indépendance; elles remettaient, en même temps, à Guillaume le Taciturne un pouvoir constitutionnel, avec le titre de comte héréditaire de Hollande et de Zélande[1].

Un odieux assassinat mit fin à ce pouvoir; les États s'empressèrent de le déférer à son fils, Maurice de Nassau. L'alliance que celui-ci contracta avec l'Angleterre fournit un motif à l'Espagne de déclarer la guerre à cette dernière puissance; la destruction de la fameuse *armada* eut pour résultat d'assurer l'existence des Provinces-Unies et d'élever la nouvelle république au rang des États de premier ordre.

L'intervention en France des armées de Philippe II, pour soutenir la Ligue, provoqua l'alliance de Henri IV avec les Provinces-Unies; une guerre désastreuse s'ensuivit. Les provinces belgiques se virent en butte aux attaques de la France, au Midi, et de la Hollande, au Nord. Le traité de Vervins leur

[1] Groen Van Prinsterer, VII, 306, mars 1580.

procura enfin la paix, après trois campagnes malheureuses.

Philippe II, accablé par tant de revers, sembla enfin reconnaître son impuissance à soutenir une lutte désormais inutile. Le 6 mai 1598, il donna en dot à sa fille Isabelle-Claire-Eugénie les dix-sept provinces des Pays-Bas, avec clause de retour à l'Espagne, dans le cas où cette princesse ne laisserait pas postérité de son mariage avec l'archiduc Albert d'Autriche. Philippe mourut le 13 septembre 1598 [1].

Son successeur Philippe III et les archiducs continuèrent la guerre avec les Provinces-Unies; la bataille de Nieuport, le siége et la prise d'Ostende; des campagnes conduites avec habileté par Spinola et par Maurice de Nassau, mais sans résultats importants; une expédition heureuse du vice-amiral hollandais Jacques Hemskerck sur les côtes d'Espagne, occupent le commencement de ces règnes nouveaux.

Les princes, fatigués de tant d'efforts qui n'avaient abouti qu'à l'abaissement et à la ruine de l'Espagne et des provinces belgiques; les peuples, épuisés par quarante années de guerre et de maux sans nombre, aspiraient, avec une égale ardeur, à la paix et à la tranquillité. Dès 1606, des négociations avaient été ouvertes entre les parties belligérantes; mais le roi

[1] De Monpleinchamp, *Histoire de l'archiduc Albert*, 123.

et les archiducs, ne voulant pas renoncer à ce qu'ils considéraient comme des titres de propriété, ne consentirent qu'à une trêve; elle fut conclue, pour le terme de douze ans, le 9 avril 1609.

Cette trêve suspendit les hostilités entre les différentes provinces des Pays-Bas, sans leur procurer le calme si vivement désiré. Les Belges, liés à l'Espagne et à la maison d'Autriche, deviennent les auxiliaires des puissances catholiques; les Hollandais s'allient aux peuples protestants et aux ennemis de l'Espagne; les uns et les autres prennent ainsi part aux événements militaires, selon leurs relations, leurs intérêts politiques et leurs idées religieuses.

La succession des duchés de Juliers, de Clèves et de Berg, devenue vacante à cette époque, faillit faire éclater une guerre générale. Les Provinces-Unies prirent parti pour l'Électeur de Brandebourg, et les Belges se rangèrent du côté de l'Autriche et du Palatin de Neubourg; le duc de Savoie, en guerre avec l'Espagne à cause du Montferrat, reçut de la Hollande des renforts de troupes[1], tandis qu'à la demande du roi catholique, l'archiduc Albert envoya au gouverneur du Milanais 6,000 fantassins et 1,000 cuirassiers wallons.

Ainsi se manifestèrent les conséquences politiques de la Réforme. Pendant la période précédente, elle

[1] *Archives générales*, Correspondance de l'archiduc Albert et de Philippe III, VI, lettre du 3 janvier 1617.

s'était propagée parmi les individus; persécutée d'abord, puis tolérée, elle se développa et fut enfin admise par des populations entières. Dès lors elle exerça son influence sur les relations internationales et, au commencement du dix-septième siècle, elle tendit ouvertement à l'abaissement de la maison d'Autriche, protectrice du catholicisme et de la papauté, et dont les prétentions à la monarchie universelle inspiraient des craintes aux princes et aux peuples. Malgré la paix d'Augsbourg, les partis s'observaient avec méfiance en Allemagne. Le caractère des empereurs Maximilien II et Rodolphe II avait prévenu une explosion; mais pendant le règne de ce dernier, divers incidents avaient excité l'irritation des esprits. Des deux côtés se formèrent des associations, dans le but de se mettre en défense: l'*Union protestante* fut conclue le 4 mai 1608, sous la protection de l'Électeur palatin; l'année suivante, le duc de Bavière constitua la *Ligue catholique*.

En 1617, des troubles éclatèrent en Bohême, à propos de la destruction de temples protestants [1]. L'empereur Mathias, ému du mécontentement qui régnait en Moravie, en Autriche, en Hongrie comme en Bohême, penchait pour l'indulgence et les accommodements; mais son successeur désigné, l'archiduc Ferdinand de Styrie [2], qui croyait fermement

[1] *Guerre de Bohême*, 98.
[2] *Guerre de Bohême*, 100, 101.

à une seule Église et regardait comme le premier devoir du prince d'y maintenir ou d'y faire rentrer les hommes, par tous les moyens en la puissance humaine, conseilla la répression par la force. Il fut écouté, et aussitôt les Bohémiens prirent les armes. Ainsi s'engagea la lutte terrible qui dura trente ans.

Les Provinces-Unies, d'accord avec certains princes protestants, avaient poussé la Bohême à secouer le joug de la maison d'Autriche, afin d'empêcher Ferdinand de recueillir tous les pays héréditaires de cette maison, et de susciter des embarras à l'empereur et à l'Espagne, son alliée[1]. Dès le début, ce fut à nos provinces que l'empereur demanda un général[2] et des soldats[3]. En même temps, figurait dans l'armée de Bohême « la cavalerie quy estoit venue de Hol-» lande, entre laquelle plusieurs noblesses hollan-» doises[4]; d'autres troupes de la même nation secoururent le Palatinat envahi, en 1620, par Spinola.

Les premières campagnes furent heureuses pour les armes de l'empereur et de la Ligue catholique. Le succès, loin d'inspirer au vainqueur des idées de conciliation et de paix, suggéra le projet téméraire de détruire le protestantisme et de renverser la liberté

[1] Levassor, *Histoire de Louis XIII*, II, 31.
[2] Le comte de Bucquoy, *Guerre de Bohême*, 101. Tilly commandait, sous le duc de Bavière, l'armée de la Ligue catholique. — *Ibid.*, 168.
[3] *Ibid.*, 106.
[4] *Ibid.*, 279, 294.

en Allemagne et en Hollande. L'alliance entre l'empire, l'Espagne et la Belgique devint plus intime; on résolut de recommencer les hostilités du côté des Pays-Bas, dès l'expiration de la trêve, et de porter la guerre dans le cercle de la basse Saxe, siége principal du protestantisme. Ce plan fut mis à exécution de 1621 à 1626.

Les événements militaires, arrivés dans la période de 1617 à 1626, forment le sujet de l'ouvrage dont nous publions une nouvelle édition. Devenu rare et peu connu, ce livre offrira, pensons-nous, de l'intérêt aux personnes qui s'occupent de notre histoire et à plusieurs de nos anciennes familles : les unes y trouveront les noms de leurs ancêtres glorieusement inscrits dans les fastes militaires ; les autres y puiseront des détails exacts sur le rôle important joué par les Belges, dans les premières campagnes de la guerre de trente ans.

En effet, Louis de Haynin, seigneur du Cornet, nous dit la part que prirent les Wallons à la campagne de Savoie, cet incident glorieux pour eux, ignoré ou passé sous silence, par nos historiens [1]. Il raconte ensuite les expéditions de Bohême, d'Autriche, de Hongrie et du Palatinat. Pendant cette phase de la guerre de trente ans, moins connue que les autres, les meilleurs généraux, les plus braves

[1] Voyez cependant la brochure de M. le général Guillaume, intitulée : « *Les Belges en Italie, en* 1617. »

officiers et soldats de l'empire et de la Ligue catholique, sont nos compatriotes. Enfin, sous le titre de *Guerre des Pays-Bas*, il expose les événements accomplis après l'expiration de la trêve de douze ans, dans nos provinces jusqu'à la prise de Breda, et en Allemagne jusque après la bataille de Lutter. L'ouvrage est terminé par un résumé de l'histoire des hérésies et par la liste des officiers wallons et espagnols blessés, tués ou morts de maladie, pendant les guerres de Savoie, de Bohême, du Palatinat et des Pays-Bas.

L'auteur prend, à bon droit, la qualité de gentilhomme. Il sortait d'une ancienne et noble maison, très honorablement connue dans le Hainaut, depuis le XIVᵉ siècle, d'abord sous le nom de Brougnart [1], qu'elle quitta plus tard pour celui de Haynin, tiré d'une seigneurie située non loin de Maubeuge et d'Anfroipret. Les diverses branches de la famille de Haynin, selon l'usage, se distinguaient les unes des autres par des noms de fiefs, comme Wamberchies, Wavrans, Brœucq, Hamelincourt, Ghyssignies, le Cornet, la Vallée, Warlaing, etc. Cette maison porte : « d'or à la croix engreslée de gueules. »

Louis de Haynin descendait d'Aubert, souche des seigneurs du Cornet, de Wavrans et de Fremicourt. Son père, Adrien de Haynin, écuyer, bailli général

[1] Ce nom s'écrit tantôt Brongnart, tantôt Brougnart; nous avons suivi l'orthographe adoptée par M. GOETHALS.

du chapitre de Cambrai, demeurait à Douai, où il mourut en 1614. Il avait épousé, le 7 novembre 1576, Françoise de Louvel, fille de Michel de Louvel et d'Antoinette de Stavele [1]. De ce mariage sont nés, entre autres enfants : Louis, en 1582, et Jacques, en 1585.

Louis, seigneur du Cornet, de Fremicourt et de Liramont, se maria deux fois : 1° le 29 janvier 1629, à Anne Le Merchier, fille d'Antoine Le Merchier, chevalier, seigneur de Noireul, et de Marguerite du Fay d'Hullerc; 2° le 25 septembre 1638, à Marie de Pronville. Il eut quatre enfants de son premier mariage, et sa descendance mâle s'éteignit, le 4 mai 1706, en la personne d'Ernest-Charles-André de Haynin, chevalier, seigneur du Cornet et de Cerfontaine. Louis de Haynin, reçu bourgeois de Douai, le 29 mars 1618, fut échevin de cette ville en 1622 et 1625; chef des six hommes en 1628, 1631, 1634 et 1637; chef des échevins ou du magistrat, en 1629, 1632, 1635 et 1638. Des lettres-patentes du roi Phi-

[1] *Registre aux bourgeois de Douai*, 29 *janvier* 1599. Ce renseignement, dû à l'obligeance de M. le chevalier Amédée Leboucq de Ternas, qui a publié, en 1857, l'*Histoire des choses les plus remarquables advenues en Flandre, Hainaut, Artois, etc., depuis* 1596 *jusqu'en* 1674, nous permet de rectifier ce qui est dit ci-après, à la page 32, sur la femme d'Adrien de Haynin; elle se nommait *de Louvel*, et non *de Lens* ou *de Louvers*. Adrien de Haynin est cité dans la sentence rendue par le conseil d'Artois, le 7 juillet 1609, concernant la noblesse de la famille de Haynin, et donnée *in extenso* par M. Goethals, *Miroir des notabilités nobiliaires des Pays-Bas et du nord de la France*, I, 103.

lippe IV, signées à Madrid, le 9 août 1633, le créèrent chevalier. Il mourut à Douai, le 5 septembre 1640[1].

Jacques de Haynin, 4e enfant d'Adrien et de Françoise de Louvel, devint un officier distingué par ses connaissances et par sa bravoure; il est cité très souvent dans les écrits de son frère[2].

A cette même famille appartenait Jean Brougnart, seigneur de Haynin et de Louvignies, né en 1423, mort le 12 mai 1495, veuf de Marie de Roisin, fille de Baudry, seigneur de Roisin et de Rongy, et de Jeanne de Sars, dame d'Angre. Il a laissé, sur les expéditions de Charles le Téméraire en France et dans le pays de Liége, des mémoires publiés en 1842, par M. René Chalon, pour la Société des bibliophiles de Mons[3].

A part les détails qui précèdent, nous ne connaissons rien de la vie intime et publique de Louis de Haynin, seigneur du Cornet; mais nous pouvons dire, sans craindre de nous tromper, qu'il fut élève des jésuites. Philippe II avait fondé, en 1559, une université à Douai, « en partie afin de développer « le goût des belles-lettres, en partie afin que la

[1] D'Hozier, généalogie des Haynin-Wamberchies. *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 375; II, 444. — M. Goethals, *Miroir des notabilités nobiliaires*, I, 30-37, 103.

[2] *Guerre d'Italie*, 32 *et passim*.

[3] *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, I, 110, 111, 120, 301; III, 188; V, 420; XII, 111; 3e série, IX, 239, 241, 425, 444-447. — M. Goethals, *Dictionnaire des notabilités, etc.*, I, 17, 18. — M. A. Henne, *Trésor national*, III, 38.

» jeunesse ne fust pas obligée d'aller en France, pour » y apprendre la langue, à grand frais[1] », et, en réalité, dans le but de répandre et de maintenir au sein des provinces wallonnes les doctrines orthodoxes. Peu d'années après, un collége de jésuites fut établi dans la même ville. Il prospéra et devint bientôt le centre du catholicisme[2]; « aussy la plus grande » partie des chiefs et notables d'illecq estoient tenuz » et réputez pour favorables ausditz de la religion » papale[3] ». Le seigneur du Cornet puisa à cette école, avec l'érudition dont il aime parfois à faire montre, un attachement exalté à sa croyance et la conviction qu'elle était mise en péril par les idées de liberté et de tolérance nées de la Réforme. Ces sentiments le passionnent et le portent à défigurer les événements. Pour lui, les novateurs, qui « sèment la contagion de » l'hérésie », sont indignes de pitié et méritent toutes les rigueurs exercées contre eux. Si le duc d'Albe met le pays à feu et à sang, c'est « qu'il voit, qu'il » luy est de nécessité de prendre l'espée au poing, » pour remédier à ce chancre, qui semble se vouloir

[1] *Mémoires de Viglius et d'Hopperus* (édités par la Société de l'Histoire de Belgique), 225, 235. Viglius et Nigri reçurent, le 21 août 1559, une commission à l'effet de créer cette université, en vertu des brefs de Paul IV et de Pie IV. *Correspondance de Philippe II*, I, 185.

[2] RANCKE, *Histoire de la papauté*, III, 7. — FÉRY DE GUYON, *Mémoires*, 146.

[3] *Mém. anonymes*, III, 151. — RANCKE, loc. cit.; M. GACHARD, *Actes des États-Généraux*, II, 79.



» journellement estendre de plus en plus ». La Saint-Barthélemi « n'est que la punition de l'oultre-cuidance » des Huguenots, pour leur oster d'oresenavant la » hardiesse et le pouvoir de s'esmouvoir encores ».

La religion avait été la cause principale de la désunion des provinces des Pays-Bas; celles du midi s'étaient réconciliées avec Philippe II surtout pour le maintien de l'Église romaine; en raffermissant le pouvoir royal, cette réconciliation en avait fait l'un des pays les plus catholiques du monde. Dès lors les tendances monarchiques dominent dans le catholicisme; le principe religieux s'unit étroitement au principe dynastique. La marche de la Réforme et surtout les progrès des doctrines calvinistes avaient donné naissance à l'idée que leurs partisans étaient ennemis des monarchies; aussi les mots *hérétiques* et *rebelles* devinrent-ils synonymes. Enfin, un préjugé très répandu liait l'existence de l'Église romaine à la fortune de la maison d'Autriche. Les réformés, de leur côté, prétendaient que leurs adversaires étaient les soutiens de la tyrannie, et l'on en vint à croire que le catholicisme était le plus puissant instrument du pouvoir absolu, tandis que les croyances nouvelles donnaient des garanties certaines de liberté [1]. Les écrits du seigneur du Cornet reflètent fidèlement cet état des esprits. Pur royaliste, catho-

[1] Opinion du président Jeannin. — Levassor, *Histoire de Louis XIII*, II, 181.

trente ans se résument, pour l'auteur, dans « le
» grand bien, proufit et utilité commun de l'Estat
» catholique, qui, par le gain de tant de belles jour-
» nées, s'en retrouve tellement avantagé que l'on
» en voit maintenant tous les ennemis de la foy, qui
» estoient si puissans, presque aux abois de leurs
» forces et avec peu d'espérance de ressource. »

Hâtons-nous de le dire, la politique et la religion occupent une place secondaire dans le travail du sieur du Cornet; les événements militaires en forment la partie principale, et sur ce point, il est informé exactement par des témoins oculaires, ou même par les acteurs des faits qu'il raconte. Cette circonstance donne à son récit, non pas le caractère élevé de l'histoire, mais les allures plus modestes de mémoires. L'auteur ne possède du reste pas lui-même les qualités de l'historien. Son livre ne répond pas davantage au titre pompeux d'*Histoire générale des guerres*..., c'est bien plutôt « la relation en bref des actions prin-
» cipales des troupes wallonnes en Savoie, en Bohême
» et dans le Palatinat. » Toutefois on y rencontre des détails peu connus et que l'on chercherait vainement ailleurs. Renseigné par des Wallons et Wallon lui-même, il se préoccupe assez peu de ce qui ne concerne pas ses compatriotes. Leurs exploits exaltent son enthousiasme, il les raconte avec bonheur; il fait valoir avec orgueil la réputation de bravoure des vieilles bandes wallonnes, la haute considération dont elles

jouissent en Europe[1], et le prestige qu'elles exercent sur l'ennemi, au point qu'un tambour battant la marche des Wallons suffit pour dégager une place assiégée[2]. Il les suit pas à pas dans leurs marches et leurs opérations de guerre, mais dès qu'ils quittent une contrée, ce qui s'y passe ne l'intéresse plus ; il semble l'ignorer et n'en parle pas. Ainsi après la bataille de Prague, où, selon le témoignage d'un écrivain étranger[3], les Wallons « enlevèrent sur les » autres escadrons, la palme de la victoire », il laisse dans l'oubli l'armée de la Ligue catholique et accompagne Bucquoy en Moravie et en Hongrie. A ses yeux, la guerre du Palatinat est terminée, dès que ses Wallons, appelés à la défense de leur patrie, menacée par les bandes de Mansfeldt, abandonnent les bords du Rhin, où Tilly et des corps belges continuent à soutenir bravement la lutte.

Le patriotisme et l'amour de la vérité lui ont mis la plume à la main : « Je fis, dit-il, un petit discours des » guerres de Bohême, depuis l'arrivée des Wallons, » jusqu'à ceste journée funeste de la mort déplorable » de ce vaillant, prudent et généreux chef de guerre, » comte de Busquoy, tant pour escarter, par une pu- » blication véritable, les nuages de tant de variétez » mensongères, qui se disoient de ceste mort, que

[1] *Guerres de Savoie et de Bohême*, 22, 23, 180.

[2] *Guerre de Bohême*, 191.

[3] MALINGRE, *Histoire générale de la rébellion de Bohême, etc.* Paris, 1623, 685.

» pour éviter, par la coignoissance de la vraie déduc-
» tion, que quelque escrit d'importance ne s'en fist
» en dehors de ceste vérité, qui pourroit redonder à
» l'intérêt de ce valeureux seigneur [1]. » Ces mêmes sentiments lui avaient inspiré le *Discours des guerres de Bohême*, qu'il rédigea « sur les lettres qu'il reçut
» du camp de Neuhaüs, d'aucuns de ses officiers
» (du comte de Bucquoy), gens d'honneur et de
» croyance[2] ». Ce premier travail imprimé à Douai, le 13 septembre 1621, chez la veuve Telu, à l'enseigne de la Nativité, est devenu introuvable.

En 1622, du Cornet publia aussi, à Douai, chez Balthasar Bellere « *Le petit Mercure vallon des guerres de Savoie et de Bohême*[3]. » Enfin après « le retour de l'armée en Belgique ayant, apris au
» vray toutes les particularitez d'icelles guerres de
» la bouche même de divers capitaines, tant de
» chevaux que d'infanterie qui ont esté partout,
» ensemble ce qui s'est passé au Palatinat et Pays-
» Bas[4] », il rectifia son œuvre et la compléta par la relation de ces deux dernières campagnes. Il réunit le tout en un volume, qu'il fit imprimer, en 1628, chez le même Balthasar Bellere, sous le titre suivant:

[1] *Le petit Mercure vallon*, 90 et 91.

[2] *Ibid.*

[3] On le trouve à la bibliothèque de la ville de Douai : il renferme le plan de la bataille de Prague, que nous avons jugé utile de faire reproduire, pour le joindre à notre édition.

[4] Avant-propos de l'*Histoire générale des guerres de Savoie, Bohême, etc., aux Belgeois.*

HISTOIRE GENERALLE

DES GVERRES

DE SAVOIE, DE BOHEME, DV PALATINAT, ET PAYS-BAS,

Depuis l'an 1616. iusques celuy de 1627. inclus.

Contenante au vray deduction particuliere des batailles & iournées de Bouduits, du pont de Vienne, de Prague, de Helbrune dite de Torlac, de Vinſſem, de Host, de Fleurue, de Statelot, de Hanauerre, d'Aſſau, & de Luther.

Auec tous les rencontres, escarmouches, combats, prises & sieges de ville, qui s'y sont faits durant ce temps.

Ensemble les dispositions et formes des Armées et escadrons; les ruses, inuentions, et stratagemes de guerre de l'vne et l'autre partie, les nōs de plus des officiers qui se sont trouvez en ces actions militaires, et les plus signalez effets de la nation Belgeoise.

Par le Seigneur DV CORNET
Gentilhomme Belgeois.



A DOVAY,
De l'Imprimerie de BALTAZAR BELLERE, au Compas d'or,
l'an M. DC. XXVIII.

Auec Priuilege du Roy.



HAIN DENY S'Y VOL.

NVL' HAINE Y DOIS.

Ce titre prolixe est orné d'une vignette représentant l'enseigne de l'imprimeur : une main armée d'un compas sort d'une nuée et trace un cercle; sur le cadre qui l'entoure est inscrite la devise : « *Studio » et perseverantiâ.* » Au verso du titre se lit un double anagramme du prénom et du nom de l'auteur, jeu de mots dépourvu de sens.

Le livre de Louis de Haynin et (qu'il nous soit permis de le dire) les documents que nous avons puisés aux archives du royaume, contribueront à rectifier une erreur, à réparer une injustice préjudiciables aux troupes belges, et commises non seulement par les historiens étrangers, mais par les nôtres eux-mêmes. Les uns et les autres n'ont vu que des *Espagnols* [1] dans les soldats envoyés en Bohême et dans le Palatinat; aujourd'hui, il ne peut rester aucun doute sur la nationalité des corps partis de la Belgique, en 1617 pour la Savoie, et en 1619 pour la Bohême; les listes des officiers, l'indication des lieux de recrutement prouvent à l'évidence que ces corps étaient exclusivement belges [2]. Quant à l'armée de 25,000 hommes, que Spinola conduisit dans le

[1] SISMONDI, écrivain consciencieux et ordinairement bien informé, dit : « Les Espagnols, sous les ordres du comte de » Bucquoy et de Dampierre, seigneurs des Pays-Bas, étaient » entrés en Bohême... » Et plus loin : « Pendant ce temps, Gon- » zalès de Cordoue, avec une armée *espagnole*, occupait le » Luxembourg. » — *Histoire des Français*, XV, 409, 448.

[2] *Voyez* les Appendices aux *Guerres de Savoie et de Bohême.*

Palatinat, elle comptait à peine dans ses rangs un quart d'Espagnols; le surplus se composait d'Italiens, d'Allemands, de Bourguignons, puis de 14,296 hommes d'infanterie et de 3,000 cavaliers des Pays-Bas[1]. En 1622 elle se renforça des tercios d'infanterie wallonne [2] ramenés de Moravie avec la cavalerie de Gaucher.

L'auteur donne à ces troupes la dénomination de » soldats du roi catholique, » ou « d'armée du roi » d'Espagne». Au premier abord cette dénomination paraît étrange appliquée aux sujets des archiducs Albert et Isabelle, souverains des Pays-Bas, en vertu de la cession de Philippe II. Elle est cependant exacte et démontre comment l'opinion publique appréciait alors cette prétendue souveraineté.

Un document déposé aux archives de Simancas et signalé par M. Gachard, révèle la pensée qui avait présidé à cette cession apparente : le 3 juin 1598, le roi écrivait à l'archiduc : « Vous savez que, dès » le principe, il a été convenu, entre nous, que quel- » ques places des Pays-Bas seraient gardées pour » moi, pour le prince mon fils, et pour cette cou- » ronne, pendant le temps qui serait jugé convena- » ble, en y entretenant, à nos frais, des garnisons, » au moyen desquelles vous seriez assuré de leur

[1] *Guerre du Palatinat*, 12.

[2] Les tercios de Bucquoy et de Verdugo. — *Guerre de Bohême*, 222, et Appendice à la *Guerre du Palatinat*, 12.

» conservation et vous auriez, en même temps, des
» troupes dont vous pourriez vous servir au besoin[1]. »
La stérilité de l'union d'Albert et d'Isabelle garantissait depuis longtemps le retour des Pays-Bas à la monarchie espagnole. Si ce fut seulement en 1615, que pour prévenir les prétentions du duc de Savoie, qui avait épousé une sœur d'Isabelle, le roi Philippe III prêta serment et fut inauguré en qualité d'héritier présomptif de la souveraineté de ces provinces[2], déjà depuis dix ans, ce monarque avait chargé Ambroise Spinola de la direction des affaires militaires, sans aucune opposition de la part de l'archiduc Albert. Celui-ci s'était résigné à ne conserver que l'apparence du pouvoir : le fait résulte, à la dernière évidence, de la correspondance échangée entre ce prince et le roi. Le 10 septembre 1616, Philippe III écrit à l'archiduc : « J'ai appris que
» Vostre Altesse a ordonné que dans les compa-
» gnies d'infanterie wallonne, il y eût 50 mous-
» quetaires, tandis que les compagnies espagnoles
» n'en ont que 30; ceste augmentation de solde,
» en temps de trève, ne me paroit pas convenir,
» je serois bien aise que Vostre Altesse m'avise

[1] *Correspondance de Philippe II*, II, XCIII, rapport au ministre de l'intérieur. *Guerre de Savoie*, 15 note 1.

[2] *Relation des serments prêtés par l'archiduc Albert, au nom de Philippe III, aux États des Pays-Bas et par ces États réciproquement* : 22 *mai et* 18 *juillet* 1615.—*Bulletins de la commission royale d'histoire*, 2e *série*, *VIII*, 153.

» de ce qui l'a obligé à l'introduire et ce qu'elle » y trouve d'utile[1]..... J'ai été informé que, ces » jours derniers, on a donné quelques *avantages*[2] » à des naturelz du pays, servant dans l'infan- » terie espagnole et que, par décret de don Juan » de Mancicidor, on donne des places de soldats à » des particuliers et même que le marquis Ambroise » de Spinola en délivre à quelques-uns,... que Lopez » Diaz de Pangua, résidant en ma cour, jouit de » 50 escus par mois; il résulte de graves inconvé- » niens de ne pas suivre les ordres donnés précé- » demment à ce sujet. » Le 5 octobre 1616, il dit encore : « Vous avez vu par ce que je vous ai écrit, » ces jours passez, combien il importe de n'accorder » ni avantages, ni entretiens aux naturelz du pays » et qu'il faut se conformer à la coutume suivie du » passé. Je suis informé que ceux qui remplissent la

[1] Le mousquet étant l'arme à feu la plus pesante et la plus difficile à manier, le soldat qui la portait recevait la solde la plus élevée. Le 9 juillet 1600, l'archiduc Albert proposa d'augmenter la solde de l'infanterie wallonne; les 14-31 octobre, les États généraux adoptèrent sa proposition en ces termes: « Iceulx » se remectent à la discrétion de Son Alteze, pour fixer les gaiges » et traictements des gens de guerre et les ordonner telz queles » dicts gens puissent vivre et se maintenir. » En conséquence, la solde qui était pour l'*arquebusier* de 7 1/2 florins, pour le *corselet* ou *piquier* de 10 florins et pour le *mousquetaire* de 12 1/2 florins, par mois, fut portée respectivement à 10, à 12 1/2 et à 15 florins. — M. GACHARD, *Actes des États généraux de* 1600, 579, 580, 681 et 688.

[2] De l'espagnol « *ventaga* » avantage ou supplément de solde.

» charge d'auditeur général[1], sont non seulement
» naturelz du pays, mais qu'encore ils sont peu
» affectionnez à la nation espagnole et que le surin-
» tendant de la justice (militaire), qui devroit être
» Espagnol, est Flamand[2]; or, s'il n'y a qu'un au-
» diteur général, il devroit être Espagnol, et s'il y
» avoit un intendant et un auditeur général, il con-
» viendroit que l'un soit Espagnol et l'autre Fla-
» mand[3]. »

Ce n'est certes pas le langage d'un souverain à un autre; cependant à ces lettres rogues et hautaines, l'archiduc fait des réponses humbles et soumises: « le nombre des mousquetaires a été aug-
» menté, dit-il, dans les compagnies d'infanterie
» wallonne, parce que cette nation manie le mous-
» quet mieux que toute autre; l'infanterie espagnole
» manie également la pique et l'arquebuse, et ses
» compagnies, qui ne sont que de 100 hommes, ont
» vu porter de 25 à 30 le nombre de leurs mousque-
» taires[4]; *au reste les choses n'ont été faites que pour*

[1] Pierre Van de Putte (Puteanus) fut revêtu des fonctions d'auditeur général de 1616 à 1626. — *Étude historique sur les tribunaux militaires en Belgique*, 149.

[2] Pierre Peck, ou Peckius, seigneur de Bouchout, de Borsbeque, fils de Peckius (Pierre), conseiller au grand conseil de Malines; membre lui-même de ce conseil, surintendant de la justice militaire, chancelier de Brabant, membre du conseil privé et homme de lettres, mort en 1625.

[3] *Archives générales, Correspondance de l'archiduc Albert et du roi Philippe III*, V, 121, 123, 140, 173.

[4] L'archiduc aurait dû ajouter que les compagnies wallonnes

» *le service du roi.....* On n'a pu se dispenser de
» donner des *avantages* à des personnes de qualité
» du pays, qui ont désiré servir dans l'infanterie
» espagnole, c'est le moyen d'obtenir de la recon-
» noissance et du contentement de la part des natu-
» relz du pays, *ce qui est utile au service du roi;* au
» reste on n'usera qu'avec réserve de cette faveur. »
Enfin une lettre du 30 octobre, consacrée à l'éloge de P. Peckius, surintendant de la justice militaire, et de Puteanus, auditeur général, tend à leur faire pardonner leur qualité de Belges[1].

Ces lettres font connaître la position respective des deux princes et démontrent qu'il était rationnel de désigner les troupes recrutées dans les Pays-Bas, sous le nom de « *soldats du roi d'Espagne* », puisque le monarque en ordonnait la levée, payait une partie de leur solde[2], réglait leur organisation, jusque dans de minimes détails, et en disposait enfin à son bon plaisir. Elles font aussi ressortir l'injuste partialité du gouvernement espagnol, qui depuis Philippe II traitait nos provinces en pays conquis[3].

On était loin alors du temps où l'empereur Charles-Quint, si juste appréciateur de la bravoure et des

étant de 200 hommes, 50 mousquetaires représentaient le *quart* de leur effectif, tandis que 30 formaient le *tiers* des compagnies espagnoles.

[1] *Correspondance de l'archiduc Albert et de Philippe III*, V, 209, 257.

[2] Voyez *Guerre de Bohême*, 105.

[3] BENTIVOGLIO, I, 210.

talents de ses compatriotes, savait les récompenser dignement. Philippe III suivait les traditions de son père, qui dès 1562, faisait dire « *Solos de Espâna » sean legitimos*[1] ». Au mépris du zèle et du dévouement des Belges et des services signalés qu'ils avaient rendus à la monarchie, le roi défendait à l'archiduc d'accorder des « avantages aux naturelz du pays », sous prétexte « qu'ils étaient peu affectionnez à la » nation espagnole ». On employait, il faut l'avouer, d'étranges moyens pour gagner cette affection ! L'injustice, fruit trop ordinaire de la domination étrangère, atteignait officiers et soldats. L'audiencier Louis Verreyken[2] écrivait, le 12 septembre 1622[3] : » le mauvais traitement fait aux Wallons les porte » à s'engager à l'étranger, en Allemagne ou en » France[4], *où ils sont très bien reçus*[5], tandis que » l'on est obligé d'engager des Allemands, des An- » glois et des Ecossois, qui coutent très cher, sont » hérétiques et ennemis du service du roi. Les gens

[1] *Archives de la maison d'Orange*, I, 151.

[2] Louis-François Verreyken, fils de Louis et de Louise Micault, seigneur de Hamme, Sart-sur-Thyl, Impden et Ruart, premier secrétaire et audiencier du roi aux Pays-Bas, mort en 1654. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 275.

[3] *Archives de l'Audience*, 538.

[4] Et même dans les Provinces-Unies. — CH.-AL. CAMPAN, *Bergues-sur-le-Soom assiégée, etc.*, 399.

[5] « C'est notre patrie qui fournissait à Wallenstein une grande » partie de son armée, celle qu'il affectionnait le plus, ces Wal- » lons impétueux, qui comprenaient le mieux le génie ardent de » leur grand capitaine. » — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, I, 219, V. 121.

» du pays sont logés dans les forts; s'ils sont en ville, » ils n'ont ni plaquilles ni service[1]; il n'est pas » étonnant qu'ils aillent servir au dehors, même à » l'ennemi, où il y a des régimens entiers de Wallons » et grandissime nombre de gens de la Campine, » et font les uns et les autres plus de desservice que » nulle autre nation qu'il y ait... Et m'a dit le baron » d'Auchy[2], qu'entre l'infanterie du comte d'Anholt » seulement, il y en a bien 500 du pays, lesquels » tous n'est croyable que s'en iroient d'icy, si ce » n'estoit qu'ils se voyent pis traitez que nulz » autres. »

La mauvaise position faite aux Wallons, considérés cependant comme les premiers soldats de l'Europe[3], la faveur accordée aux étrangers et surtout aux Espagnols, blessaient profondément le sentiment national; ce fut l'une des causes de la conspiration des nobles qui, dix ans plus tard, éclata contre l'inepte et despotique gouvernement de l'Espagne. Et alors que ces iniquités suggèrent même à un ministre du roi les observations qu'on vient de lire, le seigneur

[1] Indemnités ou livrances diverses. — *Contadorie des gens de guerre*, n° 322.

[2] Charles de Bonnières, baron d'Auchy, capitaine de 100 chevaux cuirassiers, avait été chargé d'escorter, avec sa compagnie, les troupes du comte d'Anholt, composées de 3,000 chevaux et de 3,000 fantassins, envoyées du Palatinat, par le Luxembourg, vers le Rhin inférieur, afin de renforcer l'armée du comte Henri de Bergh ; 2 et 5 septembre 1622. — *Archives de l'Audience*, 538.

[3] M. le comte DE VILLERMONT, *Tilly*, I, 18.

du Cornet, aveuglé par son royalisme, n'y fait pas la moindre allusion.

Au moment où allait s'engager la lutte terrible, connue sous le nom de guerre de trente ans, le fanatisme religieux était plus fort que l'esprit national, que le patriotisme et les liens de famille. Le catholique belge avait plus d'affinité avec son coreligionnaire, fût-il allemand ou italien, qu'avec son compatriote réformé et le soldat se laissait facilement entraîner dans une croisade contre les protestants de Bohême et d'Allemagne. Le narrateur pouvait-il rester calme et impartial? Pouvait-il se tenir au-dessus des passions, qui grondaient autour de lui?

Nos pères avaient pris une part très active aux guerres de Charles-Quint, et depuis l'avénement de son fils jusqu'à la trêve de 1609, ils n'avaient cessé de guerroyer soit chez eux, soit dans les pays étrangers; nos provinces étaient devenues à la fois la meilleure école militaire de l'Europe et une pépinière d'officiers et de soldats[1]. L'esprit militaire, développé au plus haut degré, relevait le pays de l'abaissement où tendaient à le plonger les absurdes pratiques de bigoterie d'Albert et d'Isabelle.

L'anéantissement de l'industrie et du commerce

[1] « En la Flandre, et suffise de nommer ceste province ès discours de la guerre, comme la plus parfaite eschole des valeureux et prudens guerriers... » — *Le maistre de camp général, par* George Basta, *traduit par J. Théodore De Bry; petit in-folio; Francfort-sur-le-Mein*, 1617, 14.



laissait un grand nombre de bras inactifs et pour une partie de la population la guerre était le seul moyen d'existence, aussi s'enrôlait-elle partout où elle le pouvait, abstraction faite de nationalité ou même de religion. Les armes étaient encore à peu près la seule profession de la noblesse, aussi les députés du Tournaisis disaient-ils, en 1600, « n'avons » faulte de noblesse expérimentée au métier de la » guerre[1] »; et dès qu'une campagne se préparait, on la voyait accourir en foule pour offrir ses services : « Est la ville de Bruxelles remplie de force » noblesse, mesme d'aucuns gentilshommes fran- » çois, liégeois, wallons, espagnols et bourgui- » gnons, tous prétendans aux charges de la guerre » et de la bonne volonté de marcher sous les armes » *catholiques*, contre les *protestans* d'Allemagne.... » Tous les pays et provinces de l'Estat de Flandres » se vuident de noblesse ; chaque seigneur et gen- » tilhomme veut estre de la partie...[2] » Les requêtes, sans nombre, conservées aux archives générales du royaume, témoignent hautement de cet empressement ; ceux qui ne pouvaient obtenir des grades servaient comme volontaires et à leurs frais : « Entre autres seigneurs, le comte de Rosset[3], lié-

[1] *Actes des États généraux de* 1600, 89 et 412.

[2] MALINGRE, *Histoire de la rébellion de Bohême*, 759, 761.

[3] M. Schoonbroodt, archiviste à Liége, a bien voulu faire des recherches au dépôt confié à sa garde, afin de découvrir quel est le personnage cité dans le texte, mais elles n'ont pas abouti.

» geois, se présenta avec un équipage de quarante » chevaux, offerts en cette guerre, de son propre » chef, promettant luy et sa noblesse vouloir lever » à leur despens mil chevaux, pour ce sujet[1]. » Les officiers retenus dans les garnisons, loin du théâtre de la guerre, sollicitent l'autorisation de quitter leurs corps et même renoncent à leurs grades, pour aller combattre sous un chef renommé[2].

On rencontre parfois chez le simple soldat le sentiment religieux, joint aux idées militaires et chevaleresques, qui animaient les officiers. L'auteur de la » *Relation du voïage faict par le régiment wallon* » *de monseigneur le ducq de Bournonville* » se console des fatigues de l'entrée en Bohême, « puisque le » tout est pour le service de Dieu et augmentation

S'agirait-il de René Druyn de Rosey, chevalier, seigneur de Ronchinne, Evrehaille, Wégimont et Rosey, grand bailli de Hesbaie, gentilhomme de la chambre du prince-évêque et de l'état noble du pays de Liége? Mais il ne portait pas le titre de comte, et, suivant les manuscrits généalogiques de Lefort, on ne peut lui attribuer ni grades, ni faits militaires. Serait-ce son gendre, Charles-Ernest de Lynden, libre baron et gouverneur du marquisat de Franchimont, qui aurait pris le nom de Rosey, tombé en quenouille? Enfin, l'auteur ne se trompe-t-il pas sur la nationalité du gentilhomme et ne veut-il pas désigner Jean-Claude de Baron, seigneur de Rosey, qui siégea à l'état noble de la Franche-Comté en 1636? — *Manuscrits généalogiques de Lefort*; M. GOETHALS, *Miroir des notabilités*, II, 258, 259, 262; M. BOREL D'HAUTRIVE, *Annuaire de la noblesse française*, 1865, 382.

[1] MALINGRE, 759; GABRIEL CHAPPUYS, *Histoire générale de la guerre de Flandre*. (Paris, 1633, in-folio.) Liv. XVII, 391.

[2] Voyez *Guerre de Bohême*, 119.

c

» de la foi catholique » ; il est convaincu qu'il combat pour Dieu, « qui conserve tousjours les siens[1]; » le comte de Bucquoy, « son bon général, est inspiré » de la grâce divine[2], » et il termine ainsi l'une de ses chansons :

» Priés doncques, catholiques,
» L'Éternel tout-puissant,
» Que la rage hérétique
» Nous allions meurtrissant[3] ».

Ce document inédit, œuvre « d'un jeune soldat » wallon, dont le nom de guerre est La Moisson, de » Douay, la rouge ville[4] », appartient à M. Léon d'Esclaibes, comte d'Hust; son existence nous a été révélée par M. le chevalier Amédée Le Boucq de Ternas. Nous avons jugé utile de le publier, comme complément et justification des récits du seigneur du Cornet. Il est écrit sur les feuillets blancs d'un *Album amicorum*, de format oblong, partie en papier, partie en parchemin, et qui a appartenu à Sigismond von Wolfstorf. Nos recherches sur celui-ci et sur sa famille sont restées infructueuses. L'usage des *Albums* ou *Stammbucher* avait pris naissance en Allemagne et était alors très répandu. On donnait ce nom à un petit livre que les voyageurs portaient avec eux, et sur lequel ils priaient les savants, les

1 *Guerre de Bohême*, 279.
2 Ibid., 246.
3 Ibid., 268, 270.
4 Ibid., 254, 271, 288.

personnages de distinction et surtout leurs amis d'inscrire, de leur propre main, en guise de souvenir, une sentence, un mot spirituel ou affectueux; souvent aussi on y faisait dessiner des armoiries.

On trouve, dans plusieurs bibliothèques publiques ou privées, des livrets de ce genre. Le plus beau et le mieux conservé qu'il nous ait été donné de voir fut commencé en 1580, par Daniel Behr, savant gentilhomme poméranien, qui profita de son séjour dans diverses villes d'universités, telles que Wittenberg, Tubingen, Strasbourg, Naples, Bologne, etc., pour recueillir un nombre considérable de signatures et, entre autres, celles de quatre princes de la maison de Brunswick. Son album rempli de devises, d'inscriptions et de signatures, est orné de 112 écussons armoiriés, très artistement dessinés. Il se termine à l'année 1594 et, suivant l'auteur des *Curiosités littéraires*[1], il avait acquis une certaine célébrité. Il est aujourd'hui dans les mains d'un parent de son premier propriétaire, M. le baron D. Behr, ministre du roi des Belges à Washington et à Constantinople, possesseur de nombreuses raretés typographiques.

Les devises et sentences inscrites dans l'album de Sigismond von Wolfstorf sont la plupart en français; les autres sont en allemand ou en latin. On y remarque

[1] M. Ludovic Lalanne, Paris, chez Adolphe de la Hays, 1857, 363.

les dates de Saumur 1611[1], Paris 1612, Birkenfeld 1614, Anspach 1616-1618, Strasbourg 1617; la plus récente est de 1619. Au dessus de la signature de Sigismond, marquis de Brandebourg, on lit cette devise :

« Tout par amour, rien par force. 1618. »

celle de « Hans George, Marggraff zu Brandenburgh », est accompagnée de ces vers :

« Si la fortune me tourmente,
« Espoir en Dieu me contente. »

Georges-Frédéric, comte de Hohenlohe apposa sa signature en 1617; sous l'écusson de ses armes est cette devise :

« La fortune me guide. »

Ces trois princes étaient protestants et Sigismond von Wolfstorf était, sans doute, de la même religion; il est donc probable que son album a fait partie du butin « du jeune soldat wallon ». La reliure prouve que le volume est d'origine française; un morceau écrit en français couvre un côté intérieur, et l'autre offre un feuillet imprimé en latin, mais dû à la typographie française.

En tête de la « *Relation du voïage* » est une élégie, de 94 vers, à la louange du comte de Bucquoy.

[1] Une assemblée de huguenots se tint à Saumur, en vertu d'un brevet, donné à Fontainebleau, le 2 mai 1611. — Levassor, *Histoire de Louis XIII*, I, 72.

Le talent poétique de l'auteur ne répond pas à ses bonnes intentions; on sait combien alors les règles de la poésie française étaient encore incertaines.

La relation commence au 5 mai 1619, et s'arrête brusquement à la fin du mois de septembre 1620, après la prise de Piseck, et au moment où les armées de l'Empire et de la Ligue catholique marchent sur Prague. C'est le journal de la vie d'un soldat, écrit avec simplicité et exactitude; il nous initie aux usages, aux sentiments, aux idées et aux préjugés des rangs inférieurs des armées de cette époque. Ainsi, à une foi ardente, à une complète abnégation religieuse, il joint sans cesse une vive préoccupation des biens matériels : il considère le pillage comme un droit et chose très légitime[1]. L'auteur n'écrit pas seulement en prose; suivant un ancien usage, et très fréquent alors[2], il célèbre les actions d'éclat dans des chansons plus ou moins correctes.

Il n'est pas hors de propos, pour l'intelligence de la partie militaire des Mémoires du seigneur du Cornet, de rappeler quels étaient, au temps où il écrivait, l'organisation et l'armement des troupes des Pays-Bas. Nos relations intimes avec l'Espagne avaient introduit ses usages militaires, en ce qui concerne les gens de pied, dans les provinces wal-

[1] *Guerre de Bohême*, *Appendice*, 247, 250, 256, 258, 261, 262, 285, 286.

[2] Capefigue, *Richelieu, Mazarin et la Fronde*, I, 233, 235, 241,

lonnes. On sait que dès le xve siècle, l'infanterie était la force principale des armées espagnoles; elle ne devait pas seulement sa supériorité aux qualités propres à cette nation, la bravoure, la sobriété, la vigueur infatigable dans les marches et la fermeté dans les combats, la soumission aveugle à la discipline, le point d'honneur national et militaire poussé jusqu'au fanatisme, mais aussi aux bases et aux éléments de son organisation. Tandis que chez les autres peuples, la noblesse, méprisant cette arme, ne voulait servir que dans la cavalerie, en Espagne « force capitaines de grandes et bonnes maisons... » ont voulu honorer leur infanterie et s'y jeter en » simples et privés soldats, portant l'arquebuse, le » fourniment, la pique et le corselet, et se rendre subjets aux lois et règles militaires, comme les moindres; et les appeloit-on *los Gusmanes*[1], et leurs » bandes en paroissoient encore plus belles, car la » noblesse estant meslée parmy, la valeur en faict » plus belle monstre et multiplication. Aussy ceste » infanterie espaignolle a faict despuis cent à six » vingts ans en çà, de très beaux actes[2]. »

Les compagnies de cette infanterie se divisaient en centuries et en demi-centuries; les premières étaient

[1] « Et disoit avoir entendu le mesme jour de deux Gusmans » des mesmes tercios amutinez (ce sont soldats ayantagez). » *Mémoires de Champagney*, 42.

[2] BRANTÔME, I, 91, éd. par BUCHON.

commandées par les sergents de bandes et les secondes par *los Gusmanes*. Ces soldats gentilshommes, ou « gentilshommes de compagnies », comme les appelle le seigneur du Cornet, mieux équipés que les autres, recevaient une solde plus élevée ; de là le nom de « soldats advantagés ». Ils vivaient en *camerada*[1] avec les officiers et en obtenaient eux-mêmes le grade, après quelques années de cet apprentissage. On voit à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, les jeunes gentilshommes belges, à l'instar des nobles espagnols, débuter, en qualité de soldats avantagés, dans l'infanterie espagnole ou wallonne ; ils recevaient, à cet effet, des patentes délivrées par le souverain[2]. Un nombre considérable d'excellents officiers, sortis de cette école, ont, par leur bravoure, attaché au nom belge une gloire qu'on semble trop oublier aujourd'hui. Leurs leçons et leurs exemples avaient, en outre, fait du fantassin wallon le meilleur de l'Europe.

L'infanterie wallonne ne formait d'abord que des enseignes, ou compagnies de 200 à 500 hommes. La création des premiers régiments remonte à l'année 1556 : « Et souvent ceulx allèguent le plac-
» cart de l'empereur, qui n'en sçavent le contenu,
» estant certain que du temps d'icelluy, il n'y a eu

[1] *Mémoires de Féry de Guyon*, 90 ; M. Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint*, III, 131.

[2] *Archives générales, Patentes, titres et ordres de guerre*, 1611-1613.

» *colonellie wallonne*, et que la première qui se dressa » fut en l'an 56[1] ». Le nombre des enseignes et leur effectif furent d'abord indéterminés; plus tard on les fixa à 200 hommes par enseigne, et à 10 enseignes par régiment. Les colonels recevaient leurs patentes du roi, ou, en son nom, du gouverneur général. La nomination des hauts officiers, c'est à dire du lieutenant-colonel, du chef du guet, du quartier-maître, de l'auditeur, du provandeur, du prévôt et de son personnel, du chapelain et du chirurgien, appartenait au colonel. Les capitaines nommaient les officiers et sous-officiers de leurs compagnies, qu'ils étaient obligés de recruter dans le délai fixé et dans les districts désignés par leurs patentes. L'infanterie wallonne était fournie par le Hainaut, l'Artois, le Namurois, Valenciennes, le Luxembourg, le Tournaisis, la gouvernance de Lille, Douai et Orchies, le Cambresis, le Brabant wallon et le pays de l'Alleu[2].

Au commencement du XVII[e] siècle, on imposa à l'infanterie wallonne et bourguignonne l'organisation espagnole, et les régiments furent transformés en *tercios*. Tous les officiers du tercio étaient à la nomi-

[1] Lettre du conseil d'État au cardinal André, sur la juridiction à laquelle « devoient estre soumis les regimens wallons : » 21 juin 1599. — *Archives générales, papiers d'État, registres, lettres missives de janvier à juin* 1599. — Cependant les enseignes wallonnes placées, en 1552, sous les ordres du duc d'Aerschot et du seigneur Trélon, étaient organisées en régiments. — M. HENNE, *Histoire de Charles-Quint*, III, 51, 53, 63.

[2] Voyez *Guerre de Bohême*, 234 et suiv.

nation du souverain sur la présentation (on disait alors *relation*) du maître de camp ; c'est ainsi que l'on désignait le chef de corps. Un sergent-major, assisté de deux adjudants, remplaçait le lieutenant-colonel [1]; le reste de l'état-major comprenait l'auditeur, le capitaine de campagne ou prévôt, le chapelain, le chirurgien, le fourrier et le tambour-major. Le nombre des compagnies était porté à 15, de 200 hommes chacune. Ce changement amoindrissait le prestige, l'influence et le pouvoir des maîtres de camp, au profit de l'autorité royale; aussi il excita un vif mécontentement dans l'armée et surtout parmi les officiers; il occasionna même la retraite du marquis de Varembon, dont le régiment bourguignon fut donné à Claude de Rye, baron de Balançon [2]. Toutefois la brillante conduite des tercios wallons, dans les campagnes racontées par le seigneur du Cornet, donne lieu de croire que cette innovation exerça une heureuse influence sur la composition et la discipline de ces corps.

Nous trouvons aux archives du royaume les traces de compagnies d'infanterie wallonne, dont l'organisation et l'emploi ne sont pas bien connus.

[1] *Voyez* les *Mémoires guerriers de Ch.-Alex. de Croy*, 89 ; les *Commentaires de Bernardino de Mendoça*, édités par M. le général Guillaume, I, 25.

[2] Les régiments de Bucquoy, de Gruyson et de Catriz furent les premiers soumis à cette organisation. 1er mars 1602. — *Archives de l'Audience*, 1046.

Le préambule des inventaires de la Contadorie et de la Pagadorie des gens de guerre porte : « 3°, item :
» 34 listes des 5 compagnies de l'institution de l'em-
» pereur Charles-Quint, de très auguste mémoire, et
» dont estoient d'ordinaire capitaines, pour une mar-
» que d'honneur, les premiers cavaliers du pays; ces
» listes ayant couru depuis le temps des sérénissimes
» archiducs jusqu'à la dite époque de 1701, sauf
» qu'en 1681, ces compagnies sont passées aux
» offices de l'*exercito*[1]. » Voici, en effet, les noms de quelques personnages d'un rang élevé, dans l'armée, qui ont commandé ces corps : Maximilien de Longueval, premier comte de Bucquoy, et, à sa mort, (1581) le prince de Parme donna sa compagnie à son fils, le célèbre comte de Bucquoy[2]; Philippe de Recourt, dit de Lens, baron de Licques, colonel de 12 enseignes wallonnes, gouverneur de Lille[3]; Pierre-Ernest de Gavre, baron d'Inchy; le comte du Rœulx, maître d'hôtel des archiducs[4]; Alexandre de Bournonville, comte de Hennin, colonel d'un tercio wallon, envoyé en Bohême[5]; Ambroise de Hornes; Charles de Longueval, comte de Bucquoy et le duc d'Havré[6].

[1] Inventaires de la contadorie et de la pagadorie des gens de guerre. — *Inventaire*, 50, 51.

[2] Voyez *Guerre de Bohême*, 102, note.

[3] Année 1581. — *Audience*, 1148.

[4] Année 1616. — *Audience*, 1175.

[5] Année 1619.—*Audience*, 1148 ; voyez *Guerre de Bohême*, 107.

[6] 22 septembre 1680, 22 février 1682, 22 septembre 1694. — *Audience*, 1146, 1172, 1175, 1181.

On continuait à lever, en dehors des tercios, et selon les nécessités du temps, des compagnies libres ou franches, dont l'effectif variait de 150 à 400 hommes ; les unes suivaient l'armée active [1], les autres étaient chargées de la garde du pays. Souvent la campagne limitait la durée de leur service.

Dans les circonstances difficiles, on formait des corps d'*Élus* ou *Keurlingen*. La levée, ordonnée par le gouverneur général, s'opérait sous la direction des gouverneurs et des conseils provinciaux. Elle comprenait en général deux hommes sur « cinq feus », ou le dixième homme capable de porter les armes et désigné par le sort. On recourut plusieurs fois à cette ressource, pendant le XVIIe siècle, notamment en 1601, 1603, 1622, 1624, 1625, 1632, 1635, 1639 et 1648 [2].

Les célèbres bandes d'ordonnances, créées par Charles le Hardi, et destinées, depuis Charles-Quint, « à garantir les frontières, contre toute attaque sou- » daine [3] », constituaient la seule cavalerie permanente des Pays-Bas. Pendant la période qui nous

[1] Voyez *Guerre de Bohême*, 174; *Archives de l'Audience*, 1129, 1181 *et passim*.

[2] Voyez *Guerre des Pays-Bas*, et, à l'*Appendice*, la liste des capitaines d'élus; *Placcards de Brabant*, II, 360; *Bibliothèque royale*, M. S. 12294, f° 314; *Archives de l'Audience*, 1132, 1135, 1137, 1146, 1150; *Étude historique sur les tribunaux militaires*, 150. — Nous possédons un règlement, porté par le comte de Mansfeldt, pour les élus du duché de Luxembourg.

[3] NÉNY, 411.

occupe, elles ne furent employées qu'une fois; dix d'entre elles prirent part au siége de Bréda, tandis que les cinq autres restèrent commises à la garde de la Flandre. Suivant les occasions, on levait soit des compagnies de cavalerie, soit des régiments qu'on *réformait* à la paix, ou même après une campagne. Ainsi, les neuf compagnies de cuirassiers, qui accompagnèrent en Savoie les tercios de Coin et de Verdugo, furent réformées après le traité de Pavie (9 octobre 1617); « la cavalerie vallonne fut remerciée et renvoyée » en Belge, pour se retirer dans leurs maisons [1] ». Les 1,000 cavaliers wallons conduits en Bohême par Jean Varods, dit Gaucher, formaient un régiment de dix compagnies. La nombreuse cavalerie envoyée, en 1620, au Palatinat, comptait trois régiments de 500 hommes chacun, divisés en 5 compagnies, dont 3 de cuirassiers et 2 d'arquebusiers; venaient ensuite 12 compagnies libres de cuirassiers et 4 d'arquebusiers, de 100 cavaliers chacune [2]. La cavalerie se recrutait principalement en Flandre, dans le Limbourg, dans les pays d'Outre-Meuse et d'entre-Rhin et Meuse; parfois aussi les provinces wallonnes fournissaient leur contingent.

Dans les campagnes de Savoie et de Bohême les troupes belges n'étaient pas munies d'artillerie; à la bataille de Prague, les armées combinées de la Ligue

[1] Voyez *Guerre de Savoie*, 57.
[2] *Voyez* l'appendice de la *Guerre du Palatinat.*

catholique et de l'Empire n'avaient mis en batterie que 11 canons et les Bohêmes 8[1]. Vingt pièces seulement suivaient, dans le Palatinat, l'armée de Spinola forte de plus de 25,000 hommes[2]; à Fleurus (29 août 1622), Gonzales de Cordova n'avait que 9 canons, 6 autres étaient restés à Givet, à cause de la difficulté du transport[3].

A la suite des longues guerres du seizième siècle, des modifications avaient été apportées à l'armement des troupes. Si, au commencement du siècle suivant, les gens de pied sont encore munis, les uns de piques, d'épées et de hallebardes, les autres d'arquebuses ou de mousquets, l'usage des armes à feu, rendues plus légères, par la diminution du calibre, tendait à se généraliser : « L'arquebuserie et la mus-
» queterie sont les armes dont aujourd'huy, écri-
» vait, en 1617, George Basta, on use le plus au com-
» bat, et principalement ès pays ou lieux estroicts,
» comme corps agiles et légers, qui facilement peu-
» vent estre transportez d'un lieu à l'autre, et là où
» on veult s'impatroniser de quelque passage diffi-
» cile[4]. »

[1] C'est par erreur, sans doute, que le *Mercure françois* dit qu'ils en ont perdu 10.— *Voyez* le plan de cette bataille, *Guerre de Bohême*, 174.

[2] MALINGRE, 762. CHAPPUYS, 393.

[3] Requête des habitants de Givet et de la terre d'Agimont; 2 septembre 1622. — *Papiers d'État et Audience*, 538.

[4] *Le Maistre du camp général, traduction de Jean-Théodore de Bry*, Francfort, 1617; in-f°, 18.

L'arquebuse, dite d'abord à croc, en allemand *hake* (crochet [1]), était une petite pièce d'artillerie, dont la culasse, recourbée en forme de croc, permettait à la main gauche du tireur de diriger le tube et d'ajuster, pendant que la main droite enflammait la charge, au moyen d'une mèche ou boute-feu. Cette arme devait être supportée par un chevalet [2] ou par une fourche ou forquine; elle n'était employée que dans les actions de pied ferme, ou dans les siéges. C'est en diminuant son calibre et son poids, qu'on l'a rendue plus portative et plus maniable. Un perfectionnement important fut l'invention du serpentin [3]; toutefois ce mode d'inflammation offrait de graves inconvénients : obligé de porter toujours du feu sur lui, le soldat signalait, pendant la nuit, sa présence à l'ennemi et les mèches enflammées occasionnaient fréquemment des accidents. On en voit plusieurs exemples dans les Mémoires du sieur du Cornet [4]. Ces difficultés conduisirent à l'invention de la platine à rouet, qui permit de développer l'usage des armes à feu dans l'infanterie, et même de l'étendre à la cavalerie [5].

1 Voyez *Guerre de Bohême*, 248.

2 *Mémoires de Vieilleville*, liv. VI, chap. XV, 627. Édit. du Panthéon.

3 Voyez *Guerre de Savoie*, 52.

4 *Guerre de Bohême*, 131; *Guerre du Palatinat*, 122.

5 Le chevalier Xylander, *Étude des armes*, traduction de P. d'Herbelot. Paris, 1847, 39 et suiv.

Dès le seizième siècle, les Wallons se distinguaient par leur adresse à manier les armes à feu : « Les » services rendus par les arquebusiers luxembour- » geois et namurois dans les campagnes de 1542 et » 1543 firent si bien apprécier l'importance de cette » arme, qu'en 1552, Marie de Hongrie ordonna d'en » organiser également des compagnies dans la Flan- » dre, l'Artois et le Hainaut[1]. » Nous voyons plus tard l'archiduc Albert attester que « l'infanterie wal- » lonne manie le mousquet mieux que toute autre » nation[2], » et porter à 50 le nombre des mousque- taires, dans les compagnies wallonnes de 200 hom- mes. Il y a lieu de croire que ce chiffre était dépassé dans les troupes organisées pour servir hors du pays, car les tercios de Coin et de Verdugo, envoyés en Savoie, se composaient « *de musquetiers wal-* » *lons*[3]. »

Au temps de l'archiduc Albert, les 200 hommes de la compagnie wallonne se divisaient en 50 corse- lets ou piquiers, 50 mousquetaires et 100 arquebu- siers[4]. Les premiers formaient l'infanterie pesante ou de bataille. Ils portaient le casque en fer, le hausse- col, la cuirasse ou le corselet, les tassettes et parfois

[1] M. Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, III, 60.
[2] *Voyez* ci-dessus XXIX.
[3] *Patentes du* 17 *février* 1617; *Audience*, 1148.
[4] M. Gachard, *Actes des États-Généraux* de 1600, 560.

les bracelets ; ils étaient armés de l'épée, de la pique, dont la longueur a varié, ou de la hallebarde [1].

Les mousquetaires et les arquebusiers étaient vêtus d'un pourpoint en drap, ou en buffle, de haut-de-chausses larges et bouffants, et couverts d'un chapeau en feutre à larges bords. Ils avaient en sautoir, de gauche à droite, une bandoulière, à laquelle étaient attachées, par des courroies, onze boîtes en bois, en fer ou en cuivre, renfermant de la poudre; l'une d'elles, dite *pulverine,* contenait la poudre fine destinée à l'amorce. A la bandoulière pendait un sac de cuir renfermant les balles et une fiole d'huile. Leurs armes étaient le mousquet, l'arquebuse et l'épée. Le calibre et la dimension du mousquet le rendaient plus pesant que l'arquebuse; on s'en servit, en l'appuyant sur une fourche, jusqu'au temps où Gustave-Adolphe améliora l'usage de cette arme, par la diminution de sa longueur et de son poids. L'arquebuse plus légère n'exigeait pas, pour la porter, un homme aussi robuste, ni l'emploi de la fourchette [2].

Les perfectionnements des armes à feu apportèrent de profondes modifications à l'armement de la cavalerie et à sa manière de combattre. Les hommes d'ar-

[1] J. DE WALHAUZEN, *Art militaire,* Francfort, 1616. 3e partie, liv. I, 58 et suiv.

[2] J. DE WALHAUSEN, *Art militaire pour l'infanterie,* liv. I, chap. VIII, 46; SCHÖN, *Geschihte der Landfeuerwaffen.* Dresden, 1858. 29, 30, 31, 36, 37, 53.

mes obligés, par la longueur de leurs lances, de charger sur un seul rang, ou par petits pelotons, éprouvaient un immense désavantage contre les escadrons de quelque profondeur, composés de cavaliers armés de sabres ou de mousquets, on en vint peu à peu à substituer l'ordre profond à l'ordre mince. Dès lors la lance tomba en discrédit et aux lanciers on préféra les cuirassiers. Le combat livré, le 24 janvier 1597, entre Turnhout et Herenthals, contribua surtout à ce résultat. Maurice de Nassau, en cette circonstance, ne se servit que de cuirassiers, qui, avec leurs pistolets et leurs courtes épées, firent beaucoup de mal aux lances espagnoles et les mirent en déroute. Aussi le chevalier de Melzo dit-il : « Je ne parleray des hommes d'armes, l'usage desquels à nostre temps est quasi du tout aboly, parce que de plusieurs années en ça, l'art de guerroyer avec la cavalerie légère est devenue à telle perfection, que d'icelle formée en escadrons, l'on rapporte facilement les mesmes succès que l'on faisoit auparavant des hommes d'armes, beaucoup plus lentement et à plus de défense [1]. »

La multiplication des armes à feu, exigeant plus

[1] *Règles militaires touchant la cavalerie*, par le chevalier de MELZO. In-f°. Anvers, 1615.

Louis de Melzo ou Melzi, chevalier de Malte, né à Milan, servit longtemps en Italie et dans les Pays-Bas, où il occupa des emplois militaires importants. Il mourut à Milan en 1617, à l'âge de 90 ans. — MORÉRI; STRADA, V, 272.



de mobilité et de rapidité dans les mouvements de la cavalerie, on forma, d'abord en France, puis dans les États de la monarchie espagnole, des corps de cavalerie légère, sous les noms d'argoulets, stradiots, chevau-légers, carabins, arquebusiers, etc. Charles-Quint avait dans les Pays-Bas, en 1546, trente cavaliers albanais [1]. C'est à cette époque que fut formé le premier corps régulier de cavalerie légère; il était de 200 hommes. Plus tard on en leva d'autres dans le Luxembourg, le comté de Namur et le Hainaut [2]. Le 23 août 1556, des lettres de retenue ordonnèrent la levée de dix compagnies, composées chacune de 100 lances et de 100 arquebusiers [3]. C'est à la tête de cette cavalerie que le comte d'Egmont décida la victoire, à Saint-Quentin [4]. En 1567, le duc d'Albe amena dans les Pays-Bas quatre compagnies de chevau-légers, recrutées en Franche-Comté [5]. Elles accompagnèrent les bandes d'ordonnances, conduites en France, par le comte d'Arenberg.

Le grand commandeur Requesens prit dans les régiments de Champagney et du marquis d'Havré des arquebusiers, dont il fit des cavaliers [6].

[1] *Audience*, 1259.

[2] M. HENNE, *Histoire de Charles-Quint*, III, ordre du 29 juillet 1546.

[3] Dépêches de guerre, 368, f° 76.

[4] *Mémoires de Féry de Guyon*, 133.

[5] *Ibid.*, 156; *Bernardino de Mendoça*, I, 28.

[6] *Audience*, 1117, 1118; M. GACHARD, Actes des États généraux de 1600, 411-412; *Guerre de Bohême*, 188.

Alexandre Farnèse et, après lui, Maurice de Nassau, formèrent des corps d'arquebusiers propres à combattre à cheval et à pied : c'étaient, à proprement parler, des fantassins, que l'on mettait à cheval, afin de pouvoir les porter promptement sur des points éloignés [1]. Cette mesure était d'autant plus facile, que si l'infanterie combattait à pied, elle marchait souvent à cheval, selon un usage emprunté aux Espagnols [2].

Les cuirassiers avaient conservé l'armure ancienne [3]; seulement la botte forte de cuir remplaçait la jambière, ou grève en métal. Leurs armes offensives étaient l'épée et le pistolet. L'arquebusier, monté sur un cheval plus petit et plus leste que celui du cuirassier, était coiffé de l'armet ouvert, ou bourguignote, et vêtu, comme le fantassin, du juste-au-corps et du haut-de-chausses en drap ; parfois cependant il portait l'halecret, ou cuirasse légère, et les manches en cotte de mailles. Il était armé de l'arquebuse à rouet, de l'épée et de pistolets. Il avait, comme l'arquebusier à pied, la bandoulière destinée à porter

¹ MELZO, 33; SCHÖN, 62, 63.

² *Correspondance de Philippe II*, I, 564. — « Soyent aussi » retranchez les chevaulx que depuis bien peu d'années l'on at » accordez aux compaignies espaignoles de pied et puis sont » aussy eslargis aux Wallons et aultres nations. » — *Actes des États généraux de* 1600, 411-412.

³ On fabriquait les cuirasses à Namur. Le 4 décembre 1630, le margrave de Bade demande la permission d'exporter 600 cuirasses achetées en cette ville, pour armer sa cavalerie. — *Audience*, 1135.

la poudre et les balles; de là le nom de ***Bandellier***, qui lui est donné parfois [1].

L'ignorance, la superstition et le mystère pesèrent longtemps sur l'artillerie, et particulièrement sur l'art de fondre les canons. La diversité des pièces rendit surtout les progrès lents et difficiles. Les canons coulés en 1535, par ordre de Charles-Quint servirent de modèles à l'artillerie de l'Europe, jusqu'au dix-septième siècle[2]. Toutefois on n'imita pas les pièces de campagne, appelées les ***pistolets de l'empereur***, qui, montées sur un avant-train et conduites par quatre chevaux, avaient manœuvré au galop, au combat de Renty, en 1554 [3]. Le poids des pièces était tel qu'il fallait un nombre considérable d'hommes pour les manœuvrer, et seize à dix-huit chevaux suffisaient à peine pour en traîner une [4]. Pendant le siége de Breda, le comte Philippe de Mansfeldt, au service de l'Espagne et qui plus tard commanda un tercio d'infanterie wallonne [5], inventa des pièces plus légères et d'une portée plus grande que les anciennes. C'est à lui aussi, paraît-il, que l'on doit l'invention du mortier, propre à lancer les bombes, chargées de poudre [6]. Gustave-Adolphe allégea les

[1] J. DE WALHAUSEN, 32, 53; MELZO, 37.

[2] XYLANDER, *traduction de P. d'Herbelot*, 42; M. A. HENNE, *Histoire de Charles-Quint*, III, 139.

[3] RABUTIN, VI, 620.

[4] P. HERMANUS, *Siége de Bréda*, 75.

[5] *Audience*, 1149, 7 octobre 1630.

[6] *Mercure françois*, IX, 664, 665; HERMANUS, *Siége de Bréda*,

canons au point que deux hommes pouvaient les manœuvrer ; mais près d'un siècle s'écoula ensuite, sans qu'une réforme importante fût apportée à la confection des bouches à feu. Pendant la période dont s'occupe le sieur du Cornet, l'artillerie des Pays-Bas espagnols resta ce qu'elle était dans les autres États.

Louis de Haynin, comme les écrivains de son temps, tient fort peu à la forme, à l'orthographe des noms propres. Nous regrettons de n'avoir pu, malgré notre bonne volonté, rétablir tous ceux qu'il a défigurés. Peut-être cependant nous reprochera-t-on de nous être imposé une tâche ardue et importune, et d'avoir attaché une excessive importance à des noms dépourvus d'illustration ou peu connus ; mais nous estimons qu'un récit émaillé de désignations vagues ou de noms rendus méconnaissables est dénué d'intérêt et il nous paraît offrir peu d'utilité à la science historique.

Pour que l'histoire soit juste et impartiale, elle doit être exacte en tous ses détails ; il est incontestable que les événements militaires sont rendus plus saillants par les noms des acteurs. D'autre part,

74, 75, 76. — Déjà au siége de Poudroyen, en 1568, on avait employé des mortiers à lancer de gros boulets et boulons. — M. Henne, *loc. cit.*

Suivant Strada, liv. X, anno 1588, les bombes avaient été employées, la première fois, au siége de Wachtendonck. Elles venaient d'être inventées par un habitant de Venloo. Philippe de Mansfeldt aurait, paraît-il, augmenté la portée des mortiers et le poids des projectiles.

rappeler les hauts faits des pères, ce n'est pas seulement donner une satisfaction d'amour-propre aux enfants, c'est encore et surtout les stimuler à suivre de nobles exemples. Si l'indépendance ou le sol de la patrie étaient menacés, on verrait les descendants des Belges, dont les noms sont glorieusement inscrits dans les récits du seigneur du Cornet, déployer, pour les défendre, autant de courage et d'énergie que leurs aïeux en ont montré pour une cause moins juste et moins sacrée.

Bruxelles, avril 1868.

A. DE ROBAULX DE SOUMOY.

AUX BELGEOIS,

Messieurs, je vous ai fait autrefois voir à la conservation de la vérité par mon petit Mercure Valon[1], seulement et en bref les actions principalles de ces guerres de Savoie et de Bohême, pour n'en avoir lors plus ample intelligence; mais du depuis ayant semblablement apris au vray par le retour de l'armée du roy d'Espagne en Belge, toutes les particularitez d'icelles, de la bouche mesmes de divers capitaines, tant de chevaux que d'infanterie, qui ont esté par

[1] Ce livre devenu très rare se trouve à la bibliothèque de la ville de Douai; il est intitulé « PETIT MERCURE VALLON *des* « *guerres de Savoie et de Bohême, contenant un bref récit véri-* « *table de la conduite de ces guerres et les effets les plus remar-* « *quables et militaires des soldats vallons, depuis leur arrivée* « *en ces pays, jusques à la fin de leurs troubles; avec la liste* « *particulière des morts et blessés, tant d'officiers que gentils-* « *hommes de compagnies et la bataille de Prague, au vray* « *représentée, P. l. s. d. C. (par le seigneur du Cornet,) avec* « *l'épigraphe : Nul' haine y doiz.* A Douay, de l'imprimerie de « Balthazar de Bellere, 1622. AU COMPAS D'OR. » Petit in-8º.

Un avertissement placé à la fin de ce volume nous apprend que, le 13 septembre 1621, l'auteur avait fait imprimer chez la veuve Pierre Telu, à l'enseigne de la Nativité, à Douay, « *un dis-* « *cours des guerres de Bohême depuis l'arrivée des Vallons,* « *jusques après la mort déplorable de ce vaillant, prudent et* « *généreux chef de guerre comte de Busquoy.* » Le seigneur du Cornet se plaint amèrement que le *Mercure françois, tome VII*, ait reproduit son récit, sans indiquer la source où il l'a puisé et en altérant la vérité de certains détails.

tout, ensemble ce qui s'est passé au Palatinat et Pays-Bas, et recognu de plus que jusques à présent, aucunes n'auroient encores esté veues, du moins que presque toutes perverties par les relations incertaines qu'en ont eu les autheurs, je vous les ay voulu maintenant, poussé d'un mesme zèle, pareillement icy représenter avec celles d'Allemagne et de nostre pays, d'une narration toutesfois pareille à la précédente, à la façon des Lacédémoniens, pour ne vous incommoder d'une superfluité de dire et de mots, et vous redonner d'avantage entièrement de ce qu'avés veu, une cognoissance plus certaine et asseurée. Je scay bien que le suject mériteroit un discours plus parfait et accomply, mais je veux croire que voz beaus esprits s'arresteront ainsi que ceux de Crete, à la vérité sincère et naïve de l'histoire, et au contenu d'icelle et non aux parolles. Prenez donc, je vous prie, cecy de bonne part et honnorez-le de vostre bienvœuillance, soubz l'appuy de laquelle je ne fay doute que toutes les poinctures picquantes des Aristarques et Aristogitons se trouveront tousjours esmoussés et sans force, et sur ceste confidence que m'en obligerez, je me soubsigneray

Messieurs,

Votre plus affectionné serviteur

Louys de Haynin.

BREFVE DESCRIPTION

DES PAYS

DE SAVOIE, DE BOHÊME, DU PALATINAT

ET DE LA BELGE, DITE PAYS-BAS

Avant que d'entrer en la narration et propos des troubles de ces pays, j'en feray icy premièrement une succinte et légère description, affin d'en donner aussi quelque cognoissance, et en faciliter de mieux l'intelligence des divers changemens de leurs armées. Et pour le premier, je commenceray par la Savoie, comme ayant esté celle qui auroit devant les autres empoigné les armes selon le temps de ces mémoires [1].

La Savoie donc est une région de la Gaulle Cisalpine, qui a l'Italie au levant, le Daulphiné et la Provence au midy, la ville de Lion au couchant, et la Bourgogne au septentrion. Chambery est sa ville capitalle, où le duc faict ordinairement sa demeure, et y a son parlement, auquel resortissent toutes les jurisdictions du pays. A ce pays est adjoinct celui de Piedmont, limitrope du Milanois et sis au pied des Alpes qui divisent la France et la Savoie de l'Italie,

[1] Le duc de Savoie avait pris les armes et attaqué le Montferrat, dés le mois d'avril 1613. — Comte DE SALUCES, *Histoire militaire du Piémont*, III, 101 et 599.

et la ville capitalle duquel est celle de Turin. Le peuple de ces deux contrées est différent en langue, le Savoiart usant d'un françois corrompu avec l'Italien, et le Piedmontois parlant le langage d'Italie.

Le royaume de Bohême est une province environnée tout alentour, en forme de ceinture, d'une grande forest nommée Hercynie[1], ayant trois autres en despendantes que luy sont incorporées, sçavoir la Moravie, Silesie et Lusatie. Pour l'orient, il a la Hongrie et Pologne, pour l'occident la Franconie, pour le midy l'Austrice et Bavière, et pour le septentrion, le pays de Marc[2] et de Brandenbourgue.

Le deux principalles rivières qui la baignent sont Elbe et Molde[3], et la ville royalle est celle de Prague, ville ample, belle et de grande faciende[4], et qui se divise en trois parties, en ancienne, nouvelle, et petite, avec deux chasteaux, l'un desquels a nom de Vissegrade[5]. Ce pays est aussi de diverse langue, les Sile-

[1] Les Romains avaient donné ce nom aux immenses forêts qui couvraient une partie de la Germanie, et dont ils ne connaissaient pas exactement l'étendue, comme le prouve ce passage des Commentaires de César : « *Hujus Hercyniæ silvæ... latitudo* « *novem dierum iter expedito patet :... oritur ab Helvetiorum et* « *Nemetum et Rauracorum finibus, rectaque fluminis Danubii* « *regione pertinet ad fines Dacorum et Anartium.* » Lib. VI. §25. Plus tard on a continué à désigner ainsi la Foret Noire et les forêts de la Bohême.

[2] La Marche, ou l'électorat de Brandebourg.

[3] La Moldau, ou Moldawa, en bohême *Wittawa*, prend sa source dans le Böehmer-Wald et forme le principal affluent de l'Elbe.

[4] Grande importance, de l'espagnol *facenda*.

[5] Wiscerad, ancienne citadelle de Prague; elle est encore

siens et Lusatiens parlent l'alleman, et les Bohemois et Moraviens le Sclavon ou l'Illiricque, qui est commun par tous ces cartiers, et s'estend depuis la mer Adriatique jusques à la mer Hyperborée, et en quoy sont comprins la Sclavonie, Hongrie, Pologne, Lituanie et Moscovie, sauf toutesfois quelque altération et corruption, suyvant l'ordinaire de ces langues de grande estendue [1].

La Franconie, ou France orientalle, est une contrée d'Allemagne, laquelle a vers l'orient la Bohéme, vers le midy Wirtembergues [2] et Sueve [3], vers le septentrion Turinge [4] et Hesse, et vers l'occident la Loraine, Treves et Luxembourgue.

Les rivières du Meine [5] et de Nekare [6] l'arrousent par divers endroits, et se rendent dans le Rhin, qui traverse en ces endroits le bas Palatinat. Cinq

fortifiée et renferme l'arsenal. L'autre château, dont parle l'auteur, est le Burg, ou château royal, en bohême *Hradchin;* sa construction dura plusieurs siècles, il ne fut achevé que par Marie-Thérèse.

[1] Lors de la migration des peuples, vers le VIe siécle, les grands établissements des Slaves eurent lieu en Bohême, en Pologne et en Russie : les *Tcheches*, ou *Tchèques*, qui peuplérent la Bohême prirent ce nom, « *Ceux en avant,* » de leur position géographique, la plus occidentale des grands États slaves.

[2] Wurtemberg.

[3] Souabe.

[4] Thuringe.

[5] Mein.

[6] Necker, Neckre ou Neckar; cette rivière prend sa source dans la Forêt Noire, aux confins de la principauté de Furstenberg, à *Necker-Furst*, près du village de Schweningen et à quelques lieues des sources du Danube; elle passe à Rotwel, entre dans le Wurtemberg, arrose Tubingue, Esling, coule prés de Stuttgard, à Heilbronn, à Heidelberg, à Ladenburg et se jette dans le Rhin prés de Mannheim.

Princes en obtiennent la souveraineté, trois ecclésiastiques, qui sont l'archevesque de Ments[1] sur le Rhin, l'évesque de Witscebourgue[2] qui se dit aussi duc de Franconie, et celuy de Bambergues[3], et deux séculiers, assçavoir le burgrave de Nurembergues[4] du costé de l'orient, et le comte Palatin, duquel nous parlerons, du costé du ponant[5].

La Belge selon qu'elle est, pour le présent, est un grand pays entre la France, l'Allemagne et la mer Océane. La France luy sert de midy, l'Allemagne d'orient et la mer Océane d'occident et de septentrion. Ses rivières principalles sont le Rhin, l'Ysel[6], le Walle[7], la Meuse, l'Escaut, le Lis[8] et le Sambre. Elle se my-partit[9] ordinairement en deux régions presque esgalles, c'est à sçavoir en belge wallonne et belge allemande ou flamande, selon aucuns. La

[1] Mayence.

[2] L'évêché de Wurtzbourg était l'un des plus grands États du cercle de Franconie; la devise de l'évêque : « *Herbipolensis* « *sola judicat ense et stolâ,* » annonçait la prétention d'exercer le pouvoir spirituel et temporel sur ses sujets.

[3] L'évêque de Bamberg relevait immédiatement du pape et précédait tous les autres évêques d'Allemagne.

[4] Nuremberg fut érigée en ville impériale par Frédéric Barberousse; Henri le Sévère y établit, en 1194, un burgraviat qui devint considérable et passa dans la maison de Brandebourg; en 1427, l'électeur Frédéric le céda aux habitants; cette cession fut la cause d'une longue guerre, terminée en 1552 par un don de 200,000 écus et de dix canons doubles, offert à Albert de Brandebourg.

[5] Couchant.

[6] Yssel.

[7] Wahal.

[8] Lys.

[9] Se divise, se partage.

Walonne a pour provinces l'Artois, Lille, Douay et Orchies autrement dite Flandre gauloise ou walonne: Cambresis, Tournesis, Haynaut et l'Estat de Vallencennes, Namur, Lothier ou Brabant wallon, Luxembourgues et Liége. L'Allemande contient ces contrées: Flandres, Brabant, Hollande, Zélande, Gueldres, Zutphen, Owerissel, Utrect, Frize, qui toutesfois n'estoit anciennement comprinse souz ce nom, Malines, Anvers et Groningue. La Wallonne, suyvant la plus commune opinion, auroit esté ainsi nommée à raison de son langage françois, du nom de Gaulle, corrompu de ceste sorte, par la révolution du temps et par le changement de *g* en *v* double ou simple, en suite de la coustume encores ordinaire des habitans d'icelle, comme l'on peut voir aux mots de wand au lieu de gand, wauffre au lieu de gauffre, wet au lieu de guet, waigner au lieu de gaigner, wespes au lieu de guespes, warder au lieu de garder, warir au lieu de guarir, wazons au lieu de gazons, Willame au lieu de Guillame, waster au lieu de gaster, waule au lieu de gaule et autres semblables; Wallonne partant pour Gaullonne ou Gaulloise et Walli pour Galli. Et quant à l'Allemande, elle auroit esté ainsi dite pource que le peuple y parle un bas alleman, qui la fait semblablement nommer Germanie inférieure. Elle est aussi communément appellée Flandres par les estrangers, à cause que la province de Flandres, qui est de sa compréhension, est l'une des principalles en richesse et beauté et qui anciennement se seroit faict cognoistre par les armes et marchandises par dessus toutes autres de ces cartiers. Toutes ces provinces sont pour le jour-

d'huy obéissantes au Roy catholique[1], réservée celle de Liége qui a autre prince particulier, et celles qui demeurent encores opiniastres en leur rébellion, qui sont la Hollande, Zélande, Utrect, Owerissel, Zutphen, Groningue et Frize, et quelques villes séparées qu'elles detiennent sur leurs voisines.

Avec cest esclaircissement partant[2] je viendray maintenant à la déduction particulière de leurs guerres et en feray le discours.

[1] Depuis la mort de l'archiduc Albert (13 juillet 1621), ces provinces étaient retournées sous la domination de la monarchie espagnole.

[2] Donc, en conséquence.

GUERRES DE SAVOIE, DE BOHÊME

DU PALATINAT ET PAYS-BAS

GUERRES DE SAVOIE

GUERRES DE SAVOIE

Après que François, duc de Mantoüe, fut mort sans enfans masles[1] et que le cardinal Ferdinand, son frère, qui n'estoit encore prestre, eut obtenu du pape dispense de se marier[2] et se fut mis en la possession du pays, le duc Charles Philibert de Savoie[3] et luy entrèrent incontinent en guerre, tant pour

[1] François de Gonzague, duc de Mantoue, était fils aîné de Vincent Ier et d'Éléonore de Médicis, fille de François-Marie et de Jeanne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand Ier; Vincent de Gonzague mourut le 18 février 1612, victime de son goût immodéré pour les plaisirs et la débauche; son successeur, marié à Marguerite de Savoie, fille du duc Charles-Emmanuel et de Catherine d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, mourut le 22 décembre 1612, laissant une fille en bas âge, Marie de Gonzague.

[2] Ferdinand de Gonzague, né en 1587, épousa, le 7 février 1617, Catherine de Médicis, fille de Ferdinand, grand-duc de Toscane, et de Christine de Lorraine, après avoir fait déclarer la nullité d'un premier mariage, et mourut, sans postérité, en 1626.

[3] Charles-*Emmanuel*, duc de Savoie, dit *le Grand*, né le 12 janvier 1562, était fils d'Emmanuel-Philibert, surnommé *Tête de fer*, et de Marguerite de France, fille de François Ier; il épousa, le 11 mars 1585, Catherine d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Élisabeth de France, fille du roi Henri II.

la vieille querelle du Montferrat[1], que pour le récent discord qu'ils eurent à raison de la vefve dudit feu duc de Mantoüe, qui estoit fille d'icelluy Charles Philibert, duc de Savoie, joinct aussi quelques autres différents touchant plusieurs dots de mariages, tant anciens que nouveaus[2].

[1] Pour réclamer le Montferrat, le duc de Savoie se fondait sur le traité conclu le 1er mai 1330, à l'occasion du mariage d'Yolende, fille de Théodore Comène Paléologue, marquis de Montferrat et d'Argentine Spinola, avec Aymon, comte de Savoie; ce traité stipulait qu'en cas d'extinction des descendants mâles du marquis de Montferrat, ceux d'Yolende succéderaient au marquisat, à charge de doter les filles en argent. En 1518, Guillaume Paléologue, marquis de Montferrat, mourut, laissant de son mariage avec Anne d'Alençon: 1. Boniface, 2. Marie, 3. Marguerite; celles-ci épousèrent successivement Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue; Boniface Paléologue mourut en 1530 sans postérité et institua son héritier Jean-Georges Paléologue, son oncle, évêque de Casal, décédé en 1533. Après la mort de ce dernier, Charles-Quint s'empressa de mettre garnison dans les places du Montferrat, qu'il tint en séquestre. Frédéric de Gonzague s'était ligué, en 1526, avec François Ier, les princes d'Italie et les Vénitiens contre l'empereur; il se jeta dans son parti en 1530, et en fut récompensé, d'abord par le titre de duc de Mantoue, ensuite par la cession du Montferrat, sans aucun égard pour les réclamations du duc de Savoie et du marquis de Saluces. — GUICHENON, *Hist. de Savoie;* comte ALEX. DE SALUCES, *Hist. mil. du Piémont*, III, 101 et suiv.; SISMONDI, *Hist. des républiques italiennes*, VIII, 250.

[2] On soutenait, au nom de Marie de Gonzague, que le Montferrat étant un fief féminin, elle pouvait le posséder; de son côté, Charles-Emmanuel demandait qu'on lui remît sa fille et sa petite-fille, afin de réunir plus facilement le Montferrat à ses États; enfin, on proposait comme moyen d'accommodement, de faire épouser Marguerite de Savoie, veuve de François de Gonzague, à son frere Ferdinand, nouveau duc de Mantoue: aussi vicieux, aussi incapable que son père et que son frère, celui-ci ne sut prendre une résolution, ne tint aucune de ses promesses, refusa de rendre sa belle-sœur et s'empara de la tutelle

Et comme le roy d'Espagne, s'estant entremis de ceste querelle, se fut rangé du party du duc de Mantoüe[1], la chose à la fin se termina en une paix qui se fist à Ast[2]. Mais d'autant que le duc de Savoie se mescontenta du depuis du roy, sous prétexte de l'inexécution d'aucuns points d'iceluy traité de paix[3], qu'il disoit estre arrestez et principallement

de sa nièce. Le duc de Savoie prétendit que c'était faire injure à sa fille, il en prit prétexte pour courir aux armes et attaquer le Montferrat le 22 avril 1613.

[1] L'Espagne ne voulait laisser à la France aucune occasion de se mêler des affaires d'Italie; dès le mois de mai 1613, 4,000 Espagnols, sous les ordres de don Juan de Mendoça, marquis de la Hinojosa, gouverneur du Milanais, avaient forcé le duc de Savoie à lever le siége de Nice; la guerre, mêlée de succès et de revers de part et d'autre, se continua jusqu'au mois de mai 1615; à la suite d'un échec éprouvé par les Savoyards sur les collines d'Asti, l'intervention de la France, du pape et des Vénitiens amena un armistice. — Comte DE SALUCES, *loc. cit.*

[2] 21 juin 1615. Le traité d'Asti soumettait à l'arbitrage de l'empereur le différend des maisons de Savoie et de Gonzague, au sujet du Montferrat; il était garanti par les puissances médiatrices, la France, l'Angleterre, le pape et la république de Venise.

[3] La paix d'Asti excita un vif mécontentement en Espagne; le marquis de la Hinojosa fut rappelé, mis en jugement et remplacé à Milan par don Pedro de Tolède, marquis de Villafranca, qui reçut pour instruction de recommencer la guerre.

Charles-Emmanuel, suppléant à la force par l'adresse, l'habileté et la ruse, avait étendu ses frontières et développé le système de son prédécesseur : aidé de l'influence française, il avait enlevé à l'Espagne la prépondérance acquise par les victoires de Charles-Quint et des lieutenants de Philippe II dans les affaires d'Italie ; aussi le traité d'Asti lui fit-il le plus grand honneur aux yeux des Italiens, qui le proclamaient leur défenseur contre le despotisme espagnol. Ce prince, le plus ambitieux et le plus remuant de son siècle, voulut être roi de France après Henri III, empereur d'Allemagne après Mathias, et ne cessa de viser à se tailler un royaume en Italie; s'il fut souvent en guerre

à cause du désarmement de Sadite Majesté[1] qui le faisoit entrer en mesfiance, la guerre se r'alluma entre ces deux princes.

Estant donc pour ceste cause l'an 1617, tout à l'ouvert[2], don Pedro de Tolède[3], gouverneur de Milan, reprit les armes, et faisant estat de mettre son camp devant la ville de Verseille[4] en Piedmont, et

avec la France, ses griefs étaient plus anciens et plus nombreux contre l'Espagne : lors du mariage d'Albert et d'Isabelle, « il se « plaignit de ce que l'infante qu'il avoit épousée, n'avoit eu en dot « qu'un crucifix et une image de la Vierge, tandis que Philippe II « donnoit à Isabelle les Pays-Bas et la Franche-Comté, qui va- « loient mieux que les deux Castilles et le Portugal » ; en 1608, il s'était empressé d'acquiescer aux projets de Henri IV, qui voulait l'abaissement de la maison d'Autriche, et la réduire à l'Espagne et aux Etats héréditaires d'Allemagne ; la succession de Montferrat fournit au duc un prétexte de faire la guerre aux Espagnols, dont la présence à Milan et à Naples gênait ses projets ambitieux : Philippe III, dans une lettre à don Louis de Velasco, le peint en deux mots : « *Y en particular al ducque de « Sabeya, principal motor de todas inquijetades pasadas y pre- « sentes.* » — NENY, *Mémoires*, 61; comte DE SALUCES, III, 167, 168; *Archives du royaume; Correspondance de Philippe III et de l'archiduc Albert*, V, 89.

[1] A peine arrivé à Milan, le marquis de Villafranca rappela sous les armes les officiers et soldats congédiés. — Comte DE SALUCES, III, 169.

[2] « Tout à l'ouvert », au commencement de l'année; les hos tilités étaient recommencées depuis le mois de septembre 1616. — Comte DE SALUCES, III, 177, 178 et 179.

[3] Don Pedro de Tolède-Osorio, marquis de Villafranca, duc de Ferrandina, prince de Montalvan, était fils aîné de Garcia de Tolède-Osorio-Pimentel, marquis de Villafranca, et de Victoire Colonne, fille d'Ascagne Colonne, grand connétable du royaume de Naples. On sait que le trop fameux duc d'Albe était issu d'une branche de la maison de Tolède, connue sous les noms de Valdecorneia, Albe et Huesca.

[4] Verceil, en italien Vercelli, est bâti sur un terrain élevé près du confluent de la Sesia et du Cervo; cette ville domine

d'attaquer son ennemy de toute résolution, affin d'une fois assopir entièrement ces difficultez, il pria à Sa Majesté d'Espagne de luy envoier de ses Pays-Bas de la gendarmerie vallonne, pour venir, par leur valeur, avec plus de facilité, au bout de ceste prétention[1].

une plaine humide : elle avait une grande importance militaire au moyen âge, et même encore au temps des événements racontés par l'auteur.

[1] Il ressort d'une lettre adressée, le 16 août 1616, par Philippe III à l'archiduc Albert, que le marquis de Villafranca avait demandé à ce dernier l'envoi de troupes wallonnes en Italie ; et, le même jour, le roi écrivit à don Louis de Velasco, marquis de Belveder, capitaine général de la cavalerie aux Pays-Bas : « Vous « pénétrerez en Savoie aussi loin que vous pourrez, et, à cet « effet, vous prendrez avec vous les 4,000 Wallons que le marquis « de Villafranca a demandés à mon oncle (*mio tio*) de lever *dans* « *ses États* ». Si l'archiduc conservait les apparences de la souveraineté, en fait, il était moins le souverain de nos provinces, que le lieutenant du roi d'Espagne; Philippe II, en donnant les Pays-Bas en dot à sa fille, avait espéré mettre fin à une lutte qui, depuis quarante ans, épuisait les forces de l'Espagne; mais les clauses de cette cession démontrent que, dans sa pensée, ce n'était que le démembrement temporaire d'un fief relevant de la couronne espagnole et destiné à lui faire promptement retour ; les enfants mâles, à naître du mariage de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, leur succéderaient par droit de primogéniture; si une princesse devenait seule héritière, elle ne pourrait épouser que le roi d'Espagne ou son héritier présomptif; les princes ou princesses ne contracteraient mariage qu'avec le consentement de ce souverain; enfin, à défaut de postérité, le nouvel État retournerait à la monarchie espagnole; or, l'âge de l'infante laissait peu d'espoir qu'elle aurait encore des enfants, et l'on prétend que Philippe II avait eu la précaution de s'assurer de l'impuissance de son gendre. L'acte du 4 mai 1598 excita de vives défiances, et son approbation par les États-Généraux éprouva de sérieuses difficultés : on objectait que les nouveaux souverains exerceraient un pouvoir aussi précaire que les gouverneurs généraux, pris en dehors de la maison royale ; qu'ils ne pourraient

Suyvant laquelle réquisition, le roy fit lever en avril[1] mille chevaux, par compagnies particulières, et deux régimens d'infanterie de trois mille hommes chacun[2], souz la charge de don Guillierme Verdugues[3], gouverneur de la ville de Gueldres, et

se soutenir sans le secours des armes espagnoles, et que, dès lors, les étrangers, au grand mécontentement des Belges, domineraient plus que jamais dans leur cour; quant aux Provinces-Unies, fermement décidées à conserver la forme de gouvernement qu'elles avaient adoptée, elles ne répondirent même pas à la notification des articles du contrat de mariage des archiducs. Les événements justifièrent bientôt les appréhensions des Belges : dès 1605, Philippe III confère à Spinola une autorité si étendue que la direction des affaires militaires est enlevée à l'archiduc : la conclusion de la trêve de douze ans et l'inauguration éventuelle du roi comme souverain des Pays-Bas, effacent de plus en plus ce prince et l'on s'habitue à ne voir en lui que le préfet de l'Espagne; aussi lorsque notre auteur parle des troupes belges, envoyées en Bohême, ou dans le Palatinat, les appelle-t-il « les soldats de S. M. Catholique, ou du roi d'Espagne. » Il est juste de dire que l'archiduc Albert, dans sa correspondance, manifeste souvent des intentions bienveillantes et favorables aux Belges, mais elles échouent devant les préjugés ou le mauvais vouloir soit du roi, soit de ses ministres; l'influence des étrangers devint encore plus puissante, après sa mort, et amena la conspiration de 1632. — *Archives du royaume, Correspondance de l'archiduc Albert avec Philippe III*, V, 88, 148, 150, 252; Neny, *Mémoires*, 71; *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, XII, 292, 2e série, VIII, 153.

[1] Les patentes de la plupart des officiers sont datées du 18 février 1617; les levées ont commencé avant le mois d'avril.

[2] Nous donnons à la fin de la guerre de Savoie les noms des principaux officiers de ces différents corps, tirés des documents officiels, déposés aux archives du royaume.

[3] Guillaume de Verdugo, l'un des plus valeureux soldats de son temps, né en 1578, dans les Pays-Bas, était fils de François de Verdugo, originaire de Talavera, dans la vieille Castille, qui fut gouverneur de la Frise, et de Dorothée de Mansfelt, fille naturelle de Pierre-Ernest comte de Mansfelt, gouverneur du duché de Luxembourg. Guillaume entra très jeune dans la carrière

de monsieur de Coin, gouverneur de Renty[1]; et ausquelz lesdites levéez faictes, il fut enjoinct aussi tost de partir. L'on fit marcher premièrement mon-

des armes : il commandait une compagnie de lances à la bataille de Nieuport (2 juillet 1600); il fut appelé à siéger au conseil de guerre en 1612; il était gouverneur de la ville de Gueldres, quand le 23 août 1616, l'archiduc Albert proposa au roi de lui donner une commanderie de Saint-Jacques, en récompense de ses services et de ceux de son pére; il obtint cette faveur, et fut en outre nommé mestre de camp d'un tercio d'infanterie wallonne, par patente du 18 février 1617 : il se distingua au siége de Verceil, à la bataille de Prague, en Moravie, dans le Palatinat, à la bataille de Fleurus et partout où il se trouva. Une grande partie du Palatinat ayant été séquestrée et remise à l'infante Isabelle, Verdugo en fut nommé gouverneur. Il mourut à Creutznach, le 15 janvier 1629, des suites d'une blessure reçue en 1627 au siége de Rheinfels. Il était seigneur de Mascha et de Nepromitz en Bohême, et avait été créé comte du saint-empire. Sa vie, écrite sous le titre de *Trophæa Verdugiana*, par Wilhem Van Staden, a été publiée à Cologne en 1630. Deux de ses fréres, François et Jean de Verdugo, servaient dans la cavalerie wallonne, de 1611 à 1620; ce dernier était gouverneur de Guelders, en 1625. — *Dépêches de guerre; Audience*, 558, 1143 *et* 1181.

[1] Claude de Beauffort, chevalier, seigneur de Couin, baron de Graincourt, comptait vingt-six années de service comme soldat, alfere et capitaine d'infanterie, puis de capitaine de mousquetaires à cheval et de cuirassiers; il était membre du conseil de guerre et gouverneur de Renty. Son pére, Jean de Beauffort, seigneur de Couin et aussi gouverneur de Renty, avait épousé, en premières noces, Claudine de Hallewyn, veuve de Jean de Bonnières, seigneur de Souastre, fille de Claude de Hallewyn, seigneur de Nieurlet, gouverneur de Dunkerque et de Saint-Quentin, et de Louise de Houchin-Longastre : Claude de Beauffort, seul fils issu de cette alliance, épousa, le 6 avril 1611, Cécile Anne d'Ongnies, fille de Jacques, seigneur d'Estrées (en Artois), et d'Anne de Withem; il périt au siége de Verceil, laissant trois enfants : Albert, page de l'archiduc, mort sans hoirs en 1628; Anne-Chrétienne, chanoinesse, puis abbesse du chapitre de Maubeuge; Marguerite-Thérèse, mariée à N..... O'Neil, colonel au service d'Espagne.

sieur de Verdugues avec la compagnie colonnelle [1] et le lendemain une autre fut commandée et ainsi alternativement de jour à autre jusques à la dernière; si que[2] où logeoit la première, le lendemain s'y mettoit la seconde, et la troisième l'autre jour suyvant, et les autres consécutivement. Après ce régiment d'infanterie furent envoyés les mille chevaux, logeant de même par compagies de jour en jour ès mesmes logements; et puis de semblable façon suyvit le régiment de monsieur de Coin, qui demeura avec sa compagnie tout le dernier. Ilz passèrent ainsi de Givet par la Lorraine, Alsasse et Suisse, où ils furent bien traictez partout, marchant toujours à petit pas pour la commodité du soldat jusques à Wares[3], lieu des Estats de Milan; que lors ilz trouvèrent des commissaires, qui donnoient ausdites compagnies arrivantes des logemens séparez, dans de très bons villages et bourgades, ausquelz chacun soldat avoit pain, chair et bière et trois parpaiolles par jours, qui font quinze liarts de nostre pays, et les officiers estoient traictez eux et leurs chevaux sans autres avantages[4]. De Givet donc ils allèrent en Loraine par Ofaie[5], Ette[6], Bemon[7] et Souleuvre[8];

[1] Première compagnie du régiment, ou tercio, et n'ayant pas d'autre capitaine que le colonel ou mestre de camp, qui recevait une patente spéciale pour ce commandement.

[2] De sorte que...

[3] Varèse, petite ville située au bord du lac de ce nom.

[4] Gratification ou supplément de solde, de l'espagnol *ventaja*.

[5] Haut-Fays.

[6] Ethe, ou Étalle.

[7] Belmont, dépendance d'Ethe.

[8] Soleuvre, ou Mont-Soleuvre, l'auteur a peut-être fait deux noms d'un seul.

puis marchant par Fristoffe [1], Stembidendorffe [2], Vergaville, Coincourt, Flin, Saincte-Helaine, Docelle et Ruë; ilz entrèrent en Allemaigne par Sainct-Emerin [3], Ravinguem, Bartes [4], Balle [5], Rinfelt [6], Laufenbourg [7] et Walsehout [8]; si bien qu'ils se mirent dans la Suisse [9] par Ouwrebade [10], Meriscaude [11], Lucerne et son lac, Altorffe, Silana [12], Orsua [13], la montaigne St.-Godar [14],

[1] Friesdorf.

[2] Steinbiderstorff.

[3] Ou Saint-Damerin?

[4] Bartenheim.

[5] Bâle, en allemand Basel.

[6] Rheinfeld.

[7] Laufenbourg, petite ville, ainsi nommée à cause des rapides et de la chute du Rhin.

[8] Waldschut, l'une des quatre villes forestières du Rhin, dans le Klegaw, en Souabe; elle était fortifiée et défendait, comme l'indique son nom, l'entrée de la Forêt-Noire.

[9] Le passage des troupes wallonnes, *sans armes*, à travers les pays de la confédération suisse, était autorisé par la *ligue héréditaire*, conclue en Bade, en Argovie, le 7 janvier 1511 et confirmée en 1545 par Charles-Quint. — LOYS GOLLUT, *Mémoires historiques de la république séquanoise*, 1237-1238.

[10] Baden, sur la Limmat, lieu de bains déjà connu au temps des Romains. Cette ville a appartenu successivement aux cantons de Berne, de Zurich et de Glaris; elle fait partie aujourd'hui de l'Argovie; elle est traversée par le chemin de fer; on la nommait Ober-Baden (Haut-Bade), afin sans doute de la distinguer de Baden-Weiler, ou de Baden-Baden.

[11] Merischwauden.

[12] Silenen, au sud d'Altorf, dans la vallée de la Reuss, ancienne résidence de seigneurs célèbres dans l'histoire de la Suisse.

[13] Urseren ou Andermatt, situé dans une riante vallée entourée de montagnes couvertes de neiges éternelles.

[14] Mont-Saint-Gothard; on ignore l'époque où fut ouvert le passage actuel; depuis longtemps il était la voie de communication la plus fréquentée entre le nord de la Suisse et la Lombardie, quand, en 1602, Frédéric Borromée y établit un prêtre : il y fit construire une maison en 1629.

Airolle[1], Ofait[2], Polegio[3], Belenzone[4], Las Tavernas et Pontelatres[5] et de là à Wares[6], en Italie. Or, comme le régiment de don Guillierme Verdugues estoit arrivé vingt-cincq jours devant celuy de monsieur de Coin et la cavallerie dix jours, ilz furent tousjours commandez, en attendant l'autre régiment, d'aller au camp de Verseille. A une lieue près, on fit passer monstre aux soldats et leur fut donné un mois de gage[7] et des habits d'amonitions[8],

[1] Airolo, en allemand Eriels, sur le revers méridional du Saint-Gothard, au confluent des deux bras du Tessin, descendant l'un du val Bedretto, l'autre du Saint-Gothard.

[2] Faido, en allemand Pfaid, sur le Tessin.

[3] Polleggio, au point de réunion des vallées Ambra, Levantina, Riviera et Blegno.

[4] Belinzona, en allemand Bellonz, l'une des trois villes qui sont tour à tour, pendant six ans, le chef-lieu du canton suisse du Tessin.

[5] Ponte della Tressa.

[6] Varèse.

[7] La monstre ou revue, passée par des commissaires, avait pour but de *montrer* et de constater l'effectif du corps de troupe, afin de déterminer la solde et les prestations à allouer à chaque militaire.

[8] Ce mot, tombé dans le langage vulgaire, est employé par les écrivains du XVIe siècle; il s'applique aux munitions de guerre, aux vivres et aux vêtements : « Afin de donner secours à ceux de « dedans, lesquels estoient en grande nécessité tant de vivresque « d'*amonitions* de guerre, et principalement de poudres. » FERY DE GUYON, *Mémoires*, 12. Les piétons recevaient une indemnité annuelle pour leur habillement, qui était renouvelé chaque année; parfois le gouvernement fournissait les draps et les étoffes nécessaires; les vêtements n'étaient, du reste, pas uniformes, mais les soldats portaient les couleurs de leurs chefs; longtemps les troupes des Pays-Bas ont eu la croix de Saint-André, ou de Bourgogne, sur la poitrine et sur le dos, de là le nom de *Bourguignons* que leur donnent des écrivains étrangers. *Bibliothèque royale*, Ms. no 20411, fo 255 vo. Voir le beau travail

avec les armes et aussi tost on les mit en besogne. Une partie de l'infanterie fut joincte aux Espagnolz et le surplus avec les Italiens de Carles Spinelly[1], qui les caressa extrêmement et leur donna la poincte[2] de ses tranchées. La cavallerie, on l'envoya loger sur le chemin où l'on doutoit le plus le secours[3], leur donnant pour chef don Geromme Doria, natif de Gênes, dont beaucoup de nos capitaines en furent mal-contens, pour ce qu'il estoit estranger.

Le duc de Savoie ayant sceu leur venuë[4], comme la ville avoit en ce tems nécessité de munitions de poudre, il choisit aussi tost par toutes les compagnies de cavallerie de son armée, dix soldats des meilleurs et mieux montez, et la pluspart gentilshommes françois[5], et en fit un gros de quattre cens,

de M. A. Henne, sur l'organisation militaire au temps de Charles-Quint, qui a subsisté longtemps après l'illustre empereur. — *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique,* III, 34.

1 Charles Spinelli, issu d'une noble et ancienne famille du royaume de Naples, était neveu du vaillant colonel de ce nom, qui avait été chargé de lever, en 1587, un régiment de Napolitains, envoyé en Flandre; il conduisit plus tard le sien, en Bohême, au Palatinat et le ramena, en 1622, aux Pays-Bas. Un diplôme impérial, signé le 29 mars 1623, à Ratisbonne, le créa marquis du saint-empire, ainsi que son frère, Jean-Baptiste Spinelli. *Bibliothèque royale*, Ms. nº 15926, fº 121. Ms. nº 15912, fº 77. Bentivoglio, III, 147. — Malingre, *Rébellion de Bohême*, 578.

2 Le poste le plus avancé vers l'ennemi : c'était un honneur que les troupes de nations différentes se disputaient souvent les armes à la main. Comte de Saluces, III, 203.

3 Par où l'on supposait que viendrait le secours.

4 Khevenhuller fixe au 9 juin 1617 l'arrivée au camp de Guillaume de Verdugo, à la tête de 3,000 Wallons. — *Annales Ferdinandei*, VIII, 1189.

5 L'expédition était commandée par le comte de Fleury. — Comte de Saluces, III, 210.



lesquelz donnant à chacun la quantité de vingt-cincq livres de poudre, il commanda d'entrer dans la ville par les gardes des Vallons, pour esprouver ceste nation estrangère et cognoistre de son courage, à cause de sa réputation. Ilz firent d'abordée fort bien leurs devoirs et donnèrent bien résolument pour se faire chemin ; mais les nostres faisant de mesmes ce qu'ils devoient, ilz leur tirèrent tant de coups de pistolets que le feu se prit à l'un de leurs sacs de poudre, lequel passant de l'un à l'autre les brusla tous avec leurs chevaux, sauf vingt-cincq qui furent prisonniers et autres quinze qui se sauvèrent dans la ville. Les bruslez qui avoient encore de la vie furent mis à l'hospital et licenciez après leur guérison[1].

Ceste aventure estonna fort le prince de Savoie et ne voulant pourtant désister de son dessein pour ce premier revers de fortune, il désira d'en faire encore un essay. Il prinst donc derechef, le vingt et uniesme de juin, autres quattre cens chevaux de ses meilleurs maistres[2] et les fit de mêmes traverser par les cartiers des Vallons au long de la rivière, lesquelz toutesfois les recevant de pareille résolution que la première fois, ilz les empêchèrent pareillement de passer, les mettant tous en pièces, quoiqu'ilz s'efforcèrent avec beaucoup de valeur d'y faire tout leur mieux.

De ce deuxième coup, le duc s'en esmerveilla tout à fait, pour n'y avoir lors entrevenu aucun accident

[1] Le comte DE SALUCES et KHEVENHULLER racontent le fait, mais sans l'attribuer aux Wallons, les confondant, sans doute, comme cela arrivait trop souvent, avec les Espagnols. — GAB. CHAPPUYS, *Hist. gén. de la guerre de Flandre*, liv. XVI, 395.

[2] Cavaliers armés de toutes pièces, comme les hommes d'armes des bandes d'ordonnances.

d'infortune; il ne pensoit nullement que telles gens nouvellement levées se pourroient battre avec tant d'asseurance et de prudence; à raison de quoy du depuis par ces deux actions de la cavallerie et aucuns autres beaux faits de guerre de l'infanterie, qui estoit avec les Italiens à la teste de leurs tranchis, il fit telle estime des Vallons, qu'il les appela Lions, pour les avoir veu se comporter si généreusement, et n'eut dès lors plus d'envie de faire autre preuve[1] de leur courage, ny ses soldats semblablement, qui leur donnèrent de plus, avec les Italiens du roy, ce nom de Braves à cause de tant de valeur[2].

Tandis[3] le régiment de monsieur de Coin, lequel avoit esté de repos environ vingt cincq jours depuis son arrivée[4], fut de mesmes appellé du général pour

[1] Épreuve, essai.

[2] Ce passage, que l'on pourrait supposer inspiré à l'auteur par son patriotisme, est rigoureusement vrai et justifié par le témoignage des hommes de guerre et des historiens; nous nous bornerons à citer celui d'un écrivain étranger et connu par son impartialité : « Les Wallons en face de l'ennemi unissaient un « calme, un aplomb imperturbables à une bravoure éprouvée. « Leurs capitaines étaient toujours assurés de la précision de « leurs mouvements, de l'exécution scrupuleuse de tous les « ordres qu'ils donnaient. Rien ne les troublait jamais, pas plus « l'enthousiasme que la peur. Il y avait dans ces vieilles bandes « peu d'élan, peu d'inattendu, peu d'invention, mais le déploie- « ment de toutes les forces, de toute l'énergie d'un homme calme, « pouvait être calculé avec autant de précision que la portée de « son mousquet. » — SIMONDE DE SISMONDI, *Histoire des Français*, XV, 54; *Bulletins de la comm. royale d'histoire*, 1re sér., I, 149, 218, II, 294, V, 121, IX, 271; M. le comte DE VILLERMONT, *Tilly*, I, 9, 18; *Mansfelt*, passim. GAB. CHAPPUYS, loc. cit.

[3] Sur ces entrefaites.

[4] KHEVENHULLER dit que M. de Couin arriva, le 20 juin, au camp à la tête de 3,000 Wallons; qu'après avoir fait sa jonction

le siège de Verseille, et vint prendre pareillement les armes à une lieuë de l'armée, où il receut aussi, après la monstre, de l'argent, des habits et autres munitions nécessaires.

Le colonel de Coin estant cependant allé tousjours devant baiser les mains de don Pedro de Tollède, il envoya son adjudant visiter les tranchées de toutes les nations, pour voir comme l'on avoit disposé des Vallons, et luy ayant rapporté que les Trentins[1] se donnoient la main avec les Espagnols et qu'à la batterie desdits Espagnols estoient de garde quattre cens Vallons de don Guillerme et autres cent hommes posez à la teste du tranchée des Italiens, il en eut du mescontentement, disant qu'il n'estoit de besoing de faire venir les Vallons de si loing, avec tant de fatigue et de frais, pour en user de la façon. Il retourna partant trouver ledit don Pedro, lequel après quelques remonstrances, il supplia bien instamment de luy vouloir désigner cartier particulier, où il pourroit ouvrir tranchées, ainsi que les autres nations de l'armée. Le général, qui s'estoit campé devant la ville un mois entier auparavant, et ayant faict ses aproches par tranchées et fortifications, se retrouvoit fort près des fossez d'icelle, luy dit qu'il luy sembloit à propos qu'il n'eust servy à autre chose que d'empescher le secours, considéré que les siens estoient par trop avancés; nonobstant quoy ledit sieur de Coin, persistant en sa demande, le pria derechef de luy faire l'honneur de luy

avec Verdugo, ils commencèrent leurs tranchées, ce qui fut l'occasion d'une forte escarmouche. — *Annales Ferdinandei*, VIII, 1190.

[1] Les Tyroliens.

donner un poste à part, luy promettant de le furnir suffisamment de ses soldats, pour empescher ledit secours, sans aucunement s'incommoder. Sur cecy, don Pedro, affin de luy donner contentement, luy accorda d'en choisir un du costé du chasteau, où il se transporta aussi tost, et y faisant ses visites fort curieusement pour remarquer les meilleurs endroits, il s'en approcha de si près qu'il manqua d'estre prins prisonnier ; il ne laissa nonobstant de désigner tous les lieux nécessaires pour faire ses aproches et en advertit le général, qui luy donna permission d'y poser ses gens.

Le lendemain, le régiment estant aproché du camp, il employa toute la journée à faire passer ses soldats la rivière[1], et là se retrouvant ledit don Pedro à ce dessein, il les recent avec beaucoup de bienvoeillance, les saluant courtoisement et leur donnant la bienvenuë d'un extérieur joyeux et fort content, il estoit si désireux de ceste nation, qu'il dit, pour l'aise qu'il avoit de l'arrivée de ces trou pes, le mesme soir allant se coucher, qu'il s'en alloit dormir doresnavant à repos, puisque tous les Vallons estoient dans son armée.

Le jour suyvant, monsieur de Coin se logea dans une abbaye de Sainct François, où monsieur de Verdugues le vint joindre avec son régiment, à un traict de mousquet près, en un autre monastère de capucins du costé du chasteau.

Et pour ce qu'il vit que l'ennemy estoit logé en deux maisons, entre son cartier et la ville, qui pouvoient donner beaucoup d'empeschement à ses

[1] La Sésia.

approches, il prent monsieur de Salmir[1] avec sa compagnie et les alla attaquer. Il y eut là très-belle dispute, les Savoyars y apportant de la grande résistance; les nostres toutesfois les pressèrent de telle sorte, qu'ils furent contraints de se retirer vers la ville et d'abandonner le lieu, lequel ledit sieur de Coin occupa aussi tost et mit ses gardes dedans.

Le soir estant venu, il s'avança avec messieurs de Vignacourt[2] et de Bindre[3] et leurs compagnies jusques à la portée d'un pistolet près de la ville, et lors trouvant, un pont, dessous lequel passoit un petit coulant d'eau, il y fit un retranchement en forme d'un pas de cheval[4], et au delà de la petite rivière,

[1] Charles de Salmir, issu d'une ancienne et noble famille, habituée dans le comté de Namur et la principauté de Liége, était fils de Guillaume de Salmir, seigneur de Hontaine, capitaine de 300 piétons wallons, décédé à Hesdin, en 1614, après trente-six ans de services militaires; Charles de Salmir avait débuté dans la carrière des armes, au siége d'Ostende, en 1600. — *Archives de l'audience*, 1181, 1148.

[2] Jacques-Sébastien de Wignacourt, fils de Jean, baron de Cauroy, seigneur de Vleteren, et d'Anne d'Ostrel, dite de Lieres, fille de Jacques d'Ostrel, seigneur de Lieres, baron du Val, grand bailli de Lillers et de Saint-Venant; né en 1591, il épousa, en 1629, Françoise Gallo de Salamanca. La terre de Vleteren, à deux lieues de Cassel, fut érigée en comté, en sa faveur, par lettres patentes de Philippe IV, datées du 25 septembre 1657. — *Suite au supplément du Nobiliaire des Pays-Bas*, 1630-1661, 189, 201.

[3] Antoine de Binderen servait depuis 1600, d'abord en qualité de soldat, puis de lieutenant à la compagnie du sieur de Royon et à la cornette de cuirassiers de don Louis de Velasco, marquis de Belveder. — *Archives de l'audience*, 1181.

[4] Ouvrage de figure ronde ou ovale, bordé d'un parapet et élevé dans le fossé d'une place marécageuse, ou dans des lieux bas, ou enfin pour couvrir une porte et y loger un corps de garde, contre les surprises. — GUILLET, *Les arts de l'homme d'épée*.

il mit quelques soldats, dans une maison à la main gauche du chemin. L'ennemy, qui estoit à la main droicte, dans un moulin que faisoit tourner ledit courant d'eau, en oyant le bruict, envoya quelques mousquetaires les recognoistre, et lesquels venant jusques au lieu où ils estoient, firent à l'improviste une descharge fort furieuse pensant de les faire retirer : ce nonobstant ledit sieur de Coin, qui mesme leur cria par plusieurs fois d'aprocher, ne laissa de faire avancer ses ouvrages et tousjours travailler à ses tranchées.

A l'entrée du jour, s'estant resous de gaigner ce moulin que l'ennemy tenoit, il donna la charge au capitaine Cadet[1] de l'attaquer avec cent hommes. Mais comme il reçeut incontinent un coup de mousquet dans le bras droit, et que avant de venir jusques là, une grande partie de ses gens fut tuée ou blessée, il s'en retourna sans avoir peu le mettre en exécution, pourquoy le colonel de Coin faché de ceste perte et disant en colère : « Qui m'aime me suyve ! » il s'avança l'espée à la main vers ce lieu, pour l'assaillir luymesmes, accompagné d'un bon nombre de gens ; que lors don Guillierme de Verdugues, qui s'estoit pareillement avancé à la main droicte, sous la faveur d'un petit valon, voyant qu'il y alloit tout de bon, il commanda soudain, à sa conservation, à l'alfère[2] de

[1] Charles Ricart, dit *Cadet*, était fils de Pierre Ricart, médecin des archiducs, et de Jeanne Scharon. Il comptait vingt années de services. — *Archives de l'audience*, 1148. *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 365.

[2] De l'espagnol *alfere*, drapeau ou enseigne ; *alferez*, enseigne ou porte-drapeau.

monsieur de la Coye[1] de passer hativement avec soixante hommes et le prévenir à cause du danger qu'il y avoit. Ils n'eurent pas toutesfois besoin ny l'un ny l'autre d'en faire aucun devoir, d'autant que l'ennemy voyant arriver ces diverses troupes si résolument, furent conseillez de ne les attendre. Ils quittèrent donc leur poste et en sortirent à l'instant pour se retirer, où nonobstant ils eurent de belles escarmouches, ausquelles leur capitaine mesmes, quoy que faisant fort valeureusement, fut tué avec plusieurs des siens et puis les soldats de don Guillierme Verdugues furent mis pour garde dans ce moulin, d'autant qu'ils estoient de la main droicte, et lesquels firent aussi tost pour la défence d'icelluy plusieurs petites fortifications. Le nombre des tués de part et d'autre fut assez grand, attendu qu'on en auroit veu lors enterrer dans une fosse seulement jusques à onze corps, sans ce que fut mis aux autres, lesquelles on n'auroit remarqué. Quant aux blessez, il y en eut aussi une bonne quantité, qui mesmes peu après moururent presque tous, ou de la fiebvre qui leur survenoit, ou de la gangrenne qui se mettoit aux plaies, à raison des grandes chaleurs de ces cartiers.

A la nuict partant, monsieur de Coin par la commodité de ce moulin, allongea ses tranchées de cent et soixante pas, et l'autre nuict ensuyvante encore

[1] André de Briarde, seigneur de la Coye, descendait probablement de Lambert de Briarde, président du grand conseil de Malines, dont la tombe en marbre noir se voit du côté de l'épître, au chœur de l'église de Saint-Jean, à Malines. Lambert de Briarde, mort le 10 octobre 1557, avait épousé Marguerite Micauld, morte le 27 octobre 1596.

d'autres cent pas, flanquant[1] toujours par tout où il voyoit en estre de besoin, selon l'assiette du lieu. Et pourtant[2] qu'il se vit jusques à trois cens pas de la ville, il pensa de faire sa batterie, à laquelle on fut travaillant quattre jours et quattre nuicts, avant qu'elle fust entièrement dressée.

Dès qu'elle fut achevée et qu'on eut mis dedans trois pièces d'artillerie, on commença de battre la demie lune de l'ennemy, qui estoit vis-à-vis d'icelle. Et voyant que cecy n'estoit suffisant pour la forteresse de ceste défence, il en fit encore une à la main droicte de cincq grosses pièces de canon, du costé des tranchées de don Guillierme de Verdugues, où l'on fut aussi en besoigne six jours entiers; et lors on donna de toute furie sur ladite demie lune en deux endroits, à l'un par le haut pour rompre le parapet, et à l'autre par le bas, au pied, pour faciliter la montée [3].

Or, comme cependant, lesdits sieurs de Coin et don Guillierme de Verdugues continuant leurs ouvrages, se trouvèrent fort avant vers la ville, ils firent leur place d'arme entre les deux batteries et joignirent ensemble leurs tranchées, les tenant toutesfois toujours divisez; mais en telle sorte qu'ils se pouvoient secourir toutes les fois qu'ilz trouvoient bon. Et ainsi ils se gouvernèrent du depuis, ledit don Guillierme à droicte et ledit sieur de Coin à gauche, jusques à

[1] *Flanquer*, faire feu sur l'ennemi en flanc, ou défendre les côtés d'un ouvrage de fortification, de manière qu'ils se protégent l'un l'autre. GUILLET, — *Les arts de l'homme d'épée.*

[2] Quand.

[3] GAB. CHAPPUYS, — *Histoire générale de la guerre de Flandre*; liv. XVI, 396.

ce qu'ils furent à un jet de pierre de ladite demie lune [1].

Tous ces bons devoirs furent cause que le duc se mit grandement en peine de la ville, se doutant bien qu'elle auroit, en peu de temps, des assauts fort furieux; et pourquoy il envoya la Veriere [2], capitaine avec cinq cens chevaux et deux mille hommes de pied pour tâcher d'entrer dedans, mais par autres endroits que les deux secours précédens, pour éviter les mains des Vallons, lesquels il avoit assez expérimenté. Et pour mieux venir à chef de ceste entreprise, il fit donner l'allarme en un lieu où ils ne devoient passer, affin qu'ayant attiré nos forces à ce costé, le convoi s'avançast plus seurement, ainsi qu'il fut faict [3]; car la plus grande partie de nostre cavallerie y estant accourüe, ils entrèrent dans la ville, sans empeschement, sauf qu'ils furent traversez de la compagnie de cuirasses du baron de Wateville [4],

[1] KHEVENHULLER, VIII, 1191; comte DE SALUCES, III, 211, 212.

[2] Suivant le comte DE SALUCES, ces troupes étaient conduites par le marquis d'Urfé. La Verrière, gentilhomme français, prit part à la conspiration de Bedmar et se méla plus tard aux intrigues du duc d'Ossuna, dans le royaume de Naples. — *Histoire militaire du Piémont*, III, 213, 214. SISMONDI, *Histoire des Français*, XV, 395, 422.

[3] 18 et 19 juillet 1617. — KHEVENHULLER, VIII, 1191; comte DE SALUCES, III, 213.

[4] Philippe-François de Joux, dit de Watteville, comte de Busselin, baron de Chateauvilain, commandait un corps de cavaliers bourguignons. — *Archives de l'audience*, 1130; patente de capitaine au terce de Beauvoir, pour Pierre de Cressy, gentilhomme bourguignon *qui avoit servi en Italie, sous la charge du baron de Watteville, « es guerres du Piedmont »*. GOLLUT, *République séquanoise*, 1234, 1524, 1649; *Nobiliaire des Pays-Bas*, 1, 394; SAINT-GENOIS, *Chronologie des gentilshommes reçus aux États nobles du Hainaut*.

lequel accompagné du baron de Fueillestrange [1], les coupa par quattre à cincq fois et en tua plusieurs [2].

Les Vallons partant estant si près de la demie lune, monsieur de Coin qui avoit dessein de s'en saisir bien tost, fit redoubler les canonades et commença de faire ses préparations pour l'assaut. Et ainsi qu'il faisoit travailler pour cest effect aux tranchées, il reçeut, de malheur, un coup de mousquet à la cheville du pied, qui le contraignit de se retirer; il dit néantmoins pour ne descourager les siens, que ce n'estoit rien et que le lendemain il ne lairoit [3] d'avoir le plaisir de voir ses soldats gaigner la demie lune; au demeurant scachant bien qu'il ne s'y pouvoit trouver, il eut soin de prier monsieur de Verdugues d'achever le tout et de faire donner l'assaut en conformité de ce qu'il avoit projetté. Et comme il en

[1] Ernest de Croy, baron de Fénestrange, deuxième fils de Charles-Philippe de Croy, marquis d'Havré, et de Diane de Dommartin, fille de Louis de Dommartin, baron de Fontenoy-le-Château, de Dommartin et de Fénestrange, et de Philippote de la Mark, dame de Jametz et de Saulcy; Ernest de Croy épousa, en 1619, Anne de Poméranie, fille de Bogislas XIII, duc de Stettin, et de Claire de Brunswick-Lunebourg, née en 1590 et morte en 1660. Le *Nobiliaire des Pays-Bas* fixe la date de la mort du baron de Fénestrange au 7 octobre 1631; Moreri la porte au 7 octobre 1633, tandis qu'on lit à la fin de ces mémoires (imprimés en 1628) : « Et des guerres du Palatinat sont morts aussi de maladies, le baron de *Feuillestrange*, frère du duc de Croy..... » — *Nobiliaire des Pays-Bas*, supplément 1420-1555, 153; MORERI, v° *Croy*.

[2] KHEVENHULLER évalue à 500 le nombre des Savoyards tués; l'auteur aurait dû ajouter qu'une partie du secours ne pouvant pénétrer dans la ville, dut prendre la fuite. — KHEVENHULLER, *loc. cit.* Comte DE SALUCES.

[3] Ne laisserait.

avoit donné une cognoissance particulière de tout à monsieur de Haynin [1], ledit don Guillierme le fit appeler et prit de luy, par déclaration, tous les ordres et les signa de sa main[2]. C'estoit donc que Salmir, capitaine du régiment dudict sieur de Coin, devoit donner avec deux cens hommes à la tenaille[3] de la demie lune, et que le capitaine Cadet et trois autres du régiment de don Guillierme, qui estoient messieurs

[1] Jacques de Haynin, fils d'Adrien de Haynin, seigneur du Cornet et de Frémicourt, et de Françoise de Lens, dite de Louvers, fille de Michel de Lens et d'Antoinette de Stavele, était frère puîné de l'auteur de ces mémoires. Il comptait quinze années de services, en qualité de soldat avantagé (*con ocho escudos de ventaja*), puis d'alfère de la compagnie du capitaine du Tailly au régiment de Bucquoy, quand le sieur de Couin le proposa pour l'état (grade) d'adjudant du sergent-major de son tercio; cet officier brave, intelligent et instruit (*entendido en la matematica*), est souvent cité dans le cours de cet ouvrage : il s'éleva par son courage et son mérite aux grades de capitaine, de sergent-major et de mestre de camp; il fut appelé aux gouvernements de Dampvillers, de Landrecies, qu'il défendit vigoureusement, en 1637, contre le cardinal de Lavalette, et enfin à celui de Hulst. Il épousa le 26 mai 1626 sa cousine, Anne de Haynin, dame d'Ethe, fille de Charles, seigneur de Ghyssignies, et de Louise de Ruelin : de cette union sont nés quatorze enfants, dont quatre filles seulement ont vécu. — *Archives de l'audience*, 1181; M. GOETALS, *Miroir des notabilités nobiliaires*, v° *Haynin*, II, 35; P. LE BOUCQ, *Histoire des choses les plus remarquables advenues en Flandre, Hainaut et Artois depuis* 1596 *jusqu'en* 1674..., *éditée par M. le chevalier Amédée* LE BOUCQ DE TERNAS, ancien élève de l'école des chartes. Douay. Grand in-8°, 1857.

[2] « Si les Wallons faisoient leur devoir d'attaquer ce quartier, « les assiégez défendant la demie-lune, la plus forte et la plus « importante de leurs défences, n'apportoient pas moins de dili- « gence à leur conservation. Ils avoient posé un parapet, si fort « et si promptement, qu'il ne se pouvoit remarquer, ny endom- « mager. » — CHAPPUYS, loc. cit.

[3] Front ou face d'une demi-lune.

de Becques[1], de Nottes[2] et de Lettres[3], avoient commandement de l'attaquer à gauche avec chacun cent et cinquante soldats; en suite de quoy s'estant

[1] Pierre Van der Becken avait servi comme alfer à la compagnie colonelle du sieur de Thoricourt, et périt à ce siége. Il était fils de Thierry Van der Becken, seigneur de Neufrue et d'Ophem, trésorier des guerres des États-Généraux en 1578, puis conseiller et receveur général des États de Brabant, mort le 15 décembre 1602, à 57 ans; son frère, Jean Van der Becken, gentilhomme de la maison de l'archiduc Albert, en 1621, membre du conseil des finances en 1624, fut créé chevalier, par lettres patentes de Philippe IV, du 27 septembre 1623. — *Archives de l'audience*, 1181; *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 192.

[2] Jean-Baptiste Van der Noot, écuyer, deuxième fils de Jean Van der Noot, chevalier Gruyer, Watergrave et Pluymgrave de Brabant, par patentes du 25 août 1565, et de Christine de la Tour et Tassis, fille de Léonard de la Tour et Tassis, baron du saint-empire, général des postes des Pays-Bas, de Bourgogne et de l'empire, et de Marguerite Damant, avait servi d'abord comme volontaire au tercio de don Simon Antunez, son beau-frère. Il épousa Marie de l'Espinoy, vicomtesse de Térouanne, fille de Philippe, vicomte de Térouanne, seigneur de la Chapelle-Saint-Ulric, et de Cornélie de Norman. Il mourut dans cette campagne. — *Nobiliaire des Pays-Bas, suite au supplément*, 1661-1686, 215, 216; *Archives de l'audience*, 1181.

[3] Nicolas de Laittres, du comté de Chiny, au pays de Luxembourg, servit, dès 1590, sous le capitaine Pierre d'Anly, au tercio de Fontaine; le 29 janvier 1607 il obtint, avec ses frères Pierre et François, des archiducs Albert et Isabelle, un diplôme de reconnaissance et réhabilitation de noblesse, avec attribution des armoiries des seigneurs de Saint-Mard et de Rossignol, sauf l'addition d'un lion naissant, comme brisure; cette faveur des archiducs fut la cause d'une vive réclamation de la part de Claude de Laittres, seigneur de Saint-Mard, gouverneur et prévôt de Virton : quoi qu'il en soit, ce diplôme porte : « Nicolas de Laittres a servi en qualité de gentilhomme, sous le régiment allemand de feu le colonel Tisseling aux prises de Brolans, Calais, Ardres, Mont Quentin et Hulst, et passé plus de dix ans de capitaine en notre armée. » — *Archives de l'audience*, 1181; M. Goetals, *Dictionnaire généalogique*, v° *de Laittres*.

approchez de ceste défence, ils dressèrent aussi tost leurs eschelles pour franchir les bresches plus aisément : mais à raison qu'elles n'avoient pas de pied solide et ferme, elles glissèrent avec leurs hommes jusques au bas des fossez, où ils les laissèrent pour s'efforcer d'une brave hardiesse de monter en haut, sans ceste avantage, comme ils firent, s'y battant au surplus bien deux heures picque à picque contre les ennemys, sans toutesfois avoir peu gaigner autre chose, à cause d'un double parapet fort eslevé qui avoit esté dressé au dedans de ladite demie lune, lequel n'avoit peu estre remarqué de nos gens, ny endommagé du canon. Il faut considérer qu'ils estoient dedans en grande quantité de vieux soldats et qui avoient mesmes la pluspart servy les Estats de Hollande[1], et pourtant[2] comme gens qui sçavoient leurs métiers, ils avoient faict tels devoirs que toutes les bresches que pouvoit avoir faict le canon en un jour, ils les réparoient en peu de tems de la nuict si dextrement, que ce lieu se retrouvoit plus fort que devant, qui causa la mort d'un grand nombre de soldats et la blessure de plusieurs.

Outre ce, ils avoient dressé deux autres petites demies lunes qu'on n'avoit peu renverser, l'une à droicte et l'autre à gauche, lesquelles flanquant aux

[1] Plus de quarante années de guerre incessante avaient fait des Pays-Bas la meilleure école militaire de l'Europe ; aussi par le traité conclu avec le duc de Savoie, le bâtard Ernest de Mansfeldt s'engageait-il à lui amener « des hommes ayant servi aux « Pays-Bas, les fantassins devoient être Allemands ou Wallons; « les cavaliers seroient armés à la façon des Pays-Bas. » — M. le Comte DE VILLERMONT, *Ernest de Mansfeldt*, I, 74 et 599.

[2] Aussi.

deux faces d'icelle grande demie lune qu'on attaquoit et tirant de là continuellement, une infinité des assaillants en furent encore tuez et blessez.

Or, durant que les Vallons estoient ainsi eschauffez en ce combat, don Alonse de Pimentel, général de la cavallerie, se trouvant en ceste journée dans leur poste et les voyant faire si courageusement et avec tant de valeur, il voulut les honorer de sa personne, affin de les y maintenir de mieux et pouvoir participer à la gloire de telle vaillance. Et de fait il sortit du tranchis à ceste intention, mais en chemin, près du fossé de ladite demie lune, il fut blessé d'un coup de mousquet au bras, duquel il en mourut quelque temps après [1]. Plusieurs autres voyant ce brave cavallier aller si franchement en cest assaut, et faisant le mesme pour l'accompagner et prendre pareillement quelque part de cet honneur, ils y receurent aussi tous semblables faveurs de guerre, si comme le marquis de Palmoisin [2], italien, lequel y fut blessé dans la jambe, et don Guillierme de Verdugues, qui eut un coup de mousquet au travers des deux cuisses avec le capitaine Scadicque [3], lequel y

[1] KHEVENHULLER et le comte DE SALUCES fixent ce fait à une date antérieure (du 12 au 13 juillet); don Alonzo de Pimentel fut remplacé dans le commandement de la cavalerie par son frère Jérôme, qui eut pour lieutenant, un autre frère, don Manuel. — *Annales Ferdinandei*, VIII, 1191 ; *Histoire militaire du Piémont*, III, 212, 213.

[2] Pallavacini, famille noble et ancienne, qui a produit diverses branches établies à Rome, en Lombardie, à Gênes et en Savoie.

[3] Gérard de Schadicq ou Schadick, capitaine au tercio de Couin, avait servi vingt-huit ans, en qualité de soldat et de lieu-

fut semblablement blessé, sans six autres officiers reformez Espagnols, des amis de don Alonse, les noms desquels me sont incognus. Et à ceste cause, considéré qu'ils s'y fussent tous perdus, il fut commandé de faire retirer les soldats et laisser de combattre jusques à autre ordre; et ce qu'estant faict, la cessasion d'armes [1] fut aussi tost accordée, pour reprendre les corps morts avec les blessez, qui furent trouvez en très grand nombre et jusques à plus de cincq cens. Entre autres les capitaines de Becques [2] et de Nottes [3] y moururent; et Salmir y receut un coup de mousquet au travers des reins, et de Lettres un coup de demie bricque à la teste. Les Vallons avoient encores auparavant perdu aucuns braves hommes par des coups particuliers, qui se tiroient aux tranchées, asscavoir monsieur le sergeant major du Tailly [4] qui eut les cuisses percées d'une balle de

tenant d'une compagnie libre de 400 Wallons. — *Archives de l'audience*, 1181.

[1] Armistice.

[2] Pierre Van der Becken.

[3] Jean-Baptiste Van der Noot.

[4] *Antoine* du Tailly, seigneur de Langehem, était fils de *Martin*, lieutenant de la compagnie d'infanterie wallonne du seigneur de Lescou, qui s'était distingué au temps de Charles-Quint, en maintes occasions, comme à la prise de Vieil-Hesdin, au siége de Térouanne, à la défense de Renty et à la bataille de Gravelines; *Antoine* du Tailly entra fort jeune en la bande d'ordonnance du comte du Rœulx, il passa comme alfère à la compagnie de Florent de Noyelles, depuis comte de Marles, se trouva aux prises du Châtelet, de Doulens, de Cambrai et de Calais. Il s'était signalé, à l'attaque d'Arras, par les Français en 1597; il fut capitaine au régiment de Bucquoy et reçut des lettres d'annoblissement le 5 février 1601. — LEROUX, *Recueil de la noblesse*, etc., 194; *Théâtre de la noblesse de Flandre et d'Artois*, 571; *Archives de l'audience*, 1181, 1148.

mousquet et en mourut; et monsieur d'Andelot[1], capitaine, lequel est mort aussi de blessures; sans messieurs de Carnin[2] et du Mainy[3], tuez d'un mesme coup de canon, et le sieur de S. Sauveur, mort d'une mousquetade dans la teste.

Après ceste disgrace, monsieur de Coin estant à la mort par sa blessure, et don Guillierme pour estre aussi fort blessé, s'estant retiré à Mortaigne[4], on donna ordre à Jean Jeromme Doria, qui commandoit à la cavallerie vallonne, de se mettre aux tranchées, pour y prendre le commandement de tout, et lequel y ayant faict dresser incontinent une baracque de planches, pour son logement, il continua d'avancer toujours par retranchemens droict à la demie lune, pour la gaigner pied à pied, faisant au surplus renouveller les batteries pour rompre les empeschemens qui avoient arresté les soldats.

Tout cecy mut le général de se résoudre d'assaillir la ville par autres lieux, pourquoy considérant que les Espagnols se retrouvoient lors, les plus près du rampart, et que par la longue canonade[5] de leurs

[1] Nicolas d'Andelot, baron de Mignot et d'Olans, était fils aîné de Ferdinand d'Andelot, maître d'hôtel de l'archiduc Albert; son frère puîné *Ferdinand*, chevalier de Malte et capitaine de chevaux, périt en Bohême; enfin *Antoine*, le troisième fils, mourut pendant le siége de Breda, en 1624. — *Archives de l'audience*, 1181; HERMAN HUGO, *Siége de la ville de Breda*, f°. Anvers, 1630, 60.

[2] Voir, sur l'ancienne et noble famille de Carnin, le *Nobiliaire des Pays-Bas, suite au supplément*, 1614-1630, 135 et 599.

[3] L'auteur désigne probablement un fils de Charles de Bonnières, seigneur de Souastre, du *Maisnil* et de Nieurlet, gouverneur de Dunkerque. — Ibid., 1661-1686, 123.

[4] Montonero, à cinq kilomètres environ à l'ouest de Verceil.

[5] Portée des pièces.

pièces ils avoient le mieux facilité la bresche, il ordonna d'y faire quattre assauts par les quattre nations de son armée, chacune avec quattre cens soldats; le premier se devoit faire par les Espagnols, le deuxième par les Trentins, le troisième par les Italiens et le quattriesme par les Vallons, deux capitaines desquels, pour cest effect, Montoys [1] et Hausques [2] furent soudain envoyez à la batterie des Espagnols, pour y attendre l'ordre qu'il y auroit de donner; et où estant arrivez de bon matin, les siégez, qui estoient ignorans de tout cecy, firent en ceste conjoincture une saillie sur nos gens si bien à poinct, que ce dessein fut empesché. Ils avoient lors envie de fonser bien avant sur les Espagnols, pour enclouer leurs canons [3]; mais voyant venir, contre leurs espérances, les quattre cens Vallons droit à eux, ils désistèrent de marcher plus avant et se contentèrent d'une escarmouche, à laquelle le capitaine Montoys fut blessé à la gorge, et l'alfère de monsieur d'Anstain [4]

[1] Jean de Montoya, fils du commissaire général Antonio de Montoya, avait été admis, en 1603, à la compagnie maître de camp de don Juan de Meneses; parti des Pays-Bas avec le grade d'adjudant du sergent-major au tercio de Verdugo, il avait été nommé capitaine pendant l'expédition. — *Archives de l'audience*, 1181; *dépêches de guerre*, 1er décembre 1611.

[2] L'auteur désigne probablement sous ce nom Lancelot de Haussart, capitaine au tercio de Couin. — *Audience*, 1181.

[3] Cette sortie eut lieu en plein midi et fut repoussée avec perte, par les Wallons. — Comte DE SALUCES, III, 212.

[4] Charles d'Ongnies, seigneur d'Anstain, fils aîné d'Eustache d'Ongnies, seigneur de Gruzon et d'Anstain, gouverneur d'Ostende, puis de Hesdin et d'Hélène le Baudoin de Mauville, était captaine au tercio de Couin; son nom est omis dans la généalogie de la famille d'Ongnies, donnée par le *Nobiliaire des Pays-Bas, dans la suite au supplément*, 1614-1630, 60.

tué et quelques soldats, si bien que l'on remit ceste résolution au lendemain, qui estoit le jour de sainct Jacques[1], tutélaire des Espagnols, chacune nation retournant jusques lors en sa chacune.

Le jour suyvant donc les mesmes ordonnances ayant esté faictes pour l'assaut, monsieur de Haynin, capitaine du régiment de monsieur de Couin et monsieur de Vignacourt, capitaine de celuy de don Guillierme, furent commandez d'y aller avec encore chacun deux cens soldats. Et comme les tranchis des Espagnols estoient distans d'environ une lieue de ceux des Vallons, ainsi qu'ils estoient en chemin, ils eurent nouvelles que l'ennemy se doutant de l'affaire, avoit touché le tabour pour parlementer de leur reddition[2], et laquelle après quelque peu de conférence, fut accordée pour le lendemain, moyennant de sortir tabours battans, balles en bouche, drapeaux despliés, mesches allumées aux deux bouts, les prisonniers payant leurs despens rendus sans rançon, et tous leurs malades et blessez menés sur des chariots, le tout avec bonne conduite et sauvegardes suffisantes. Et ainsi ils sortirent de ceste façon, le jour suyvant, auquel on les auroit veu marcher encores en rang au nombre de trois mille hommes d'infanterie et cincq cens chevaux, sans toucher aux blessez et malades.

Après quoy don Pedro de Tolède, la ville estant

[1] 25 juillet.

[2] La capitulation a été proposée dans la soirée du 22 juillet, les articles ont été rédigés le 25 et aussitôt la garnison a effectué sa sortie. L'espoir d'une intervention française en sa faveur, et l'arrivée de renforts recrutés en Hainaut et dans le pays de Bade, firent rejeter, par le duc de Savoie, les propositions de paix faites par don Pedro de Tolède. — Comte DE SALUCES, III, 217.

mise entre ses mains, il la furnit de bonnes garnisons et de toutes autres choses nécessaires pour la conservation d'icelle. Et attendu que l'armée se retrouvoit lors fort diminuée tant pour les tués et blessez[1], que pour la grande multitude des malades, qui augmentoient de jour en jour, à cause de la grande ardeur du soleil de ce climat, il fut conseillé de départir ses gens en cartiers pour leur donner quelque rafreschissement. Les Vallons furent mis au Montferrat, et les autres en Alexandrie et aux environs.

Tandis[2] par la mort de monsieur de Coin, le régiment fut donné à monsieur de Lannoy[3] et son baston major[4], au lieu de monsieur de Belleve[5], décédé de

[1] Le comte DE SALUCES évalue à 6,000 hommes, les pertes éprouvées par l'armée de don Pedro de Tolède, au siége de Verceil.

[2] Alors.

[3] Valentin de Lannoy, chevalier, seigneur de Loeverghem, troisième fils de Jacques de Lannoy, seigneur de la Motterie, de Wasmes, d'Outrebecq et de Garnoy, mort en 1587, et de Suzanne de Noyelles, dame du Ponchel, était capitaine au tercio de Gulzin, lorsque le 18 février 1617, il obtint une compagnie de cent chevaux, dans le corps de cavalerie envoyé en Italie. Il est probable qu'en même temps qu'il était chargé du commandement des débris du tercio de Couin, il avait été élevé au grade de maître de camp, puisque plus loin l'auteur le qualifie de colonel : il était certainement revêtu de ce grade lorsqu'il reçut, en 1622, la mission d'aller dans le Luxembourg, à la rencontre de deux régiments allemands amenés au siége de Berg-op-Zoom, par le comte d'Anholt; il fut ensuite nommé du conseil de guerre et gouverneur de la ville et du territoire de Hulst. — *Archives du royaume*, papiers d'État, 538; *Audience*, 1148, 1181; *Supplément au Nobiliaire des Pays-Bas*, 1420-1555, 115.

[4] Le sergent-major second officier du tercio, était chargé de l'instruction militaire des soldats, de la direction du service intérieur et de la discipline; il portait un bâton comme marque distinctive de son grade.

[5] François-Gaspard de Blyleven commandant une compagnie

maladie, au capitaine Salmir, qui eut pour successeur, en sa compagnie, le sieur de Faumal[1]; et puis ils furent envoyez en la ville de Montcalve, où plus de cincq cens, quelque peu de temps après, y laissèrent la vie, tant de leurs blessures que d'autres divers maux contractez de la fatigue du siège et de leur voyage si esloigné. Plusieurs toutesfois acquirent encores leurs maladies pour avoir, avec excez, mangé du raisin et beu du laict, passant par les vignobles et villages, lorsqu'ils marchoient pour les lieux de leurs garnisons. Ce fut lors que monsieur de Bonnières[2] y mourut aussi, et les deux fils de monsieur de Brias, gouverneur de Maribourg[3].

franche (libre ou hors tercio), de 300 piétons, depuis le 3 juillet 1614, fut appelé, le 18 février 1617, au grade de sergent-major du tercio de Couin; son père, Hilaire de Blyleven, mort à Gueldres, le 23 septembre 1606, avait été capitaine au tercio de Hachicourt et du conseil de guerre. Les Blyleven ont été alliés avec les familles Triest et de Croy.—*Audience*, 1181, 1148; *Supplément au Nobiliaire des Pays-Bas*, 1420-1555, 160; *suite au supplément*, 1614, 1630, 149.

[1] De Fumal.

[2] Pierre de Bonnières, capitaine au tercio de Couin, avait été page des archiducs; admis comme soldat gentilhomme, ou *avantagé*, dans l'infanterie espagnole, il avait huit ans de service. Son père, Philippe de Bonnières, seigneur de Biez, gouverneur de la ville de Dam, était mort, à Bruges, le 25 octobre 1605; son oncle, Jean de Bonnières, baron d'Auchy, gouverneur de Lens, était député du corps de la noblesse d'Artois. — *Archives de l'audience*, 1181; *suite au supplément au Nobiliaire des Pays-Bas*, 1661-1686, 130.

[3] François et Jacques de Bryas étaient fils de Jacques de Bryas, III[e] du nom, seigneur de Bristel, Hernicourt, Grincourt, Valtencheux, Croisveaux, etc., et d'Adrienne de Nédonchel, dame de Molenghem ou Molenghien, fille de François, seigneur d'Ybergue et de Jeanne de Biez. Jacques (III[e]) de Bryas s'était signalé, par sa bravoure sous Alexandre Farnèse; il avait pris

Le repos néantmoins qu'ils eurent là fut petit, car environ trois sepmaines après, il vint ordre du général d'envoyer le tiers des deux régiments trouver le sieur Doria, qui estoit avancé avec la cavallerie vallonne à trois lieux près de l'ennemy, pour ce qu'il avoit surpris, pillé et bruslé Félisan[1], petite ville du Montferrat et y tué huict cens Trentins, qui estoient dedans; auquel effect, partant monsieur de Lannoy fit aussi tost commandement à messieurs de Hernicourt[2] et de Haynin de s'y acheminer, avec trois cens

une part glorieuse aux siéges de Mons, de Tournai, d'Audenarde et de Malines; à celui d'Anvers, il commandait 3,000 Wallons. Il était membre du conseil de guerre et gouverneur de Marienbourg, depuis 1583, sur la résignation de son père, Jacques IIe, l'intrépide défenseur de Renty, au temps de Charles-Quint. Député ordinaire de la noblesse aux États d'Artois, il avait reçu, en cette qualité, le serment des archiducs Albert et Isabelle. — LAINÉ, *Archives de la noblesse française*, IX, 23 et 599.

[1] Le 1er septembre 1617, les armées savoyarde et française, réunies à Asti, se mirent en marche vers Alexandrie et coupèrent les communications entre l'armée espagnole et la garnison de Felissano, composée de 1,500 Tyroliens. — *Mercure françois*, V, 192-194.

[2] Charles de Bryas, seigneur de Hernicourt, baron de Morialmé (entre Sambre et Meuse), premier pair de Liége, seigneur de Hansinne, de Thy-le-Château, etc., était fils aîné de Jacques de Bryas (IIIe du nom, cité plus haut); il était entré, dès 1608, dans l'infanterie espagnole, comme soldat avantagé, et il fut nommé premier capitaine au tercio de Couin. Après la campagne de Savoie, son régiment fut envoyé à Naples: mais fatigué des loisirs de garnison, et sur la nouvelle que les Wallons faisaient la guerre en Bohême, il voulut aller combattre avec eux; il servit glorieusement comme simple volontaire dans l'armée de Bucquoy. Au mois de mai 1620, il reçut une patente de capitaine de cuirassiers, sous la charge du comte d'Isenbourg; il conduisit sa compagnie au Palatinat et se distingua à la bataille du Wimpfen et au combat de la forêt de Lorsch; en 1622, il assista au siége de Juliers, puis à la bataille de Fleurus,

mousquetaires, en attendant que le surplus suyvroit; et lesquels faisant bonne diligence de marcher vers ce lieu, firent sçavoir assez tost leur venuë, par le son de leurs tabours, au sieur Doria, qui les désirant extrêmement leur envoya soudain le jeune Camargues[1] au devant, pour les faire avancer le plus vistement qu'il seroit possible, leur livrant à ce sujet par l'alfère Colin, un paysan pour les guider jusques à un quart de lieuë de Corniente[2], où ils devoient faire alte, et y attendre le reste des troupes; et lesquelles par après estant arrivées, ils se mirent derechef en

où il fut grièvement blessé au visage et au bras. Il succéda à son père dans le gouvernement du Marienbourg, le 30 mars 1623; il reprit Chimay aux Français en 1638; il ne se borna pas à combattre avec sa valeur accoutumée à Rocroy, il protégea la retraite des débris de l'armée, recueillit les blessés à Marienbourg et leur fit prodiguer tous les soins possibles.

En récompense de ses services, la terre de Bryas fut érigée en comté, par lettres patentes du 31 mai 1649. Il mourut à Morialmé en 1655, laissant d'Anne-Philiberte de Liere d'Immerzeel, fille de Thierry, baron de Boeckhoven, seigneur de Loon et de Marie de Renesse, plusieurs enfants, et entre autres Jacques-Théodore, né à Marienbourg et qui devint archevêque de Cambrai. — LAINÉ, *Archives de la noblesse française*, IX, 23; *Archives de l'audience*, 1181, 1148, 1129; *Nobiliaire des Pays-Bas*, suite au *supplément*, 1630-1661, 116; LELONG, *Histoire du diocèse de Laon*.

[1] Frère puîné de Théodore de Camargo, capitaine au tercio de Couin; par diplôme du 30 avril 1630, l'empereur Ferdinand II créa barons du Saint-Empire les frères *Théodore, Jean-Baptiste, Gabriel, Louis, Ignace* et *François* de Camargo « issus d'une très ancienne, chevaleureuse, noble famille*... » Théodore était alors colonel d'un régiment de hauts Allemands. — LEROUX, *Recueil de la noblesse*, 255; *Archives de l'audience*, 1181.

[2] Quorgnento. — Comte DE SALUCES, III, 219.

* Ils descendaient probablement de Melchior Camargo, prévôt de l'hôtel du roi, 1573. — *Audience*, 1116.

chemin et entrèrent dans ledit village de Corniente, auquel ils posèrent à l'instant les soldats en un grand jardin, qui estoit de meilleure défence que nuls autres, ordonnant de plus deux corps de garde de vingt et cincq hommes, l'un à gauche dans une petite chapelle sur un grand chemin, qui alloit à l'ennemy et l'autre à droit, en un autre lieu qu'ils jugèrent le plus propre, avec, au surplus, des bonnes sentinelles par tout, tant au clocher de l'église d'iceluy village qu'ès autres places nécessaires. Et ce affin d'y joindre [1] plus seurement, estant ainsi sur leurs gardes, les autres six cens soldats du régiment de don Guillierme, qui arrivèrent là pareillement, environ une heure après, conduits par messieurs de Pietrefray [2], Beauregard [3], La Coye [4], Bardouille [5] et Bulceaus [6], leurs capitaines et lesquels furent suyvis, presque en mesme temps, de semblable nombre de Trentins, qui sont Allemans de nation frontiers d'Italie et bons soldats.

[1] D'yrallier.

[2] Georges-Pierre de Fraye, d'une noble famille du Brabant. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, II, 573, 725; MM. Henne et Wauters, *Histoire de Bruxelles*, I, 424, 463, 496; M. Wauters, *Environs de Bruxelles*, passim.

[3] Ferry de Blois, seigneur de Beauregard. — *Archives de l'audience*, 1181, 1148.

[4] André de Bryarde, sieur de la Coye.

[5] Charles Bardoul, fils de Servais Bardoul, écuyer, et de Catherine de Lamalle, habitant Aische-en-Refail, au comté de Namur, était entré au tercio de Verdugo, le 18 février 1617, en qualité d'adjudant du sergent-major; plus tard il passa, avec le grade de capitaine au régiment de cuirassiers du colonel Gaucher et fut tué à la bataille de Fleurus, le 29 août 1622. — *Audience*, 1148, 1181; M. Goetals, *Dictionnaire généalogique*; v° *Herissem*, XI[e] degré.)

[6] Gille Anceau.

Le duc de Savoie ayant entendu que toutes ces troupes arrivoient à Corniente, qui n'estoit guière loin de luy, il s'en mit en grand alarme et fort en peine, pour la peur qu'il eut que ce ne fust toute nostre armée, attendu qu'elle n'estoit qu'à trois lieues de là; il envoya pourtant incontinent des espions la recognoistre, affin de s'asseurer de la vérité; et ayant sceu qu'il n'y avoit que les Vallons avec ces Trentins, il ne voulut avoir nouvelles plus à souhait, pour le grand désir qu'il avoit de leur porter quelque dommage; car son armée estoit de huict mille hommes de pied et de trois mille chevaux, et pourquoy il prit résolution de les attaquer [1]. Or comme la sentinelle de la tour les voyant venir, fit advertence qu'il apercevoit force nuées de poussière qui s'eslevoient en air, on eût crainte que ce ne fussent autant de gros de cavallerie, qui fut l'occasion de les faire joindre tous ensemble à leur meilleure défence. Et du depuis ayant considéré que le village estoit en raze campagne, sans rien de fort pour s'y maintenir, il fut arresté de le quitter et reculer une demie lieuë de là, entre deux petites montaignes, où estant attaquez ils pouvoient beaucoup mieux disputer et user de revange [2]. Ilz envoyèrent, ce fait, par un exprès, avertir de tout cecy, don Jeromme Doria qui estoit encore en son cartier,

[1] Aprés la prise de Felissano, l'armée combinée marcha sur Soleri, le duc de Savoie y laissa son infanterie et s'avança avec sa cavalerie vers Quorgnento, où 1,500 Wallons arrivèrent le même jour. — Comte DE SALUCES, *Histoire militaire du Piémont*, III, 219.

[2] « Les Wallons sortirent et se portèrent dans un château « voisin, qu'ils abandonnèrent bientôt après, protégés par leur « cavalerie. » — Comte DE SALUCES, loc. cit.

et lequel dez qu'il eut esté acertené de ces nouvelles asseurées que l'ennemy venoit, il commanda soudain de toucher [1] à cheval, et les alla rencontrer, et à l'instant il leur fit tourner teste et se disposer au combat.

L'on ne marcha la portée d'un mousquet, que la cavallerie s'estant avancé à l'avant-garde, elle ne se trouva chargée diversement de quinze cens chevaux des ennemis, divisés en quattre gros escadrons; le chocque desquelz néantmoins elle soustint bien généreusement, en sorte qu'elle n'y receut aucun interest. Le prince Thomas [2], fils du duc de Savoie, y estoit en personne, avec monsieur de l'Esdiguières [3] et le comte de Candalle [4], lesquels ayant nouvellement

[1] Sonner le boute-selle.

[2] Thomas-François de Savoie, prince de Carignan, cinquième fils de Charles-Emmanuel et de Catherine d'Autriche, né le 21 décembre 1596, épousa le 10 octobre 1624, Marie de Bourbon, fille de Charles, comte de Soissons et d'Anne, comtesse de Montafié; il devint la souche des princes de Carignan; tour à tour au service des rois de France et d'Espagne, il acquit la réputation d'un bon général.

[3] François de Bonne, duc de Lesdiguières, lieutenant général du Dauphiné et chef des huguenots dans cette province, semblait tenir son pouvoir de lui-même et se comportait presqu'en souverain. Il avait réuni ses troupes sur les frontières de Savoie et passa les Alpes, de sa personne, vers le milieu de juillet; il vit le duc à Chivas; les colonnes françaises arrivèrent en Piémont à la fin du mois d'août et l'affaire de Felissano eut lieu le 1er septembre. — Comte de SALUCES, III, 217, 218. *Mercure françois*, V, 196 à 198.

[4] Henri de Nogaret de la Valette, dit de Foix, comte de Candalle, captal de Buch, duc d'Halluin, fils du duc d'Épernon et de Marguerite de Foix, comtesse de Candalle et d'Altarac, fille aînée et héritière de Henri, comte de Candalle, et de Catherine de Montmorency; des mécontentements domestiques et le désir de courir les aventures l'avaient conduit en Italie. — MORERI.

amené de France quinze cornettes et quelques nombres de fantassins, avoient une extrême joie de ceste occasion, pour les esprouver et pouvoir monstrer leur courage contre les Vallons, qui estoient tenus si généreux et vaillans. Monsieur de Witenos[1] fit lors très-valeureusement, il y receut deux coups de pistolets en sa cuirasse et trois autres sur son pennache. Messieurs d'Ansermont[2], Vingart[3],

[1] Walrave de Wittenhorst, fils de Jean de Wittenhorst, seigneur de Horst et drossart de Hesselt, au duché de Gueldres. Ce nom jouissait d'une certaine notoriété : en 1577, Jean de Wittenhorst était lieutenant de la bande d'ordonnance de Gille de Berlaymont, baron de Hierges, gouverneur du duché de Gueldres ; en 1606, Walrave de Wittenhorst, gentilhomme gueldrois, fut envoyé en Hollande, avec Jean Gevaerts, greffier de la ville de Turnhout, afin de préparer un accommodement entre les archiducs et les Provinces-Unies. — *Archives de l'audience*, 538, 1181 ; NENY, 66 ; BENTIVOGLIO, IV, 439 ; *Archives générales de la chambre des comptes*, nº 25, 547, comptes de Tierry Van der Becken, trésorier des guerres, fº CVI.

[2] Gabriel du Chasteler, dit d'Ansermont, seigneur de Moulbais et d'Ansermont, était fils de Gabriel, dit de Moulbais, et de sa deuxième femme, Isabelle de Berlaymont, chanoinesse d'Andenne, fille de Henri, seigneur de Modave et de Catherine de Hosden, dame de la Chapelle ; en 1620, il servait au régiment de cavalerie du prince d'Epinoy ; par patente du 1er octobre 1632, il fut nommé maître de camp d'un tercio de 3,000 Wallons ; il siégea la même année, aux États généraux, comme député de la noblesse du Hainaut et fit partie de la commission chargée de négocier la paix avec les Provinces-Unies. Il mourut à l'abbaye de Marchienne, le 13 septembre 1639, laissant génération de son mariage avec Mechide d'Adda, fille du marquis Jean Ambroise d'Adda et de Marie Borromée, sœur de saint Charles Borromée. — GACHARD, *Actes des États-Généraux de* 1632, 65, 79 et 176 ; M. GOETALS, *Miroir des notabilités*, II, 868.

[3] François de Wingaerde avait été lieutenant de la compagnie du marquis de Belveder et passa, en 1619, avec Walrave de Wittenhorst, au régiment de cuirassiers de Waldstein. — *Audience*, 1148, 1181.

d'Eltoufe, Thiry[1], Mahez[2] et le capitaine Jacques[3] se portèrent aussi fort courageusement et tuèrent beaucoup de leurs ennemis; si est-ce que voyant accourir plusieurs autres gros de loing, lesquels ilz ne pouvoient aucunement soustenir sans secours[4], ilz crièrent après l'infanterie de s'avancer; qui fut cause que Doria commanda à monsieur de Haynin de se mettre avec soixante mousquetaires à l'esgal de la cavallerie pour les espauler, et à monsieur de Hernicourt de se ranger en un rideau de fossé, affin de le seconder à tous besoins; et quant aux autres troupes de don Guillierme et des Trentins, il les disposa en deux escadrons, et les fit se préparer en bataille.

Sur ces nouvelles dispositions, les Savoiars firent quelque peu alte pour les considérer, en attendant le reste de leurs gens qui venoient en diligence; car le duc de Savoie mesmes, outre ces gens de chevaux qui s'estoient avancé tousjours devant, marchoit aussi

[1] Thierry Lejeune, qui fut tué à la bataille de Fleurus, le 29 août 1622. — *Audience*, 1148.

[2] Philippe de Wignacourt, seigneur de Malève, d'Aa et d'Orbais, était fils de Ghislain de Wignacourt, seigneur de Bugnastre et de Bullecourt et de Jeanne de Stradio. — *Archives de l'audience*, 1148; M. Wauters, *Environs de Bruxelles*, I, 13.

[3] Jacques de Bryarde, seigneur de Beauvoorde et de Teteghem, issu d'une ancienne et noble famille de la Flandre, fut créé chevalier par lettres-patentes du 29 septembre 1618. — *Audience*, 1181, 1148; *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 174.

[4] « Or, le colonel Taffin et plusieurs seigneurs françois « avoient desjà donné la charge aux Valons et avoient trouvé « qu'ils estoient douze cents hommes de pied et neuf cornettes, « chose contraire au récit du paysan, pris aux environs d'Alessandrie et qui asseuroit qu'ils estoient seulement quinze cens « hommes de pied. » — *Mercure françois*, V, 196, 197.

derrière avec mille hommes d'infanterie et deux pièces de canons, et avait jà [1] rataint [2] le village de Corniente. Cependant le prince Thomas fit renouveller les escarmouches et les fit tousjours continuer, pour amuser les Vallons, tandis que les autres troupes gaigneroient chemin. Et comme durant qu'il estoit en cest exercice contre la cavallerie, il recognut de la prise de l'escadron [3] du régiment de don Guillierme, lequel estoit un peu en désordre, il fit un grand tour avec un gros de six cens hommes, pour le prendre en flanc. Ce qu'estant aperçu des Trentins, qui estoient en bel ordre, ils s'avancèrent à deux cens mousquetaires et leur faisant une salvede mousquetade à deux picques près, ils espouvantèrent tellement leurs chevaux, qu'ils retournèrent en arrière, encores que les maistres faisoient tout leur possible de les pousser avant, de manière que se dressant les uns contre les autres, ils se trouvèrent tous embarrassez sans se pouvoir ny avancer, ny retirer [4], qui donna loisir aux nostres d'en tuer un bon nombre et de recharger leurs mousquets, pour les recevoir encores s'ils estoient derechef assaillis; mais après qu'ils furent remis en rang, ils prirent party de se retirer et bien qu'ils fussent retournez et eussent mesmes usé de semblable stratagème que fit, en pareil cas,

[1] Déjà.

[2] Atteint, regagné.

[3] Ce mot s'appliquait alors indifféremment à une fraction d'un corps d'infanterie ou de cavalerie; depuis il a désigné un corps formé de 100 à 150 ou 200 cavaliers. — GUILLET, *Les arts de l'homme d'épée*, 108.

[4] « Sans un grand fossé il y eust eu de la déroute pour eux. » — *Mercure François*, V, 197.

Quintus Fabius, contre les Samnites et Quintus Fulvius contre les Celtibériens, si est-il certain qu'ils n'y eussent encores rien fait; ceste troupe généreuse de Trentins avoit trop de dextérité, de résolution et de vaillance. Ils les quittèrent donc pour reprendre le combat contre les gens de chevaux, qui se maintindrent pareillement contre eux, comme ils avoient encores [1] fait sans aussi aucune perte ou désavantage.

L'ennemy plantoit tousjours ses escadrons l'un devant l'autre, pour se renouveller et les forcer ainsi tant plus facilement, et les Vallons, pour ce qu'ils n'estoient lors que quattre cens chevaux, le reste estant mort ou malade, se posaient tous de front en quattre gros, afin de les recevoir de mesmes de tous costez plus commodément. Et quant au capitaine de Haynin, pour semblablement se mieux maintenir et les seconder, il avoit occupé un fossé et y logé ses soixante mousquetaires, les faisant néantmoins sortir en campagne, tantost à quinze, tantost à vingt sur la cavallerie de l'ennemy, laquelle à raison de cecy estoit le plus souvent contrainte de se retirer, lorsqu'elle venoit à la charge plus de la longueur de six ou sept picques, et en estoient, par ce moyen, ses desseins à tous coups empeschez et rompus.

Or, comme durant la continuation de ces escarmouches, don Jérome Doria remarquoit que diverses gens de l'ennemy arrivoient tousjours de plus en plus, il commanda le retraicte, craignant d'avoir à la fin sur les bras toutes les forces du duc de Savoie.

[1] Déja.

Il donna premièrement ordre aux Trentins de se retirer, puis à ceux de don Guillierme et aux autres gens de pieds, et en après à la cavallerie. Occasion que le prince Thomas, s'apercevant de ce dessein, voulut faire encores un essay de rompre du moins l'un de leurs escadrons, avec un gros de quattre cens, avant qu'ils s'eschappassent de ses mains; ce fut toutesfois encore en vain, au moyen que ces braves Celophoniens[1] les soustindrent derechef si brusquement, qu'il luy fut force de les laisser retirer en ordre militaire et sans aucun dommage[2].

La capitaine de Haynin demeura seul derrière avec ses soixante mousquetaires, pour ce qu'il n'avoit eu aucune advertence de bouger; toutesfois quelques soldats advisez le voyant ainsi délaissé, luy firent entendre que tout se retiroit, et de faict ne voyant plus nuls cavalliers et entendant la marche des Trentins de fort loing, il jugea bien que l'on l'avoit oublié. Il pensa partant aussi à sa retraicte et advisant ce qu'il luy estoit de plus propre, il s'espaula d'un fossé à la faveur duquel il fit marcher ses soldats à la file, leur faisant faire alte de six en six pas et autant de fois retourner teste vers l'ennemy.

[1] L'auteur, on a déjà pu le remarquer, se pique de certaine érudition; il a composé, au moyen du grec, un synonyme de wallons: CELTO*phoniens*, parlant le *celte* ou le *wallon;* c'est une imitation de *Barbarophônes*, ceux qui parlent une langue barbare ou étrangère. *Iliade*, V, 867. Le texte présente une faute d'impression ou de copie, le mot *celo*phoniens n'a aucune signification; il eût été plus correct de dire *celtophônes*.

[2] « Les escadrons espagnols évitant avec soin d'engager le « combat, réussirent à se retirer en bon ordre et Charles-« Emmanuel reconduisit, le soir, ses troupes à Felissano. » — Comte DE SALUCES, III, 219.

De plus il laissa en haut vingt mousquetaires, leurs mousquets sur le bras et la corde sur la serpentine[1], lesquelz aussi de six pas en six pas faisoient le mesmes, marchant ensemble également. Il ne tarda guières qu'ils ne furent assaillies des blanches casacques[2] des troupes de monsieur de l'Esdiguieres, qui pour autant que c'estoit sur la brune du jour, pensèrent surprendre les vingt mousquetaires posez sur le haut du fossé : mais estant sur leurs gardes, lorsqu'ilz les virent à cincq ou six picques près, ilz retournèrent aussi tost teste par le commandement de leur capitaine et en mesmes tems, mettant le mousquet en jouë, ils firent leur décharge dessus; de quoy une partie tombant par terre et l'autre espouvantée de ces coups de mousquets, prenant le large, ils eurent moyen de se jeter dans le fossé pour en remettre autres en leur place, et lesquels estant encore attaquez de la même troupe, qui retourna derechef à la charge, firent pareil devoir que les premiers et avec semblable avantage. Au demeurant comme ilz pensèrent de continuer tousjours ceste forme de retraicte, ilz en furent empeschez à faute de poudre qui leur manquoit; il leur fut pour cela de nécessité de se mettre en plaine campagne, pour joindre autres

[1] Le *serpentin* était la pièce de la platine du mousquet à laquelle s'attachait alors la mèche, faite en étoupe séche, broyée et disposée en forme de corde.

[2] A la bataille de Montcontour on reconnut la nécessité d'un habillement de même couleur; la gendarmerie seule en adopta l'usage; les protestants étaient en blanc et les catholiques en cramoisi; *les blanches casaques* étaient donc un corps de huguenots. — SISMONDI, *Hist. des Français,* XIII, 208. Le père DANIEL.

soixante mousquetaires, que le capitaine de Beauregard envoyoit à leur ayde. Et puis le capitaine de Haynin commanda aux siens de gaigner tousjours chemin et fit de ces nouveaux trois troupes; la première qui estoit de sept mousquetaires, il la donna à un sergeant pour y commander ; la deuxième estant de vingt hommes, il la commit à monsieur de Fontaines[1], alfère dudit Beauregard et la troisième, où estoit le surplus, il la gouverna luy mesme, leur faisant aussi tousjours faire alte et tourner teste comme devant ; et ainsi ils se retirèrent un mille d'Italie par la commodité des montaignes et vignobles, sans pareillement aucune perte, à la veuë toutesfois de l'ennemy, qui leur estoit tousjours en flancs et en queuë, et où à la fin pour ce que la nuict arrivoit, ilz furent délaissez d'estre poursuyvis. Ils marchèrent donc estant quittes de ceste suitte en grande diligence et s'unirent, peu de tems après, aux autres, qui furent encore deux jours et deux nuicts en chemin, avant d'estre arrivez en Alexandrie de la Paille[2], où toute l'armée esteit.

Les Vallons eurent très grand honneur de ce combat, veu que l'on tient que les Savoiars, nonobstant qu'ils estoient en si grand nombre, y perdirent plus de quattre cens hommes, sans les blessez et prisonniers, entre lesquels furent prins de remarque un colonel, un capitaine et un chevalier

[1] Cet officier fut tué à la bataille de Prague.

[2] Suivant les uns ce nom fut donné à cette ville, au moyen âge, parce que ses murailles étaient bâties de paille mêlée de terre ; selon les autres, parce que ses maisons étaient couvertes de chaume.

de Malte et plusieurs autres gentilshommes [1]. Ce qui vint fort bien à propos en ces occasions, après la prinse de Verseille, en tant que le duc qui ne se sçavoit assez estonner de ceste valeureuse résistance, en fut du depuis, pour ce respect [2] tousjours plus enclin d'escouter de meilleure assiette les divers ambassadeurs, qui luy vindrent sur ces occurrences, pour moyenner quelque accord [3].

Pour tout cela néantmoins il ne se contenta de ce coup encores entièrement, il alla tascher de passer le reste de son despit sur Non [4], petite ville avec un chasteau, à trois lieues d'Alexandrie, laquelle toutesfois il ne sceut prendre que par composition [5]. Les soldats du roy pensoient tous les jours partir pour la secourir. Mais don Pedro de Tolède pour des raisons particulières, qui n'ont esté cognues que par conjectures, ne fit aucun semblant de s'en bouger. Aucuns ont pensé que l'espérance apparente

[1] « Le sieur de Saint-André de Vins estant atterré sous son « cheval et navré, fut faict prisonnier de guerre des *Espagnols*, « avec le chevalier de Cabris. » — *Mercure François*, V, 197.

[2] Ce motif; c'est un *wallonisme* : *au respect* de, c'est-à-dire à cause de, ou parce que.

[3] Le comte de Béthune, envoyé de France, et le cardinal Ludovisio, nonce du pape et qui succéda à Paul V sous le nom de Grégoire VI, faisaient de grands efforts pour ramener la paix en Italie. — Comte de SALUCES, III, 221; SISMONDI, *Histoire des Français*, XV, 394.

[4] Annone. — Comte DE SALUCES, 219.

[5] La ville d'Annone avait une garnison de 2,500 hommes; elle fut investie le 4 septembre ; le 6, la brèche fut ouverte et le commandant proposa de capituler, à condition de pouvoir se retirer sur les terres d'Espagne avec ses troupes; la proposition fut acceptée et on le conduisit, sous escorte, jusqu'en Franche-Comté. — Comte DE SALUCES, III, 220. *Mercure François*, V, 200.

d'une brefve paix, qui arriva incontinent après, fut cause qu'il n'alla le rencontrer, craignant de s'aigrir l'un contre l'autre plus que devant, et d'en causer une continuation en ceste guerre. Ce qu'on peut prendre pour la meilleure opinion, d'autant que quelques jours ensuyvant, on entra en conférence, où ladite paix fut conclue et confirmée[1]. Les principaux points de laquelle furent que le traicté d'Ast[2] s'accompliroit entièrement, tant au regard de Sa Majesté Catholique et du duc de Mantouë, que du prince de Savoie, que l'une et l'autre partie se désarmeroient, et que toutes les places prinses avant et depuis le traicté d'Ast par le roy et le duc de Savoie seroient restituez.

Après la paix arrestée, on sépara toute l'armée en divers logements; attendu néantmoins qu'en ce mesme temps les Vénétiens avoient siégé Gradis[3] au pays de Trente, place apartenante à l'archiduc Ferdinand[4]; elle fut encores quelque peu mise en besoigne avant que d'estre congédiée. Car don Pedro de Tolède, ayant envoyé soudain faire sçavoir aux

[1] Le duc de Savoie envoya l'ambassadeur de France et le nonce du pape à Pavie, où se trouvait alors don Pedro de Tolède, c'est là que le traité fut signé le 9 octobre. — *Mercure François*, V, 214 à 216.

[2] Asti.

[3] Gradisca, sur l'Isonzo.

[4] Ferdinand, né en 1578, de Charles d'Autriche, archiduc de Gratz, duc de Styrie, de Carinthie et de Carniole et de Marie de Bavière, devint empereur d'Allemagne, sous le nom de Ferdinand II et fut la cause principale du grand ébranlement, qui amena la guerre de trente ans. Il était alors en guerre avec la république de Venise, pour avoir donné asile, dans ses États héréditaires, à la tribu albanaise des Uscoques, qui par ses pirateries ruinait le commerce des Vénitiens. — SISMONDI, XV, 392 et 395.

Venétiens qu'ils eussent à désister de telles entreprinses et ne continuer doresenavant ceste guerre, sur peine, à faute de ce faire, d'avoir dans leurs terres l'armée du roy et n'en pouvant, sitost qu'il désiroit, tirer response, il r'assembla, trois sepmaines après, toutes ses troupes et les dispersa sur leurs frontières, pour y faire des dégasts[1]. Les Vallons furent logez à Caranache[2] et aux environs et d'où ils alloient tous les jours ravager le pays de Bergamasse[3]. Le baron de Wateville, entre autres, fut une fois jusques aux portes de Crema[4] et emmena tous les bestiaux de la ville au nombre de six cens bœufs, les plus beaus qu'il estoit possible de voir. Et d'autant que leurs pilleries estoient fort empescheez par une petite ville murée, à trois lieues de là, qui donnoit très-grande incommodité aux coureurs; le prince d'Avelin[5] comme général, accompagné du colonel de Lannoy, joignit quelque nombre de soldats, auxquelz faisant porter à chacun une fascine pour remplir les fossez, il alla en plain jour

[1] Mécontent que l'on eût négocié la paix entre la Savoie et l'Espagne à son insu, don Pedro de Tolède était charmé de continuer les hostilités contre les alliés du duc de Savoie. — Comte DE SALUCES.

[2] Caravaggio, entre Milan et Brescia.

[3] Bergame et son territoire appartenaient à la république de Venise.

[4] Crema, sur la rive droite du Serio.

[5] Le prince d'Avelino était de la famille Caraccioli, l'une des plus anciennes et des plus illustres du royaume de Naples; aussi l'archiduc Albert recommandant ce seigneur, au duc de Lerme, disait-il : « El principe de Avelino es de la mucha calidade. » — *Archives du royaume; Correspondance de l'archiduc Albert et de Philippe III; lettre du 13 octobre 1616*, V, 179.

l'aprocher pour l'investir et s'en emparer par escallade ou forcer ceux de dedans à se rendre, comme ils firent, sans avoir sceu capituler autre composition, que de sortir avec le baston blanc en la main. Les Vénétiens enflez de leur puissance, acruë d'une antiquité si grande de ceste ville et république de Venise, encommencée dès le temps que le roy des Huns Attila, qui se nommoit le fléau de Dieu, mettoit à feu et à sang l'Italie, par les peuples circonvoisins fuyant les cruautés de ce barbare[1] et sans avoir, depuis son establissement, enduré jusques à présent aucune force ou violence de guerre, ne se scavoient résoudre de passer tant de bravades sans revange. Ilz se trouvèrent néantmoins conseillez de quitter à la fin leur siège[2] et de s'accorder avec l'archiduc Ferdinand[3].

Don Pedro de Tolède partant fit retirer ses gens pour les remettre en garnisons, en attendant ce que le roy en voudroit ordonner. L'infanterie vallone fut envoyée à Cremone, où huict jours après, le régiment de monsieur de Lannoy fut reformé dans celuy de don Guillierme de Verdugues et la cavallerie vallonne fut remerciée et renvoyée en Belge, pour se retirer dans leurs maisons.

[1] On sait que l'une des lagunes de l'Adriatique, nommée Rialto, fut proclamée lieu d'asile par les Padouans; en 453, les habitants de la terre ferme fuyant les ravages des hordes d'Attila, se réfugièrent dans les îles voisines, au nombre de 72 et formèrent l'agglomération qui devint depuis Venise.

[2] De Gradisca.

[3] Le traité entre l'archiduc Ferdinand et la république de Venise fut signé à Neustadt, le 1er février 1618. — SISMONDI, XV, 394; *Mercure François*, V, 32; année 1618.

Quelques mois suyvant, le régiment de monsieur de Verduges, qui estoit encore lors, par le renforcement de l'autre, de deux mille sept cens hommes[1], braves soldats et bien armez, fut mandé à Naples, du vice-roy, le duc d'Ossone[2], pour l'exécution de quelque dessein secret qu'il avoit pour le service de Sa Majesté, lequel toutesfois fut descouvert et rompu[3]. Ils furent là reçus fort honorablement du vice-roi, qui fit présent à chacun, selon leur qualité, de quelque nombre de Phelipes en signe de bonne réception et bienvenuë, il les mit de plus incontinent après, pour les récompenser de la peine qu'ilz avoient eu d'une tourmente qui s'estoit eslevée, au tems qu'ilz voguoient en ce voyage[4], dans

[1] 6,000 hommes d'infanterie étaient partis des Pays-Bas au printemps de 1617, et l'année suivante, à pareille époque, il n'en restait que 2,700.

[2] Don Pedro Telles Giron, IIIe duc d'Ossuna, marquis de Pennafiel, comte d'Urena, fils de don Jean Telles Giron et de dona Anna-Maria de Velasco, fille du grand connétable de Castille, petit-fils de don Pedro, premier duc d'Ossuna, fut nommé vice-roi de Sicile en 1611, et du royaume de Naples en 1615; vers la fin du régne de Philippe III, il inspira au gouvernement des défiances sérieuses; rappelé en Espagne, il fut jeté en prison et détenu au château d'Almeda, où il mourut en 1624, après trois années de captivité, mais avant la fin de l'instruction de son procès.

[3] Allusion à la conspiration ourdie par le marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise, par don Pedro de Tolède, vice-roi du Milanais et par le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, dans le but de détruire la république et de s'emparer de Venise.

[4] Au printemps de 1618 la flotte de Naples, portant des barques légéres, destinées à naviguer dans les canaux peu profonds, s'avançait déjà vers Venise, quand elle fut assaillie et en partie submergée par une violente tempête; cet accident fit découvrir la conspiration de Bedmar et sauva la république.

des très-bons logemens, ausquelz on les traicta des mieux et le furent ainsi tousjours jusques à ce qu'ils ont été commandez d'aller aux guerres de Bohême, où nous irons pareillement maintenant pour en faire aussi le recit et vous en donner de mesmes une entière déduction et intelligence.

FIN DES GUERRES DE SAVOIE.

APPENDICE

AUX GUERRES DE SAVOIE.



LISTE DES OFFICIERS PRINCIPAUX DES CORPS D'INFANTERIE WALLONNE ET DE CAVALERIE ENVOYÉS DES PAYS-BAS EN ITALIE, AU PRINTEMPS DE 1617.

TERCIO DE COIN, OU COING.

Maître de camp : CLAUDE DE BEAUFFORT [1], sieur DE COIN.

[1] « Caballero principal del pays de Artois, ha servido 26 anos, « los 15 primeros de soldado, alferez y capitano de infanteria, « los 11 restantes de capitano de cavallos arcabuzeros y coraças; es « del consilio de guerra de S. M. en estos estados, y gobernador « de Renty, » — *Audience*, 1181, *Relation ou rapport à l'archiduc Albert.*

Le 26 mars 1617, l'archiduc fit écrire à M. de Coin :

« Je vous écris ce mot pour vous répéter en substance le « mesme que par charge de S. A., je vous déclarai hier de bou- « che, à sçavoir que encore que S. A. espère que retournerez « par de çà sain et saulf, du voyage que pour le service de S. M. « vous allez faire vers Milan, en qualité de maistre de camp d'un « tercio de quinze compagnies de gens de pied musquetiers wal- « lons, que si néantmoins il pleut à nostre bon Dieu disposer « aultrement de vous, que Sadite Altesse a tant de contente- « ment de vos services passez et de la promptitude avec laquelle « vous entreprenez cette journée, qu'elle en aura toute favorable « souvenance, pour gratiffier mad^e votre compaigne et mons « v^e fils es occasions qui s'en pourront présenter. De quoy vous « pouvez prendre toute assurance et que je demeureray déposi- « taire de cette bonne intention de S. A. de même volonté, que

Sergent-major : GASPARD-FRANÇOIS **DE BLYLEVEN** [1].

Capitaines : CARLOS **DE BRYAS** [2], sieur DE HERNICOURT.

CARLOS **D'ONGNIES** [3], sieur D'ANSTAIN.

PEDRO **DE BONNIERES** [4].

THÉODORE **DE CAMARGO** [5].

DIEGO **DE WIGNACOURT** [6].

CARLOS **DE SALMIR** [7], sieur D'ONTHINES (HONTAINE).

NICOLAS **RICART** [8], dho *Cadet*.

LANCELOT **DE HAUSSART** ou **DE HANSART** [9].

« vous baisant bien humblement les mains, je prie Dieu de com-
« bler, monsieur, vos bons et très vertueulx desseings de beau-
« coup de félicité et contentement ; de ceste maison vostre le 26 de
« mars 1617. » — *Audience*, 1181. *Voir* ci-dessus 17.

1 Gaspard de Blyleven commandait en 1614 une compagnie de 300 hommes de pied. — *Audience*, 1148.

2 « Caballero principal, hijo major del gobernador de Marien-
« bourg, ha servido 9 anos de soldado en la infanteria espanola,
« con ocho escudo de ventaja, en el tercio de don Juan de Me-
« neses. » — *Audience*, 1181. *Voir* ci-dessus 42.

3 « Caballero principal, y hijo major del gobernador (el senor
« de Gruson), que fue de Ostende, y ahora le es de Hesdin. »
— *Ibid.*, ci-dessus 38.

4 « Caballero principal del pays de Artois, ha servido 8 anos
« en la infanteria espanola con ventaja, su padre fue gobernador
« de Dama (Dam), es el hijo del hermano del baron de Aussy,
« fue paje de SS. AA. » — *Ibid*, plus haut 41.

5 « Hijo del capitano Camargo ; ha servido 8 anos en la infan-
« teria espanola et 3 en la infanteria walona. » — *Ibid.*, plus haut 43.

6 « Caballero principal, ha servido 8 anos en la infanteria
« espanola, hijo del senor de Flettres. » — *Ibid.*, plus haut 26.

7 « Hijo del capitano Salmire, qui ha servido a S. M. trejente
« y sesanos : ha servido 15 anos. » — *Ibid.*, plus haut 26.

8 Dicho, clamado *Cadet ;* « ha servido 20 anos. » — *Ibid.*, ci-dessus 27.

9 « Ha servido 8 anos. » — *Ibid.*, ci-dessus 38.

Capitaines : NICOLAS D'ANDELOT[1], baron de MIGNOT,
ANTONIO DE BINDEREN[2].
FELIPE DE LOQUENGHIEN[3], sênor DE LA HAYE.
GERARDO DE SCHADICQ ou SCHADICK[4].
EUSTACHIO DE PARTZ sênor DE PRESSY[5], Y DE LIGNY.
GUILLERME DE HAEN[6].

Adjudants du sergent-major : DIEGO (JACQUES) DE HAYNIN[7].
FRANCISCO DE MARTINEZ ou MARTIN[8].

Auditeur : le licencié ANTONIO ROUELLY[9].

[1] « Caballero principal. » — *Ibid.*, ci-dessus 37.

[2] « Ha servido, desde 1600, de soldado y teniente de caballos, « despues entretenido en la compania de caballos del marques « de Belvedere. » — *Ibid.*. ci-dessus 26.

[3] « Hijo del baron de Pamele ; caballero principal ; ha servido « 5 anos de soldado, en la infanteria espanola con ventaja. » — *Ibid.*, *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 367.

[4] « Ha servido 28 anos, asi de soldado, como de teniente de « una compania *suelta* (libre, franche) de infanteria de 400 wa- « lones. » — *Ibid.*, ci-dessus 35.

[5] « Alferez en la compania del capitano Barrey, en le tercio « del marques de Marnay. — *Ibid.*

[6] Son père, Antoine de Haen, commissaire général des montres de gens de guerre et écoutete de la ville de Grave, fut anobli par lettres-patentes de Philippe IV, du 6 juillet 1620. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 189.

[7] « Ha servido 15, 5 de soldado, y 9 de alferez del conde de « Busquoy et de Torres ; y ahora con ocho escudos de ventaja, « en la compania du Tailly; es entendido en la matematica. » — *Audience*, 1181; *Relation du sieur de Coin*, ci-dessus 32.

[8] « Ha servido 12 anos, alferez en la compania del senor de « Rosilles, y en la compania coronnella del conde de Busquoy. » — *Audience*, 1148, 1181.

[9] Antonio Rouelly, nommé auditeur du tercio du sieur de Coin, le 18 février 1617, passa en la même qualité, le 10 avril 1618, au tercio du marquis de Marnay, puis au tercio du comte de Hennin et à la garnison de Wesel, le 26 janvier 1626. — *Audience*, 1132, 1148 ; *Étude historique sur les tribunaux militaires de Belgique*, 159.

Chapelain-major : . . . .

Capitaine de campagne : GERARD LENNIER.

Chirurgien-major : JEHAN HANOR.

Tambour-major : ADRIEN COULON.

TERCIO DE DON GUILLAUME VERDUGO.

Maître de camp : DON GUILLAUME VERDUGO, chevalier puis commandeur de l'ordre militaire de Saint-Jacques de l'Épée, du conseil de guerre, gouverneur de la ville de Gueldres [1].

Sergent-major : ANTOINE DU TAILLY [2].

Capitaines : NICOLAS DE MARCHE.

PIERRE DE FRAYE [3].

HENRI DE STEENHUYS [4].

FERRY DE BLOIS [5], dit *Beauregard*.

JEHAN DE HEYMS, dit *Gowe*.

PIERRE VAN DER BECKEN [6].

FRANÇOIS VAN TYMPEL [7].

[1] Maître de camp du tercio de 15 compagnies de gens de pied, *musquetiers walons*, par patente du 18 février 1657. — *Audience*. 1148. Ci-dessus 16.

[2] Ci-dessus 36.

[3] « Capitano Pedro Fray que ha servido en la regimento del « conde de Embden. » — *Relation de Guillaume Verdugo*; *Audience*, 1148. Ci-dessus 44.

[4] Il était de la famille de Guillaume Steenhuys, seigneur de Flers, conseiller au grand conseil de Malines, du conseil privé, etc. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 184, 326.

[5] Ci-dessus 44.

[6] *Ibid*, 33, 36.

[7] Chevalier, gentilhomme de LL. AA. les archiducs. — *Audience*, 1148.

Capitaines : JEAN-BAPTISTE VAN DER NOOT[1].

GILLES ANCEAU[2].

SIMON DU QUESNOY.

ANDRÉ DE BRIARDE, sieur DE LA QUOYE ou DE LA COIR[3].

NICOLAS DE LAITTRES[4].

PHILIBERT DE COTTEREL[5].

PIERRE TELLIER.

Adjudants du sergent-major : JEHAN DE MONTOYA[6].

CHARLES BARDOUL[7].

Auditeur : FERDINAND BELVER[8].

Capitaine de campagne ou prévôt : PIERRE CERILLO[9].

Chapelain-major : Messire PIERRE LEMIRE, prêtre.

Chirurgien-major : LUDOVIC CESSA.

Fourrier-major : RAPHAEL CUVELIER.

1 Écuyer, ci-dessus, 33, 36.

2 Ci-dessus 44.

3 *Audience*, 1148 ; ci-dessus 38, 44.

4 *Ibid.*, ci-dessus 33.

5 Philibert de Cottrel était le troisième fils de Charles de Cottrel, seigneur de Bois-de-Lessines, de Tronchiennes, etc. ; qualifié baron de Saint-Martin, et d'Isabeau de Bourgogne, fille d'Antoine de Bourgogne, seigneur de Waeken, vice-amiral de la mer, gouverneur de Zélande, et d'Anne Van Marke, dite de Lummen. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 158 ; baron STEIN D'ALTENSTEIN, *Annuaire de la noblesse de Belgique*, année 1866, 142 ; *Audience*, 1811.

6 Ci-dessus 38.

7 *Ibid*, 44.

8 Le licencié Ferdinand Belver fut nommé auditeur du tercio de Verdugo, par patente du 8 mars 1617. — *Audience*, 1148.

9 « Au traitement de 45 escus par mois ; dont 25 pour sa personne et 20 pour cinq hommes à cheval y compris le maistre des hautes œuvres qu'il sera tenu présenter à la monstre. » — *Patente du* 18 *février* 1617 ; *Audience*, 1148.

Tambour-major : JEHAN MOREL[1].

NEUF COMPAGNIES DE CENT CHEVAUX CUIRASSIERS.

Capitaines : WALRAVE DE WITTENHORST, sieur DE HORST[2].
GABRIEL DU CHASTELER, sieur d'ANSERMONT[3].
PHILIPPE DE WIGNACOURT, sieur DE MALEVES[4].
FRANÇOIS DE WYNGARDE[5].
JACQUES DE BRYARDE, seigneur DE BEAUVOORDE ET DE PETEGHEM[6].
THIERRD LEJEUNE[7].
VALENTIN DE LANNOY[8].
JEHAN DE COLAS.
DON JEAN DE VERDUGO[9].

[1] « Au traitement de 12 escus, de 10 réaux, par mois. » — *Audience*, 1148.

[2] « Il avoit servi sept ans, soldat en la compagnie de chevaux « du comte Henri de Berghes, depuis 1603, lieutenant de la « compagnie du sieur de Gasté. » Lorsque en 1619, il obtint une compagnie dans le régiment de cuirassiers wallons, que Waldstein fut autorisé à lever, on lui tint compte de ses services dans la guerre de Savoie : « Y ultimanente servio a S. M. con una « compania de Coraças, en la guerra d'Italia. » — *Audience*, 1181; ci-dessus 47.

[3] De 1610 à 1614 il avait été capitaine au tercio wallon de Hachicourt ; il passa ensuite au tercio de Marnay, qu'il quitta pour servir dans la cavalerie. — *Audience*, 1181, 1148; ci-dessus 47.

[4] Ci-dessus 48.

[5] *Ibid.*, 47.

[6] *Ibid.*, 48.

[7] *Ibid.*, 48.

[8] *Ibid.*, 40.

[9] *Ibid.*, 16.

LIEUX DE RECRUTEMENT[1].

a. DE L'INFANTERIE.

8 compagnies dans le duché de Luxembourg.
4 » le comté de Namur.
3 » le Brabant wallon.
5 » le comté d'Artois.
5 » le comté de Hainaut et la prévôté de Valenciennes.
3 » le gouvernement de Lille, Douai et Orchies.
2 » à Tournai et dans le Tournesis.

b. DE LA CAVALERIE.

1 compagnie à Dusseldorf.
1 » à Duysbourg.
1 » à Venloo.
1 » à Woest.
1 » à Maestricht.
2 » dans le Limbourg, et pays d'outre-Meuse.
1 » à Alost et Grammont.
1 » à Audenarde.

[1] *Audience*, 1181.

GUERRES DE SAVOIE, DE BOHÊME

DU PALATINAT ET PAYS-BAS

GUERRES DE BOHÊME

GUERRES DE BOHÊME

Le royaume de Bohême qui est situé au milieu d'entre les pays de Hongrie, Poloigne, Marcque [1], Saxe, Franconie, Bavière et Austrice, ainsi que nous avons dit, fut premièrement retiré de l'union de l'Église catholique par les erreurs de Jean Hus [2],

[1] La Marche de Brandebourg.

[2] Jean Hus, ou Hussinetz, était recteur de l'Université de Prague, fort renommée à cette époque: la sévérité de ses mœurs, la douceur de son caractère, la finesse de son esprit et l'éloquence de sa parole attiraient toutes les classes de la société à ses prédications; elles avaient pour sujet ordinaire la corruption du clergé, le trafic des indulgences et la possession des biens temporels par l'Église; le pape Jean XXIII l'ajourna en cour de Rome, pour rendre compte de ses doctrines; il plaida sa cause par procureurs, qui furent maltraités, et il appela au jugement du prochain concile. Le 3 novembre 1414, muni des recommandations du roi et des seigneurs de Bohême, ainsi que d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, il arriva à Constance, où le concile s'ouvrit le 5 : dès le 18, au mépris du sauf-conduit de l'empereur et à l'éternelle honte de ce prince et du concile, il fut jeté dans une étroite prison. L'examen rigoureux des propositions que l'on trouvait répréhensibles dans ses écrits, dura jusqu'au mois de juillet de l'année suivante : le concile, assemblé en la cathédrale, le condamna à être brûlé vif; la sentence fut exécutée immédiatement (6 juillet 1415) et les cendres du martyr furent jetées dans le Rhin. L'impression laissée par ce

bohémois, lequel, imbu des enseignements hérétiques de Jean Wiclef anglois [1], sema ses hérésies [2] dans ce pays l'an 1409, et y causa des troubles et broüillars pernicieux, et en après ayant aussi receu celles que du depuis Martin Luther enseigna au pays de Saxe et par toute l'Allemagne, l'an 1517 [3] et autre suyvant, presque tout le peuple en seroit demeuré toujours endurcy, en son aliénation de la religion catholique, jusques à maintenant et en devenuë si grand ennemy des archiducs d'Austrice [4] leurs princes, à raison de leur grand zèle à la foy.

lugubre événement, dans le souvenir des habitants de la catholique ville de Constance, est telle, qu'en leur en entendant raconter aujourd'hui les détails, il semble qu'il vient de s'accomplir. — ÆNEAS SYLVIUS, *Hist. Bohem.*, c. 35; LENFANT, *Histoire du concile de Constance*.

[1] Jean de Wickleff, né en 1324, près de Richmond (Yorkshire), et mort à Lutterworth, le 31 décembre 1384, était docteur en théologie et professeur de cette faculté, à l'Université d'Oxford. Ses nombreux écrits signalèrent l'ignorance et les mœurs débordées des ordres mendiants, les usurpations de pouvoir commises par la cour de Rome, l'abus des richesses du haut clergé et la vente des indulgences, comme des motifs urgents d'une réforme de l'Église. Ses livres, portés d'Angleterre en Bohême, par un gentilhomme de ce pays qui étudiait à Oxford, répandirent les opinions du théologien anglais dans le nord de l'Allemagne; mais elles avaient déjà été professées, avant 1374, par Milleczius, ancien chanoine de Prague, qui est le véritable précurseur de Jean Hus, de Jérôme de Prague et de Jacob de Meissen.

[2] Jean Hus ne se bornait pas à démontrer la nécessité d'une réforme de l'Église, que les pères du concile de Constance réclamaient eux-mêmes, il attaquait certains dogmes tels que la transsubstantiation, le purgatoire, l'invocation des saints.

[3] C'est l'époque de la publication des 95 thèses de Martin Luther, sur les indulgences accordées par Léon X à ceux qui contribueraient à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre.

[4] La Bohême sortit de la maison de Luxembourg et passa à

Et bien que ledit Jean Hus auroit esté condamné par le concile de Constance et bruslé par après, comme hérétique et mis en cendres l'an 1415, ses sectateurs, nonobstant, continuèrent tousjours en leurs erreurs et se soulevèrent contre leur roy Venceslas et l'empereur Sigismond, son successeur, en si bonne quantité, qu'ils s'en mirent en armes tout à fait l'an 1419, justement deux cens ans devant ceste dernière guerre, que nous déduirons incontinent, après toutesfois que nous aurons touché légèrement les remuemens auparavant suscités par ces hérétiques, pour faire aussi cognoistre d'un chemin combien ces pays de Bohême et d'Allemagne auroient encore enduré de misères, à ceste occasion, sans celles de nostre siècle.

La guerre que l'empereur Sigismond avoit contre les Turcs, lors de ce souslèvement premier, ayant accru le nombre de ces hérétiques nouveaux de Bohême, ils s'en mirent incontinent aux champs, souz la conduite d'un gentilhomme bohémois appelé Ziska de Botsnau [1], homme audacieux et de grande

la maison d'Autriche, par le mariage de l'archiduc Albert, depuis empereur, et connu sous le nom de *Magnanime*, avec Élisabeth, fille unique de Sigismond, mort à la fin de 1437.

[1] Les Bohémiens attribuèrent l'exécution de Jean Hus à la haine des Allemands, et demeurérent plus fermement attachés à ses principes : ils s'assemblèrent jusqu'au nombre de 40,000 pour entendre les prédications de Jacob de Meissen ; un jour, en 1419, que le cortége des hussites passait devant l'hôtel de ville de Prague, une pierre frappa un de leurs prêtres ; la foule, transportée de fureur, envahit l'hôtel et treize conseillers, précipités par les fenêtres, furent massacrés dans la rue ; tel fut le signal de la révolte. Jean de Trocznow, dit Ziska (le borgne), d'abord page de Charles IV, puis chambellan de Wenceslas, se mit à la tête

entreprise, et se trouvèrent si forts que l'empereur ne leur osa faire teste [1] et qu'il se retira de Ruttembergues [2] bien hastivement, pour éviter le combat, après mesmes avoir esté escarmouché vifvement et perdu bon nombre de ses gens. Et comme ilz se virent parvenus jusques là, les barons Hussites en prirent la hardiesse de penser à faire élection d'un autre roy, pour estre maintenu en ce poinct. Ils présentèrent la couronne de Bohême au duc de Litrau [3], frère du roy de Poloigne, lequel toutesfois pour ce que ledit roy de Poloigne estoit amy de l'empereur Sigismond et que Ziska ne vouloit entendre à ceste élection, il se déporta de ceste prétention de Bohême et en retira ses soldats qu'il y avoit envoié.

L'arrogance de ce Ziska devint, par ces bons succez, en tel terme, que ne se contentant de se voir maistre du pays sans contredit, il voulut de plus se venger des confédérez de l'empereur, et s'attaquant à cest effect au marquis de Misne [4], il fut deffait

des insurgés et se montra bientôt l'un des plus grands capitaines de son temps, mais d'odieuses cruautés ternirent ses talents militaires.

[1] Après les violences commises à Prague, les hussites se répandirent dans le pays, pillèrent les couvents, torturèrent les prêtres et les moines et dévastèrent les biens des catholiques. L'empereur Sigismond, devenu roi de Bohême par la mort de son frère Wenceslas, arrivée le 16 août 1419, rassembla une nombreuse armée et assiégea Prague en 1420; mais repoussé par Ziska, il fut obligé de signer une trève et de se retirer. — LENFANT, *Histoire de la guerre des hussites*; KOHLRAUSCH, *Histoire d'Allemagne*, II, 206.

[2] Rotenberg.

[3] Vladislas, grand-duc de Lithuanie.

[4] Henri, margrave de Misnie, mort en 1435, était fils de Frédéric le *Belliqueux*, premier électeur de Saxe, de la maison

devant la ville de Moste[1] des Misniens, lesquelz furent aussi du depuis, de luy mis en route[2], devant Auscha[3], mais avec bien autre perte et jusques à plus de neuf mille hommes; victoire qui donna l'audace audit Ziska par après de renverser sens dessus dessous toutes les reliques de l'Église catholique, d'imposer tributs sur le pays et d'aspirer ouvertement à la domination du royaume.

Et à la fin il devint si redouté et puissant, que Sa Majesté trouva meilleur de le recercher d'un accord. Il luy fit promesse du gouvernement général de la Bohême, moyennant d'estre, par son moyen, recognu universellement pour roy par tout le pays, ce qu'il[4] fut receu de Ziska, mais non accompli, obstant que sur ceste entrefaite, il mourut de la peste l'an 1427[5], au milieu de toutes ses félicités et au sommet de ses prétentions.

Édouard premier, roy d'Angleterre, à cause des fréquentes victoires qu'il avoit obtenues contre les Escossois, s'en estoit enflé de telle présomption, qu'il se lit de luy, avoir voulu, mourant, obliger son fils Édouard II, par solemnel serment de faire bouillir son corps après sa mort, et en deprendre sa chair

des margraves de Misnie, mort en 1428, et de Catherine de Brunswick.

[1] Mosta, ou Bruck, en latin Mutha, bourg de Bohême, situé sur la rivière de Mosta, affluent de l'Elbe.

[2] En déroute, de l'espagnol *rota*.

[3] Austia, Usta ou Aussig, petit village de Bohême, aux frontières de la Misnie et sur l'Elbe, à quelques lieues en dessous de Leitomeritz.

[4] Ce qui.

[5] Ziska mourut le 11 octobre 1424.

d'avec ses os pour les porter, en considération de son bonheur, toutes les fois qu'il iroit en Écosse, à la guerre, selon la coustume d'aucuns peuples Indiens, qui encore pour le jourd'huy portent ainsi, contre leurs ennemis, les ossemens de leurs plus signalez capitaines, pour leur servir de bonne fortune.

Il se trouve escrit le semblable de ce présomptueux Ziska, lequel engourdy de tant de progrez heureux, l'on dit qu'il auroit à sa mort fait aussi commandement aux siens, d'escorcher son corps et de faire de sa peau les fonds d'un tabourin, pour s'en servir contre les catholiques, lesquels il disoit qu'ils se retireroient toujours au son de ceste casse [1] et ne les attendroient jamais [2].

La mort de ce perturbateur n'apporta pourtant du changement en cest estat, lequel ne laissa de demeurer en son entier, le poison estant ja par trop enraciné dans le pays, et tant s'en faut que les Hussites s'en diminuèrent; que, au contraire, ils firent sous le commandement de Procope de Rase [3], son successeur, plus de ravages, bruslemens et saccagemens de villes, que jamais et non-seulement au royaume de Bohême, mais aussy sur les contrées

[1] Caisse.

[2] Le fait est affirmé par ÆNEAS SYLVIUS et par LENFANT, mais il est contesté par THÉOBALD.

[3] Procope Rase, ou le Grand, gentilhomme bohémien, voyagea en France, en Italie, en Espagne et en Terre-Sainte; à son retour dans son pays, il reçut la prêtrise, de là son nom de Rase; lorsque la guerre des hussites éclata, il renonça au sacerdoce, et bientôt ses exploits militaires lui méritèrent le surnom de *Grand*. En 1432, il fut député au concile de Bâle et tué le 29 mai 1434, dans une bataille livrée non loin de Prague, entre diverses fractions des hussites.

voisines. Tellement que n'en pouvant venir à chef, l'on fit un concile à Basle l'an 1433, pour recercher les moyens de réconcilier ces desvoyez et les réunir avec les catholiques; et comme il survint par après une division entre-eux et qu'ilz se fussent mis en factions les uns contre les autres[1], les armes furent posées et remises pour ce coup, et s'en trouvèrent les expédiens d'une réconciliation avec leur prince[2].

Ceste contagion d'hérésie de Bohême s'estant nonobstant toujours du depuis continuée dans ce royaume et jusques au tems de Luther, les provinces voisines d'Allemagne s'en trouvèrent de telle disposition, que ce nouveau ennemy de l'Église catholique en fit de mieux ses besognes l'an 1517 et y bouleversa à la fin presque toute la chrestienneté. Il estoit natif d'Islebe[3] au comté de Mansfelt, en Saxe, et estoit de la profession de l'ordre des Augustins et docteur en théologie, qui luy donna aussi tant plus de crédit d'estre escouté en ces cartiers et suivy en ses nouvelles opinions.

Les premiers qui se remuèrent par ses enseignemens furent les paysans de Sueve ou Suabe[4], qui commencèrent en novembre de l'an 1525 de se mettre

[1] Les hussites s'étaient divisés en Taborites, Weisen et Calixtins, parti plus modéré, composé de la noblesse et de la plus grande partie du peuple.

[2] Le concile de Bâle aida à amener cette réconciliation : on accorda aux hussites le droit de communier sous les deux espèces, à condition que les prêtres enseignassent que le fils de Dieu est tout entier sous chaque espèce. KOHLRAUSCH, loc. cit.

[3] Martin Luther est né le 10 novembre 1483 à Eisleben, dans le comté de Mansfeldt.

[4] Souabe.

en armes. Ceux-cy furent suyvis des Turingois [1] séduits par Muncer [2], disciple de Luther et maistre des anabaptistes, ainsi nommez pour ce qu'ils ne voulaient, entre autres, le baptême estre bon sans la foy de celuy qui le recevoit, et commandoient à ceux qui l'avoient reçu, devant l'usage de raison, de le réitérer, sous peine de damnation; et par après les Suisses s'en mirent en émotion par le moyen de Zwingle [3], aussi escolier de ce Luther, qui s'accrédita en ces régions et y planta ses erreurs. Les catholiques néanmoins, après quelques victoires, supprimèrent ces premiers mouvemens et leur ostèrent le pouvoir de s'estendre plus avant.

Cependant ce venin se glissoit aussi tellement dans l'âme des plus grands des Allemagnes, que les princes mesmes en furent empoisonnez et pour ceste cause l'empereur Charles cinquiesme fit une congrégation à Spire, l'an 1529 pour la concorde de la religion [4] et tint par après une diette impérialle ou journée

[1] Peuple de la Thuringe.

[2] Thomas Münzer, né à Zwickau, en Misnie, réfugié d'abord à Altstadt, en Thuringe s'associa à Nicolas Storck, puis à Peiffer; ils prêchèrent ouvertement la révolte contre les princes et les magistrats et furent les promoteurs de la guerre *des paysans*. Münzer et Peiffer eurent la tête tranchée à Mulhausen, à la fin de 1525.

[3] Ulrich Zwingli, né à Wildenhaus, dans le comté de Toggenbourg, en Suisse, le 1er janvier 1487, prêcha une doctrine, différente, en plusieurs points, de celle de Luther, mais elle n'était nullement l'anabaptisme : c'est Balthazar Hubmeir, de Waldschut, et, après lui, Mursius, son disciple, qui prêchèrent l'anabaptisme dans le canton de Zurich.

[4] Ce n'était pas la première fois que la diète s'occupait de questions religieuses : à Worms, en 1521, elle avait sommé Luther de se rétracter, et, sur son refus, l'empereur avait déclaré

à Ausbourgue, l'an 1530 [1], pour y adviser ce qu'on devroit faire à ce désordre pernicieux; et cecy sceu par ces princes hérétiques Allemans, qui ne désiroient que les occasions de pouvoir augmenter et accroistre leur religion nouvelle, ilz présentérent par écrit à ces Éstats généraux de l'empire, la confession de leur dite religion [2], pour y recevoir l'asseurance d'en user librement et moyennant quoy ilz faisoient protestation de leurs vies et puissances, pour le service de l'empereur et de l'empire; et pour ceste occasion, cecy fut du depuis appelé la confession d'Ausbourgue, et lesdits hérétiques, qui avoient encores précédentement protesté publiquement contre les décrets de la congrégation de Spire, en furent du depuis communément appellez protestans. Craignant néant-

qu'il maintiendrait les dogmes catholiques et la discipline de l'Église; les princes catholiques, assemblés à Leipzig, réclamèrent l'assistance de l'empereur contre l'admission des idées nouvelles; de leur côté, les partisans de ces idées formèrent à Torgau une ligue pour leur défense : retenu en Espagne, l'empereur convoqua la diète provisoire de Spire, et la majorité catholique décréta : « qu'il fallait exécuter les décrets essentiels de la « diète de Worms; que la messe serait conservée; que les nou- « velles doctrines ne devaient pas être répandues; enfin qu'au- « cun sujet de l'empire ne prendrait la défense d'un coreligion- « naire contre ses supérieurs. » L'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, le duc de Brunswick-Lunebourg, le duc de Mecklembourg, le prince d'Anhalt, le margrave de Brandebourg, les comtes de Mansfeld et les quatorze villes libres ou impériales rédigèrent une protestation solennelle contre ce décret, d'où est venu le nom de *protestants*, donné depuis à tous les dissidents.

[1] Charles-Quint vint d'Italie en Allemagne pour présider cette diète, et fit son entrée solennelle, à Augsbourg, le 22 juin 1530.

[2] Ce symbole des doctrines nouvelles, rédigé par Mélancthon en quelques articles clairs, précis et modérés, forme encore aujourd'hui la base de l'Église protestante.

moins que l'on les en voulut empescher, ilz firent d'avantage par ensemble, une alliance très-estroite à Smalcade [1] pour la tuition de leur dite profession luthérienne,

Tout cecy [2] meut Sa Majesté Impérialle de cercher à quel prix que ce fut, la paix de France, contre laquelle il estoit en grande guerre, affin de pourveoir à ces hérétiques d'Allemagne, le nombre et l'audace desquels il voyoit croistre de jour en jour; et ayant en après vraiement recognu leur opiniastreté, et que tous les moyens amiables n'y pouvoient rien, il fit ses préparatifs d'amasser une puissante armée

[1] Les efforts de Charles-Quint ne parvinrent pas à concilier les partis; la diète condamna la confession d'Augsbourg, déclara hérétiques les doctrines de Luther et défendit leur propagation; elle interdit tout changement à l'ancien culte et l'enseignement de toute chose contraire à la foi de l'Église; elle ordonna la restitution des biens ecclésiastiques, et soumit à la censure les écrits religieux. Les princes protestants, alarmés par ce décret et par l'élection de l'archiduc Ferdinand, comme roi des Romains, qu'ils supposaient chargé par l'empereur de les poursuivre et de les détruire, signèrent le 22 décembre 1530, à Schmalkalden, petite ville de Franconie, un traité d'alliance défensive, connu sous le nom de *Ligue de Schmalkalden.*

[2] L'auteur passe sous silence la période écoulée depuis le 22 décembre 1530 jusqu'au 18 septembre 1544, date du traité conclu à Crespy entre Charles-Quint et François Ier: les protestants avaient acquis l'importance d'un parti politique, l'empereur avait dû compter avec eux, lorsqu'il s'était trouvé en guerre avec les Turcs ou la France; il voyait dans leurs progrès incessants une menace et un danger pour son autorité; aussi écrivait-il, le 9 juin 1546, à la reine de Hongrie : « En s'écartant de « la fidélité catholique, les peuples s'écarteront de la fidélité et « de l'obéissance envers leur prince, chose que je ne voudrois, « pour rien du monde, ni voir, ni comporter. » — M. A. HENNE, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, VIII, 279.

l'an 1546, pour les forcer à ce que la raison et leur devoir ne les pouvoit esmouvoir [1].

Les protestans et leurs adhérens, sur l'advis de cest armement de l'empereur, ne s'oublièrent aussi de faire levée de gendarmes à leur défense. Les principaux estoient le duc Frédéric de Saxe [2], et le lantgrave de Hesse [3], puis les ducs de Brunsuicque, de Lunebourgue [4] et de Wirtembergues [5], le marquis de Bade [6] et le comte Palatin [7] avec autres tous

[1] Voir sur les préparatifs de cette guerre et la part que les Pays-Bas y prirent en hommes et en subsides, M. A. Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, VIII, 272.

[2] Jean-Frédéric, électeur de Saxe, dit le *Magnanime*, fils de Jean, dit le *Constant*, et de Sophie de Mecklembourg, né le 30 juin 1503, mort le 3 mars 1554, après avoir subi une longue détention à Malines.

[3] Philippe, landgrave de Hesse, né le 13 novembre 1504, était fils de Guillaume de Hesse-Rhinfeld et d'Anne de Mecklembourg; il réunit tous les biens de la maison de Hesse.

[4] Othon, duc de Brunswick-Lunebourg, et Ernest, duc de Lunebourg et de Zell, étaient fils de Henri, dit le *Jeune*, duc de Brunswick-Lunebourg, et de Marguerite, fille d'Ernest, électeur de Saxe, et de Marguerite de Bavière : ils sont morts, le premier le 11 août 1549, et le second, le 11 janvier 1546.

[5] Ulrich, duc de Wurtemberg, né le 8 février 1487, fils de Henri et d'Élisabeth, fille de Simon, comte de Bitsch.

[6] Ernest, margrave de Bade-Dourlach, fils puîné du margrave Christophe, et d'Otille de Catzenellenbogen, né le 7 octobre 1482 et mort le 6 février 1553; il avait eu, en partage Pfortzheim, les seigneuries de Hochberg, Susenberg, Baden-Weiler et Rothelin.

[7] Frédéric II, dit le *Sage*, duc de Bavière, comte palatin, né le 9 décembre 1482, fils de Philippe, duc de Bavière, électeur et comte palatin du Rhin et de Marguerite, fille de Louis, duc de Bavière-Landshut, et d'Amélie de Saxe, succéda à l'électorat, au préjudice des enfants de son frère Robert; il avait été élevé avec l'empereur, dans les Pays-Bas. Il mourut le 26 février 1556, sans postérité de son union avec Dorothée de Danemark. — Kolhrausch, III, 72.

contribuans aux frais de l'armée. De façon qu'ils se mirent aux champs et se trouvèrent vers Ingolstade[1], si près l'un de l'autre qu'il n'y avoit qu'un ruisseau entre deux ; mais pour ce que l'empereur attendoit le comte de Burres[2] et son armée belgeoise[3], qui

[1] Ingolstadt, sur la rive droite du Danube, était alors l'une des plus importantes villes de la Bavière : on voit dans une de ses églises le tombeau de notre illustre compatriote, le général comte de Tilly.

[2] Maximilien d'Egmont, comte de Buren, de Leerdam, seigneur d'Ysselstein, et chevalier de la Toison d'or, conseiller et chambellan de l'empereur Charles-Quint, gouverneur de la Frise, était fils de Florent d'Egmont, seigneur d'Ysselstein, comte de Buren et de Leerdam, et de Marguerite de Berghes. Il avait épousé Françoise de Lannoy, dame de Santes, de Lannoy, de Rollencourt, de Tronchiennes et de Boulers, dont il eut une fille unique, Anne d'Egmont, dame d'Ysselstein, comtesse de Buren et de Leerdam, mariée, en 1551, à Guillaume de Nassau, prince d'Orange, le *Taciturne*, morte en 1559. Le comte de Buren fut l'un des grands capitaines de son temps : il se signala, sous son père, au siége de Saint-Pol, en 1537; il joua un rôle important dans les campagnes, contre la France, de 1542 et 1544; sa marche à travers l'Allemagne en armes, pour aller rejoindre Charles-Quint, est l'une des plus belles opérations militaires de cette époque. Il mourut dans son hôtel, à Bruxelles, le 23 septembre 1548. — BRANTÔME, I, 206, 210; SLEIDANUS, 347; M. A. HENNE, *Histoire de Charles-Quint*, VI, 189, 191, 193, 194, VII, 304, 322, 323, 343, 349, VIII, 28, 142, 168, 185, 290, 297, 301, 357.

[3] L'armée du comte de Buren, « la plus belle que on scauroit « veoir, souffisante pour battre tout le monde par ung jour... « car ses gens sont d'eslite, » selon l'expression de Van Schore président du conseil privé, était d'environ 12,000 fantassins et de 4,500 chevaux : elle se composait des bandes d'ordonnances du comte de Brederode, de Jean de Lyere et de Martin Van Rossem; de chevau-légers commandés par Philippe de Montmorency, comte de Hornes, et d'arquebusiers à cheval; de 24 enseignes des Pays-Bas et de 3 enseignes, dites *espagnoles*, sous les ordres de Ponthus Hurtado de Mendoça. Sur les rôles de ces 3 enseignes, passées en revue à Crayenhem, le 15 juillet 1546, figurent des Espagnols, des Français, des Gascons, des

marchoit à travers des Allemagnes pour le joindre, ils furent sans se mordre, au moyen que les protestans ayant eu certitude de ce renforcement, trouvèrent en leur conseil, de quitter la place, et de s'avancer en arrière, affin d'empescher ceste union, ce qu'ils ne sceurent toutesfois faire, car nonobstant, le comte de Burres se joignit à l'armée impérialle, qui en signe d'allégresse fit à sa venuë une salve de toutes les pièces de canons, et une saluade généralle d'harquebusade et mousqueterie [1].

Ce renfort causa que les princes hérétiques se sentant trop foibles, essaièrent d'obtenir quelque composition avantageuse de Sa Majesté, qui pourtant n'en voulut rien résoudre et se mit au contraire à faire quelques prinses de villes et pilleries sur leur pays, tant que la saison de ceste année le permit [2].

Hennuyers, des Normands, des Flamands, des Lorrains, des Bourguignons, des Piémontais, des Italiens et des Allemands. *Audience*, 1259. Venaient encore 3 enseignes italiennes, avec 27 stradiots, ou chevau-légers albanais, et enfin douze pièces d'artillerie. Le comte de Buren avait pour lieutenant Jean de Ligne, baron de Barbançon, et pour maréchal de l'ost Frédéric de Sombreffe. — MAMERANUS, *Catalogus omnium generalium, tribunorum, ducum, primorumque totius exercitûs Caroli V, imperatoris, anno* 1546; *Archives de l'audience*, 1111 et 1250; M. A. HENNE, *Histoire de Charles-Quint*, VIII, 290 et suivantes.

[1] M. A. HENNE, loc. cit., 293; ROBERTSON.

[2] « Les fédérés ne purent empêcher la réunion du comte de « Buren à l'empereur, qui depuis ce nouveau renfort commença « à marcher en avant, s'empara successivement de toutes les « villes du Danube, et se rendit enfin maître de tout le cours du « fleuve. » — KOHLRAUSCH, *Histoire d'Allemagne*, III, 69 et 70. Un demi-siècle plus tard, le gain de la bataille de Prague (8 novembre 1620), dû en grande partie à la valeur des troupes wallonnes, amena la fin de l'*Union protestante*, qui, suivant ce

L'an 1547, l'empereur se voyant assez fort de ses troupes seules, il renvoya le comte de Burres au Pays-Bas [1] par le pays de Hesse, qui fut pillé entièrement de son armée [2], puis recerchant ses ennemis, il les attaqua près du fleuve d'Elbe, aux environs de Wittembergues [3] où il les rompit totalement et print prisonnier le duc de Saxe leur général, contre lequel mesmes il prononça incontinent sentence de mort, comme criminel de lèze-majesté [4], laquelle néantmoins, à l'intercession du duc Joachim de Wirtembergues [5]

même historien, « fut aussi peu glorieuse que celle de la Ligue « de Schmalkaldon, et toutes les deux furent dissipées par les « soldats des Pays-Bas, car ce fut avec eux, commandés par le « comte de Buren, que Charles-Quint fut vainqueur de cette « première ligue. » — III, 122.

[1] « L'empereur s'estoit fait accompagner en Allemagne par « les bandes d'ordonnances des comtes de Buren et d'Egmont « et du sieur Frédéric de Sombreffe; elles avoient passé monstre « devant Jehan de Wadripont, à Maestricht, le 22 décem- « bre 1544. » *Audience*, 1111. — Il les garda auprès de lui, ainsi que celles du comte de Brederode, du sieur de Lyere et de Martin Van Rossem; toutes se signalèrent par leur bravoure pendant la campagne de Saxe et à la bataille de Mühlberg. — LE PETIT; ROBERTSON, IV, 15.

[2] M. A. HENNE, *Histoire de Charles-Quint*, VIII, 297.

[3] La bataille se livra le 24 avril 1547, près de Mühlberg, petite ville de la haute Saxe, dans la Misnie, sur l'Elbe, entre Meissen et Torgau, à six lieues de la première et à trois lieues de la seconde; ce ne fut que le troisième jour, après la bataille, que l'empereur se mit en marche sur Wittemberg, capitale de l'électorat, vers laquelle s'étaient retirés les débris de l'armée confédérée. — KOHLRAUSCH, III, 74, 75.

[4] La sentence fut rendue par un tribunal militaire, mais approuvée par l'empereur. — KOHLRAUSCH, loc. cit.; ROBERTSON, IV, 18.

[5] Ulric (et non Joachim), duc de Wurtemberg, n'avait obtenu le pardon de l'empereur, à la fin de 1546, qu'après avoir fait

et de celuy de Clèves[1], elle fut révoquée[2] moyennant ces conditions, accordées par ledit duc de Saxe, à sçavoir :

Que ledit duc de Saxe renonceroit au droit de l'élection de l'empire, et qu'il le remettroit entre les mains de Sa Majesté, avec toutes les dépendances d'iceluy, pour le donner à qui bon lui sembleroit.

Qu'il luy délivreroit toute son artillerie et munitions et lui mettroit és mains la forteresse de Gothe[3] pour la démolir.

Qu'il renoncheroit à toutes confédérations et alliances faictes contre Sadicte Majesté et qu'il n'en feroit plus d'autres.

Qu'il lui feroit cession de tous ses biens, pour donner l'une des parties au roy Ferdinand son frère, et l'autre au duc de Saxe Maurice[4], qui avoit tousjours

amende honorable à genoux, promis obéissance en tout à l'empereur, livré son artillerie et payé 300,000 fl.

[1] Guillaume, duc de Clèves et de Juliers, avait fait la guerre à l'empereur à cause du duché de Gueldres; le 6 septembre 1543, après la prise de Düren et de Juliers, il jura « sincère et « fidèle obéissance à l'empereur », et conclut avec les Pays-Bas une confédération mutuelle, et de bon voisinage. Le 18 juillet 1546, il épousa, à Ratisbonne, Marie d'Autriche, fille de Ferdinand, roi des Romains, et nièce de l'empereur.

[2] KOHLRAUSCH pense que l'empereur ne songeait pas sérieusement à l'exécution de cette sentence, mais qu'il voulait effrayer ceux qui étaient dans Wittenberg; d'un autre côté, suivant un document cité par M. A. HENNE, sans la crainte de la défection de l'électeur Albert de Brandebourg, accouru au camp impérial et qui s'efforça d'amener un accommodement, l'empereur eût fait décapiter sur-le-champ ses prisonniers. — KOHLRAUSCH, III, 76, 77; M. A. HENNE, VIII, 306.

[3] Gotha; Jean-Frédéric de Saxe dut livrer, en outre, la forteresse de Wittenberg.

[4] Maurice, né le 21 mars 1521, fils de Henri le *Pieux*, duc de



tenu son party, à charge toutefois de luy payer cent mille florins, pour une fois et cinquante mille escus par chacun an, à ses enfans.

Et finallement qu'il demeureroit prisonnier en la cour de Sadite Majesté, ou autre lieu, à sa volonté et aussi longtems qu'il luy plairoit.

Et quant aux églises et monastères et autres biens usurpés sur les catholiques, qu'ilz demeureroient aussi à la disposition de l'empereur, lequel néantmoins pour ne le dénuer entièrement de tout, il luy laissoit en Turinge certaines villes et chasteaux.

A l'occasion de ceste deffaite le lantgrave de Hesse se trouva tellement intimidé, qu'il practiqua aussitost sa grâce vers Sa Majesté, par l'entremise du duc Maurice de Saxe son nepveu[1], lequel luy fit avoir à la fin pardon de ses déportemens, pourveu néantmoins d'accomplir ces articles suyvans et non autrement; si comme :

Que ledit lantgrave mettroit sa personne et son pays entre les mains de Sa Majesté et luy demanderoit humblement pardon[2].

Qu'il ne feroit à l'advenir aucunes ligues ou

Saxe, second fils d'Albert le *Courageux*, et de Catherine de Mecklembourg, mourut le 11 juillet 1553, à la suite d'un combat contre Albert, margrave de Brandebourg; il avait épousé Agnès, fille de Philippe, landgrave de Hesse, dont il n'eut qu'une fille, Anne de Saxe, mariée en 1561, à Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et dont celui-ci dut se séparer.

[1] Philippe, landgrave de Hesse, était fils d'*Anne*, fille de Magnus, duc de Mecklembourg; Maurice de Saxe, fils de *Catherine*, sœur de cette princesse, était donc cousin germain et non pas neveu du landgrave, mais il était de plus son gendre.

[2] Voir dans Kohlrausch, III, 78, 79, les détails de cette humiliante cérémonie.



alliances contre Sadite Majesté et qu'il renonceroit à celles qu'il avoit fait auparavant et que désormais il seroit obéyssant à ses édicts.

Qu'il luy payeroit, pour ses dépens de guerre, cent cinquante mille escus.

Que toutes ses citadelles et chasteaux seroient démantelés et démolis, sauf ceux de Zegenheme et de Casselle [1], et ausquels seroit aussi mis garnison de la part de l'empereur.

Qu'il livreroit au pouvoir de Sadite Majesté toute son artillerie, pour en disposer à sa discrétion.

Qu'il contribueroit de gens et d'argent, comme les autres princes d'Allemagne, à la guerre de Turquie.

Et que ses enfans et les Estats de son pays jureroient et signeroient pareillement les conditions de ce traicté.

Par ainsi l'empereur, de ceste seule victoire, se trouva maistre, en peu de temps, de tous les hérétiques d'Allemagne, car le duc de Saxe et le lantgrave de Hesse estant sous sa puissance, avec le duc de Brunsvicque qui fut aussi prisonnier et précédemment le duc de Wirtembergues et le comte Palatin, repentans d'avoir tenu le party des rebelles, s'estant réuny à Sadite Majesté, ils furent délaissés, après ceste perte, de tous les autres princes et villes protestantes, leurs confédérés, ainsi que les Athéniens le furent de leurs partisans, après qu'ils eurent perdu la bataille en Sicile contre les Siracusains. Et ne fut du depuis veue aucune suite d'esmotion, en ceste rébellion.

[1] KOHLRAUSCH affirme que les fortifications de Zigenhain et de Cassel furent rasées, aussi bien que celles des autres places fortes du landgraviat de Hesse.



Mêmes les Bohémois, qui semblablement estoient lors sur le poinct de se souslever de nouveau contre leur prince, s'en tindrent coys et s'en appointèrent avec le roy Ferdinand [1], qui occasionna l'empereur, après avoir transféré le droict d'élection de l'empire, au duc Maurice de Saxe, avec toutes les appartenances d'icelluy, hormis les villes réservées [2] et à condition d'aller à faute d'enfans masles, à son frère Auguste et ses fils, de retourner en ses Pays-Bas, emmenant quant et luy [3] ses deux prisonniers le lantgrave de Hesse qu'il envoya à Malines [4], sous bonne garde, et le duc Frédéric de Saxe, lequel il retint tousjours chez luy jusques l'an 1551, qu'il le mit en liberté.

Ce trouble demeura, par ces bons offices, appaisé jusques l'an 1551, que lors le roy de France [5] s'estant résouz de renouveller la guerre contre l'empereur, fit des alliances secrettes avec ces protestans d'Alle-

[1] Les Bohémiens s'étaient alliés avec les princes protestants, et avaient formé une association nombreuse pour la défense de leur antique constitution ; une armée de 30,000 hommes, réunie pour appuyer leurs demandes, se dissipa à la nouvelle de la bataille de Mühlberg. Ferdinand abolit plusieurs priviléges, restreignit les autres et changea la constitution à son gré; des promoteurs de l'association, les uns furent mis à mort, d'autres furent condamnés au bannissement, ou à la confiscation de leurs biens, de sorte qu'à l'arrangement ou à la soumission de la Bohême succéda un véritable asservissement politique et religieux.

[2] Les villes situées en Thuringe.

[3] Avec lui.

[4] Le landgrave fut détenu d'abord au château d'Audenarde et amené à Malines en 1550.

[5] Après la mort de François Ier (31 mars 1547), son successeur, Henri II, ne tarda pas à manifester des sentiments hostiles à l'empereur.

magne, qui ayant pareillement attiré le duc Maurice de Saxe, à cause du mescontentement qu'il avoit de la détention si longue du lantgrave son oncle [1], quoy que toutes les conditions de sa réconciliation estoient accomplies, se remirent à se vouloir de rechef esmouvoir. Et de fait, aussi tost après la guerre de France ouverte et publiée [2], ledit duc Maurice usant de ceste occasion, se mit en campagne, accompagné de Guillaume de Hesse, fils du lantgrave [3] et des ducs de Mekelbourg [4] et de Brandembourg [5], et sans avoir esgard à tant de bénéfices receus, il commença de faire la guerre aux villes libres et impérialles de Sueve [6] et de là aux autres prochaines et desquelles

[1] La captivité de son beau-père et la position fâcheuse des protestants d'Allemagne ont, sans doute, influé sur les résolutions de Maurice de Saxe, mais ce ne sont pas là les seuls motifs qui l'ont porté à payer l'empereur de la plus noire ingratitude, en s'alliant à ses ennemis et en lui faisant une guerre acharnée. — KOHLRAUSCH, III, 84; ROBERSTON, III, 212; IV, 54, 55.

[2] La déclaration de guerre fut publiée, en due forme, dans les villes des Pays-Bas, le 26 septembre 1551. — M. A. HENNE, IX, 145.

[3] Guillaume de Hesse, dit le *Sage*, fils aîné du landgrave Philippe de Hesse, et de Christine, fille de Georges, duc de Saxe, né le 14 juin 1533, mort le 25 août 1592.

[4] Jean-Albert, duc de Mecklembourg, né le 22 décembre 1525, fils aîné d'Albert, dit le *Bel*, et d'Anne, fille de Joachim I[er], électeur de Brandebourg, introduisit le protestantisme dans ses Etats et mourut le 2 février 1576.

[5] Georges-Frédéric de Brandebourg, né le 5 avril 1539, fils de Georges, dit le *Débonnaire*, marquis d'Anspach, duc de Jagendorff, et de sa troisième femme, Émilie de Saxe, fille de Henri le *Pieux* et de Catherine de Mecklembourg; Émilie de Saxe était la sœur de Maurice; le jeune margrave Georges Frédéric de Brandebourg était neveu de ce prince et en outre, son pupille, ayant perdu son père, le 27 décembre 1543.

[6] La Souabe.

en ayant prins aucunes, il y mit pour plus grande seureté les protestans dedans et en déchassa les magistrats catholiques.

Le roy de France, de l'autre costé, pour le seconder [1] et départir [2] les forces de l'empereur en divers lieux, il envoya en mesme temps vers la Loraine, son connestable de Montmorency [3], lequel se saisit de Verdun et autres villes de l'empire, et ayant obtenu passage de ceux de Mets, pour passer plus avant au secours des princes révoltez, il s'en empara pareillement à l'aide d'aucuns bourgeois de la ville, qui estoient de son intelligence.

L'empereur qui estoit à Insprugue [4], sur la certitude de ceste nouvelle rébellion, amassa à la haste plusieurs troupes, avec lesquelles il s'avança tousjours vers l'armée du duc Maurice, en attendant ses autres forces, qu'il avoit commandé de le venir joindre, lesquelles néantmoins n'ayant peu le suyvre si tost, il fut contraint de remuer et se retirer vers Carinte [5]

[1] Un traité d'alliance entre le roi de France et les princes protestants fut signé le 5 octobre 1551. — ROBERTSON, IV, 81.

[2] Diviser.

[3] Anne de Montmorency, fils de Guillaume et d'Anne Pot, grand maître et connétable de France, fut fait prisonnier à Saint-Quentin (10 août 1557) par les chevau-légers belges, commandés par le comte d'Egmont. — *Mémoires de Fery de Guyon*, 138; *Bulletins de la commission royale d'histoire*, troisième série, I, 442.

[4] Charles-Quint s'était établi à Inspruck, à la fin de l'année 1551; cette résidence lui avait paru commode pour observer les opérations du concile réuni à Trente et les progrès de la guerre de Parme, sans perdre de vue ce qui pourrait se passer en Allemagne.

[5] L'empereur se réfugia à Villach, dans la Carinthie. — MIGNET, *Abdication de Charles-Quint*, 42.

et s'y tenir pour les attendre, à raison de la puissance de ses ennemis, qui cependant redoutant le chocq d'un si grand nombre de gens, qui marchoient pour s'unir à sa petite armée, trouvèrent les chemins d'une paix, pour laquelle Sa Majesté promit, endedans quelque tems convenu, de mettre en liberté ledit lantgrave de Hesse, et le duc Maurice et ses associez firent promesse, de leur part, de renoncer à leurs alliances et nommément à celle du roy de France et de congédier de plus tous leurs soldats et gendarmerie [1].

Tandis, toutes ces grandes forces s'estant ramassées en un, souz la conduite du duc d'Albe, son général, et luy descendu à Augsbourg, il traversa une grande estendue de ces cartiers d'Allemagne et en donna belle peur aux protestans, qui ne se sçavoient qu'imaginer de ceste promenade et doutoient fort que Sa Majesté ne les voulut punir de leur dernière audace, nonobstant l'accord qu'ilz en avoient fait; mais après avoir achevé son circuit et les intimidé suffisamment, par la monstre d'une si puissante armée, il se jetta dans le pays de Lorraine, où il se campa devant la ville de Mets, laquelle toutesfois il quitta par après, pour les incommoditez de la saison et la multitude des malades de son armée [2].

Or, d'autant que nonobstant tous ces devoirs faicts

[1] Voir sur le traité conclu à Passaw, le 2 août 1552, MIGNET, *Abdication de Charles-Quint*, 48, 49 et 50; M. A. HENNE, IX, 289.

[2] Le siége de Metz, commencé le 19 octobre 1552, dut être levé le 1er janvier 1553; voir les détails de cette déplorable entreprise au IXe volume, 312 à 382, de l'*Histoire de Charles-Quint*, par M. A. HENNE.



par ce bon empereur, les hérésies ne laissoient de se dilater et s'estendre journellement, et que mesme le Pays-Bas et la France qui avoient tousjours été exempts de ces infections, commencèrent pareillement à s'en ressentir l'an 1561[1], et principallement depuis l'accroissement de l'hérésie de cest usurpateur de la chaire de Genève, Jean Calvin, natif de Noyon, qui y avoit aussi, dès l'an 1534, jetté son venin nouveau, le concile de Trente, encommencé dès l'an 1545, sous ledit empereur Charles cinquiesme, fut par ceste occasion, pour éviter à plus grands inconvéniens et misères, consommé et confirmé l'an 1563, par le pape Pie IV, avec plusieurs ordonnances et règlemens proufitables contre ces erreurs[2].

[1] En fixant l'introduction de la réforme dans les Pays-Bas à l'année 1561, l'auteur commet une étrange erreur : sans parler ici des sectes que l'on voit poursuivies et condamnées, pendant le XV[e] siècle et au commencement du XVI[e], il suffira de rappeler que le 22 mars 1521, un édit de Charles-Quint ordonna de brûler les livres de Luther; un autre édit du 8 mai de la même année, prononça la confiscation des biens des schismatiques de toute condition; ce ne fut que le prélude de mesures plus rigoureuses : bientôt les supplices par le glaive, par le feu et les tortures de toute espèce commencèrent; les placards sur « le faict « des hérésies » se multiplièrent, en redoublant de rigueur et de cruauté, pour amener enfin l'explosion des troubles. Les documents, sur ce triste sujet, abondent aux archives du royaume; les écrits imprimés sont également nombreux; nous nous bornerons à citer ici les *Mémoires de Jacques de Wesenbeke*, édités pour la Société par M. C. RAHLENBECK; les *Mémoires de Francisco de Enzinas*, annotés et publiés par M. CH.-AL. CAMPAN; les *Mémoires anonymes sur les troubles des Pays-Bas*, édités par MM. BLAES et HENNE; enfin, l'*Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, par ce dernier, qui présente le tableau complet de la réforme dans les Pays-Bas, pendant la première moitié du XVI[e] siècle, IV, 273, IX, 5, X, 220.

[2] Le concile de Trente fut clos le 3 décembre 1563.

Ce néantmoins bien que le roy d'Espagne Philippe II l'eut accepté et le fait aussi tost observer en ses pays, et que les catholiques de France, après la bataille de Drœux[1], qu'ils gaignèrent contre ces hérétiques françois, eussent permis, à raison de la minorité du roy, la liberté de conscience[2], si est ce que l'un et l'autre estat ne demeurèrent pourtant sans en estre troublez bien grandement et en endurer aussi des estranges remuemens de guerre; car quant au Pays-Bas la playe qui en coule encore présentement, en donne assez de tesmoignage de soy mesmes, et comme il se voira cy-après et pour la France, les Huguenots s'estant derechef, sous le règne du roy Charles IX, remis en armes avec ceux du Pays-Bas l'an 1567, ils eurent pareillement, contre les catholiques, des combats admirables et signamment audit an, près de Sainct-Denis, avec le connestable de France qui

[1] Philippe II aspirait à l'honneur d'être, dans toute l'Europe, le champion de l'inquisition, encore plus que celui de l'Église; aussi ne se bornait-il pas à employer la menace, pour engager Catherine de Médecis à publier, en France, les canons du concile de Trente et à recommencer les persécutions contre les huguenots, comme au temps de François Ier et de Henri II, il envoya au secours des catholiques de la Guyenne, commandés par Blaise de Montluc, treize compagnies d'infanterie espagnole, qui assistèrent à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562. — De Thou, l. XXVIII, *Mémoires de Condé*, II, 210; *Commentaires de Montluc*, l. V, 256; *Mémoires de Gaspard de Saulx-Tavannes*, 290.

[2] Le traité entre la reine-mère et le prince de Condé, signé le 12 mars 1563 et publié le 19, à Amboise, sous forme d'édit, accordait aux seigneurs hauts-justiciers, le libre exercice de la religion réformée, dans l'étendue de leurs seigneuries, et aux nobles dans leurs maisons; aux bourgeois la liberté de conscience et d'assister aux cérémonies du culte réformé dans une ville de chaque bailliage. — De Thou, l. XXXIV, 405.

demeura maistre de la campaigne[1]; puis l'an 1569 à Jarnac[2] et à Montcontour, où ils furent taillés en pièces, à l'aide du secours belgeois, conduit par le comte Pierre Erneste de Mansfelt[3] et en après à Saint-Gemme l'an 1570[4], auquel lieu ayant eu leur revange sur les catholiques, par l'assistance des protestans d'Allemagne, la paix s'en ensuyvit[5] et ob-

[1] 10 novembre 1567; le connétable mourut le lendemain de ses blessures — DE THOU, XLII, 22-26.

[2] 13 mars 1569. — DE THOU, XLV, 172-176.

[3] 3 octobre 1569. — SISMONDI, *Histoire des Français*, XIII, 207, 208.

« En 1569 il (le comte de Mansfeld) alla, par ordre exprès de « S. M. avec deux régiments d'infanterie wallonne et 2,000 che- « vaux noirs-harnas, divisés en quatre cornettes, au secours du « roi de France; et ayant reçu, par écrit, l'ordre de livrer ba- « taille, il le fit et remporta la victoire à la journée de Mont- « contour, au commencement d'octobre de la même année. A « cette occasion, le roi Charles lui écrivit (ce dont il ne veut pas « se persuader), que lui seul lui avoit conservé son Etat et sa cou- « ronne par cette victoire qu'il avoit plu au ciel de lui accorder. » — *Lettre du comte Pierre-Ernest de Mansfelt à l'infante Isabelle, et relation de ses services*, 31 *juillet* 1600. *Bulletins de la commission royale d'histoire, deuxième série*, IX, 210.

« Le comte de Mansfeld s'étoit vaillamment conduit, et méri- « toit toute récompense, ainsi que les troupes... » — *Lettre du cardinal de Lorraine à Philippe II, tirée des Archives de Simancas, et citée par* CAPEFIGUE, *Histoire de la Réforme*, II, 140.

[4] François de la Noue, après avoir battu l'armée catholique à Saint-Gemme, le 15 juin 1570, prit Luçon, Fontenay, Oléron, Marenne, Soubize et Brouage; à la prise de Fontenay, il perdit le bras gauche et le remplaça par un appareil qui lui fit donner le surnom de *Bras de fer*.

[5] La paix, publiée à Saint-Germain en Laye, le 8 août 1570, accordait aux huguenots, comme places de sûreté, La Rochelle, Montauban, Cognac et la Charité; elle leur donnait, en outre, le droit de récuser, en tout ou en partie, la juridiction de quelques parlements; elle confirmait, enfin, les conditions stipulées dans les traités précédents.

tindrent continuation de la liberté de conscience de Sa Majesté Chrétienne, laquelle néantmoins du depuis, pour mémoire éternelle de la punition de leur outrecuidance et leur oster d'oresnavant la hardiesse et le pouvoir de s'esmouvoir encore, il en fit faire, dans Paris, un massacre général, le jour de Sainct-Barthélemy de l'an 1572 [1]; et par après la chance s'estant retournée, pour ce que le roy de France Henry III, successeur dudit Charles IX, n'ayant aucuns enfans [2], voulut dénommer pour son successeur, à la couronne, le roy de Navarre Henry, comme son prochain et légitime héritier, quoy qu'il fut hérétique de religion, les princes et les Estats catholiques furent eux-mêmes forcez de prendre les armes, contre luy l'an 1587, pour divertir [3] ce malheur [4].

[1] Le zèle religieux de l'auteur l'entraîne à donner à l'affreux massacre du 24 août 1572 une approbation refusée par les contemporains, même catholiques. — SISMONDI, *Histoire des Français*, XIII, 285.

[2] Henri III avait épousé, le 15 février 1575, Louise de Lorraine, née le 30 avril 1553, morte sans postérité, au château de Moulins, le 29 janvier 1601; elle était fille de Nicolas de Lorraine, duc de Mercœur, comte de Vaudémont, et de Marguerite d'Egmont, fille de Jean IV, comte d'Egmont, et de Françoise de Luxembourg, créée princesse de Gavre par Charles-Quint; Marguerite était sœur de Lamoral, victime de Philippe II.

[3] Détourner le malheur d'avoir un roi hérétique.

[4] L'auteur, en s'écartant de l'ordre chronologique, jette la confusion dans son récit; deux mois avant la mort de son frère, le duc d'Alençon, arrivée le 18 juin 1585, Henri III avait déclaré publiquement que le roi de Navarre était son seul et unique héritier; en même temps, le manifeste de la Ligue, publié par le cardinal de Bourbon, proclamait que : « Ce royaume très-chrétien « ne souffriroit jamais régner un hérétique » ; immédiatement les ligueurs avaient tenté de s'emparer, à main armée, des princi-

Et comme il continua en cecy et que de plus il eut fait massacrer à ce sujet le duc de Guise et le cardinal son frère [1], il en fut tué d'un cousteau au pont Saint-Claude [2] l'an 1589 [3] par Jacques Clément, dominicain, qui trouva moyen de l'aboucher, souz prétexte de luy communiquer quelque secret important, ce qui causa encore plusieurs combats entre eux [4]; si bien que les catholiques en furent entre autres deffaits à Yvry et le comte Degmont, y envoyé de la part du roy catholique, tué avec plusieurs de ses gens [5], et que d'avantage le duc de Parme en

pales villes du royaume ; attaqué par la Ligue, menacé par les huguenots, Henri III chargea Catherine de Médicis de traiter avec le duc de Guise ; les négociations aboutirent, le 7 juillet, au traité de Nemours, qui révoquait tous les édits de tolérance portés en faveur des protestants ; ce traité et l'excommunication du roi de Navarre et du prince de Condé, prononcée en termes violents et injurieux, firent éclater la huitième guerre civile, dite des *Trois Henris* (juillet 1585). Les armées du roi et de la Ligue étaient réunies contre les huguenots, lorsque le 20 octobre 1587, ces derniers gagnèrent la sanglante bataille de Coutras, à laquelle prirent part 400 lances des Pays-Bas et 2000 hommes de pied italiens, envoyés au secours de la Ligue, par le duc de Parme. — SISMONDI, XIV, 110 à 118; J. DE SERRES, 76.1

[1] Il existe plusieurs relations de l'assassinat du duc de Guise et de son frère le cardinal, exécuté le 23 et le 24 décembre 1588, pendant l'assemblée des États-Généraux, à Blois. — L'ETOILE, *Journal de Henri III*, 375; P. CAYET, *Chronique novenaire*, 82, CAPEFIGUE, *Histoire de la Réforme*, IV, 105.

[2] Au pont de Saint-Cloud.

[3] Le mardi 1er août 1589. — L'ETOILE, 407; P. CAYET, 159.

[4] Les ligueurs et les huguenots.

[5] 14 mars 1590. Philippe d'Egmont, prince de Gavre, chevalier de la Toison d'or, gouverneur de l'Artois, avait été nommé, le 30 décembre 1589, chef et général des bandes d'ordonnances *Audience*, 1122. Il était fils aîné de Lamoral d'Egmont et de Sabine de Bavière : né en 1558, il épousa, le 29 septembre 1579,

fut contraint d'aller, par deux fois, à l'aide des villes de Paris et de Rouen, siégez de ce roy Navarrois [1] et contre lequel cela se démena tousjours de la façon

Marie de Hornes, chanoinesse de Sainte-Waudru, fille de Martin, comte de Hornes, vicomte de Furnes et de Bergues-Saint-Winoc, baron de Pamele et de Gaesbeek, seigneur de Hondschoot, de Houtkercke, de Braine-le-Château, de Hees et de Leende, et d'Anne de Croy, fille unique d'Antoine de Croy, seigneur de Sempy, et d'Anne Van der Gracht, vicomtesse de Furnes, dame de Stavele, etc. Il périt sans postérité, à peine âgé de 32 ans. — *Voir*, sur la carrière de ce personnage, *Mémoires anonymes* (publication de la Société), I, 167, IV, 320. et passim: *Mémoires de Champagney*, 306; MM. HENNE et WAUTERS, *Histoire de Bruxelles*, I, 445, 504, 513, 524; M. GOETALS, *Dictionnaire généalogique et héraldique*, v° *Hornes*, *Gaesbecke-Houtkercke*; P. CAYET, *Chronique noven.*, 235-237; *Mémoires de la Ligue*, IV, 235; CAPEFIGUE, *Histoire de la Réforme*, IV, 207-210 : cet écrivain commet un singulier anachronisme, en nommant « *gardes wallonnes* » les troupes conduites par le comte d'Egmont!

[1] La première expédition du prince de Parme (août à novembre 1590) eut pour résultat la levée du siége de Paris, formé par Henri IV, la prise de Corbeil et de Lagny; la seconde, commencée au mois de janvier 1592, se termina en juillet par la levée du siége de Rouen, la prise de Caudebec et divers autres succès remportés sur le roi; le prince se disposait à en faire une troisième, quand la mort le surprit à Arras, le 3 décembre 1592. Les troupes des Pays-Bas, que les historiens français désignent presque toujours sous le nom d'Espagnols, prirent une part glorieuse à « ces voyages en France »; les bandes d'ordonnances et les régiments wallons, commandés par Charles de Croy, prince de Chimay, Emmanuel de Lalaing, marquis de Renty, Jacques de Hennin, comte de Boussu, Robert de Ligne, baron de Barbançon, Claude de la Bourlotte et autres, se distinguèrent particulièrement. — *Archives générales*, *Audience*, 1123 et 1124; P. CAYET, *Chronologie noven.*, 259, 266, 267, 268, 272, 273, 395 et 444; BENTIVOGLIO, *Guerre de Flandre*, III, 212-249, 270-327; SISMONDI, *Histoire des Français*, XIV, 396, 404, 435; CAPEFIGUE, *Histoire de la Réforme*, IV, 207, etc., V, 14-23.

jusques à sa conversion à la foy catholique l'an 1593, qui le fit accepter à roy, sans plus de contredit [1].

Les Bohémois partant [2], ennemis de nostre saincte foy et de la maison d'Austrice, pour les raisons devant dites, ayant pour supprimer totallement l'une dans leurs pays [3] et s'esmanciper de l'autre, recommencé ceste révolte l'an mille six cens dix-huict, contre l'empereur Matthias [4], Sa Majesté fit soudain tous ses

[1] Henri IV se convertit au catholicisme le 25 juillet 1593, mais il ne fut réellement en possession du pouvoir royal qu'à la fin du mois de mars 1594, après son entrée dans Paris.

[2] *Partant*, donc.

[3] Voir sur les causes du soulèvement de la Bohême (23 mai 1618) et la conduite de l'empereur Mathias : CLAUDE MALINGRE, *Histoire générale de la rébellion de Bohême*, Paris, 1623; SCHILLER, *Histoire de la guerre de trente ans;* SISMONDI, *Histoire des Français*, XV, 405 et suivantes; KOHLRAUSCH, *Histoire d'Allemagne*, 108 et suivantes; M. le comte DE VILLERMONT, *Tilly, ou la guerre de trente ans*, 1618 à 1632, I, 47 à 95.

[4] L'archiduc Mathias, né en 1557, était le second fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint : en 1577, poussé par l'ambition et répondant à l'appel d'une fraction de la noblesse belge, il vint dans les Pays-Bas et fut élu gouverneur général par les Etats; dépourvu d'expérience et de capacité, cherchant tour à tour l'appui du prince d'Orange, du roi, ou des Etats, il joua le plus triste rôle et dut quitter nos provinces, déçu dans ses espérances et complétement déconsidéré. A peine de retour en Allemagne, il visa, mais en vain, au trône de Pologne; de 1594 à 1597, il défendit assez mal la Hongrie contre les Turcs. En 1606, il conclut avec Botskaï une paix garantissant l'égalité des droits entre les catholiques et les protestants de Hongrie et une trêve de vingt ans avec les Turcs; le refus de l'empereur Rodolphe de ratifier ce traité, le porta à recourir aux armes; la Hongrie, l'Autriche et la Moravie lui prêtèrent foi et hommage; il marcha sur Prague à la tête d'une armée et força l'empereur à lui céder la souveraineté de ces pays (27 juin 1608). L'année suivante, les Etats de Bohême obtinrent de Rodolphe la fameuse lettre impériale ou de majesté, qui accor-

efforts de les remettre en leurs devoirs pour esteindre les premières flammes de ce feu, et prévenir, par ce moyen, aux malheurs d'une guerre si pernicieuse. Elle fit, pour cest effect, plusieurs protestations de sa bonne volonté, avec des propositions des moyens les plus raisonnables qu'il se pouvoit imaginer, à fin de faire recognoistre comme toutes ses intentions n'estoient que d'accommoder ce trouble, à quel prix que ce fut ; et pourquoy il ne demeura aucun expédient qu'il ne leur en fit communication, par plusieurs pourparlers et conférences, pour les induire à quelque paix, laquelle sans doute se fust ensuyvie dez son vivant, si les rebelles eussent tant soit peu contribué de leur part, et correspondu aux saincts désirs de leur prince : mais n'ayant condescendu en aucun accommodement[1], ceste sédition demeura en son entier jusques après sa mort, en sorte que les partialitez et désordres se continuèrent du depuis tousjours en accroissant.

L'archiduc Ferdinand, après son trespas, estant

dait aux protestants la liberté de conscience, l'université de Prague, le droit de bâtir des temples et des écoles et d'élire des *défenseurs* des libertés civiles et religieuses. Dans le but d'assurer le royaume de Bohême à l'archiduc Léopold, son cousin, archevêque de Passaw, l'empereur rassembla des troupes ; leurs excès et leurs ravages soulevèrent l'indignation générale. Les Bohémiens prirent les armes et appelèrent Mathias à leur secours ; abandonné par ses troupes, trahi par tout le monde, Rodolphe se résigna à céder la couronne de Bohême à son frère (23 mai 1611); il mourut le 23 janvier 1612. Mathias fut élu empereur, le 13 juin 1612, et mourut le 20 mars 1619.

[1] Les écrivains catholiques prétendent que les électeurs et les princes de l'empire avaient offert leur médiation, qui fut repoussée par les Bohémiens. — MALINGRE, 53.



succédé à l'empire et au royaume de Bohême[1], il se mit aussi, à l'instant que le gouvernemeut luy fut escheu, à recercher, à l'exemple de son prédécesseur, tous les chemins d'une paix avec ses rebelles[2].

Il confirma leurs priviléges, et leur promit de les maintenir en leurs franchises et libertez, faisant offre d'avantage de leur en donner d'autres, avec abolition générale de tous leurs excez et attentats, pensant pareillement dissiper cette importante sédition et garantir son peuple d'une ruine sanglante qu'il voyoit prochaine, mesmes pour faciliter les effects de ses bons desseins, il commit aucuns des plus grands de son empire pour vaquer continuellement à la pacification de ces différens.

[1] Ferdinand fut élu empereur le 28 août 1619; dès le 29 juin 1617, il avait été couronné roi de Bohême et proclamé roi de Hongrie, le 1er juillet 1618; l'empereur Mathias, à qui il avait promis de laisser le pouvoir suprême dans ces divers États, lui destinait la couronne de roi des Romains. — C. MALINGRE, 41, 42. MICHEL LAVASSOR, *Hist. de Louis XIII*, I, 717; II, 25, 26.

[2] Les intentions conciliantes de l'archiduc Ferdinand se manifestèrent d'une étrange façon : dans un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, il avait fait le vœu solennel de ne prendre aucun repos avant d'avoir extirpé l'hérésie, et il avait obtenu du pape la bénédiction de son entreprise; au mépris de l'édit de tolérance, donné par son père aux protestants de Styrie, de Carniole et de Carinthie, qui formaient les deux tiers de la population, il avait refusé la liberté de conscience à ces provinces; il détruisit les temples et punit les dissidents d'exil et de confiscation; plus tard, il fit entrer, au conseil de Bohême, Martinitz et Slavata, qui avaient refusé de signer la lettre de majesté et s'étaient signalés par la persécution de leurs vassaux protestants; enfin, dans une lettre très connue, il poussa Mathias à la répression violente du soulèvement de la Bohême, causé par la démolition de deux temples protestants, construits en vertu de la lettre de majesté. — SCHILLER, KOHLRAUSCH.

Tous ces essais néantmoins furent semblablement sans expédition, car ces révoltez n'en firent aucun estat; au contraire passant par dessus toutes considérations, nonobstant tant de belles offres, ils auroient dez le... mars 1619[1], pris ouvertement les armes, faict déclarer l'élection dudit empereur Ferdinand nulle[2], et à cest effect, jetté plusieurs imprimez diffamatoires pour invalider l'authorité de son droit et authoriser leur rebellion; si que Sa Majesté fut contrainte[3] par tant de dissolutions effrenées sans espérance d'aucune résipiscence, de prendre la rigueur és mains et de commander au comte de Busquoy[4], son lieute-

[1] Les États de Bohême sur l'avis des levées de troupes faites aux Pays-Bas, pour l'empereur, ordonnérent le 27 mars 1619 à tous les Bohêmes, âgé de 20 ans, de prendre les armes. — *Mercure françois*, V, 1618, 219. C. MALINGRE, 57.

[2] L'auteur anticipe sur les faits : les États de Bohême annulèrent l'élection de Ferdinand, comme roi de ce pays, le 17 août 1619; la diète de Francfort l'éleva au trône impérial le 28 du même mois. — KOHLRAUSCH, III, 120. SCHILLER, 85.

[3] L'hiver avait suspendu les hostilités commencées au printemps de 1618, elles furent reprises au mois de mars 1619 : le comte de Thurm traversa la Moravie, franchit les frontières d'Autriche et occupa les faubourgs de Vienne; il se disposait à assiéger la ville, quand un corps de l'armée impériale le força a se retirer et à courir défendre la Bohême contre une attaque imminente des impériaux, cantonnés à Budweys, où ils attendaient les troupes envoyées des Pays-Bas.

[4] Charles-Bonaventure de Longueval, comte de Bucquoy, baron de Vaulx, seigneur de Rosenberg, né en 1570, était fils de Maximilien de Longueval, seigneur de Vaulx, et de Marguerite de Lisle, dame de Fresne, fille d'Adrien de Lisle et d'Hélène de Bourgogne-Bredam. Maximilien de Longueval avait été récompensé des services rendus au parti royal, par l'érection de la terre de Bucquoy en comté (lettres-patentes du 20 juin 1580); il fut blessé mortellement à côté d'Alexandre Farnèse, au siége de Tournai, le 7 décembre 1581; le prince le pleura comme un ami,

nant-général, de mettre ses troupes en campagne, affin de pouvoir poursuyvre, à toutes restes, ces séditieux et s'efforcer de les ranger par les armes au dëvoir de leur obéyssance.

et reportant sur le fils l'amitié qu'il avait vouée au père, il donna à Charles de Bucquoy, malgré son jeune âge, la compagnie ordinaire d'infanterie wallonne, dite de Charles-Quint, commandée par son père, et la *gavenne,* ou grande louveterie d'Artois ; il l'appela ensuite à l'armée et développa, par ses leçons et par ses exemples, les heureuses dispositions du jeune comte, pour l'art de la guerre : dès 1597 il est colonel d'un régiment d'infanterie wallonne et le commandement important d'Arras lui est confié : il signale sa bravoure et ses talents militaires à la défense d'Amiens, assiégé par Henri IV ; l'année suivante, il était gouverneur d'Emmerich, lorsque, entraîné par sa bouillante valeur, il est attiré dans une embuscade et fait prisonnier ; il ne récupéra sa liberté qu'au prix d'une forte rançon ; il assista à la bataille de Nieuport et reçut à la tête de son régiment plusieurs blessures graves (1600). La valeur, l'expérience et l'activité qu'il déploya pendant le long siége d'Ostende, montrèrent qu'il était digne des premiers emplois ; aussi fut-il nommé général de l'artillerie à la place de don Louis de Velasco, et récompensé de ses éminents services par le collier de la Toison d'or. Lorsque Spinola résolut de porter la guerre au cœur des Provinces-Unies (1605), il chargea Bucquoy de bâtir le fort de Keiserwert, destiné à assurer le passage du Rhin : il garda ce fort à la tête de 6,000 fantassins et de 500 reistres, puis reçut la mission d'assiéger Waectendonck ; il s'en acquitta avec son ardeur ordinaire, et bientôt la ville et le château furent en sa possession. Dans la campagne de 1606, il commandait un corps de 10,000 hommes d'infanterie et de 1,200 chevaux ; il menaça d'abord Nimègue et le port de Schenck, il prit ensuite une part glorieuse au siége de Rhinsberg et vint au secours de Groll, deux faits d'armes des plus brillants de ces guerres. Après une lutte de près d'un demi-siècle, le désir de la paix était vif de part et d'autre ; la trêve de 1609 vint enfin le satisfaire et condamner Bucquoy au repos. En 1610, il fut chargé d'aller offrir à Marie de Médicis les compliments de condoléance des archiducs, sur la mort du roi Henri IV ; l'année suivante, il accompagna Spinola au couronnement de l'archiduc Mathias, roi de

La résolution de ces peuples rebelles estoit tellement arrestée, que tous les remuemens des forces de l'empereur ne leur donna aucun empeschement en leurs desseins. Ce fut lors qu'ilz se renforcèrent d'alliances et redoublèrent leur amas de soldats, à leur conservation; mesmes pour se mieux maintenir en cecy, ilz pensèrent de choisir à roy quelque autre prince, au désavantage de Sa Majesté; ce qu'ilz firent quelques mois suyvans, de Frédéric, comte palatin du Rhin [1], lequel poussé d'une ambition démesurée, osa

Bohême; il se rendit ensuite à la cour d'Espagne, afin de féliciter Philippe III du mariage de son fils avec Isabelle de France. Le 25 mars 1613, il succéda à Charles de Croy, duc d'Arschot, prince de Chimay, dans les hautes et importantes fonctions de grand bailly, capitaine général et gouverneur du comté de Hainaut. C'est pendant une mission qu'il remplit, en 1614, auprès de l'empereur Mathias, que celui-ci résolut de le prendre à son service, avec le grade de maître de camp général; toutefois le contrat d'engagement, très favorable à Bucquoy, ne fut signé que le 13 juillet 1618; le mois suivant, il quitta les Pays-Bas, qu'il ne devait plus revoir.

Ces mémoires ne relatent qu'une partie des services qu'il rendit à la maison d'Autriche et que l'empereur récompensa par le don des seigneuries de Gratzen, Rosenberg et Schumberg. A des talents militaires hors ligne, le comte de Bucquoy joignait une vaillance chevaleresque et souvent téméraire. « Il possédait, « dit le prince de Ligne, toutes les qualités de la figure et exer« çait sur le soldat le prestige que produit ordinairement une « belle taille, l'air gai, confiant et ouvert, de beaux traits et « même le son de la voix. » Après la bataille de Nieuport, il avait épousé Marie-Madeleine de Biglia, fille de Balthazar de Biglia, et de Marie de Visconti. — STRADA, lib. IV, anno 1581; BENTIVOGLIO, *Guerres de Flandre*, IV; *Nobiliaire des Pays Bas*, 1686-1762, 60 à 68.

[1] Frédéric V, duc de Bavière, électeur et comte palatin du Rhin, né le 16 août 1596, était fils de l'électeur Frédéric IV et de Louise-Julienne, fille de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et de Charlotte de Bourbon-Montpensier; il succéda à son père

les seconder recevant ceste élection et appuyé de plusieurs potentats d'Allemagne[1] du prince de Transilvanie[2], des Hongrois[3] et autres ses confédérés, eut de plus l'asseurance de prendre la possession dudit royaume de Bohême et de tascher, par toutes voies, de terrasser avec eux les forces de l'empire, pour se rendre paisible possesseur de sa nouvelle couronne, à quoy toutefois il n'a sceu parvenir.

Le comte de Busquoy, ensuite du commandement de Sa Majesté, sçachant combien il est important d'estre diligent en telles exécutions premières, ne fit manque aussitôt de cercher les meilleurs expédiens d'attaquer ses ennemis, mais comme la rebellion de ce pays estoit universelle, leur armée se trouva si forte, qu'il luy fut de nécessité, avant que d'entreprendre quelque bonne expédition, de

le 9 septembre 1610; il épousa le 14 février 1613, Élisabeth, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et d'Anne de Danemark; élu roi de Bohême le 27 août, il fut couronné le 14 novembre 1619. — MALINGRE, 217 à 225. MICHEL LEVASSOR, *Hist. de Louis XIII*, II, 141.

[1] Frédéric avait été encouragé à accepter la couronne de Bohême par ses parents, le duc de Bouillon et le prince d'Orange, et par l'assemblée des princes unis, tenue à Rottenberg, en septembre 1619; il comptait sur l'appui de la Suède, du Danemark, de la Hollande, de Venise, de son beau-père le roi d'Angleterre et même du roi de France. — *Mercure françois*, VI, 141.

[2] Bethlem Gabor ou Gabriel Bethlem s'était emparé, en 1613, de la souveraineté de Transylvanie, après avoir fait assassiner le prince légitime, Gabriel Bathori. Visant à la conquête de la Hongrie, il s'allia, en 1619, aux Bohêmes révoltés contre Ferdinand. — MALINGRE, 199. SCHILLER, *Histoire de la guerre de trente ans*. MICHEL LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, I, 201.

[3] Les Hongrois ne traitèrent pas tous avec les Bohémiens, une partie prit les armes pour Ferdinand contre Bethlem Gabor. — MALINGRE, 210.



se tenir dans Bouduits[1], bonne espace de tems pour y attendre les renforcemens de secours des rois d'Espagne[2] et de Poloigne[3], des ducs de Bavière[4] et

[1] Budweys, ville importante de la Bohême sur la Moldaw, était restée au pouvoir de l'armée impériale, lorsqu'elle avait dû évacuer le reste du royaume l'année précédente.

[2] A peine la ligue catholique était-elle formée (juillet 1609), qu'elle dépécha des envoyés en Italie et à Madrid, afin de solliciter l'appui moral et pécuniaire du pape, du roi d'Espagne et d'autres princes catholiques; ceux-ci et le pape se bornèrent à des félicitations et à des vœux; mais le capucin Laurent de Brindes réussit complétement auprès de Philippe III. Ce monarque, déclaré protecteur de la Ligue, promit des subsides suffisants pour l'entretien de deux régiments d'infanterie et d'un régiment de cavalerie ; plus tard, il aida puissamment à l'élection de Ferdinand II au trône impérial; uni à ce dernier, par les liens du sang et par son mariage avec sa sœur Marguerite, il contracta une alliance étroite avec les autres membres de la maison d'Autriche.

[3] Sigismond, roi de Pologne alors en guerre avec les Suédois, avait envoyé au secours de l'empereur 8,000 cosaques. — MALINGRE, 312. LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, II, 149.

[4] Maximilien de Bavière-Munich, né le 17 avril 1573, fils de Guillaume V et de Renée de Lorraine, succéda, en 1596, à son père, qui s'était retiré dans une solitude de chartreux, près de Ratisbonne. Son zèle catholique lui inspira le projet d'une confédération capable de faire contre-poids et de résister à l'Union évangélique, formée entre les princes protestants ; après de longs efforts, secondés par les évêques de Würzbourg, de Constance, de Ratisbonne, de Strasbourg, de Passaw, du prévôt d'Ellewangen et de l'abbé de Kempten, il parvint, le 10 juillet 1609, à faire adopter l'acte de fondation de la *sainte Ligue*. Il en fut proclamé le chef, avec de grands pouvoirs, et, lorsque en 1616 elle organisa ses forces militaires, elle lui en remit le commandement en chef. En 1619, il conclut une alliance avec l'empereur Ferdinand II; en récompense des services rendus à l'empire et au catholicisme, ce dernier le fit élever à la dignité électorale, en 1623. Maximilien prit une part importante aux événements de son temps ; il avait épousé 1° Élisabeth de Lorraine, morte sans enfants ; 2° Marie-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand II et de Marie-Anne de Bavière. Il mourut le 27 septembre 1651.

de Saxe[1] et autres princes, que l'empereur avoit sollicité à son ayde, pendant que ces révolutions de Bohême se démenoient pour pourvoir en tout esvent aux nécessités de ses affaires; jugeant bien que venant aux mains il ne pourroit résister sans l'assistance de ses amis à si grande puissance, veu une esmotion si générale par toutes ses terres.

L'espérance de ce secours ne fut pas sans effect; d'autant que ces princes firent tous très bonne diligence d'effectuer leurs promesses, voyant la rebellion toute ouverte et principallement Sa Majesté Catholique, laquelle comme très ardente et zéleuse à la conservation de la foy, envoya pour ceste fois de ses Pays-Bas seulement jusques 11,000 soldats, six mille Vallons d'infanterie en deux régimens, l'un particulièrement pour le comte de Busquoy[2], gouverné par monsieur de Miraumont[3], son lieutenant-

[1] Jean-Georges Ier, électeur de Saxe, fils puîné de Christian Ier et de Sophie de Brandebourg, né le 5 mars 1585, était le petit-neveu de Maurice de Saxe, investi, en 1547, par Charles-Quint de l'électorat de Saxe, après la déposition de l'électeur Jean-Frédéric, fait prisonnier à la bataille de Mülhberg. Jean-Georges succéda à son frére aîné, Christian II, le 23 juin 1610 : changeant de parti, suivant son intérêt, ce prince joua un triste rôle dans la guerre de trente ans. Il mourut le 18 octobre 1656. — SCHILLER. LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII.*

[2] Voir à l'*appendice* la liste des officiers de ces tercios wallons.

[3] Claude de Miraumont, fils de Philippe, seigneur de Puisseux-au-Mont, et de Françoise de Boffles, petit-fils de Claude, et de Marie de Longueval-Bucquoy, capitaine au tercio de la Motterie en 1610, fut nommé sergent-major au tercio de Guelzin le 9 juillet 1614; il passa avec le même grade, le 20 mars 1619, au tercio de son parent, le comte de Bucquoy. — *Audience*, 1148, 1181; *Nobiliaire des Pays-Bas, suite au supplément*, 1630-1661, 205; M. GOETALS, *Dict. des notabilités*, II, 434, 452, 803, 804, 827.

colonel et l'autre sous la charge du duc de Bournonville, comte de Hennin[1], avec 2,000 chevaux,

[1] Alexandre de Bournonville, comte de Hennin-Liétard, vicomte de Barlin, baron de Houllefort, seigneur de Capres, Divion, etc., né le 4 septembre 1585, était fils unique d'Oudart de Bournonville, baron de Barlin et Houllefort, seigneur de Capres et Divion, créé comte de Hennin-Liétard en 1579 par Philippe II, conseiller d'État, chef des finances, capitaine d'une bande d'ordonnances et gouverneur de l'Artois, mort en 1585, et de Marie-Christine d'Egmont, qu'il avait épousée le 17 juin 1581, fille de Lamoral, prince de Gavre et de Sabine de Bavière; Marie-Christine d'Egmont, veuve ensuite, sans enfants, de Guillaume de Lalaing, comte de Hoogstraeten, et de Charles, prince de Mansfelt, tué au siége de Gran, en Hongrie, le 14 août 1595, fut créée princesse du saint-empire par l'empereur, grande d'Espagne par Philippe II, et duchesse de Bournonville par le roi Henri IV en 1600. Alexandre de Bournonville, comte de Hennin, était gentilhomme de la chambre des archiducs, capitaine d'une compagnie de chevau-légers et d'une compagnie ordinaire d'infanterie wallonne, dite de Charles-Quint, lorsqu'il fut promu au grade de mestre-de-camp d'un tercio wallon; plus tard, il remplit trois missions diplomatiques. Il reçut le collier de la Toison d'or en 1624 et fut appelé à la gouvernance de Lille, Douai et Orchies en 1631. Il avait épousé, en 1611, Anne de Melun, fille de Pierre de Melun, prince d'Épinoy, et d'Hippolyte de Montmorency-Bours, sa seconde femme; à l'occasion de ce mariage l'électeur de Cologne, prince de Liége, Ernest de Bavière, sollicita la confirmation, en sa faveur, du titre de duc de Bournonville; le prélat faisait valoir que son protégé était fils de sa cousine, la princesse de Mansfeldt, si rapprochée, par sa mère, de la maison de Bavière, qu'il était sur le point de s'allier à la princesse d'Espinoy; il ajoutait que cette grâce comblerait de contentement la princesse, tous les parents et lui électeur, qui allaient assister à la noce; elle ne fut cependant pas accordée, ce qui n'empêcha pas le comte de Hennin de se titrer duc de Bournonville, dans ses dépêches, même officielles. —*Audience*, 459; *Lettre de l'électeur de Cologne du* 5 *juillet* 1611. Après sa mort, la seigneurie de Buggenhout fut érigée en *principauté* sous le nom de *Bournonville*, en faveur de son fils aîné, Alexandre-Hippolyte-Balthazar. *Lettres de Philippe IV du*

aussi Vallons commandés par monsieur Gaucier[1],

5 *juillet* 1668. Le comte de Hennin-Liétard fut impliqué, en 1632, dans la conspiration des nobles, dont son beau-frère, Guillaume de Melun, prince d'Espinoy, était l'un des chefs; un arrêt du grand conseil de Malines, rendu par défaut, le 16 avril 1636, le condamna à mort et prononça la confiscation de ses biens. Il mourut en exil, à Lyon, le 21 mars 1656. — *Archives de l'audience*, 1148, 1181; ESTEVAN CASELLES, *Arbol genealogico historico de la nobilissima casa y familia de los excellentissimos senores duques de Bournonville*, Barcelone, 1680; D'HOZIER; LAINÉ, *Archives de la noblesse de France; Nobiliaire des Pays-Bas*, IV, 24.

[1] Jehan Varods, dit Gaucher, seigneur de Marchaulx, de Roulans, de Donvot, etc., était né à Gy, ou à Bucey-lèz-Gy, où, suivant la minute de son testament, déposée aux archives de Besançon, il possédait une chevance, léguée par ses ancêtres. Il débuta jeune dans la carrière des armes; dès le temps de la Ligue, il se signala à la tête de sa compagnie de cavalerie par des courses en France, et par un coup de main hardi sur une ville frontière de la Champagne. — PALMA CAYET, *Chronologie noven.*, 127. Cette ville est désignée sous le nom de Ville-Franche. D'AUBIGNÉ, *Histoires*, chap. XV, lib. III, attribue à Gaucher l'invention, ou l'usage perfectionné de la *poire d'angoisse*. *Magasin pittoresque*, année 1857, 216.

L'archiduc Albert lui conféra, le 20 mars 1619, avec le grade de colonel, le commandement de 1,000 cuirassiers wallons, qu'il conduisit au secours de l'empereur. *Archives de l'audience*, 1132, 1148. Il se distingua particulièrement à la bataille de Prague, 8 novembre 1620, et à celle de Fleurus, 29 août 1622; des lettres-patentes du 1er janvier 1625 lui donnèrent le commandement de la cavalerie légère de l'armée aux ordres de don Carlos de Coloma. *Audience*, 1132. Parvenu à un âge déjà avancé, il épousa, vers 1618, Jeanne de Gorgues, dont il n'eut point d'enfants. Le 14 août 1625, en suite de saisie pratiquée, par décret du parlement de Dôle, sur messire Alexandre de Marmier, baron de Longvy, et dame Rose de Roy, sa femme, il fit l'acquisition, pour la somme de 35,000 fr., de la seigneurie de Roulans, composée des villages de Roulans, Donvot, Pouligny, Villers-Grelot, Saint-Hilaire, Breconchaux, Séchin et le Puy, donnant au seigneur le droit de haute, moyenne et basse justice, et tous autres droits. Cette terre relevait du roi, comme comte de Bourgogne;



leur colonel, et monsieur de la Motte, lieutenant-

le colonel Gaucher en fit relief le 9 octobre et dénombrement le 10 novembre 1625. Il rédigea son testament au château de Roulans, le 25 octobre 1633; il se qualifie, dans cet acte, de *chevalier*, sieur de Roulans, Marchaulx, Donvot, etc.; il raconte les services que lui a rendus sa femme « durant ses grands et « périlleux voyages et affaires, laquelle l'avoit retiré, au péril « de sa vie, de deux embrasements survenus dans ses logis »; aussi lui légue-t-il l'usufruit d'une partie de ses biens; il désigne pour ses héritiers, Claude Varods, son neveu, troisième fils de son frère Jean, dit le *Capitaine*, gouvernement de Faucogney, anobli et créé chevalier par Philippe IV en 1626, et un autre Claude Varods, aussi son neveu : il fit, en outre, un grand nombre de legs à ses amis et des fondations pieuses. Pour le récompenser de ses longs services, le roi lui avait assigné une pension de 2,000 livres sur les produits du greffe du bailliage d'Amont. Au commencement du XVIIe siecle, il avait fait bâtir un hôtel à Besançon, connu aujourd'hui sous le nom d'hôtel Saint-Jean. Accablé par les fatigues de la guerre et les infirmités de la vieillesse, il mourut dans son château de Roulans, au mois de janvier 1634. Il avait désigné pour lieu de sa sépulture, l'église de Saint-Hilaire, village dépendant de la seigneurie de Roulans, où il fut inhumé. L'orthographe de son nom a varié : dans les documents déposés aux archives générales, il s'écrit *Barods*, ce qui tient à l'usage espagnol de changer le V en B : tandis qu'il signe lui-même *Varods* au bas de chaque page de son testament, ainsi qu'à la suite du dénombrement de la seigneurie de Roulans; plus tard, les descendants de son frère reçoivent le titre de comte, sous le nom de Warods : « Africain « de Warods, baron de Mervaux, gouverneur de Venloo et du fort « Saint-Michel, au pays de Gueldres, obtint le titre de comte de « Warods pour lui et ses successeurs, et, faute de succession en « ligne directe, pour son frère Philippe-François de Warods, « baron de Magny (Haute-Saône) et sa postérité, par lettres du « roi Charles II, du 25 octobre 1692. » — *Nobiliaire des Pays-Bas*, II, 573. La famille Varods portait d'or, à quatre serpents de sable, posés en pal; au chef d'azur, chargé de quatre étoiles à cinq raies, posées en fasce.

Nous devons à l'obligeance de M. Babey, archiviste du département du Doubs, à Besançon, une partie des renseignements que nous venons de donner sur le brave Gaucher, et nous nous

colonel [1] de monsieur de Walestin [2]; et de plus un régiment d'infanterie de 3,000 bas Allemans du Pays-Bas, commis au comte Jean de Nassau [3]. De façon qu'en peu de tems, l'armée impériale se trouva

faisons un devoir de lui exprimer notre reconnaissance. — *Voir* en outre : DON GRAPPIN, *Histoire de Bourgogne;* l'abbé CHATELET, *Histoire de Jonvelle;* LOYS GOLLUT, *République séquanoise*, 1371, 1392, 1820, 1826, 1846; M. EUGÈNE ROUGEBIEF, *Histoire de la Franche-Comté, ancienne et moderne*, 496.

[1] Pierre de la Croix, seigneur de la Motte, gentilhomme hainuyer, était connu par sa bravoure et son expérience militaire, dès 1594 ; l'empereur Rodolphe avait chargé l'archiduc Ernest de négocier son entrée à son service, pour faire la guerre en Hongrie, avec Mansfeldt et Tilly; dans une lettre du 7 mars 1619, Ambroise Spinola dit du sieur de la Motte : « Al presente esta « serviendo en este exercito con una compania de cavallos, per- « sona de valor y experancia y de tant buenas partes que me « asseguro sehallarà muy satisfecho del. » — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 125, IV, 142-143.

[2] Albert de Waldstein, depuis si célèbre sous le nom de duc de Friedland et de Mecklembourg, alors simple colonel de cavalerie, au service de l'empereur, était entré en correspondance avec les archiducs et avait obtenu d'eux l'autorisation de recruter dans les Pays-Bas un régiment de cuirassiers, « sorte de « cavalerie qu'il ne pouvoit se procurer ailleurs, » telle est l'origine de ces corps de cavaliers wallons, qui ont contribué si puissamment à la gloire de ce grand capitaine, et dont l'impétueuse bravoure a été célébrée par Schiller. — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, première série, I, 215, 230, II, 294, IV, 80-94, V, 103-127, VI, 27 ; *Archives générales : archives de la secrétairerie d'État allemande.*

[3] Jean-Louis de Nassau-Siegen, fils de Jean, comte de Nassau-Dillembourg, dit le *Moine*, et de Madeleine de Waldeck, né le 25 septembre 1583, se fit catholique pour épouser Ernestine de Ligne, fille de Lamoral, premier prince de Ligne, et de Marie de Melun : il servit avec fidélité le roi d'Espagne, qui lui donna, en 1632, le commandement de la cavalerie, puis le collier de la Toison d'or. Il est mort le 27 juillet 1638.

suffisante de recercher et combattre les ennemis de l'empire.

Le désir qu'avoit le comte de mettre ordre à ces esmotions si importantes, luy donna sujet de se résoudre à la première réception des troupes vallonnes[1] de s'essaier de s'affranchir du lien où il avoit esté détenu si long temps; affin de préparer l'affaire à meilleur succez à la venue du reste de l'armée belgeoise. C'est pourquoy les premiers mille chevaux vallons, qui avoient esté tousjours envoyés devant, arrivez qu'ils furent sur la fin du mois de may[2], il se mit aussi tost en disposition de donner sur l'armée d'Erneste, bastard de Mansfelt[3], qui luy empeschoit

[1] *Le Mercure françois* dit que les troupes des Pays-Bas, qui marchaient les premières, firent leur jonction avec Bucquoy, le 2 juin. — C. MALINGRE copie servilement le seigneur DU CORNET.

[2] Ces cavaliers wallons formaient le régiment de Waldstein; ils étaient partis des Pays-Bas, par le Luxembourg, à la fin de mars; les six compagnies qui furent d'abord formées étaient commandées par le comte Salentin d'Isenbourg, Walrave de Wittenhorst, sieur de Horst, Charles de Bergh-Saint-Winnoc, seigneur de Rache, Philippe de Mérode, baron de Morialmé, François de Wingaerde et Chrisogon Pottier ou de Poitiers. — *Audience*, 1180.

[3] Ernest de Mansfeldt était fils naturel de Pierre-Ernest, prince et comte de Mansfeldt, baron d'Heldrungen, chevalier de la Toison d'or, gouverneur du duché de Luxembourg et comté de Chiny, et d'Anne de Bentzrath, « fille libre et non mariée, » d'une famille de petite noblesse du Luxembourg : on fixe sa naissance à l'année 1580, mais on en ignore le lieu. Il suivit son frère Charles en Hongrie, pour apprendre le métier des armes: après la mort de celui-ci, il s'attacha à l'archiduc Mathias, qui lui donna le commandement de sa garde. A la suite d'une querelle de jeu, il dut quitter la Hongrie; son père lui fit obtenir un régiment de 1,000 piétons luxembourgeois, destinés à prendre part au siége d'Ostende. L'indiscipline et les désordres de

la liberté de la campagne : et pour en venir à l'exécution, il composa de ces nouvelles gens divers escadrons, puis donnant ordre à messieurs de Rache[1] et

ce corps motiverent bientôt la réforme du colonel et des soldats. Après s'être mêlé à des intrigues et à des violences diverses, Mansfeldt fut expulsé du Luxembourg ; il se mit au service de l'archiduc Léopold, alors engagé dans la guerre de Juliers ; il ne tarda pas à le trahir, en passant du côté du margrave de Brandebourg, avec une partie de ses soldats ; il embrassa en même temps le protestantisme, ce qui lui valut une pension de l'Union évangélique (1611) : il vécut obscurément à la cour du margrave d'Anspach, l'un des chefs de cette Union, jusqu'au moment où il entra en relations avec le duc de Savoie (1614-1615), alors en guerre, à cause du Montferrat, avec l'Espagne et l'empire. Il offrit à ce prince ambitieux, non-seulement ses propres services, mais l'alliance de l'Union : ces propositions furent acceptées. Voyez ci-dessus *la Guerre de Savoie*. Mansfeldt procura à Charles-Emmanuel « des soldats ayant servi aux « Pays-Bas », et fut son agent très actif, dans ses négociations avec les princes de l'Union évangélique ; lorsque la Bohême se révolta, Mansfeldt avait réuni, aux frais du duc, un corps de 4,000 hommes que, par ordre de l'Union, il conduisit au secours des révoltés : ceux-ci l'accueillirent à bras ouverts et le 8 août 1618, lui remirent la double patente de général de l'artillerie de Bohême et de colonel d'un régiment de 2,000 à 4,000 fantassins. Le 12 novembre 1618, il prit d'assaut Pilsen, la seule ville de Bohême, sauf Budweys, qui fût restée fidèle à l'empereur : il employa le reste de l'hiver à remplir une mission auprès du duc de Savoie et le 19 février 1619, il fut mis au ban de l'Empire. Au mois d'avril le comte de Thurn quitta les cantonnements de Rudolfstadt, y laissant le baron de Fels pour surveiller Bucquoy, cantonné sous Budweys, et envahit la Moravie ; Mansfeldt reçut l'ordre de conduire à Fels toutes les forces dont il pouvait disposer ; il se mit en marche le 8 juin, avec son régiment d'infanterie, 1,000 chevaux, commandés par le comte de Styrum, et deux pièces d'artillerie ; le même jour, Bucquoy avait quitté Budweys et pris Natolitz, village fortifié ; l'engagement raconté par l'auteur eut lieu le 10 juin, à Gross-Lasken. — *Mercure françois*, V, 1619, 240, 210, 242.

[1] Charles de Bergh-Saint-Winnoc, fils aîné de Philippe,

Pottières[1], capitaines qui en avoient l'avant-garde, d'attaquer la cavallerie ennemie, il commanda, à leur confort monsieur de Mérode[2], avec bon nombre de mousquetaires Saxons et Hongrois, de s'affronter contre leur infanterie, qui estant placée dans un jardin entouré de bonnes haies, pouvoit beaucoup nuire à ses desseins; et cela fait, après encores quelques ordonnances pour le surplus des troupes, il s'approche de ses ennemis et vient aux mains; la cavallerie vallonne curieuse de faire paroistre son courage en ce premier combat, donna fort résolument tout à travers des gros de celle des Bohémois, qui se deffendit aussi valeureusement quelque tems : à la fin toutefois elle fut forcée de se rompre et de fuir ne pouvant résister aux rudes secousses de ces généreux soldats. Nostre infanterie n'eut pas un succès si heureux, le lieu que celle de l'ennemy tenoit estoit trop avantageux et ne sçavoit estre

seigneur de Boubers, de Plantin, de Vachar et de Rache, gouverneur de Lillers et d'Hélène de Longueval, fille de Robert, seigneur de la Tour et de Warlaing, et de Louise de la Fosse de Givenchy; il mourut célibataire, dans cette guerre. — *Audience*, 1181. *Nobiliaire des Pays-Bas*, 1661-1686, 248, II, 516.

[1] Chrisogon de Poitiers servait, en 1610, comme capitaine au tercio d'infanterie wallonne de Hachicourt; en 1617 il était capitaine de cavalerie et il passa avec ce grade au régiment de Waldstein en 1619. — *Audience*, 1181, 1148.

[2] Philippe, baron de Mérode, 2e fils de Philippe, baron et sire de Mérode, comte d'Oelen, seigneur de Westerloo, Petersheim, Diepenbeek, Gheel, Iselmunde, mort le 25 mars 1627, et d'Anne, baronne de Mérode, vicomtesse héritière de Montfort, dame de Morialmé et Houffalize, morte le 7 mars 1625, fille de Jean, baron de Mérode et de Morialmé, seigneur de Ham-sur-Sambre, Briffeul, etc., et de Philippine, vicomtesse héritière de Montfort. — Lefort, *Man. généalogiques des archives de Liége*, folio 37, 89.

gagné pour les hayes du jardin, qui luy servoient de grandes défences, tellement que le sieur de Mérode s'opiniastrant à la conqueste de ceste place, s'y trouva avec les plus avancez des siens si engagé qu'il y fut pris prisonnier; il s'eschappa néantmoins à l'instant et renouvella derechef la mêlée, qui dura encores du depuis furieuse et jusques à la desroute entière des gens de chevaux, que lors se voyant totallement abandonnée et sans secours, elle composa et se rendit au pouvoir des nostres[1]. En ceste journée qui se fit le 8 de juin, se trouvèrent des Bohémois de compte faict plus de douze cents tuez et bien quatorze cens prisonniers, sans aucune perte d'importance de nostre part, ny autre désavantage que la blessure d'aucuns officiers principaux, si comme du sieur de la Motte, lieutenant-colonel du régiment de Walestein et de monsieur de Rache, capitaine, qui receut un coup dans le bras et de quelques autres encores les noms desquels j'ignore[2].

Cependant le surplus de l'armée des Pays-Bas marchoit en diligence et se joignit quelque peu de jours après[3], avec plusieurs seigneurs et cavalliers

[1] Mansfeldt prit la fuite avec sa cavalerie; il perdit ses bagages et sa chancellerie. — *Mercure françois*, V, 1619, 241.

[2] Voyez à l'appendice, « *Relation du voyage faict par le régiment wallon de monseigneur le ducq de Bournonville*, etc. »

[3] Suivant la « *Relation du voyage* », Bucquoy aurait passé la revue du tercio de Hennin, au bord de la Moldaw, le 21 juillet; cependant aprés les combats de Natalitz et de Neühausen « ce « n'estoient plus que paroles entre eux (les soldats), que dès que « la gendarmerie de Flandre seroit joincte, qui seroit au plus « tard dans quatre jours, ils iroient attaquer les évangeliques « dans leurs forts. » — *Mercure françois*, V, 1619, 242. Ce qui donne lieu de croire que les autres corps wallons avaient rallié,

volontaires de diverses nations, qui arrivèrent en mesmes tems, sçavoir entre autres, le duc de Médicis[1] italien, le prince de Barbanson, vallon[2] et le comte de Boulay, lorrain, accompagnez tous d'un grand nombre de gentilshommes de leur suite.

Plusieurs jugeoient que le comte ayant toutes ces troupes unies, se mettroit incontinent à la poursuite de sa victoire, pour émousser du tout les forces de ses adversaires : comme toutesfois plusieurs places pouvoient en cela lui donner très grand empeschement, il se résout de premièrement s'emparer d'aucunes forteresses, pour la commodité et asseurance de son armée, avant que de passer plus outre en ceste recerche, craignant que quelque nécessité de vivres ou incommodité de retraite, ne luy eut causé de la perte, ou de l'infortune en ses gens ou en son honneur.

Il s'attaque donc après ceste victoire, aux villes rebelles, aucunes desquelles de petite importance

avant cette date, l'armée de Bucquoy ; au reste leur arrivée en Bavière, au mois de juin, avait eu pour effet le rappel du comte de Thurn en Bohême et la levée du siége de Vienne. *Ibid.*, VI, 30.

[1] Laurent de Médicis, frère du grand-duc de Florence.

[2] Albert de Ligne-d'Arenberg, comte d'Aigremont et de la Roche, en Ardenne, pair du Hainaut, était fils de Robert de Ligne, en faveur duquel la baronnie de Barbançon fut érigée en principauté, par lettres des archiducs Albert et Isabelle, du 8 février 1614, et de Claudine, fille unique de Jean-Philippe, Wild et Rhingraf de Daun et de Kirbourg, comte de Salm, et de Diane de Dammartin. Le 10 mars 1614, Albert de Ligne fut nommé capitaine d'une bande d'ordonnances ; il commanda, en 1622, un régiment liégeois-wallon ; à son retour aux Pays-Bas, il y reçut le collier de la Toison d'or ; il conduisit les dix bandes d'ordonnances au siége de Breda, en 1624. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 163 ; *Audience*, 1148.

ayant sousmis à son pouvoir, il alla siéger avec toutes ses forces la ville et chasteau de Grats[1], place importante pour son intention. La ville ne tarda guiere de se rendre; mais le chasteau voulant tenir bon, tira une quantité de canonade; toutesfois il se mit aussi assez tost à composition. Chose qui vint fort bien pour le général, d'autant qu'il commençoit d'avoir desjà tel manque de munitions de poudre, que si les siégez se fussent opiniastrez à une défense plus longue, comme ilz pouvoient faire, il luy eut esté force de se retirer, joint que la grande nécessité de vivres, qui commençoit aussi de se retrouver dans son camp, ne luy eut encore permis d'y faire longue demeure[2].

En somme la disette à la fin de toutes choses vint telle dans l'armée impérialle, que Son Excellence[3] ne put rien entreprendre d'avantage de ceste volte[4], et qu'il luy fut de nécessité de donner quartier à ses gens aux environs de la dite ville de Grats, jusques à ce qu'il en fut esté pourveu à suffisance. Cependant les soldats commencèrent à se desbander de toutes parts, pour cercher des vivres par tous les lieux circonvoisins et ausquelz ilz firent, en peu de tems, un amas de bestiaux en si grande abondance[5], que plusieurs de ceste armée asseurent d'avoir veu lors troquer des bœufs beaux et gras, pour choses de bien

[1] Gratz.

[2] Voyez « *Relation du voyage faict par le régiment wallon de monseigneur le ducq de Bournonville...* » à l'appendice.

[3] Le comte de Bucquoy, général en chef de l'armée impériale.

[4] *Volte*, — de l'espagnol *vuelta*, fois, tour.

[5] *Relation du voyage*, etc.

petite importance et valeur. La plus grande indigence qu'ilz avoient et plus importante, estoit de pain, de vin et de bierre, pourquoy les soldats mangeant tousjours de la chair, sans pain et buvant de la meschante eauë de ce pays marescageux, se trouvèrent peu de jours après tellement incommodez de maladies, que plusieurs en moururent et que plus de la moitié de l'armée fut longtems inutile et sans pouvoir rendre aucun service. Accident qui apporta beaucoup de diminution aux forces de l'empire, veu que sans ceux qui en mouroient journellement, une grande quantité de soldats attiédis de ceste misère s'en enfuyrent, et bon nombre de malades estant guaris s'en retournèrent aussi en leurs maisons; outre ce que les Hongrois se retrouvant en ceste incommodité, s'alliénèrent tellement du service de l'empereur, que cinq cens des plus avant desbandez pensèrent l'abandonner et se remettre dans leurs pays; qui causa encores un inconvénient aux troupes impérialles, car comme le comte ayant eu advis de cecy, eut envoyé aussi tost force gens[1] après, qui les attrapèrent et ramenèrent jusques auprès de leur quartier, à l'environ de Grats, et que les gens de chevaux vallons, estant à l'entour, les tenoient environnés, en attendant que le général eut ordonné ce qu'on en devroit faire, ilz en prirent envie en mesme instant, sans sçavoir le sujet, de se jetter dessus et de les mettre cruellement en pièces.

[1] La cavalerie wallonne de Waldstein, envoyé par Bucquoy, à la poursuite de Hongrois, qui quittoient le service impérial, « chargés de butin, pour aller se joindre à Bethlem Gabor, « l'atteint, lui reprend ses bagages et butin. » — *Mercure françois*, VI, 1619, 70.

Aucuns ont voulu présumer que le désir d'avoir le butin qu'ilz avoient gagné en leurs courses, les avoit poussé à ce faict; d'autres l'ont attribué à la trop grande ardeur d'affection du service de la chrestienneté, pour l'opinion qu'ilz pouvoient avoir conçeu qu'ils se retiroient pour se mettre du party de l'ennemy; tant y a, que la cause mouvante auroit demeurée incognuë [1]. Son Excellence futgrandement marie et faschée de ce massacre, toutesfois il fallut qu'il le passast sans en faire punition, à cause qu'il n'en sçeut trouver des plus coupables les uns que les autres. Devant [2] ceste tuerie le général s'estoit saisi du chef de ces Hongrois pour luy faire trancher la teste, selon ses démérites et du depuis ces nouvelles, il se contenta de le mettre prisonnier au chasteau de Grats, où il fut un an entier, au bout duquel il receut à la fin pardon de Sa Majesté.

L'empereur ayant par après envoyé les munitions nécessaires, Son Excellence s'arresta de mettre son siége devant Pisca [3], ville assez forte avec des murailles de bricques et un fossé alentour, en fond de cuve. En chemin, l'armée marchant, arrivèrent six capitaines du régimentde don Guillierme Verdugues,

[1] Suivant un document des *Archives de Simancas*, cité par M. le comte DE VILLERMONT, les Hongrois se seraient mutinés et auraient quitté le camp, à la suite de l'exécution d'un capitaine et de deux officiers, condamnés à mort, par le comte de Bucquoy, pour d'énormes excès. — *Mansfeldt*, 159.

[2] Avant.

[3] Piseck, sur la Wotawa, à cent kilomètres de Prague; le siége de cette ville a été commencé avant l'élection de l'empereur, le 28 août 1619. — *Mercure françois*, VI, 70; MALINGRE, 262.

messieurs de la Coye[1], Hernicourt[2], Brehaut[3], Flammartin[4], Haynin[5] et Herre[6], lesquelz estant au royaume de Naples sans exercice, avoient, sur les nouvelles de ceste guerre, quitté leurs compagnies avec la permission du duc d'Ossone[7], pour se mettre à la suite d'icelle, et se retrouver aux occasions.

Et d'autant que l'ennemy, pour la meilleure défence de ceste ville, avoit fait un fort auprès, à la portée d'un mousquet, le général l'envoya recognoistre et l'assaillir. Ceux de dedans se mirent en défence et tirèrent après quelques coups de canon, duquel le sieur de Herre eut son cheval tué; si est-ce que voyant arriver nostre armée vers leur forteresse, ilz trouvèrent meilleur de quitter la place et de se retirer aux hayes des fausbourgs, où le duc de Bournonville[8] commandant aussi tost leur retraicte, à monsieur des Maretz[9], son sergeant-major, avec les

1 André de Bryarde, sieur de la Coye.

2 Charles de Bryas, sieur de Hernicourt.

3 Jehan Van der Gracht, sieur de Bréhaut.

4 Philibert de Cottereau, baron de Saint-Martin, fils du seigneur de Bois-de-Lessines.

5 Jacques de Haynin.

6 Ernest de la Rivière, dit *de Herre*, baron de Houffalize. — *Audience*, 1181. CHRISTYN, quartiers.

7 Le duc d'Ossuna, vice-roi du royaume de Naples.

8 Alexandre de Bournonville, comte de Hennin-Liétard.

9 Hubert des Mares était capitaine au tercio de la Motterie en 1610 et en 1614; après avoir fait la première campagne de Bohême, comme sergent-major du tercio de Hennin, il fut réformé et nommé, le 24 mai 1620, capitaine d'une compagnie libre de quatre cents Wallons, à la place de Herman de Gomiecourt, sieur de Neufvillers, promu capitaine de cent arquebusiers à cheval. — *Audience*, 1129, 1148, 1181.

capitaines Guistel [1], Uringuen [2], Bonours [3] et Haynin, et quattre cens mousquetaires, tant de son régiment que de celuy du général, de les aller attaquer avant qu'ilz s'y fussent fortifiez, et le mesme commandement ayant esté fait aux Allemans de faire ce devoir de leur costé, ilz en furent aussi incontinent deslogez à force et contraints de se mettre dans la ville, et pource qu'ils avoient de la honte d'une si courte résistence, ilz tirèrent soudain des ramparts pour la revange, une infinité de coups, dont ils auroient tué et blessé grande quantité des nostres, et entre autres, le duc de Bournonville y reçeut un coup dans la face, et don Baltazar de Maradas [4] un autre dans le corps.

Le comte de Busquoy ne laissoit pourtant de faire ses aproches et prendre garde à tous les endroits de la ville, pour y recognoistre le plus foible, et le plus avantageux. Et ayant le tout bien remarqué, il

[1] Ferdinand de Ghistelles, d'une noble et ancienne famille de la Flandre, capitaine au tercio de Hennin.

[2] Jean de Houchin, sieur de Hueringhen, issu d'une famille chapitrale de l'Artois, capitaine au tercio de Bucquoy, avait le même grade en 1614, dans le tercio de son frère Maximilien de Houchin, sieur de Gulzin. — *Audience*, 1148.

[3] Christophe de Bonnours, capitaine au tercio de Hennin.

[4] Don Balthazar, comte de Maradas, issu d'une noble famille du royaume de Valence, entra jeune dans l'ordre de Malte : il fit les guerres de Hongrie et de Transylvanie, avec le grade de capitaine de cavalerie : au moment de la révolte des Bohêmes, il était colonel d'un corps de mille cavaliers, au service de la ligue catholique, mais soldés par le roi d'Espagne; il devint successivement général de cavalerie et feld-maréchal, puis chambellan et conseiller du cabinet impérial. Il mourut à Prague, à l'âge de 78 ans. — KEVENHULLER, *Annales Ferdinandei, Lib. Bet.*, 11, 99.

l'environna par tout, et mit son artillerie en certaines places eslevées et éminentes, d'où il fit aussi tost tirer sans intermission contre les murailles, affin d'y faire incontinent quelque ouverture suffisante à l'assaut.

La ville estant ainsi très bien fermée de toutes parts, chacune nation s'efforçoit de bien faire ; les Allemans mirent le feu à la porte souz la faveur de l'obscurité de la nuit, et les Vallons avancèrent leur tranchée jusques aux fossez. Pendant le canon continuoit aussi sa besongne de tousjours tirer, et l'ennemy à sa défence ne désistoit pareillement de ses mousquetades continues, desquels il abbatoit plusieurs de nos gens et principallement de ceux qui traversoient les jardins et passoient de l'un à l'autre. Et quoy qu'ilz fissent ainsi continuellement tous leurs efforts de résister, si furent-ilz forcez, le lendemain, une heure devant la nuict, de toucher la casse[1] du costé des Vallons pour avoir quelque capitulation.

A ce bruict du tabour, messieurs des Marets et d'Uringuen, qui estoient à la teste de ce poste, sortirent de la tranchée et se mirent sur le bord du fossé, pour entendre leur proposition. Or d'autant que chacun estoit curieux d'en sçavoir les nouvelles, ils furent suivys peu à peu d'un grand nombre de soldats, lesquelz s'estant jetté à la file aux fossez, tandis qu'ilz parlementoient et ayant veu qu'ilz avoient beau, durant ces conférences, de se rendre maistres de la ville, ils se saisirent, sans faire bruict, de quelques eschelles, bastons et aultres outils, qui les pouvoient

[1] Caisse, tambour ; battre la *chamade*.

ayder à monter, avec lesquelz ils franchirent les murailles et donnèrent dessus leurs ennemis, qui s'en espouvantant, quittèrent à l'instant leurs murs et se mirent en fuite; dont ces Vallons, s'estant augmenté d'asseurance et de résolution, ilz entrèrent incontinent à grande foule dedans, chacun voulant devancer son compagnon, pour le désir qu'ils avoient tous de bien butiner. A leur exemple, les Allemans, qui furent aussi tost advertis que les Vallons entroient dans la ville, vindrent à force faire le mesmes. Plusieurs de la cavallerie mirent aussi pied à terre pour y accourir. Et comme il estoit jà la nuict, il y eut une confusion et meslange admirable et peu s'en fallut que les Vallons et Allemans ne se défirent l'un l'autre. Bref, tous ceux de dedans, tant soldats que bourgeois, avec aucunes femmes et enfans, furent mis à mort et la ville pillée et presque toute bruslée et de quoy mesmes un tonneau de poudre ayant pris feu, monsieur de Sorres sur Sambre[1] et l'alfere du Fermont et autres en furent grandement intéressez.

Le général fit faire des recherches très grandes pour avoir cognoissance des premiers mouvans de ceste action, desquels néantmoins il ne sçeut avoir

[1] Guillaume de Carondelet, seigneur de Solre-sur-Sambre, capitaine de cent chevaux, descendait de Claude de Carondelet, bailli d'Amont, président du conseil privé, qui avait acquis la seigneurie de Solre-sur-Sambre, peu après son établissement dans les Pays-Bas; cette terre passa en 1629 dans la maison de Mérode, par le mariage d'Anne-Françoise-Hubertine de Carondelet, dame de Solre-sur-Sambre, Wauvremont et Crupet, avec Maximilien-Antoine de Mérode, comte de Montfort, marquis de Deynze.—*Audience*, 1181. *Archives de Liége*, LEFORT, *Manus. généalogiques*, 193, 39. *Nob. Pays Bas*, I, 208.

aucune asseurance. Et puis ayant mis l'ordre dans la ville[1] tel qu'il convenoit, sur les nouvelles qu'il eut lors que l'ennemy estoit en campagne, aux environs de Prague, il quitta ce dessein de siéger les villes pour aller droit à luy, le rencontrer et le combattre[2].

Venu qu'il fut à deux lieues prez, il voulut les recognoistre par divers coureurs, lesquels leur donnèrent plusieurs escarmouches, en attendant que l'armée s'avanceroit tousjours. Le prince de Falsenbourg[3], lorain, se voyant lors en face de l'ennemy, durant ces légers combats, désira d'affronter avec messieurs de Hernicourt, de la Coye, de Brehaut, et plusieurs gentilshommes de sa suite, deux escadrons de caval-

[1] Le prince de Ligne rapporte dans ses *Mémoires*, qu'à Piseck, Bucquoy tua un tambour qu'il ne pouvait faire cesser de battre; le pillage n'aurait jamais fini sans cela, puisque cesser de battre la caisse devait, au bout de quelque temps, terminer sa vengeance et la récompense des soldats. « C'était, ajoute cet « illustre écrivain, l'amour de l'humanité qui avait un peu l'em- « preinte de la dureté, dans un temps où les mœurs et les ma- « niéres étaient encore un peu farouches. »

[2] Le comte de Thurn, après avoir rallié, aux environs de Prague, toutes les forces des Bohêmes, s'avançait contre Bucquoy à la tête d'une armée considérable.

[3] Le prince de Phalsbourg commandait un régiment d'infanterie lorraine, dans les Pays-Bas, en 1621. *Lettre d'Ambroise Spinola, datée du camp de Wesel*, 28 *novembre* 1621. *Audience*, 1129, 1181. Louis, bâtard de Guise, prince de Phalsbourg et de Lixim, baron d'Ancerville, était fils de Louis de Lorraine, cardinal de Guise, archevêque de Reims, tué à Blois, avec son frère, le 24 décembre 1588 et d'Aimerie Lescheraine, dame de Grimaucourt, *son amie;* il épousa, le 1er janvier 1621, Henriette de Lorraine, née le 5 avril 1605, fille de François, comte de Vaudémont et de Catherine de Salm. Il mourut sans postérité, le 4 décembre 1631. — MORERI, v° *Lorraine*.

lerie bohemoise fort avancez, lesquels toutesfois l'attendant de pied coy, et faisant leurs descharges dessus, tuèrent au contraire son maistre d'hostel sur la place, et perçèrent les deux cuisses au sieur de Brehaut, non pourtant qu'il ait laissé, pour tout cela, d'exécuter son dessein et de se retirer de leurs mains fort honnorablement. Le jour précédent, monsieur de Hernicourt avoit eu sa part, en semblables escarmouches, son cheval ayant esté tué dessous luy, et le sieur de Longueval[1] y reçeut aussi lors un coup de pistolet en la jouë. Ce ne fut pas néantmoins sans en avoir usé de revange sur leurs ennemis, plusieurs desquelz furent accommodez de mesmes.

Le comte donc vint loger à Mérouits[2], lieu distant de l'armée rebelle de la portée du canon. Les Bohemois, à cause de sa venuë, s'estoient retiré dans un lieu fort, sur un rideau de coline très bien retranché, ayant de plus une abbaye à gauche et un grand bois, et à la main droite un estang et un autre bois aussi, fortifié et farcy de mille mousquetaires de Hollande[3], avec la cavallerie derrière. A raison de quoy Son Excellence les ayant veu ainsi en place de si forte situation, il ne sçeut leur faire autre dommage, que de leur présenter la bataille, pour ne les pouvoir attaquer avec tel avantage. Et combien qu'ilz n'y voulurent entendre, si les fit-il encores fatiguer d'escarmouches continuelles quinze jours entiers, principallement par ses Vallons, pour les allécher de sortir

[1] Mathieu de Longueval. — *Audience*, 1181, 20 mars 1619.

[2] Mirowitz, petite ville située à quelques lieues au nord de Piseck ; Bucquoy s'y établit dans un camp retranché.

[3] M. le comte DE VILLERMONT, *Ernest de Mansfeldt*, I, 257, 259.

de leurs forts et venir aux prises; au bout desquels toutefois n'en voyant nulle espérance, et ayant de plus ouy nouvelles que les Hongrois révoltez depuis peu, venoient à grandes troupes se joindre à l'armée des rebelles, il n'y fit plus long séjour, et se retira de bonne heure vers le chemin de Vienne[1], se faisant encores nonobstant, en passant, maistre de la ville de Rosenbergue, le 27 de septembre[2].

Les Bohémois, s'estant leur armée, durant ceste retraicte, grossie d'un grand nombre de soldats envoyez à leur ayde, de divers lieux par leurs confédérez, ils se mirent par après, en octobre, en devoir de cercher le comte, pour s'efforcer de se revanger de l'injure de tant de bravades qu'il leur avoit fait à Merouits. Qui fit que Son Excellence trouva expédient, à faute de forces suffisantes, de leur tenir teste, et pour la grande incommodité de vivres qu'il avoit dans son camp, de se retirer vers la Moravie, costoiant toutesfois tousjours le chemin de Vienne, pour là s'unir pour renfort, au comte Dampierre[3], et se remettre avec plus de seureté dans l'Austrice.

[1] L'archiduc Ferdinand venait d'être élu empereur, il donna l'ordre à Bucquoy de se retirer vers la Basse-Autriche. Septembre 1619.

[2] *Relation du voyage faict par le régiment wallon de monseigneur le ducq de Bournonville.* — M. le comte DE VILLERMONT, *Mansfeldt*, I, 156, 157.

[3] Henri du Val, comte de Dampierre, né dans l'évêché de Metz, en Lorraine, vers 1570, entra de bonne heure au service de l'empereur : il fit la guerre en Hongrie et défendit Gran; il commanda en Transylvanie un corps de six mille hommes; en 1617, il prit part à la défense du Gradisca, en Italie; l'empereur Mathias le nomma général, dès le début de la révolte de Bohême; son nom sera souvent cité dans ces mémoires. Il fut

Les rebelles suyvoient aussi tousjours de l'autre costé assez lentement, en attendant de pouvoir joindre les Hongrois, que le pays nouvellement mis en révolte, leur envoyoit pour secours, qui néantmoins ne se sçeurent unir pour la diligente retraicte de l'armée catholique ; laquelle à ceste occasion, de peur d'estre investie de tant de forces, ne s'arrestoit en aucuns lieux, le général ne tardant que pour les nécessitez qui l'obligeoient de le faire ; si est-ce qu'il demeura quelque peu devant la ville de Hornes[1], la voyant de facille prinse, et de laquelle s'estant saisi pour la commodité qu'il en pouvoit avoir, il s'avança tousjours avant vers Senames[2], d'où ayant aussi tenté fortune sur ceste place et faict mine de la vouloir siéger, il poursuivit (n'y appercevant aucune apparence d'en espérer quelque bonne issuë) sa route sans perdre temps, et reprint le chemin de Vienne d'une diligence pareille à la précédente.

Il ne sceut néanmoins faire tel devoir qu'il ne vit à deux lieux près ses ennemis en queuë, lesquelz s'estant veu hors d'espérance de l'union de ces Hongrois, avoient ainsi diligenté, à grande traicte, pour le rataindre. Et lors il prit résolution de les attendre, bien qu'ilz estoient au double plus forts que luy, craignant qu'ils n'eussent pris sujet de s'en prévaloir à son deshonneur, ou qu'il ne fut esté attaqué

tué le 9 octobre 1620, devant le château de Presbourg, qu'il assiégeait. — KEVENHULLER, *Lib. Bet.*, II, 216. *Mercure françois*, VI, 1620, 408. MALINGRE, 506, 507.

[1] *Hoorn*, ville où les émissaires de Bethlem Gabor excitaient les religionnaires contre la puissance impériale.

[2] Znaym, sur la Theys, ou Teja.

en lieu plus incommode à se défendre. Il se tint partant en escadrons deux jours et une nuict, et leur envoya derechef présenter le combat, qui ne fut encores accepté, à raison qu'ils faisoient estat de le prendre à meilleur avantage, ou en marchant, ou au passage du pont du Danube, de quoy le général s'estant bien douté, par ce refus, il arresta le troisiesme jour, pour son mieux, de les prévenir et les aller combattre, considéré qu'il ne pouvoit éviter leurs mains. Chose bien différente de ce qu'aucuns mal informez ont voulu faire croire, par leurs escrits, disant en latin pour plus grande emphase : *Quod tunc continuerit se in castris suis*, et qu'il auroit luy mesmes, sans mot dire, refusé la bataille présentée par son ennemy, auquel pour adoucir l'acrimonie de tel rapport mensonger et luy donner couleur, ils devoient dire, pour le moins, qu'il leur avoit donné ceste mesme response, que fit sur semblable fait Marius à Silla, que s'il estoit brave capitaine qu'il le devoit forcer d'accepter le combat, veu que le courage du comte auroit tousjours esté cognu trop esloigné de si peu de ressentiment[1].

Son armée donc rangée qu'elle fut en bon ordre, ayant sa cavallerie à droit et à gauche, avec une haye de chariots aux deux costez, et l'infanterie au milieu, il s'avança soudain, suivant ceste résolution

[1] Bucquoy s'était emparé de Hoorn à la fin de septembre, puis reconnaissant l'impossibilité de s'y maintenir, il prit position prés de Krembs, avec toutes ses forces; elles ne s'élevaient pas au-dessus de 15,000 hommes, tandis qu'il était menacé par l'armée de Thurn, forte de 40,000 hommes, que les troupes de Bethlem Gabor devaient bientôt rejoindre; c'est ce qui l'obligea à se retirer sur Vienne. — *Mercure françois*, 1619, VI, 131, 132.

droit à l'armée bohémoise, qui venoit aussi au petit pas vers la nostre, puis s'estant approchées l'une de l'autre, plusieurs escarmouches se firent et se tirèrent incessamment force coups de canons de part et d'autre, jusques à la nuict.

Au milieu de ces caresses de guerre, Son Excellence qui estoit en des grandes agitations d'esprit, pour concevoir le meilleur expédient d'attaquer un si grand nombre de gens, tint sur pied en forme de devise[1], diverses conférences de ceste affaire, avec les seigneurs et officiers principaux de son armée; durant lesquelles un cavallier de l'ennemy, bien vestu et bien monté venu dans l'armée pour estre aux escouts de son dessein, le voyant en lieu propre pour sa retraicte, fut si effronté que de se mesler avec la troupe qui environnoit le comte, où mesmes il escouta long temps leurs propos et jusques à ce qu'il vit des apparences qu'aucun l'ayant avisagé et le regardant asprement, commençoient de se douter de son fait ; que lors retournant la bride à son cheval, et donnant en mesme instant des esperons, il désista de son audace et prit le vent au grand galop et bien qu'il eut esté aussi tost suivy des meilleurs chevaux de la compagnie, si est-ce qu'il s'eschapa et ne perdit jamais l'avantage qu'il avoit eu à son partir, pour avoir un cheval de plus grande carière que personne de la troupe.

Cependant chacun fit ses préparations de combattre, pour le lendemain au matin; le général donnant ses ordres par tout pour les disposer à cela;

[1] Devise, causerie, conversation.

et ainsi qu'ils estoient tous embesognez en ceste affaire, il vint un commandement de l'empereur à la minuit, qui renversa ceste résolution; qui fut de se retirer : d'autant qu'il avoit eu advis que l'ennemy estoit presque deux tiers plus que les nostres.

S'estant donc retiré à la sourdine et à moins de bruict qu'il peut, il arriva à la pointe du jour à une demie-lune qui estoit à l'entrée d'un pont traversant une branche du Danube, près de Vienne; dans laquelle mettant bon nombre de mousquetaires, il fit passer son armée outre la rivière, en bonne diligence, et comme tous les Vallons estoient au delà de ladite rivière, et qu'il ne restoit plus hors de la demie-lune qu'un escadron de huict cens hommes d'infanterie impérialle, l'on vit l'ennemy s'approcher. Il avoit suivy nostre retraicte autant diligemment qu'il estoit possible; mais il n'y sçeut mettre le pied plus tost, à raison d'une grande bruine[1], qui la favorisa tousjours.

Ce bataillon de dehors fut aussi tost assailly bien brusquement, et de si bonne façon, que tous les soldats en prirent du premier abord l'espouvante, quittant leur poste et leurs retranchemens, sans défence et en désordre, pour gaigner le pont et passer de l'autre costé de l'eau, et ce de plus d'une fuite si chaude, qu'ils se poussoient l'un l'autre dans le Danube.

Les Vallons sur cecy, considérant combien la perte de ceste demie-lune estoit importante, tant pour le danger de la personne du général, qui se

[1] Brouillard, brume.

battoit valeureusement avec plusieurs gentilshommes de sa suite, en attendant d'estre secouru, que pour le péril évident de toute l'armée et de l'estat mesmes de l'empire, qui en eut esté fort en bransle, ils repassèrent incontinent le pont d'eux mesmes, sans en avoir reçeu aucun ordre, et vindrent à l'aide du comte, se mettre dans ladite demie-lune, traversant par dessus le ventre de ces fuyars; lesquelz mesmes ilz contraignirent la plus part de retourner teste, pour par ensemble y soustenir les efforts des ennemis, qui s'efforçoient de la gaigner à toute reste, et lors ils se donnèrent mille mousquetades l'un contre l'autre, et s'escarmouchèrent de très-grande furie, où plusieurs furent tuez et blessez; le comte mesme y receut un coup de balle dans le bras, et son lieutenant-colonel monsieur de Miraumont un coup de mousquet à la gorge: monsieur de Noiremont, capitaine[1], y mourut, et monsieur de Nieurlet[2] y perdit trois chevaux, tuez du canon, sans ce qui arriva à d'autres qui me sont incognus.

Ceste première espouvante de cest escadron fut suivie bien tost d'une autre, qui eut donné pareille-

[1] Henri de Haere, sieur de Noirmont, capitaine au tercio de Bucquoy.

[2] Adrien de Bonnières, sieur de Nieurlet, servait en 1610, comme capitaine, au tercio de la Motterie, il passa ensuite, avec le même grade, au tercio de Fontaine. En 1619, il commandait une compagnie de cent cuirassiers au régiment de Waldstein; son père, le seigneur de Souastre, était gouverneur de Saint-Omer et il était neveu de Claude de Beauffort, seigneur de Coin, maître de camp d'infanterie, mort dans la guerre de Savoie. — *Audience*, 1181-1418.

ment grand avantage à l'ennemy, sans l'asseurance de ces généreux vallons. Ce fut que le feu s'estant mis dans six tonneaux de poudre, le bruit inespéré de cest accident et son effect troubla de nouveau tellement le courage de ces soldats, qui avoient esté forcez par les Vallons de retourner au combat, qu'ils se mirent presque tous encores en fuite, et mesmes plus fort que devant, tombant la plus part par terre, pour la grande haste qu'ils avoient de se devancer, si qu'ils se retrouvoient plus de trente l'un sur l'autre, en quelques endroits du pont, sans ceux qui estoient glissez dans le Danube; aucuns de plus des restez, estans à demie bruslez de la poudre, se jettoient eux-mesmes dans la rivière, pressez de la rage du mal; de manière que les Vallons demeurèrent derechef seuls à la défence de ce lieu, lequel nonobstant ils maintindrent comme devant, faisant des actions admirables de valeur et pendant lesquelles un troisiesme malheur seconda les deux autres: ainsi que les soldats, par la grande ardeur qu'ilz avoient de combattre, tenoient auprès d'eux leurs chappeaux plains de poudre, pour plus commodément recharger leurs mousquets, et qu'aucuns ayant leurs meiches allumées dans la main et ne prenant garde à ces chapeaux, y eurent mis le feu, un grand nombre en fut gasté et par ce moyen plusieurs braves soldats se perdirent encores au grand regret du général.

En ces entrefaites, se trouvèrent là, pour l'importance de l'affaire, don Baltazar de Maradas et le lieutenant-colonel du comte Jean de Nassau [1], l'espée

[1] Le sieur de Crepy.

dans la main, criant : « Courage, soldats Vallons », affin de les animer à continuer telle valeureuse résistence ; ce qu'ilz firent aussi, s'estant tousjours battu si généreusement, sans rien quitter de leurs postes, que l'ennemy ne peut rien gaigner sur la demie-lune ; au contraire, il y perdit un grand nombre des siens, tant sur la campagne que dans lesdits retranchemens, et où ilz estoient amoncelez les uns sur les autres, en telle quantité, que les Vallons s'en servoient de parapets, ainsi que César devant Munde [1], en Espaigne, des corps de ses ennemis tuez ; les Bohémois toutesfois changoient tousjours de nouveaux escadrons, et venoient à l'assaut les drappeaux despliez pour tant plus donner de courage à leurs soldats, et se faisoient d'avantage [2] suivre de leur cavallerie pour les espauler : ce nonobstant, tous leurs efforts n'ont jamais sceu esbransler quelque peu que ce fut la valeur de ces Vallons, qui mesmes continuèrent ceste généreuse et incroyable défence de ce passage, depuis le matin jusqu'à la nuict ; que lors il leur fut donné ordre de rompre le pont du costé de ladite demie-lune, et de se retirer dedans l'isle que fait là le Danube ; ce qu'ilz firent sans nulz dommages et au grand despit des rebelles, qui furent nécessitez de retourner face et les laisser aller, après avoir receu perte d'un grand nombre de leurs soldats. Au reste cecy apporta un grand desavantage à l'ennemy et aux affaires de la chrestienneté un grand bien : d'autant que si les Bohémois se fussent rendus maistres de ceste demie-lune, il est tout certain

[1] Munda.

[2] En outre.

qu'ayant ainsi ce pont à leurs commandemens, que le général fut esté ou tué ou prisonnier, et son armée ruinée et défaicte. Et de quoy l'on peut présumer du surplus comme le tout se fut empiré[1].

Sur ces occurrences, le régiment vallon de don Guillierme de Verdugues et celuy de Carlos Spinelly[2], italien, arrivèrent à Passau[3]; qui donna sujet aux ennemis de se tenir en campagne et d'envoyer des troupes au devant, affin de les empescher de se joindre à l'armée impérialle, qui estoit aux fausbourgs de Vienne et aux environs. Pourquoy Son Excellence fut contraint, trois sepmaines après sa retraite, de disperser ses gens par toutes les villes frontières, pour leur donner haleine, en attendant autres résolutions.

Sur cecy, les Hongrois se voyant hors d'espérance d'estre mis en besoigne de ceste campagne, veu que tous nos soldats s'estoient retirez, ils reprirent la route de leurs cartiers pour y passer l'hyver jusques au renouvellement de l'année.

Or, comme le général fut advisé qu'ils tenoient un chemin, où il pouvoit arriver, sans qu'ils se fussent douté d'aucune chose, il voulut aussi tost, pre-

[1] La *Relation du voyage faict par le régiment du ducq de Bournonville* contient des détails intéressants sur le passage du Danube et la belle conduite des soldats wallons; ils sont confirmés par le *Mercure françois*, 1619, VI, 132 à 134 et par C. Malingre, 263.

[2] A la fin d'octobre 1619. — Malingre, 265.

[3] On a vu plus haut, *Guerre de Savoie*, que les débris des tercios de Coin et de Verdugo avaient été réunis, pour former le tercio, envoyé à Naples, sous les ordres de don Guillaume Verdugo.

nant ceste occasion par les cheveux, les aller charger avec toute sa cavallerie, en un lieu qu'il jugea le plus avantageux, et où les rencontrant, le combat fut fort furieux à cause du grand nombre des Hongrois; mais attendu qu'ilz furent pris à l'improuveu et à leur désavantage, toutes leurs grandes troupes furent dissipées et mises à vau de route[1]. Les Vallons se sont encores là battus d'un courage admirable, souz la conduite de leur colonel monsieur Gaucier et du vis-comte de Gand[2], du baron d'Incy[3], et de messieurs de Petresemmes[4], Domprée[5] et

[1] Littéralement « *a bas de route* », en déroute.

[2] Henri-Anne de Melun, fils de Pierre de Melun, prince d'Epinoy, sénéchal de Hainaut et de sa deuxième femme, Hippolyte de Montmorency, fille de Jean de Montmorency, sire et baron de Bours, Guechart, Esquancourt, etc., et de Bernarde de Longjumeaux, fille de Michel Gaillard, chevalier, baron de Longjumeaux et de Chailly, seigneur de Fayet et de Louise de Sains; Henri de Melun, vicomte de Gand, marquis de Richebourg, capitaine au régiment de cuirassiers wallons du colonel Jean Varods, dit Gaucher, se signala à la bataille de Prague et mourut, sans alliance, au mois de novembre 1630. — *Audience*, 1148; *Jurisprudentia heroïca, quartiers de Bournonville;* MORERI. *Nobil. des Pays-Bas*, III, 243.

[3] Pierre-Ernest de Gavre, baron d'Inchy, était fils de Charles de Gavre, comte de Fresin, et de Françoise de Renty, dame de Rixensart et de Griboval; il se distingua dans la campagne de Bohême et à la bataille de Fleurus (29 août 1622), à la tête de 1,000 chevau-légers; il fut nommé maître de camp d'un tercio d'infanterie wallonne, le 1er février 1625; il était chevalier de Calatrava et membre du conseil de guerre. — *Audience*, 1132; *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 138.

[4] Jean de Mérode, sire de Petersheim. Voir à l'*Appendice*.

[5] Jean Fauche, dit Dompré, ou de Domprel, seigneur de Nosay, servait en 1616 comme capitaine au tercio du seigneur de Fontaine. — *Audience*, 1148; années 1614 et 1619.

Nieurlet[1], leurs capitaines, accompagnez de monsieur de Hernicourt[2] qui y fut blessé et d'autres, et lesquelz tous en particulier s'y sont aussi comporté si valeureusement que rien plus.

Et pource d'autre-part que les Bohémois estoient toujours en dessein de se venger des Vallons, qui avoient fait mourir plusieurs de leurs soldats, en diverses occasions, et particulièrement en ce dernier combat du pont[3]; les garnisons ne furent pas si tost assises, que l'ennemy n'allast attaquer trois forteresses, où les Wallons avoient esté posez. Le bastard de Mansfelt, pour le premier, s'adressa contre celle de Crems[4], ville riche et marchande, joignant le Danube, bien que petite, et y allant aussi tost tout de bon, il pétarda d'abordée deux fermetures de la porte de la ville, et si heureusement qu'il arriva jusques à la dernière, laquelle il brusla, en sorte qu'il se trouva dessous la voûte de ladite porte[5] un grand nombre de soldats, qui leurs drappeaus en mains et touchant phifre et tabours, crioient bien hautement : ville gaignée ! ils furent toutesfois repoussez et empeschez d'y entrer par monsieur d'Assignies[6], lequel y commandoit avec cincq compagnies vallonnes, accompa-

[1] Adrien de Bonnières, sieur de Nieurlet.

[2] Charles de Bryas, seigneur de Hernicourt, capitaine au tercio de Coin dans la guerre de Savoie puis au tercio de Verdugo, qu'il avait quitté, comme on l'a vu plus haut, pour venir, en Bohême, servir en qualité de volontaire.

[3] De Vienne.

[4] Krems, sur la rive gauche du Danube.

[5] Avec (?).

[6] Louis d'Assignies, capitaine au tercio de Hennin, officier brave et expérimenté.

gné du vis-comte d'Emerin[1], du baron d'Ugy[2] et de messieurs de Harsies[3] et de Longueval; et fallut que l'ennemy s'en retourna, en son cartier de Langlouis[4], une lieuë de là, avec perte de plus de deux cens de ses soldats; où du depuis il passa sa fantaisie à continuer d'incommoder de ce lieu ceste garnison de Crems, laquelle pour estre fort près de ce logement, en receut beaucoup de peine, pour ce que la ville en estoit presque tenue blocquée.

Le deuxième qui vint molester noz garnisons val-

[1] François du Chastel, vicomte d'Émerin, était fils d'Antoine du Chastel, seigneur de la Hovarderie et de Cavrinnes, vicomte de Hautbourdin et d'Émerin et d'Anne de Licques, dite de Recourt, fille de François de Licques, seigneur de Lesdain, châtelain de Lens et d'Isabeau de Saint-Omer. Les seigneuries de Hautbourdin et d'Émerin, situées en la châtellenie de Lille, furent achetées en 1603, à Henri IV, roi de France, par Nicolas du Chastel, seigneur de la Hovarderie, et érigées, en sa faveur, en vicomté, par lettres-patentes d'Albert et d'Isabelle, le 3 octobre 1605. François du Chastel, petit-fils de Nicolas, est souvent cité dans ces Mémoires, pour sa valeur héroïque; il périt glorieusement en combattant à Fleurus, et ses restes furent transportés dans l'église de la Hovarderie; on lit l'inscription suivante sur sa tombe: « Gist en la chapelle Notre-Dame noble et valeureux chevalier, messire François du Chastel, vicomte d'Amerin, capitaine de cent cuirasses, pour le service de S. M., lequel ayant été toute la guerre de Bohême en la dite charge et retourna par deçà, mourut en la bataille, contre Mansfelt, proche Flerue, le 29 août 1622, âgé de 25 ans et 28 jours. Priez pour son âme. » — *Audience*, 1181. M. GOETHALS, *Miroir des notabilités*, I, 786.

[2] Albert de Gavre, baron d'Ugies ou d'Usies, fils de Charles de Gavre, comte de Fresin, capitaine au tercio de Hennin. — *Audience*, 1181.

[3] Jean de Harchies, capitaine au tercio de Bucquoy, *Audience*, 1148, fut créé chevalier par lettres du 23 juillet 1641. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 266

[4] Langenlois, ou nord de Krems.

lonnes fut le comte de Starenbergues[1], gouverneur du pays de Lins. Cestuy-cy se prit à la ville de Melque[2], sise aussi près du Danube, où estoient autres quattre compagnies vallonnes, celle du sieur de Haynin[3], qui commandoit à la place, et celle de monsieur d'Alamont[4], avec les gens de messieurs de Guistel et Durenguien[5], morts de maladie quelque peu devant. Cestuy-cy les tint siégez six sepmaines bien estroitement; s'estant par plusieurs fois esvertuez de les forcer avec eschelles et pétars, et principallement par trois occasions diverses et signalées. Il en a nonobstant de mesme encores esté dechassé valeureusement et y perdit beaucoup des siens, avec toutes les eschelles et autres instrumens qu'il avoit apporté. Plusieurs soldats en outre ne se pouvant retirer à tems des murailles de la ville

[1] Le 4 septembre 1619, les États de la haute et basse Autriche, assemblés à Horn, avaient fait alliance avec les Bohêmes et les Hongrois; Louis de Staremberg fut chargé de notifier à l'archiduc Léopold leur résolution de se soustraire à l'autorité de la maison d'Autriche; il s'empara de Lintz afin d'assurer aux Bohêmes le passage du Danube. — MALINGRE, 208.

[2] Möelk, sur la rive droite du Danube.

[3] Jacques de Haynin, frère de l'auteur.

[4] Théodore d'Allamont, fils de Jean d'Allamont, seigneur de Malendry, Brandeville, etc., prévôt, capitaine et gouverneur de Montmedy et de Philiberte de Lenoncourt, débuta dans la carrière militaire, comme soldat avantagé d'infanterie espagnole; sa patente de capitaine au tercio de Bucquoy est du 20 mars 1619; ses services lui méritèrent le titre de comte de Brandeville, les charges de lieutenant gouverneur général du duché de Luxembourg et comté de Chiny et de grand prévôt d'Ardenne. Il épousa Marie, baronne de Mérode de Warcoux et mourut en 1667. — *Archives de Liége*, Ms. LEFORT, 56, 227; *Audience*, 1148; BERTHOLLET, *Histoire du duché de Luxembourg*.

[5] Jean de Houchin, seigneur de Hueringen.

qui estoient fort eslevées, estoient contraints, se voyant ainsy pressez et repoussez si chaudement, de se précipiter du haut en bas et se tuer par ce moyen d'eux-mesmes. Ce néantmoins l'ennemy avoit dessein d'y tenter encores quelques efforts et s'y opiniastrer d'avantage, ne fut qu'il ouyt nouvelles que le général marchoit à leurs secours, qui le fit desloger bien vistement et s'en retourner à grands pas d'où il estoit sorty.

En mesme temps, pour le troisiesme lieu, monsieur Dandelot [1] qui commandoit pareillement à deux cens mousquetaires vallons du régiment du comte de Busquoy, dans le chasteau de René [2], place assez forte, fut semblablement siégé; mais ayant fatigué son ennemy de sorties continuelles et se défendu aussi fort courageusement, les Bohémois n'y eurent autre avantage qu'aux deux autres forteresses précédentes.

Ce comte de Starenbergues se retirant pour la venuë de Son Excellence de devant la ville de Melque [3], vers le pays de Lins, il passa le Danube avec des petits batteaux par Ips, et y laissa trois cens hommes de garde affin de maintenir ce passage. Et d'autant que cela devoit apporter de l'incommodité aux

[1] Ferdinand d'Andelot, chevalier de Malte, fils puîné de Ferdinand d'Andelot, maître d'hôtel de l'archiduc Albert, avait été nommé capitaine au tercio de Hennin; patente du 20 mars 1619: *Audience*, 1148; il fut ensuite nommé capitaine de cavalerie et périt dans cette campagne; il était frère de Nicolas d'Andelot, mort de ses blessures au siége de Verceil. *Voir* ci-dessus 63. — HERMANUS, *Siége de Bréda*, 60.

[2] Reniez, suivant *Malingre* et Renes, selon CHAPPUYS.

[3] Möelk.

nostres, et de la doute[1] d'autres semblables visites, le comte voulut les attaquer et leur oster ce pas; il envoya aussi tost, pour l'exécution de cecy, son sergeant-major Miraumont, lequel estant arrivé d'un grand matin près de ceste ville, posa monsieur de Hurtebise[2] en embuscade, avec bon nombre de mousquetaires, dans une abbaye derrière la porte d'icelle, puis s'approchant avec vingt-cincq soldats des siens, par des lieux les plus couverts, il se saisit de ladite porte, après y avoir tué les gardes et là tint jusques à ce que ledit sieur de Hurtebise eut faict devoir, selon son commandement, de le venir joindre; que lors enfonsant tout à faict sur la garnison du lieu et la mettant en pièces, ils se rendit maistre de la forteresse, dans laquelle il laissa ledit capitaine de Hurtebise pour commander, qui receut encores de renforcement monsieur de Montbertaut[3] et deux cens mousquetaires que luy envoya aussi tost le général; lequel s'en alla, cela faict, à Mautren[4] et aux

[1] Inquiétude.

[2] Charles de Postel, dit Hurtebize, avait 24 ans de services comme soldat, alfere, adjudant; capitaine au tercio de Hennin, il passa ensuite au tercio de Bucquoy. — *Audience*, 1148-1181.

[3] Ce nom est celui d'une famille noble de l'Artois, alliée aux Longueval; l'officier qui le portait ne figure pas dans la composition des tercios de Bucquoy et de Hennin, il servait au tercio de Verdugo, ou bien commandait une compagnie libre. Nous trouvons, au 8 avril 1625, une patente de capitaine d'infanterie wallonne, délivrée à Maximilien de Montbertault. — *Audience*, 1132, 1181: 1622.

[4] Mautern, sur la rive droite du Danube: Buquoy passa l'hiver de 1619 à 1620 dans cette position: il s'y occupa activement à augmenter son armée que les combats de la campagne précédente avaient sensiblement affaiblie. Il leva des troupes dans les États héréditaires avec l'argent fourni par

environs, pour y estre plus à la main à toutes occasions, à quoy il veilloit continuellement.

Il ne fut pas en ce lieu, que bien peu de temps, qu'il ne recognut de la prise sur ses ennemis à Langlouis près de Crems, où le gros de leur armée estoit logé. Pource, il prit le douziesme de février mille six cens et vingt, les deux mille chevaux vallons, avec quelque autre cavallerie de l'empereur, et cincq compagnies d'infanterie de son régiment, sçavoir du baron d'Ugy, du vis-comte Demerin, et de messieurs Darlois[1], Villers[2] et Machuret[3], conduites par son lieutenant-colonel Miraumont, qui donnant tous les testes baissées bien résolument dans Langlouis, forcèrent leurs gardes et parvindrent jusques à la place de leur artillerie et munitions, où les mettant lors tous en désordre, ilz en couchèrent, sur la place, plus de six cens, sans trois cens prisonniers, qui furent emmenez avec trois pièces de canon, deux cornettes, et six drappeaux. Tellement que l'ennemy n'osa plus du depuis demeurer dans ce bourg, et qu'il en fut contraint de se retirer vers la ville de Hornes, pour y estre mieux en seureté[4].

l'Espagne, les Pays-Bas et Rome, mais il donna presque tous les commandements à de jeunes seigneurs belges, qui étaient venus en foule briguer l'honneur de combattre sous les ordres de leur illustre compatriote.

[1] Eustache d'Arlois.

[2] Gille de Martigny, seigneur de *Villers-Poterie*.

[3] François Dormael, dit *Machuré*, d'abord nommé capitaine au tercio de Hennin, était ensuite passé au tercio de Bucquoy.

[4] Voici la relation de la journée du 12 février écrite à l'empereur par le comte de Buquoy lui-même, le soir du combat :

« Mauthern, 12/22 février 1620.

« D'après les ordres de V. M. I. je suis arrivé ici le 10 du cou-

Après ceste victoire, Son Excellence s'estant placé dans les logemens de ses ennemis à Langlouis, au commencement du mois de mars, il y ramassa incontinent toute son armée, pour recercher de nouveau les Bohémois au lieu de leur retraicte, où ils avoient pareillement uny toutes leurs forces. Marchant après, aux environs de ladite ville de Hornes, on luy fit rapport que l'armée des rebelles n'estoit qu'une petite lieuë de luy[1]; il commanda pour ceste cause, à toute sa cavallerie de marcher d'avant garde, avec ordre au sieur de Miraumont de luy envoyer cent mousquetaires, pour espauler ses gens de chevaux, en attendant que le reste de l'armée suyvroit.

Estant nostre cavallerie avancée et venuë aux escarmouches, il fit entrer les cent mousquetaires commandez par monsieur de Haynin dans un petit bois, pour soustenir nos escarmoucheurs, lesquelz en firent de mieux et plus librement. Et comme d'autre costé, les ennemis avoient aussi remply un autre petit bois de cent mousquetaires, pour pareillement

« rant, mais le lendemain entre dix et onze heures matin, j'ai fait « passer le Danube à une partie de mes troupes et bien que « j'eusse alors à lutter contre des circonstances tout à fait défa- « vorables, j'ai néanmoins l'honneur de mander, par celle-ci, « à V. M. I. que l'ennemi, qui avoit pris ses logements à Lan- « genlois, en a été rudement chassé avec une perte d'environ « 1,200 hommes tués et six drapeaux, des deux bannières du « colonel de Stadl et de deux pièces de campagne. La plupart « de mes gens de pied et de mes cavaliers ayant déjà ramené « les prisonniers au delà du fleuve, je n'en puis marquer le « nombre exact, mais je crois devoir faire savoir à V. M. qu'à « eux seuls mes cuirassiers wallons en ont fait entrer cent onze « à Stein. » — M. Ch. Rahl, *Les Belges en Bohême*, 76.

[1] Eggenbourg.

favoriser leurs gens, et que cela aportoit très-grande incommodité aux nostres, le capitaine de Haynin voulut les aller desloger de là. Il my-partit [1] sa troupe en deux parties, puis marchant ainsi séparément, il entre de résolution dans le poste de ses ennemis, lesquelz n'osant attendre leur descharge prirent aussi tost la fuite, et sortant du bois, se rangèrent vers leur gros, qui estoit plus en arrière, avec deux canons. Un escadron de nostre cavallerie courut après pensant de les couper, ce qu'il ne sceut toutesfois faire. Nos cent mousquetaires, par l'ordre du comte Dampiere, passèrent aussi plus avant et les suyvirent tousjours les escarmouchant; le reste de la cavallerie, à l'exemple de ce premier escadron, avança de mesmes en bel ordre à dessein de donner dedans, voyant que plusieurs des ennemis commençoient de s'esbranler, qui fit que le bataillon, qui estoit aux deux pièces de canon, se retira en désordre; succez qui occasionna les nostres de continuer leur poursuyte, et ne fut esté que le général y accourut voyant qu'ils s'avançoient tousjours, et qu'il les fit retirer criant alte après, l'on fut sans doute venu à une bataille générale, tant s'estoient-ils eschauffez aux escarmouches.

Le comte demanda aussi tost au capitaine de Haynin qui luy avoit donné l'ordre de sortir de son poste, pour se mettre ainsi en rase campagne, et luy ayant respondu que le comte Dampière luy avoit faict ce commandement, ilz eurent quelques propos ensemble pour ce que Son Excellence ne pouvoit

[1] Il partagea.

encores venir lors à une bataille, attendu qu'une bonne partie de son armée estoit derrière plus de six heures de chemin : mais sur l'excuse qu'il fit que l'espouvante de l'ennemy luy avoit causé de faire ce coup, pour l'espérance évidente de quelque bonne issuë, ce mescontentement s'appaisa, et à la vérité la chose estoit si apparente, que l'on tenoit asseuré, à cause de ceste espouvante, qu'ils eussent esté lors facilement deffaits, nonobstant leur forte situation, s'ils fussent esté assaillis de nostre armée entière.

Cecy partant se passa de la façon jusques à la nuict, à laquelle Son Excellence ayant dessein, devant toute chose, de se saisir d'aucuns lieux voisins avantageux, il commanda à monsieur de Haynin de recognoistre, avec cent hommes, un cimetière où l'ennemy avoit mis quelque infanterie. Lequel toutesfois ayant esté trouvé de trop forte défence, estant sur une petite montagne entourée de bonnes murailles hautes et relevées et bien gardée, l'on ne fit aucuns devoirs de l'assaillir.

Le lendemain au point du jour, le général ayant reçeu le surplus de ses gens, il disposa son armée en bataille, et fit avancer deux pièces de canons sur le haut d'une terrasse. L'ennemy ne voulant venir aux mains qu'à la force, s'estoit préparé toute la nuict pour la retraicte; il avoit eu ceste advertence, qu'il observoit tousjours du comte Maurice[1], lequel, à ce qu'on dit, luy avoit donné ceste enseignement général, d'éviter tousjours les batailles, autant qu'il seroit possible, ne fut à très grande avantage, crai-

[1] Maurice de Nassau.

gnant que la perte d'une armée entière ne caussast aussi la perte et la ruine de tous leurs Estats révoltez, comme il est arrivé par celle de Prague, selon que vous oyrez. Les Bohemois donc en suyte de ce règlement, avoient envoyé leurs bagages à Hornes et une partie de leurs canons à Telles[1], puis, pour faciliter leur dessein, ils se mirent pareillement en bataille et s'emparèrent d'un lieu avantageux, où ils plantèrent quelques coulevrines sur la pente d'une montaigne qu'ils avoient à propos; si que toute ceste journée se passa encores en combats légers et canonades, à raison de la forte situation du lieu où ils s'estoient placé.

Le jour suyvant, Son Excellence voyant que pour l'incommodité d'une petite rivière[2] et d'un village qu'il avoit en face, avec un bois à droit et une pente fort grande, il y avoit danger d'aventurer de descendre, estant si près de ses ennemis, pource qu'il pouvoit y estre prins en désordre, il trouva meilleur de tourner un quart de lieuë de là, et de cercher campagnes larges, pour plus commodément marcher en bataille et faire son fait. Il commanda lors à monsieur de Miraumont de se mettre à la rive d'un bois, avec quattre cens mousquetaires des compagnies du baron d'Ugy et de messieurs Dandelot et Villers. L'ennemy à son exemple, fit aussi tost le mesmes, il remplit ledit bois de mousquetaires à l'opposite de son armée, affin de nous tenir teste; et pour rafreschissement

[1] Telt.
[2] La Kamp, ou un affluent de cette rivière, coulant du Nord au Sud.

desquelz il mit auprès sur la campagne, un gros escadron.

De plus, il y avoit un petit mont eslevé, à la faveur duquel il venoit à l'escarmouche à couvert fort près des nostres sans estre veu, là où que nos soldats estoient descouverts jusques aux pieds, ne se pouvant garantir de rien; occasion qui obligea ledit sieur de Miraumont, se trouvant en ceste incommodité, de se résoudre d'attaquer ce poste pour en déchasser ses ennemis et l'occuper : mais comme ce lieu estoit fort important auxBohémois, ils se roidirentà la conservation d'iceluy, se rafreschissant continuellement de nouvelles gens pour le maintenir, et se meslant fort valeureusement dans les nostres, qui s'efforçoient aussi de le gaigner d'une belle résolution, avec leur sergeant-major, lequel néantmoins y ayant esté tué sur la place, et bien deux cens des leurs, sans les blessez, ils furent contraints nonobstant tous ces généreux devoirs, de laisser ceste entreprinse et retourner dans leur mesme lieu, où ilz avoient esté posez, en attendant qu'ils seroient renforcez de gens ou qu'ils auroient autre commandement.

Le comte fut extrêmement triste de ces nouvelles, principallement pour la mort de son lieutenant-colonel[1] à cause qu'il estoit très brave homme et de

[1] Bucquoy annonce la mort de Claude de Miraumont à l'archiduc Albert, en ces termes : « Le coup le plus douloureux que « m'a porté cette méchante affaire, a été la perte du seigneur de « Miromont, qui est glorieusement tombé avec cent quarante « des siens. » — Lettre citée par M. Ch. Rahl, *les Belges en Bohême*, 78. Bucquoy réclama les restes du brave Miraumont, qui furent inhumés honorablement à *Krems*. — *Relation du voyage du régiment du ducq de Bournonville.*

fort grand service, il ne jugea pourtant à propos de retirer ses gens craignant que l'ennemy n'en fit proufit : les voulant toutesfois asseurer, il envoya les capitaines d'Emerin, d'Arlois, Haynin et d'Alamont avec autres six cens mousquetaires, se ranger dans quelque poste voisin, et où ilz se tindrent ainsi tousjours continuant, avec les autres de l'armée, l'escarmouche ordinaire du mousquet, sans avoir plus entrepris l'un sur l'autre aucune chose.

Sur l'entrée de la nuict, le général ayant assez recognu qu'il luy seroit impossible de venir aux prises avec ses ennemis, qui se tenoient tousjours serrez en leur forte assiète, et considérant que son armée estoit fort fatiguée, pour avoir esté trois jours continuels en bataille tant cavallerie qu'infanterie et presque tousjours mesmes en action d'escarmouche, il fit tout retirer et logea à un quart de lieuë en arrière, laissant seulement quattre cens chevaux de garde à la teste avec quelque infanterie.

Le lendemain toutesfois de bon matin, les Bohemois paroissant en bataille, Son Excellence incertain de leur intention, remit aussi tost ses soldats en ordre, et à l'instant le capitaine Machuret, avec cent mousquetaires vallons, fut envoyé se mettre du long la rive d'un bois, un traict de mousquet devant l'armée ; le capitaine Haynin avec autres cens soldats fut mis de mêmes dans une autre poste, encores autant plus outre, pour incommoder l'ennemy de près et l'eschauffer à la fin, s'il estoit possible ; on ne manquoit de se porter là, de part et d'autre, force coups de mousquets, les nostres s'efforçant tousjours d'obliger les rebelles de venir au joindre, ce qu'ilz ne sçeurent

nonobstant encores faire, ce jour se passant derechef ainsi sans estre venu à d'autres combats d'importance.

C'est ce qui fit résoudre tout à faict le général de se retirer, se tenant lors asseuré qu'il n'en tireroit autre chose, outre ce qu'il commençoit aussi d'estre incommodé de vivres et partant il donna, pour la retraicte, l'arrière-garde au colonel Gaucier, avec ses mille chevaux vallons, qui devoient de plus seconder les cent mousquetaires, posez dans le bois à la teste de l'ennemy et les retirer de ce lieu. Puis demeurant luy-mesmes derrière avec trois autres mille chevaux, pour pourvoir à tous inconvéniens, il fit gaigner chemin au surplus de son armée, jusques là que s'estant eslongné et réuny à toutes ses troupes, il se trouva à la mesme nuict à Langlouis, où chacun reprit son logement ordinaire et son repos.

Peu de tems en suyvant toutesfois, le comte fasché de n'avoir peu combattre, après avoir faict suffisamment rafreschir ses gens, il veut encores les aller trouver, non toutesfois en corps d'armée, mais en troupes particulières, pour tascher de les surprendre, par quelques endroits et leur porter pour le moins une escorne signalée. Il prit incontinent, à ce dessein, les deux régimens vallons de Gaucier et de Valestin, avec aucuns d'autres nations et se mit aux champs, commandant en outre, pour leur escorte, à mille mousquetaires vallons et allemans, de les suyvre de plus près qu'il leur seroit possible.

Estant en chemin, il laisse ceste infanterie à une lieuë proche de l'ennemy, dans un cimetière pour luy servir de retraicte en cas de besoin, puis s'avançant

avec tous ses gens, il vint le douziesme d'avril jour de la Pasque Fleurie, jusques à certain lieu[1], où il trouva inopinément un grand nombre de Bohémois, en escadrons, pour ce qu'ils avoient esté avertis de sa venuë; de quoy lors le comte estant estonné, il s'arresta, disant qu'il pensoit cercher ses ennemis, mais qu'il trouvoit le contraire qu'ils le cerchoient; ce nonobstant, ne voulant retourner sans rien faire, il s'approcha et fit alte auprès pour les considérer, et où ils furent ainsi se regardant l'un l'autre quelque temps, sans se mouvoir.

Les Bohémois cependant prenoient garde sur la personne du comte, affin de l'attaquer et le tuer ou pour le moins le grandement blesser, croyant qu'ils pourroient par après avoir, à peu de peine, le dessus du reste, et certes la croyance qu'on avoit en ce brave conducteur estoit telle, que ce malheur arrivant, toute la troupe couroit vrayement fortune d'estre perduë, comme furent jadis les Cartageois devant Sagonte, et les Romains contre Massinissa, par la mort et blessures de leurs chefs. Et de fait huict soldats, des mieux couverts et montez, l'ayant recognu et s'estant avancé de quelques picques devant les autres, jusques à l'avenant de la portée de leur carabine, ils les deschargèrent tous sur le comte si dextrement, qu'il en eut son cheval tué et fut quelque peu blessé au tallon[2]; qui causa, remonté qu'il fut d'autre cheval, qu'il commanda de donner à droite et à gauche, après

[1] Silzendorf.

[2] *Relation du voyage fait par le régiment wallon de monseigneur le duc de Bournonville.* — *Mercure françois*, VI, 1620, 118.

qu'il eut crié ce mot de sainte *Marie*. En suite de quoy, le colonel Gaucier, qui estoit en frond, donna d'un costé dedans, monsieur de Valestin, de l'autre, fit de mesmes, suyvis du vis-comte de Gand, du baron d'Incy, et de messieurs de Sorres[1], de Biencque[2], d'Omprée[3], et autres leurs capitaines. Les Polonois et Allemans fonsèrent pareillement en flanc; et firent tous tellement leurs besognes, que l'ennemy fut mis en route; huict cens soldats duquel furent de plus estendus par terre, avec gain de six cornettes et autant d'enseignes[4]; non sans grand danger néantmoins du général, et la perte d'aucuns valeureux capitaines, comme entre autres, de messieurs de Sorres et de Biencque, morts des blessures qu'ils receurent en ceste meslée. Monsieur de Crépy[5], lieutenant-colonel y fut pareillement blessé, et quantité de nos soldats.

Les gens de l'ennemy, avant de prendre arrestement la résolution de combattre, sur ce qu'ilz sçeurent par leurs avant-coureurs, que la plus part de nostre cavallerie estoit vallonne, ils furent long

[1] Guillaume de Carondelet, seigneur de Solre-sur-Sambre.

[2] Andronique de Fiennes, sieur de Biemégue ou de Biencque, avait été nommé capitaine au tercio d'infanterie wallonne du seigneur de Gulzin, le 28 juillet 1615. Sa patente de capitaine au régiment de Gaucher est du 14 mars 1619. — *Audience*, 1148, 1181.

[3] Jean Fauche, dit Dompré.

[4] Les Bohêmes perdirent en outre, dans ce combat, Léonard Colomnum, libre baron de Fels et Schenkenberg, baron d'Engelsburg, Bruschauw, Schenaw et Hachtustein, maréchal de l'armée et capitaine de 600 chevaux. — KEVENHULLER, IX, 1034; C. MALINGRE, 270, 271, 315. — *Mercure françois*, VI, 1620, 116.

[5] Lieutenant-colonel du comte Jean de Nassau.

tems en bransle, selon qu'auroient asseuré plusieurs prisonniers, s'ilz devoient attendre ou se retirer. Leurs chefs, à ceste occasion, les voyant en ces altères[1], voulurent les faire retourner, disant qu'il valoit mieux une retraicte honneste qu'une fuite honteuse, si leur courage n'estoit entièrement disposé de venir aux mains contre ceste nation : mais la honte les pressant de plus près que la peur, leur fit respondre qu'ilz estoient tous prests de se battre contre qui que ce fust et y mourir, quoy qu'à l'extérieur froid et peu esveillé, ilz démonstroient assez le contraire, qu'ilz eussent beaucoup mieux aymé d'éviter la meslée. Et croy que ceste crainte auroit esté la cause principalle de leur si courte défence.

Quelques jours après ceste secousse, Son Excellence ayant reçeu à Langlouis les troupes d'Italie de Carles Spinelly et de don Guillierme de Verdugues[2],

[1] Inquiétudes, appréhensions. — *Dictionnaire wallon-tudesque*, etc.

[2] On a vu plus haut, 120, que les corps de Verdugo et de Spinelli étaient arrivés à Passaw, vers la fin du mois d'octobre 1619; mais l'ennemi avait manœuvré de manière à empêcher leur jonction avec l'armée impériale, alors cantonnée aux environs de Vienne, elle ne put s'opérer qu'à la fin d'avril 1620: « Le jour auparavant la nuict de monseigneur saint Jacques et « saint Philippe, voulusmes planter le may à quelque quartier « de l'ennemy, comme nous fismes : or, estant comandé vingt « hommes de chaque compaignie, avecq mille Italiens, qui « estoient nouvellement arrivez. » *Relation du voyage faict par le régiment wallon de monseigneur le ducq de Bournonville.* — Toutefois, il est à observer que, vers la même époque, des renforts furent amenés d'Italie, par Sigismond Rudolphe de Prosingen « et y arrivèrent lesdictes troupes sur le mois de may, « ayans passé par la Bourgongne, Lorraine et pays de Salz« burg et Bavières. » — MALINGRE. *Histoire générale de la rébellion de Bohême*, 318, 725.

il eut encores une victoire assez grande, contre les rebelles par la conduite de ce vaillant et valeureux guerrier, le comte de Dampiere, lequel le premier jour du mois de may[1], suivy du vis-comte d'Émerin et de messieurs de Villers et Machuret, avec trois cens Vallons de leurs compagnies et autant de Napolitains du régiment de Spinelly et quelques gens de chevaux, tant Vallons qu'Allemans, deffit un logement entier[2] des rebelles, desquels il tua six cens et en blessa un très grand nombre; ce fut alors que le vis-comte d'Émerin y faisant des merveilles, rencontra le lieutenant du bastard de Mansfelt[3], et lequel il fut contraint de tenir prisonnier nonobstant tous les devoirs qu'il fit de le tuer, à raison des charmes qu'il avoit, lesquels le conservoient d'estre blessé. Au reste tout cecy ne se fit pourtant sans rendre combat, d'autant que l'ennemy se défendit fort bien du premier abord et continua quelque tems.

Les Bohémois estant du depuis augmentez de forces deux fois le double, firent, bien qu'en vain, un essai

[1] « ..... Soubz la conduite du conte Dampierre, lequel avoit « conçu ceste entreprise à cause que Son Excellence estoit à « Vienne. » — *Relation du voyage*, etc.

[2] Schonberg; ou Garst, suivant MALINGRE, 316.

[3] Joachim Carpzovius, ou Carpezan, issu d'une famille très connue de Brandebourg, était neveu du célèbre professeur de ce nom; il quitta ses études pour suivre la carrière des armes: après avoir servi diverses puissances, il se jeta dans la révolution de Bohême et fut nommé lieutenant d'Ernest de Mansfeldt; il le suivit dans ses diverses expéditions; après sa mort, il passa dans l'armée du roi de Danemark et mourut à Gluckstadt, en Holstein, en 1628. — MORERI. *Relation du voyage et chanson sur la défaite de Secorche* (*Schonberg*).

de revange, le dernier de may 1620, sur nostre armée à Langlouis, que le général avoit fait fortifier dans ce lieu pour semblables accidens à cause de leur renfort; ils vindrent de grande résolution avec dix mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux attaquer le cartier du colonel Foucre[1], auquel estoient aussi les Italiens et Vallons, qui nonobstant ayant tous résolument défendu leurs retranchemens avec les Allemans dudict Foucre et autres que Son Excellence leur envoya, contraignirent l'ennemy, après quelques escarmouches, de rebrousser chemin pour tenter meilleure fortune en autres lieux, ausquels ilz eurent un succès plus heureux : car en premier lieu ils se rendirent maistres du chasteau de Tain, où les capitaines de Bardouille[2] et de Prats[3] estant dedans avec leurs compagnies valonnes, furent forcez de

[1] Fugger, Henri Othon, comte du saint-empire, de Kirchberg et de Weissenhorn, fils de Christophe et de Marie de Schwartzenberg, servit d'abord dans l'armée espagnole : en 1617, il prit part au siége de Verceil, comme colonel; il leva un régiment d'infanterie allemande pour l'empereur, en 1619, le conduisit à Passaw, en Bohême, et dans le Palatinat : il fut envoyé dans les Pays-Bas, en 1624, et assista au siége de Bréda; il se distingua par l'expulsion des Hessois des terres de l'abbaye de Fulde et par la prise de Friedland; il commanda en Souabe et après la prise de Landberg fut promu au grade de feldzeugmeester; en 1634, il exerça un commandement important, prit Ratisbonne et assista l'année suivante à la bataille de Nordlingen. Ferdinand II lui conféra le titre de comte et Philippe IV, la Toison d'or; il reçut en outre de grands biens comme dotation et mourut en 1644.

[2] Charles Bardoul était parti des Pays-Bas, en 1617, en qualité d'adjudant au tercio de Verdugo.

[3] Eustache de Pratz, sieur de Pressy et de Liguy. — *Audience*; BOREL D'HAUTERIVE, *Annuaire de la noblesse de France*, 1857, 366.

composer sous, toutesfois, des conditions très honorables et après avoir enduré plus de trois cens coups de canon. Comme aussi qu'ilz emportèrent le dessus du logement du comte Dampiere, durant son absence à Vienne, lequel ilz mirent tellement en confusion, que la pluspart de son régiment mesme se sauva dans le quartier de Son Excellence.

Cependant tous les princes catholiques et confédérez de Sa Majesté Césarée faisoient force gens, le duc de Bavière levoit une puissante armée, l'archiduc Léopold [1] en faisoit de mesmes en Lorraine et provinces de la Belge allemande [2]. D'autre part, le duc de Saxe [3] et le roy de Pologne [4] faisoient

[1] Léopold d'Autriche, né en 1586, était le cinquième fils de Charles, archiduc de Gratz et dernier fils de l'empereur Ferdinand Ier. Quoique évêque de Passaw et de Strasbourg, Léopold commanda les troupes impériales dans les guerres de Juliers et de Passaw. En 1626, il renonça à l'épiscopat, pour épouser Claude de Médicis, dont il laissa plusieurs enfants; il mourut le 3 septembre 1632.

[2] Le margrave de Durlach s'était opposé au passage des troupes levées par ordre de l'archiduc Léopold, dans les pays de Trèves, de Luxembourg, de Mayence, en Alsace, en Lorraine et même dans les Pays-Bas; mais le margrave d'Anspach, général en chef de l'armée de l'Union évangélique, l'autorisa et le 5 juin 1620, 8,000 hommes de ces troupes traversèrent le pont de Brisach. — *Mercure françois*, VI, 148, 149. MALINGRE, 414.

[3] L'électeur de Saxe était chargé de l'exécution du ban impérial prononcé contre le roi de Bohême; dès le mois de janvier 1620, il avait obtenu des Etats, assemblés à Leipzig, les subsides nécessaires à l'entretien, pendant six mois, de 3,000 hommes de pied et de 1,000 chevaux. — *Mercure françois*, VI, 89, 90, 380, 381.

[4] Sigismond de Pologne ne s'était pas borné à envoyer des secours en hommes, son ambassadeur à la diète de Neusohl avait vivement pressé les Etats de la haute Hongrie de rentrer sous l'obéissance de l'empereur. — MALINGRE, 478-484.

semblables devoirs. Le roy catholique faisoit pareillement levées de trois mille chevaux vallons [1], pour envoyer avec l'armée du marquis de Spinola, dans le pays du comte Palatin, esleu lors roy de Bohéme; de façon qu'en peu de jours, ces armées s'estant mis aux champs, chacune diversement de son costé, les rebelles se trouvèrent en mesme tems assaillis par divers endroits.

Et d'autant qu'il estoit nécessaire que l'armée de l'empereur fut la plus puissante pour entrer dans la Bohême, où toutes les plus grandes forces de l'ennemy y estoient, l'on y joignit les gens de l'archiduc Léopold, avec toutes les troupes du duc de Bavière [2] après qu'il eut réduit, en chemin, le pays de Lins [3], à l'obéyssance de Sa Majesté, et sur

[1] Les levées opérées, en 1620, aux Pays-Bas furent bien plus considérables; comme on peut voir à l'*appendice de la guerre du Palatinat*, par les listes des principaux officiers des régiments d'infanterie, des capitaines de compagnies libres d'infanterie et de cavalerie mis à la disposition de Spinola.

[2] L'armée du duc de Bavière, qui avait pour lieutenant général Tilly, se composait des troupes fournies par les électorats ecclésiastiques, des contingents bavarois (16,000 hommes), des troupes de la ligue catholique (7,000 hommes de pied et 1,200 chevaux) et des gens de l'archiduc Léopold (4,000 piétons et 800 chevaux); elle se concentra aux environs de Donawerth et le 10 juin, son quartier général s'établit à Dillingen; elle s'achemina ensuite, le long du Danube, vers la haute Autriche; en même temps, le margrave Joachim-Ernest de Brandenbourg-Anspach, général de l'armée des princes protestants-unis, quittait les environs d'Ulm, où il était cantonné, à la tête de 15,000 hommes et se dirigeait vers le Rhin, afin d'aller défendre le bas Palatinat, menacé par Spinola. — *Mercure françois*, VI, 369. MALINGRE 413, 414, 569.

[3] Au lieu de marcher directement vers l'armée de Bucquoy, le duc de Bavière se dirigea sur Lintz, où les États assemblés

laquelle conjoincture le duc de Nevers[1] arrivant à Vienne, avec un grand nombre de noblesse de sa nation françoise, fut occasionné par l'union de tant d'armées, comme de chose extraordinaire, de se résoudre d'estre de la partie, pour participer à l'honneur des belles occasions de ceste campagne. Il estoit entre autres accompagné du marquis de Coligny[2], des comtes de Pongibaus[3] et de Chalay[4], du Vidame de Normandie[5], et du baron de Raverdin[6], cavaliers des plus signalez de la France, sans les gentilshommes particuliers, qui estoient en très-grande quantité, lesquelz vindrent pareillement tous trouver le général et le suivirent par tout. Comme firent aussi le comte de Vaudemont[7] et le duc de

firent leur soumission et prêtèrent serment à l'empereur. — KOHLRAUSCH, III, 121 ; *Mercure françois*, VI, 372, 374 ; MALINGRE, 570-574.

[1] Charles de Gonzague, duc de Nevers, fils de Louis de Gonzague et de Henriette de Clèves ; il devint duc de Mantoue et de Montferrat.

[2] Gaspar de Coligny, troisième du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, colonel général de l'infanterie française, gouverneur d'Aigues-Mortes, puis maréchal de France.

[3] Le seigneur de Pongibaud, cadet de la maison de Lude et petit-fils du maréchal de Schomberg, fut tué en duel par Chalais, en 1626. — LE VASSOR, *Histoire de Louis XIII*, III, 96.

[4] Henri, marquis de Chalais, cadet de la maison de Talleyrand, grand maître de la garde-robe de Louis XIII et favori de Gaston d'Orléans, frère du roi, se mêla aux intrigues de ce prince contre le cardinal de Richelieu, qui le fit condamner à mort et exécuter cruellement, à Nantes, le 19 août 1626. — *Mémoires de Bassompierre*, II, 367.

[5] Prunelay, baron d'Esneval, seigneur de Gazeran et d'Herbault.

[6] Il s'agit probablement d'un Lavardin, fils de Jean de Beaumanoir, marquis de Lavardin, maréchal de France.

[7] François de Lorraine, troisième fils de Charles II, duc de

Croy [1] et autres venus avec les troupes de l'archiduc Léopold [2].

Lorraine et de Bar, et de Claude de France, comte de Vaudemont, né le 17 février 1572, mort le 15 octobre 1632, avait épousé Catherine de Salm, fille unique de Paul de Salm et de Marie le Veneur-Tilliers; beau-frère du duc Maximilien de Bavière, marié à sa sœur Elisabeth; il était lieutenant général du directoire Rhénan et de l'armée de la ligue; il renonça à cette dernière charge en faveur de Tilly.

[1] Charles Alexandre de Croy, marquis d'Havré, prince du saint-empire, chevalier de la Toison d'or, fut admis, par arrêt du 26 février 1616, au retrait du duché de Croy, dont il prit le titre; il mourut, assassiné dans son hôtel, à Bruxelles, le 5 novembre 1624. Il avait épousé, en premieres noces, Yolende de Ligne, fille de Lamoral, prince de Ligne et de Marie de Melun d'Espinoy; en secondes noces, Geneviève d'Urfé, fille de Jacques, marquis d'Urfé et de Marie de Neuville-Magnac. Il se distingua à la bataille de Prague, fut élevé à la grandesse par Philippe III, roi d'Espagne et remplit une mission à la cour de France, en 1623. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 154; *Archives du royaume*, *correspondance d'Albert et de Philippe III*, V, 55.

[2] Parmi les gentilshommes français cités par l'auteur, les uns étaient venus « pour participer à l'honneur des belles occasions « de la campagne »; mais d'autres, comme Gaspar de Coligny, faisaient partie de l'ambassade envoyée par Louis XIII à l'empereur, aux électeurs, aux différents princes et aux villes impériales, dans le but de les engager à laisser vider, entre les deux rivaux et sans y intervenir, la querelle relative au trône de Bohême et enfin de chercher à ramener la paix en Allemagne. Le chef de cette importante mission était Charles de Valois, né le 28 août 1572, au château du Fayet, en Dauphiné, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet; d'abord comte de Clermont et d'Auvergne, il devint duc d'Angoulême, en 1619, par la mort de Diane de Valois, fille de Henri II; il était frère utérin de la célèbre Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, que Henri IV faillit épouser. « S'il avoit pu, dit un contempo- « rain, se défaire de l'humeur d'escroc que Dieu lui avoit « donnée, c'eût été un des plus grands hommes de son siècle; il « étoit bien fait, brave, spirituel; avoit de l'acquis, savoit de la

Estant donc jointes ces armées de Léopolde et de Bavière à celle de l'empereur, on marcha aussi tost tousjours néantmoins séparément et sans confusion, le comte de Busquoy allant à droicte et celle du duc de Bavière à gauche. Et pource qu'il estoit besoin, pour faciliter les vivres et les passages, de se saisir d'aucunes places qui se retrouvoient en chemin, attendu qu'on avoit résous d'aller droict vers la ville de Prague et de combattre l'ennemy, au cas qu'il y voulût apporter de l'opposition, Son Excellence s'arresta premièrement, avantque d'avancer ses gens, à la prise des plus avantageuses et, pour commencer ceste affaire, l'on s'adressa contre celle de Hornes, en Moravie, laquelle voyant tant de puissances devant ses murs, se rendit le mesme jour sur le soir, craignant que, tenant jusqu'au lendemain, elle ne fut esté reçeue à autre composition qu'à la discrétion et mercy du vainqueur [1]. Les soldats sortirent seulement avec leurs armes, sans autre chose, tous leurs drappeaus ayant esté mis entre les mains du comte;

« guerre; mais n'a fait toute sa vie que *griveller* pour dépenser, « non pour thésauriser. » En effet, il avait offert à Henri IV de lui servir d'espion; sous Louis XIII, il fit de la fausse monnaie. Il mourut en 1650, laissant un fils de son mariage avec Charlotte de Montmorency. — MICHEL LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, II, 183; MALINGRE, 356, 378, 380, 383, 410, 415, 416, 469, 471, 509, 518; TALLEMANT DES RÉAUX, I, 138; SISMONDI, *Histoire des Français*, XV, 200, 360, 416, 425, XVI, 275.

[1] L'armée de Bucquoy, cantonnée aux environs de Langenlois se mit en marche le 3 septembre et opéra sa jonction avec l'armée du duc de Bavière le 9; c'est le même jour, que Bucquoy assiégea avec ses seules troupes et prit Horn, petite place de l'archiduché d'Autriche, située vers les frontières de Moravie.— *Relation du voyage du régiment wallon*, etc., MALINGRE, 588, 589.

et n'y eut autre perte que du sieur de Hautecloque [1] et environ dix ou douze soldats vallons, et quelque petit nombre d'allemans.

De ce pas, les armées, continuant leur chemin, prirent la route de Grats et de Bouduits [2], où elles se divisèrent pour gaigner temps. Celle de Bavière mit le siège devant la ville de Bodiane [3], laquelle composa aussi tost et le comte se rangea contre celle de Pragradis [4], qui, se voulant rendre opiniastre, tint deux jours et deux nuicts, au bout desquelz luy ayant esté donné l'escalade sur le matin, elle fut forcée et tous ceux de dedans mis à mort, jusques à treize cens personnes. Quelque quantité toutesfois de femmes et de filles, avec leurs enfans, furent conservez par messieurs de Mérode et de Haynin, dans une maison sur la place, où ils avoient mis quelques officiers et soldats à la garde d'icelles.

Après la prinse de ces villes, les deux armées se réunirent et allèrent ensemblement attaquer celle de Pisca [5] qui avoit esté reprise par l'ennemy. Celle-cy voulut aussi s'opiniastrer pour quelque tems, ne désirant néantmoins attendre l'événement d'un assaut, comme celle de Pragradis, elle envoya au bout de

[1] Robert de Hautecloque, fils de François, écuyer, seigneur des Quatrevaux et d'Antoinette de Cayrel, dame de Neufville-au-Cornet, avait épousé Gosine de la Tour; il est mort sans postérité.

[2] Ces deux armées réunies présentaient un effectif de 50,000 hommes quand elles marchérent sur Budweiss, où elles arrivérent le 12 septembre.

[3] Wodnian.

[4] Prachaditz. « *Relation du voyage du régiment wallon.* »

[5] Piseck (27 septembre).

deux jours et deux nuicts vers le duc de Bavière, pour parler de sa reddition et tirer de luy quelques conditions honnestes. Mais pendant ces conférences, les soldats allemans, vallons et autres de l'armée impériale estant entrez dans les fossez et l'ayant assailly de leur mouvement particulier, pour n'estre frustrez, selon qu'on peut présumer, du pillage de ceste place, la composition fut rompue et la ville gaignée d'assaut [1] et pareillement tous les soldats et autres tant femmes qu'enfans tuez, en pareil nombre que dans l'autre précédente [2].

Le duc de Bavière se picqua grandement de ceste impertinence, principalement pour ce qu'il croioit que le comte, envieux de ce que les siègez avoient touché le tabour de son costé, devoit avoir permis que ses soldats s'estoient ainsi desbandez ; toutesfois

[1] Piseck fut pris le 1er octobre.

[2] Rien de plus horrible que le traitement qui fut infligé à cette malheureuse ville; les Croates surtout montrèrent une férocité qui fait frémir. La ville fut littéralement réduite en cendre, le commandant militaire fut pendu au-dessus des portes de la ville, le chef civil fut décapité. Le duc de Bavière et le comte de Bucquoy arrêtèrent l'épée à la main ces soldats furieux et sans leur énergique intervention, personne peut-être n'aurait eu la vie sauve. Bien que d'après les coutumes de guerre de cette époque on n'agît guère autrement, il est certain que rarement on avait montré autant de cruauté, aussi les traditions locales et d'après elles les historiens ont-ils fait un horrible tableau de la barbarie des milices étrangères. Il convient toutefois de constater que l'horrible châtiment qui fut infligé à la ville de Piseck était motivé par la conduite honteuse que la garnison avait tenue quelque temps auparavant, lorsqu'elle gardait la ville pour l'empereur; trop lâche pour combattre l'ennemi qui l'assiégeait, elle avait pendu en dehors des murailles son brave commandant, don Martinez de Huerta, puis elle avait ouvert les portes aux Bohémiens.

ayant du depuis recognu le contraire, il en fut appaisé, attendu que Son Excellence se saisit aussi tost d'une quantité de toutes les nations, qu'il trouva dans la ville, et en fit pendre un de chacun régiment, avec démonstration de colère plus grande qu'on ne l'avoit jamais veu [1].

Les Bohémois cependant estoient semblablement en campagne, avec une puissante armée retranchée près de Raconitz [2] et és environs de Pilsen, où ils jugeoient que l'on y devoit faire ses efforts à cause du passage [3]. Le bastard de Mansfelt, qui estoit dans ladite ville de Pilsen, avec six mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux de ses troupes, usa lors de toutes ses finesses pour y amuser nos armées et rompre par ce moyen leur dessein. Il feignit d'estre mal content des Bohémois, et souz ce prétexte, il entretint le comte par des traictez dissimulez dix jours entiers, durant lesquelz il fit tousjours démonstration de se vouloir desbander du party des rebelles pour se ranger de celuy de Sa Majesté Impérialle, moyennant d'estre receu à quelque bonne condition et rusoit d'une feintise si apparente qu'on lui prestoit l'oreille [4]: si est-ce que ne se voyant

[1] « Le comte de Bucquoy voyant cela, quoy que tout mal dis- « posé de sa personne, y accourt comme un lion, plein de cou- « rage, retire les magistrats vieux et caducs, et les bons « anciens bourgeois d'entre les mains des soldats, s'irrite et se « courrouce contre les capitaines qui avoient permis cette inso- « lence ». — MALINGRE, 596.

[2] Rakonitz, chef-lieu du cercle de ce nom et au nord de Pilsen.

[3] Les armées catholiques se mirent en marche vers Pilsen, le 20 octobre.

[4] Les négociations entamées avec Mansfeldt retinrent les armées aux environs de Pilsen, du 8 au 22 octobre; chaque jour

aucune issuë de toutes ces menées, le duc de Bavière et Son Excellence furent d'advis de s'advancer vers Raconits, où estoient toutes les forces des Bohemois là fortiffiez, en un lieu éminent avec un bois et un vivier à droicte et la ville à gauche; et ce que ayant fait [1], ils rangèrent leurs armées à frond de la leur, dans un bois qui leur estoit contigu, et firent d'avantage un petit fort, où furent mis dedans quelques canons, et aussi tost plusieurs belles escarmouches se firent auxquelles le général fut blessé d'un coup de mousquet [2].

fut marqué par des escarmouches avec l'ennemi.—KEVENHULLER, IX, 1090-1097; MALINGRE, 597-603.

[1] Les armées catholiques s'étaient approchées de Rakonitz du 25 au 26; le 27, le duc de Bavière reconnut les positions de l'ennemi ; sa cavalerie eut l'avantage dans un combat d'avant-garde; il en fut de même le lendemain ; le 29, un épais brouillard força au repos. — *Ibid.*

[2] Ces « belles escarmouches » assez meurtrières eurent lieu le 31 octobre; ce ne fut pas l'un de ces jours, mais le 4 novembre que le comte de Bucquoy reçut une blessure. On lit en effet dans KEVENHULLER : « Le 4 novembre on distribua les vivres et « on se prépara à marcher en avant : le colonel de Wallenstein « est envoyé avec quelques cavaliers et fantassins à Lana; la « ville se rend et reçoit garnison. Le même jour, Bucquoy prend « part à une escarmouche entre les impériaux et l'ennemi ; un « coup de feu le jette en bas d'une digue, mais ne le blesse pas « dangereusement. » IX, 1090-1097. MALINGRE donne des détails plus précis : « Ce mesme jour (4 novembre), le comte de Buquoy « fut blessé aux parties honteuses et secrètes d'un coup de « mousquet..... encore que le sang coulast en telle abondance « de sa playe, que tout le chemin en estoit empourpré, il ne « laissa pas de rire et de dire : *per quæ quis peccavit per eadam* « *punitur;*... Quand on eust reconnu que la blessure n'estoit « mortelle, tous se resjouirent et menoient joye, pour l'espé- « rance de sa santé. » 618, 619. Enfin la relation de la bataille de Prague donnée par un père jésuite, dit : « Le mer-

Tandis qu'ils se caressoient de la sorte, le comte fut adverty par aucuns de ses soldats qui avoient esté prisonniers et s'estoient eschappez, qu'on pourroit aisément rompre le cartier des Hongrois, selon qu'ils avoient peu remarquer. Messieurs de Haynin et de Mérode furent pour cela envoyez avec mille mousquetaires et cincq cens picques tant vallons que d'autres nations [1].

Estant à demie lieuë près des ennemis, ils trouvèrent un estang rompu, les eaues duquel coulantes au travers du grand chemin, y avoient faict un canal profondé plus de trois pieds dans terre. Les Vallons marchant les premiers franchirent aussi tost ce pas, sans aucune difficulté, quoy que l'eau leur venait jusques à la ceinture et comme ilz pensèrent tousjours gagner le temps, ilz en furent retenus par le refus que firent les autres de les suyvre, qui ne voulant se mettre dans un passage si incommode, reprirent le chemin de leurs cartiers, nonobstant toutes les remonstrances de leurs chefs et des Vallons, lesquels à ce sujet ne pouvant seulz en faire l'exécution, furent contraints de traverser de nouveau ce canal pour les suyvre au retour dans l'armée, combien qu'avec regret pour la perte d'une occasion de bien faire si apparente [2].

Et après qu'on eut là, ainsi séjourné, environ

« credy le comte de Buquoy faisant couper une digue pour « passer l'infanterie, fut blessé d'un coup de balle, qui friza seu- « lement un peu l'endroit. — *Ibid*, 696.

[1] L'attaque des quartiers des Hongrois commença le 3 novembre à la pointe du jour. — KEVENHULLER, loc. cit.

[2] KEVENHULLER, loc. cit.; MALINGRE, 614 *Mercure françois*, VI, 1620, 417.

8 jours, il fut résout de desloger et de prendre le chemin de Prague[1] sans plus s'arrester nulle part, veu qu'il estoit impossible de trouver dans ce lieu aucune ouverture de se pouvoir mesler, pour néantmoins le faire plus librement, on tascha de couvrir aux ennemis ceste résolution, souz ombre de faire semblant d'avoir quelque dessein arresté en ceste place. Cela toutesfois fut descouvert des Bohémois, qui estoient tousjours vigilans sur nos actions; tellement que l'on fut estonné de voir qu'ils avoient pris le devant, quoy qu'on eut fait son devoir de tascher de les prévenir[2]. Les Vallons commis à la retraite et commandés par les capitaines d'Arlois, de Harsies, Villers, George Petrefrais, et Contraire[3], furent lors en ces remuemens attaquez bien furieusement des ennemis

[1] Le 4 novembre les troupes de l'évêque de Wurzbourg, conduites par le colonel Jacques Baüer d'Essenet, arrivèrent au camp des impériaux, suivies d'un grand convoi de munitions de toute espèce; le 5, vers 3 heures après midi, les deux armées catholiques marchèrent en bon ordre jusqu'à Litschau. — *Ibid.*

[2] Par leur mouvement vers Litschau, situé au nord de Rakonitz, les impériaux avaient pensé masquer leur marche sur Prague, mais les Bohêmes ne s'y trompèrent pas. « Le prince « d'Anhalt se douta aussitôt que l'armée impériale et bavaroise, « estant partie de Raconits le 5 novembre, s'acheminoit vers « Prague; et craignant grandement d'estre incommodé, si les- « dites armées le devançoient, il envoya le comte de la Tour « avec douze enseignes de gens de pied et quelque cavalerie pour « se jetter dans la petite Prague (*Kleine-Seite*, petit quartier), « et se saisir de Rachin (*Hradschin*, le château et la ville « haute), ce qu'il fit marchant continuellement, tant de nuit que « de jour, pour devancer les armées impériales. » — *Extrait d'une relation des Bohêmes*, donné par MALINGRE, 621.

[3] Don Pedro de Contrera était soldat avantagé dans l'infanterie espagnole en 1611. — *Dépêches de guerre de* 1611-1613. M. le Comte DE VILLERMONT, *Mansfeldt*, II, 95.

lesquelz nonobstant au lieu d'y avoir de l'avantage, comme ils pensoient, furent fort bien battus et plusieurs tuez.

Leur armée cependant marchoit tousjours, et la nostre faisant de mesmes, les suivoit en queuë jusques à trois lieuës de Prague, où ils se rencontrèrent en bataille tous en beau frond, en lieu néantmoins où l'on ne les pouvoit combattre, qu'avec grande difficulté, à cause des bois esquelz ilz s'estoient logez[1]. Ilz furent ainsi jusques à la nuict, et lors les rebelles continuant tousjours leurs devoirs de gaigner le dessus du chemin, ilz firent faire des grands feux par tous les cartiers, pour dissimuler leur deslogement; puis ilz marchèrent sans bruit, en toute diligence, vers la ville de Prague[2], jusques au parque dè l'Estoille à lieuë et demie[3] d'icelle, et où ils se fortifièrent aussi tost.

Et bien qu'ilz pensoient avoir faict leur affaire fort couvertement, si est-ce que le colonel Gaucier[4]

[1] Le 6 novembre, les Bohêmes dérobèrent leur marche « en « suyvant des chemins fort fascheux et difficiles dans les bois ». — MALINGRE, relation précitée.

[2] Dans la soirée du 7 novembre. — KEVENHULLER; MALINGRE, 623.

[3] Le parc de l'Étoile est plus rapproché de la ville de Prague.

[4] « Il y avoit en l'armée impériale un vieil et ancien capi- « taine, issu de la nation guerrière et belliqueuse des Bourgui- « gnons; c'estoit un brave personnage vaillant et courageux, « autant qu'il se peut dire, colonel de cavalerie, nommé le sieur « de Marchau, autrement le colonel Gaucher, qui a rendu depuis « 30 et tant d'années, en divers lieux, de très belles et mémora- « bles preuves de sa valeur, aussi le comte de Bucquoy, qui en « faisoit fort estat, se servoit ordinairement de luy aux plus « grandes et importantes affaires. » — MALINGRE, 623.

en ouyt quelque vent, par le moyen d'aucuns avant-coureurs, qu'il avoit envoié pour y prendre garde, lesquelz luy firent rapport qu'il leur sembloit que l'ennemy vouloit remuer de là. C'est ce qui luy fit demander permission au général d'y aller le recognoistre luy mesme, pour en ce cas y prendre quelque troupe à l'impourveu et en faire boucherie; et l'ayant obtenu, il partit aussi tost avec son régiment, et fut donné ordre à autres mille chevaux Bavarois de le suyvre, avec mille mousquetaires vallons des régimens du comte de Busquoy et de don Guillierme, commandez par le sergeant-major Haynin[1].

Arrivant au cartier des Bohémois, il vit en suite du rapport de ses gens qu'ils estoient partis à la sourdine, qui l'occasionna de passer plus outre pour les attrapper quelque part. Et pource que l'infanterie ne le pouvoit suyvre, il la laissa au lieu où il estoit, dans des jardins bien fermez, pour s'en servir à son retour, avenant qu'il en fut pressé de le faire. Ce faict il marcha à grande traicte, avec seulement sa cavallerie vallonne, les mille chevaux de Bavière ne l'ayant suivy assez tost, et lesquels pour ne l'avoir trouvé au premier rendez-vous, s'en estoient retourné sans faire d'avantage de recerche de le joindre.

A deux lieuës de là, il trouva un cartier de six mille Hongrois, qui se rafreschissoient dans un

[1] Jacques de Haynin, promu au grade de sergent-major, le 10 juillet 1620, avait remplacé Claude de Miraumont au tercio de Bucquoy — *Audience*, 1622, 1130; *Relation du voyage du régiment wallon du ducq de Bournonville.*

village en toute seureté et ne se doutoient de rien moins que de telle suite[1], et lors soudain pour faire son exploict, il ordonna au baron d'Incy de donner avec une troupe à la main gauche, et au baron de Petresemmes[2] de faire le mesme à la droite, puis se mettant en frond, après avoir laissé un gros de réserve hors du village pour leur secours, ilz se poussèrent tous sur l'ennemy en mesme temps, lequel se mettant aussi tost en fuite, sans rendre aucun combat, donna moyen aux nostres d'en tuer un bon nombre et d'y prendre plus de deux cens chevaux[3]; avec lesquels ils se mirent peu après à l'escart, avant que les Hongrois se fussent rasseurez et d'où s'estant esloignez, ilz allèrent à bon pas se rafreschir en un

[1] « Nos Hongrois, lorsque l'on les envoyoit en garde de nuict, « au lieu de faire bonne veille, s'en alloient aux villages plus « proches de la main droicte de l'armée, prendre leurs aises et « leur giste, où quittans leurs armes et vêtemens, s'endormoient « comme porcs, sans se soucier de garde, ny de veilles, ny du « péril dans lequel ils exposoient l'armée. Nos ennemys qui de « tous costez estoient aux escoutes et aux espies, ayant recogneu « cela, se ruèrent sur nos dits Hongrois, qu'ils surprirent sans « armes et estant tous descendus de cheval; qu'aprés avoir jon- « ché la terre de deux cents et emmené plus de mil chevaux, « mirent le reste de six mil qu'ils estoient, en tel désordre et « espouvante, que fuyans plus viste que le vent dans l'armée y « causèrent un trouble incroyable. » — MALINGRE, 663; *Extrait d'une relation des Bohêmes.*

[2] « Là entr'autres se fit admirer le sieur baron de Petreseme, « liégeois, qui parut avec tant de valeur et constance en la pour- « suite desdits Hongrois, que de sa propre main il donna la mort « au chef principal de leur troupe. » — *Ibid*, 664.

[3] « Vous eussiez dict que les gens dudict Gaucher estoient « non des hommes mais de vrays lions en courage, tant l'ar- « deur et le désir de vaincre les portoient aux périls... » — *Ibid.*

lieu hors de danger, pour de là passer se rejoindre à nostre armée.

Le sergeant-major Haynin demeuré pour la retraicte avec ses mille mousquetaires, au lieu où nous avons dit, fut aussi toute la nuict en besoigne à la recerche des soldats de l'ennemy attargez[1] dans ce village contigu[2] lequel il estoit, craignant qu'ilz[3] ne fussent esté descouverts. Ce qu'il importoit de beaucoup, en tant que non-seulement ce dessein fut esté rompu, cela arrivant, mais aussi ilz eussent tous couru fortune d'estre eux-mesmes recerchez et battus. Et pour s'asseurer de cecy, il disposa tout alentour du village des corps de garde et force sentinelles, entre deux pour mettre la main dessus ceux qui sortiroient et les tuer au moins de bruict qu'il seroit possible; ce qui fut exécuté fort punctuellement, si que point un seul n'en eschappa[4]. Un moulin qui estoit auprès fut aussi environné, et duquel estant sortis à douze, ilz furent à l'instant pris, poignardez et tuez à coups de haches.

Toute la nuict se passa de la façon, en attendant d'ouyr des nouvelles de la cavallerie, laquelle à sa plus grande asseurance avoit pris une autre route pour son retour que celle de sa venuë, de quoy

[1] Attardés.

[2] Près duquel.

[3] Ses propres troupes.

[4] « Nul ne fut pris à rançon, tous passèrent au fil de l'espée, « en vengeance de la cruauté, dont ils avoient usé, au précédent « envers les Wallons et les Italiens, et ainsi en leur fuite don- « nèrent telle allarme à l'armée de Bohême, que s'estant mise « pour ce subject en désordre ne se put remettre... » — MALINGRE, 665.

ladite infanterie en estoit fort en peine. Et pourtant dès le point du jour le sergeant-major Haynin envoya son adjudant, pour tirer langue du succez de ceste camisade[1], affin de se gouverner selon cela, et n'ayant sceu en avoir certitude à cause que tout estoit party, passé plus de quattre heures et qu'on marchoit vers Prague, il se resout d'aller après sans plus s'enquestrer n'y tarder d'avantage, de peur que quelque inconvénient n'en arrivast, pource qu'il estoit par trop près de l'ennemy.

Ayant cheminé deux lieuës, il trouva, de bonne fortune, les troupes du colonel Gaucier, qui estoient se rafreschissant dans un village, et se réjouyssant, en seureté, de l'exécution heureuse de leur entreprise, qui luy donna la commodité de s'avancer tousjours devant plus librement, avec son infanterie pour se retrouver aux occasions de l'armée, qui talonnoit l'ennemy et rejoindre ses gens au régiment du comte, lequel fut grandement ayse d'ouyr de luy l'asseurance de si bonnes nouvelles, tant à cause de la victoire, que pour le bref retour du colonel Gaucier et de sa cavallerie vallonne, sans quoy il ne vouloit résoudre de rien.

Tandis[2] monsieur de Tilly, cavalier liégeois[3] et

[1] Attaque de nuit. V. *Mémoires de Fery de Guyon*, 6 et 14.

[2] Cependant, sur ces entrefaites.

[3] Jean T'Serclaes, second fils de Martin T'Serclaes, seigneur de Tilly, de Balastre et de Montigny-sur-Sambre, sénéchal héréditaire du comté de Namur et de Dorothée de Schierstadt; on est incertain sur le lieu de sa naissance, dont l'on fixe communément la date à l'année 1559; les uns le font naître au château de Tilly, dans le Brabant wallon; d'autres à Bruxelles; il en est enfin qui lui donnent Liége pour berceau; l'auteur, son contem-

général du duc de Bavière, avoit fait avancer son armée, en bel ordre, sur une coline à la main gauche, où il pensa faire seul quelque bon coup sur l'ennemy, pour s'emparer d'un lieu voisin, qui eut fait fort à son avantage : ayant toutesfois trouvé de la défence trop grande, il luy fut de nécessité de se retirer, et de quitter ceste entreprise jusque au combat général ; et pour lequel retournant à la composition de son armée, il la disposa en cincq gros d'infanterie avec leurs mousquetaires, aux plotons des quatre coings et aux deux manches[1] et les picquiers au milieu. Les quattre en forme carrée de pareille distance et le cinquiesme au milieu et tous entre-

porain, en le qualifiant de *cavalier liégeois*, semble partager cette dernière opinion; cependant elle n'est pas généralement admise; on peut l'attribuer à ce que Tilly avait fait ses premières études à Châtelet et qu'il possédait la seigneurie de Montigny-sur-Sambre, localités situées dans la principauté de Liége; ou encore à ce qu'il avait servi jeune dans un régiment wallon, recruté pour Ernest de Bavière, prince-évêque de Liége et archevêque de Cologne; ou bien enfin aux levées de troupes qu'il avait faites, plus tard, dans le pays de Liége. Quoi qu'il en soit, Tilly est Belge et certainement c'est l'un des hommes de guerre qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie : on comprend qu'on ne peut donner, par une simple note, une idée du rôle important qu'il a joué dans la guerre de trente ans; nous prions donc le lecteur de recourir à ses biographes et particulièrement aux travaux de M. F. GOETHALS, *Dictionnaire généalogique et héraldique*, v° *T'Serclaes-Tilly*, et de M. le comte DE VILLERMONT; *Tilly, ou la guerre de trente ans*, *de* 1618-1632, 2 vol. in-8°, Paris et Tournai, 1859.

[1] Ce mot désignait un petit corps de 40 à 60 mousquetaires, mis en deux files sur les flancs des gros d'infanterie, qui pouvaient avoir quatre manches, et chaque manche était couverte et défendue par un peloton, composé de 64 à 81 hommes, rangés en carré, comme on le voit sur la plan de la bataille de Prague. — GUILLET, *Les arts de l'homme d'épée*.

meslez de divers escadrons de cavalerie à droicte et à gauche, sans les troupes de réserve.

Le comte ayant receu les gens du colonel Gaucier, rangea pareillement la sienne d'une semblable disposition ; que lors s'aprochant des ennemis à la portée de leurs canons, ilz se saluèrent, l'une et l'autre armée, de plusieurs canonades[1], desquelles le capitaine Fourdin[2] fut blessé et une cornette vallonne emportée avec quelques soldats.

Et comme ces deux armées furent ainsi rangées en bataille[3], le comte de Busquoy estant en carosse, pour sa blessure avec le duc de Bavière, eut diverses contestations, avec luy, touchant ce qu'il seroit nécessaire de résoudre ; Son Altèze de Bavière trouvoit bon de combattre et taschoit de l'induire à cela, par les raisons les plus recommandables qu'il pouvoit alleguer et Son Excellence, estant d'opinion contraire, le dissuadoit entièrement, luy remonstrant que pour l'importance de l'affaire, il estoit bien nécessaire de le peser grandement, alléguant pour moyens que l'ennemy estoit fort à son avantage, logé sus une montaigne[4], ayant le parcque de l'Estoile au dos et

[1] L'armée bohémienne était moins nombreuse que celle qu'elle avait à combattre. — M. le comte DE VILLERMONT, *Tilly*, I, 133.

[2] « Très brave et courageux capitaine, un coup de canon luy « emporta toute la chair depuis la poitrine jusqu'aux espaules « et luy enleva toute celle d'un bras jusques à l'os... et en est fort « bien guéri. » — MALINGRE, 677. Il appartenait à une famille d'Ath, ou des environs, qui a fourni d'autres bons officiers.

[3] KEVENHULLER, IX, 1090-1097 et le *Mercure françois*, VI, 1620, 417-422, donne des détails très intéressants sur la manière dont les deux armées ennemies étaient rangées.

[4] La *Montagne blanche (Weissenberg)*, qui a donné son nom à la célèbre bataille qui allait se livrer.

à sa droicte et un petit bois à sa gauche, avec le frond retranché et flancqué de plus d'une batterie de trois pièces de canons, en forme d'un petit fort du costé droit et du gauche d'une demie-lune, où y avoit une coulevrine; et que leurs gens n'avoient aucun lieu de sûreté. D'avantage que le bastard de Mansfelt estoit demeuré, à dessein, à Pilsen avec ses six mille hommes de pied et deux mille chevaux, comme estant le vray chemin de la retraicte : et partant que perdant la bataille, c'estoit mettre en proie l'empire, la maison d'Austriche et mesme la foy catholique en Allemagne.

Nonobstant quoy le duc, persistant en sa résolution première, il fut trouvé bon pour terminer leur dispute, d'en tenir un conseil de guerre, afin aussi de ne rien faire, en chose de si grand poids, sans une meure et très-grande délibération. A cest effect furent appelez, à l'instant, tous les principaux des deux armées, et du costé du comte[1] se trouvèrent le duc de Saxe[2], le comte de Mecau[3], le comte de Foucre colonels allemans, avec le baron de Lictestein[4],

[1] L'auteur désigne ainsi les officiers supérieurs de l'armée impériale, commandée par Bucquoy; plusieurs d'entre eux et notamment Verdugo et Gaucher ne partageaient pas son opinion.

[2] Le duc, électeur de Saxe, commandait 1,200 fantassins.

[3] Ferdinand Von Meggau était à la tête de 300 cavaliers. — KEVENHULLER, IX, 1090-1097.

[4] Maximilien de Lichtenstein, était frère puîné de Charles de Lichtenstein, fils de Hartman IV, baron de Lichtenstein et d'Anne-Marie d'Ortenbourg; Charles né protestant, en 1569 se convertit au catholicisme et acquit ainsi la faveur impériale : il fut gouverneur de la Moravie de 1604 à 1606; l'empereur Mathias l'éleva à la dignité de prince en 1612 et lui donna le duché de Troppau, en 1614; pris par les Bohêmes, en 1619, il put s'échap-

général de l'artillerie et monsieur de Teffenbac[1], sergeant-major de bataille, puis Charles Spinelly, italien et messieurs de Verdugues et Gaucier, vallons.

Estant donc ce conseil tenu, ilz furent tous d'avis de donner bataille pour la croyance qu'ilz avoient conceu de la gaigner, par la bonne disposition qu'ils voyoient aux soldats; combien qu'ils confessoient assez sans comparaison plus considérable et plus fort ce qu'estoit allégué par le comte, qui justement se sentit partant un peu alteré de ceste résolution si arrestée et absolute, et pour ce, retournant la face de l'autre costé, il demanda à son sergeant-major comment le tout alloit et où estoit le bataillon des vallons, affin d'y prendre encores sur cecy quelque considération nouvelle, au cas que le changement arrivé depuis qu'ils estoient en bataille le méritast et d'autant qu'il lui fut respondu qu'ilz estoient si prez des ennemis que les mousquetaires s'escarmouchoient les uns aux autres et qu'il n'y avoit plus moyen de se retirer avec honneur, à cause que l'armée s'estoit par trop avancée, il voulut sçavoir

per et rejoindre l'armée de Bucquoy; il assista aux combats des 24 et 25 octobre sur le Danube, et fut nommé commissaire général de l'armée impériale envoyée contre la Bohême ; après la bataille de Prague, il fut appelé au gouvernement civil de ce royaume et poursuivit les révoltés avec une extrême sévérité; son zèle fut récompensé par le don de la principauté de Jagerndorff, confisquée sur le margrave Jean-Georges de Brandebourg. Il mourut à Prague, le 12 février 1627. — KEVENHULLER, *Lib. Bst.*, 11.

1 Freyher Rudolphe Von Tieffenbach, obsitter und Caminerer. — *Ibid.*, IX, 188, 1619.



qui l'avoit fait aller si avant, sur quoy luy ayant été dit que le baron de Lictestein les avoit ainsi placés, il s'en fascha tellement qu'il luy reprocha devant tous, d'avoir faict ce coup, sans son ordre et commandement. Toutesfois veu que la chose en estoit venu jusques là et que l'arrest du conseil de guerre avoit esté tel, il se resout de le mettre au plustost en exécution, craignant que tardant seulement jusques au lendemain, les ennemis n'eussent fait leurs retranchements si forts qu'il fut esté impossible de les pouvoir endommager[1]. Outre ce qu'il avoit receu nouvelles que six mille Hongrois, venant à leur secours, estoient jà en un bourg nommé Costelet[2] ne distant que de sept lieuës de Prague; comme aussi que autres quinze mille Moraviens s'approchoient pour les joindre.

Toutes ces considérations le firent résoudre arrestement[3] de le mettre au plustost en effect; pourquoy il donna à l'instant ordre aux deux escadrons d'avant-garde de son armée, qui estoient de front, d'avancer avec la cavalerie. Le premier bataillon de la main droite, qui estoit un peu plus avancé que l'autre, estoit composé de vallons des régimens du comte et de don

[1] « Il est arrivé dans l'intervalle que le lieutenant-colonel de « la Motte ayant reconnu les retranchements et le campement de « l'ennemi, on a appris par son rapport, que ces retranchements « étaient loin d'avoir une force telle que l'on dût renoncer à « cette occasion d'attaquer l'ennemi, surtout qu'en cas d'attaque « immédiate, l'artillerie ennemie ne pourrait causer aux impé- « riaux autant de dommage que s'ils marchaient, par la droite, « sur Prague. » — KEVENHULLER, IX, 1094.

[2] Kosteltz.

[3] Définitivement.

Guillierme Verdugues, ayant deux plotons de mousquetaires posez trois picques devant, l'un pour attaquer la batterie de l'ennemy et l'autre la demi lune, avec aux ailes droites la cavalerie vallone de Gaucier et de Valestein, coupée en divers escadrons, pour leur faire espaule [1]. Au deuxième, estoient les allemans de monsieur de Tiffenbac et aux deux d'arrière-garde correspondans aux premiers, les régimens de Saxe et de Nassau pour le droit et de Foucre et les quattre compagnies libres [2] pour le gauche, et quant à celuy du milieu les italiens de Charles Spinelly et tous accompagnez de leurs gens de chevaux aux deux costez divisez en plusieurs troupes. Ceux du duc de Bavière marchoient de mesme égalité de frond et d'escadrons, ainsi que l'avons spécifié ci-dessus. Toute ceste avant-garde eut commandement de donner seule, le reste de l'armée ayant ordre de ne bouger de sa place qu'au cas que ces premiers gros enfonsassent sur l'ennemy, que lors ils devoient marcher pour les suyvre et les aider; autrement il leur estoit enjoint de demeurer fermes, affin de leur servir de retraite estant repoussez et contraints de retourner.

[1] Soutenir, appuyer.

[2] Les compagnies libres, ou hors tercio, étaient commandées par Pierre de Souhay, seigneur de Sorinne (comté de Namur); Antoine de Maulde, ci-devant capitaine au tercio de Gulzin, chevalier, seigneur de Familleroux, fils de Georges, chevalier, seigneur de Mauroy et de Jossine de Courteville, dame de la Bussière; Gabriel de Fisse qui, en 1617, avait prétendu au grade de sergent-major et Pierre Barré, ex-capitaine au tercio de Marnay, quatre officiers braves et expérimentés. — *Archives de Namur; Reg. 60; admission des gentilshommes à l'état noble.* — *Audience*, 1148, 1181; *Nobiliaire des Pays-Bas*, IV, 195.





Intelligence du plan des trois

Armée Imperialle du Comte de Busquoy.

A. Chemin de la cavallerie Vallonne.

B. Chemin des deux plotons Vallons auancés trois picques deuant le gros es

...hemi... deux

14 Infanterie Allemande de Foucres auec quatre compagnies du Roy d'Espagne.

15. Cavallerie de Lebens.

Armée du Duc de Bauiere.

... de cet escadron.

... de ce gros.

... armée du Duc de Bauiere en Bataille.

...erie de Bauiere.

...nterie de Bauere.

...fanterie de Paure...

...uallerie Ba...

...valler...

...elles.

...çoise.

...rançoise & Bauaroise.

...mée du Comte Palatin

monf
lonel
F L'ena
lonne
celle
ste ga
rie V
trefer
furen
& le
G L'en
Vallo
lefai
ge de
ell
...
dr
reu
auec
nels
leurs

1 Parc
2 Infan
3 Caua
4 Caua
5 Infan
6 Infan
7 Caua
8 Le P

Ces ordonnances ainsi faites, le père S. [1] des Carmes deschaussez, estant près de la personne du duc de Bavière, avec l'image de la Vierge Marie entre ses mains, il la donna à baiser aux principaux qui estoient là présens, les asseurant de la victoire, pourveu qu'ils fissent tous leurs devoirs d'attaquer valeureusement leurs ennemis, ainsi qu'il avoit esté resouz. En suite de quoy pourtant, après avoir receu le nom de Saincte Marie pour le cry du combat, ils marchent tous pour l'exécution, le huictiesme de novembre 1620. Et parce qu'il touchoit aux Vallons d'avoir la pointe, comme ayant lors la droicte de l'avant-garde, monsieur de Tilly, général du duc de Bavière, monsieur de Lictestein, général de l'artillerie de l'empereur, et monsieur de Tiffenbac, sergeant-major de bataille, se mirent incontinent avec monsieur de Verdugues à la teste de leur bataillon, pour les conduire aux retranchemens des ennemis et les encourager de bien faire; ce qu'estant faict et eux retournez à leurs devoirs, les Vallons avancèrent de belle résolution jusques à quattre picques près. Et comme ils firent primes lors [2] leurs descharges et qu'ils passèrent encores avant la teste baissée, les Bohémois en prirent l'espouvante et commencèrent à reculer, en sorte que le ploton droit gaigna le croissant, et le gauche la batterie.

Ces retranchemens gaignez, monsieur le sergeant-major Haynin, qui conduisoit ces deux petits plotons,

[1] Le père supérieur des carmes déchaussés, Dominique de Jesu-Maria; sa vie a été écrite par le R. P. Philippe de la Sainte Trinité et imprimée à Lyon en 1669. Il avait été chargé par le pape de remettre au duc de Bavière l'estoc doré.

[2] Seulement alors.

les fit soudain aller plus outre et tirer sur la cavallerie la plus voisine et plus proche, et laquelle s'en esbranslant pareillement et tournant en arrière, donna moyen à leur gros d'avancer librement au travers des tranchées pour attaquer un escadron de Hongrois, qui avoit contenance de les vouloir attendre, lequel n'eut toutesfois autre asseurance, les voyant aprocher si résolument, que de faire une seule descharge et encores tout ensemble et en une fois, pour se retirer tost en derrière. Ce fut lors que les capitaines Villers et Machuret furent tuez, avec monsieur de Fontaines et quelques soldats, et que les capitaines d'Andelot, Montbertaut et Colin receurent leurs blessures.

De ce gros, ils s'avancèrent droict à un autre, qui faisoit aussi mine d'estre résouz à les recevoir; cestuy-cy estoit le régiment du Palatin, lequel, pour estre tenu plus en estime que les autres, pensoit aussi monstrer plus de résolution et rendre meilleur devoir de défence; il en fit néanmoins encores beaucoup moins : d'autant que non seulement il ne les attendit de plus près que de six picques, mais aussi les mousquetaires après avoir fait une pareille descharge généralle, furent incontinent veus tourner teste et abandonner leurs picquiers en désordre, pour se mettre en fuite. Les Vallons, pour tout cela, ne tiroient que par rangs, et ne s'avançoient qu'en bon ordre, avec leur cavallerie qui marchoit tousjours égallement à leur main droicte, pour les seconder à toutes occasions, si est-ce qu'ils poursuyvirent nonobstant de si près cest escadron rompu, qu'ils le mirent tout en pièces contre le mur du parcque.

Plusieurs bataillons de Hongrois fuyant devant

eux lors qu'ils estoient en ceste poursuyte, pensèrent, par façons diverses, de les arrester et en firent tous leurs devoirs, ils furent fort longtemps faisant tous diverses fois tantost teste, tantost reculant en arrière, pour essayer de les esbranler : mais les mousquetaires vallons les chargeoient d'une continuation si furieuse qu'ils fuirent à la fin tout à fait, sans plus de cérémonie.

Dez que la cavallerie bohemoise, qui estoit à gauche, vit que l'infanterie vallone avançoit de la façon et qu'elle faisoit escarter ainsi tout ce qu'elle avoit de rencontre, cincq cens des mieux couverts, faisant un petit cercle, taschèrent de l'empescher pareillement de passer plus avant, de la couper et de surprendre par derrière le bataillon ; ce qu'ayant esté remarqué par le sergent-major Haynin, il arresta le capitaine Marche [1], avec un ploton de derrière de cent mousquetaires, ausquels faisant tourner teste et décharger leurs mousquets tout à travers, il leur osta l'asseurance de s'approcher de plus près.

Le colonel Gaucier ayant aussi préveu leur dessein, avoit fait diligence de venir après, si que comme ils pensoient rebroucher chemin, par ceste gresle de mousquetades, il les trouva si bien à point, qu'il eut moyen de les prendre en flanc et de se faire jour dedans pour les rompre et mettre en pièces, comme il fit. Ils s'efforcèrent néantmoins longtemps de se défindre et fut besoing de leur donner plusieurs attaintes, avant qu'ils fussent mis entièrement en desroute ; en sorte

[1] Le capitaine Nicolas de Marche du tercio de Verdugo.

que nous y perdasmes deux valeureux capitaines, messieurs de Petresemmes et Domprée et quelques braves soldats, avec ce qu'aucuns des plus vaillans de la troupe y furent aussi blessez, comme le comte de Pongibaus, le vis-comte de Gand et le baron d'Incy.

Torquati Conti, lieutenant colonel du second régiment du baron de Valestein[1], estant aussi lors marchant à l'égal du bataillon, comme il apperceut venir ces gens de chevaux, alla pareillement pour les rencontrer et empêcher leur résolution, à cause toutesfois qu'il vit que le colonel Gaucier estoit jà dedans, premier qu'il y abordast, avec démonstration d'en estre victorieux, il se retira et retourna dans son rang, aux occasions plus nécessaires.

Ceste victoire de Gaucier apporta beaucoup de terreur à l'ennemy et fut la revange du dommage

[1] Torquato Conti, fils de Lothaire Conti, duc de Poli, conseiller d'État du pape et de Julie Clarisse Ursina, fille du marquis de Lamentana, appartenait à l'une des quatre familles princières de Rome : son père le destinait à l'état ecclésiastique, mais entraîné par son goût pour les armes, il abandonna ses études et s'engagea dans l'armée espagnole du Milanais en 1616; il passa ensuite au service de l'empereur, qui le nomma lieutenant-colonel d'un régiment à former, sous le commandement de Waldstein ; il se rendit, à cet effet, dans les Pays-Bas ; il y leva sept compagnies de cuirassiers et deux d'arquebusiers, qu'il conduisit en Allemagne ; c'est ce corps que l'auteur appelle le « 2e régiment du baron de Valestein. » Conti fit les campagnes de Bohême, de Hongrie, du Palatinat, de la Valteline, du nord de l'Allemagne contre les Danois et les Suédois; l'empereur, l'éleva au grade de feld-zeugmester et le pape le créa duc de *Guadagnolo;* il mourut en 1636. — KEVENHULLER, *Lib. Bet.*, II, 249, IX, 1341, 42; X, 1634; SCHILLER, 172-194; LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII,* II, 770.

receu par les Allemans du régiment de Tiffenbac, lesquels avoient esté si bien chargez en passant, de ceste mesme cavallerie, lorsquelle faisoit son tour pour son entreprinse, qu'une partie de leur escadron en avoit esté rompue avec perte de plusieurs soldats et de cincq enseignes, qui furent regaignez par les Vallons, à sa desroute [1].

Durant que tous ces combats se faisoient et que l'infanterie vallone marchoit ainsi victorieuse, les colonels Mecau et la Crois[2] se meslèrent aussi dans les escadrons bohemois fort valeureusement, avec leurs gens de chevaux, et le malheur ayant voulu qu'ils y furent tuez [3] et que pour ceste raison leurs soldats se fussent mis en désordre, le colonel Verdugues s'en estant apperceu, quitta aussi tost son infanterie, pour y remédier, avant qu'il en arrivast autre inconvénient; laissant le commandement de tout au sergant-major Haynin, qui alla à ceste occasion reprendre la teste du bataillon, après qu'il le vit hors de danger de ceste troupe des ennemis, attaquez par le colonel Gaucier.

Cecy fut fait fort prudemment par don Guillierme, d'autant que ce fut lorsque le comte mesme monta à cheval, nonobstant la grande incommodité de sa blessure, et si [4] trouva pareillement avec quelques

[1] « Mais ce premier désordre fut bientôt réparé par la « bravoure des vieilles troupes valonnes que l'archiduc avoit « envoyées à l'empereur. » — MICHEL LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, II, 248.

[2] Pierre de la Croix, seigneur de la Motte, lieutenant-colonel du 1er régiment de Waldstein.

[3] MALINGRE, 723.

[4] S'y trouva.

gens de chevaux sur le rapport qu'il avoit eu de la confusion de ceste cavallerie[1], laquelle ayant par ce moyen repris son rang et son courage, eut du depuis le dessus de ses ennemis, qui furent à la fin à ce sujet chassez et mis en fuite.

Monsieur de Tilly fit lors semblablement très bon devoir de son costé et tel qu'il fut aussi supérieur de tous les escadrons rebelles qu'il avoit en frond, lesquels furent de mesmes, après diverses meslées, et contrecarres contraints de céder à sa valeur.

Ayant donc les Vallons mis tout en pièces[2] le régiment du Palatin du long les murs du parcque et qu'ilz virent que l'ennemy fuyoit à toute reste devant eux, ils tirèrent à la main droicte dans un petit bois, sur le chemin de Prague pour y prendre quelque peu

[1] A la vue des désordres causés surtout par l'artillerie bohême, Bucquoy quitte sa voiture, où il était tout armé et monte à cheval; il forme une colonne d'attaque, qu'il conduit lui-même avec une telle vigueur qu'il culbute 2,000 Hongrois ; au même instant s'opère, à la droite, le mouvement des Wallons et la victoire est décidée ; les Bohêmes fuyent de toutes parts, 10 pièces de canon et 135 enseignes tombent aux mains des vainqueurs; plus de 5,000 morts jonchent le champ de bataille et beaucoup de fuyards se noient dans la Moldaw. — *Mercure françois*, VI, 1620, 423-425.

[2] « Le signal de bataille donné, les Wallons de la première « armée, ou du bataillon droict de tout le corps d'armée, conduits par leurs chefs don Guillaume Verdugo et le sieur de « Hainin enlevèrent sur les autres escadrons la palme de la victoire de Prague. Ces Wallons, non sans cause, tenoient le « costé droit et le premier rang en l'ordre du combat, pour ce « que premièrement en fort peu de temps ces gens estoient plus « propres que les autres pour deffaire et donner la chasse à « l'ennemy, pour leur opiniastreté à combattre ; *secondement « pour ce que sont gens qui ne reculent jamais.* » — MALINGRE, 685.

d'haleine devant marcher plus outre. Tandis qu'ils estoient là dedans, six mille chevaux de l'ennemy, voyant qu'il y avoit encore quelque combat plus bas entre les leurs et les troupes allemandes de l'empereur et les Bavarois, retournèrent teste pour attaquer quelques escadrons de nostre cavallerie, qui estoient aux environs de là. Ilz ne croioient pas que l'infanterie valonne, pour devoir estre grandement harassée, auroit l'asseurance de se remettre en raze campagne, principalement devant un si grand nombre de gens, veu mesmes que plusieurs de leurs chevaux estoient dispersez à la chasse des fuyars : mais comme ils la virent sortir, contre leur opinion, et venir vers eux d'une résolution déterminée, ils se desbandèrent derechef et fuyrent, ainsi que devant jusques à la rivière, tousjours suivis toutesfois de la cavallerie vallonne et des Poloncis, qui arrivant à propos en ceste conjoincture, les aidèrent fort à en faire le carnage.

Ce fut icy le dernier coup de la bataille, car l'ennemy du depuis ne parut nulle part en aucune résistance; ains s'escartant tout à fait, chacun ne fit plus que chercher d'éviter les mains des victorieux, lesquelz n'eurent après autre besoigne que de tuer ceux qu'ilz pouvoient attraper et piller toutes les richesses des Bohemois, qui estoient très grandes ; entre autre un de la compagnie de monsieur d'Alamont trouva au carosse du comte Palatin, l'ordre du jartier[1] pendu

[1] Les insignes de l'ordre de la Jarretière ne consistaient pas seulement dans une jarretière en velours bleu foncé, sur laquelle était brodée, en or, la devise : « *honni soit qui mal y pense;* » Henri VII avait ajouté un collier en or pesant trente

au ciel d'icelle, qui fut vendu bien chèrement. Plusieurs aussi ont eu divers prisonniers qui paièrent des grandes rançons, l'un des principaux desquels fut le jeune prince d'Anhalt [1], fils du général des Bohemois, pris par le chevalier du Dreulle [2], qui le mit és mains de don Guillierme [3], son colonel. Et sans la blessure du général, qui l'empêchoit de bien traverser ses escadrons, pour donner ordre partout, parce qu'il estoit contraint de demeurer tousjours en carosse, la victoire en eut esté de beaucoup plus plaine; d'autant qu'au lieu de six mille hommes que l'ennemy y perdit, il en eut fait sans doute mourir encore autant, s'il eut peu se retrouver à toutes les occasions [4].

onces; vint ensuite le Saint-Georges suspendu à un ruban bleu, porté en écharpe. Les statuts prescrivent aux chevaliers d'avoir toujours sur eux la jarretière, ou le bijou, soit enfin tout autre des insignes, qui sont ordinairement enrichis de pierres précieuses. Suivant la plupart des relations, le bijou avait été trouvé soit sur le champ de bataille, soit dans le camp de l'armée bohême; cependant on a prétendu que le Palatin s'était retiré dans Prague pendant le combat. — M. le comte DE VILLERMONT, *Tilly*, I, 139, 140; MALINGRE, 632.

[1] Christian, deuxième du nom, prince d'Anhalt-Bernbourg, né le 10 août 1599, était fils de Christian I[er] et d'Anne de Bentheim; ce jeune prince fut non-seulement pris, mais blessé; peu de temps après, l'empereur lui rendit la liberté, l'admit à sa table et le nomma son chambellan; il mourut en 1656. Son père avait été l'un des promoteurs de l'Union protestante, mais au mois de juin 1621, il se réconcilia avec l'empereur et lui resta désormais fidèle. — KEVENHULLER, IX, 1090-1097.

[2] Le chevalier du Dreulle, et suivant MALINGRE, 722, « frere « Gaspar de Drieul, chevalier de Malte », fut au nombre des blessés.

[3] Guillaume Verdugo remit le prince d'Anhalt à l'empereur, qui lui fit don de 3,500 florins; le prince lui-même lui donna 1,000 ducats. — KEVENHULLER, *Tab*, II, 412.

[4] Bucquoy se montra plein d'humanité pour les vaincus; il

Or, attendu que le reste de l'armée impériale estoit bien éloigné d'un quart de lieuë des Vallons, qui avoient tousjours poursuivy les rebelles jusques aux portes de Prague, il fut de nécessité à monsieur de Haynins, pour éviter tout inconvénient et l'attendre en asseurance, de placer ses soldats dans des marlières [1], qu'il trouva fortes et éminentes près d'une porte de la ville ; et au devant de laquelle voyant une grande demie lune gardée par deux cens soldats, il eut cependant dessein de l'attaquer par le capitaine Bardouille et deux cens mousquetaires, affin que ce devoir fut fait avant l'union de l'armée. Craignant toutesfois que le conte n'en fut content, il envoya vers luy l'adjudant Cadet pour en demander la permission, ce qu'il ne sceut obtenir, à raison que par la prinse de la demie lune, ceste partie de la ville, de son costé, qui avoit divers cloistres de religion et beaucoup de bons catholiques particuliers, eut esté en danger d'estre forcée, pillée, et mise en massacres, non sans évident péril de la vie de ces bonnes gens, qui ne respiroient autre chose que la réduction de la ville en l'obéyssance de sa Majesté. A cause de quoy le colonel Verdugues, qui retourna en cette occurrence à l'escadron, eut soin, avec ledit sergeant-major

chargea le baron de Mérode-Waroux d'empêcher les impériaux de pénétrer dans le bois et le château de l'Étoile, où s'était réfugié un grand nombre d'ennemis; ceux-ci « voyans venir vers « eux ledit baron de Waroux, avec sa troupe, ne firent autre « chose, sinon que de ramasser toutes leurs enseignes, des- « quelles ils firent un fagot, qu'ils présentèrent au baron, en luy « criant six fois *miséricorde*, laquelle leur fut accordée de la « part du comte de Bucquoy. » — MALINGRE, 715.

[1] Marnières, fosses ou carrières à marne.

Haynin de contenir les soldats de n'y attenter aucune chose.

Cependant l'armée impérialle et celle de Bavière marchant en bataille, tousjours au petit pas, les joignirent quelque temps après, où ayant tous pris cartiers, aux environs de ladite ville de Prague, les bourgeois intimidez de ces armées victorieuses, envoyèrent à la minuict, par deux fois, deux trompettes vers le duc de Bavière et le comte de Busquoy pour avoir composition, laquelle ils obtindrent à la fin souz toutesfois quelques règlemens.

Le comte Palatin se doutant bien de ceste reddition, s'en estoit fuy avant l'arrivée de nos armées, avec quelques compagnies de chevaux, qui le quittèrent néantmoins peu après, le voyant réduit en ceste misère.

En suite de laquelle capitulation, Son Alteze de Bavière et Son Excellence entrèrent le lendemain au matin dedans la ville et y ouyrent la messe aux capucins, pour remercier Dieu de tant de victoires, après en avoir faict porter les nouvelles à l'empereur, par le comte de Bigle[1], et à l'archiduc Albert, par le baron de Mérode, seigneur de Waroux[2]. Laissant

[1] Le comte de Biglia était le beau-frère du comte de Bucquoy; il fut accompagné du capitaine Camargo; l'un et l'autre reçurent de l'empereur de l'avancement et de riches cadeaux.

[2] Jean, baron de Mérode, comte de Waroux, fils aîné de Jean baron de Mérode, créé comte de Waroux par l'empereur Rodolphe II, seigneur, de Thiant, d'Ossoigne et de Gourguechon, bourgmestre de Liége, en 1593, maître d'hôtel de l'archevêque-électeur de Cologne, prince de Liége, et de Marguerite de Harchies, dame d'Everbergh et de Lavardin, fille et héritière de Charles, baron de Harchies, seigneur de Bomale, Guisignies, député de l'état

au surplus à la conservation d'icelles[1] le sergeant-major Haynin et le capitaine d'Assignies, avec deux cens mousquetaires pour la garde tant de ladite demie-lune, que de la porte de ladite ville, dans laquelle monsieur de Tilly eut ordre de mesme du duc de Bavière, de ne laisser entrer aucuns soldats.

Deux jours après, les deux autres parties de Prague[2], voyant leurs affaires désespérées, se remirent pareillement en leur obéyssance; après quoy Son Alteze de Bavière disposant son armée dedans, par tous les lieux nécessaires, pour l'asseurance des trois villes[3], et commandant à son général, monsieur de Tilly, de pourvoir tousjours soigneusement à tout[4], il s'en retourna reposer en son pays et se refaire de la fatigue de ceste campagne. Et quant au comte de Busquoy, estant encores fort incommodé de sa blessure de Raconits, il séjourna dans la ville

noble de Hainaut et de Marie de Liedekercke, dame d'Everbergh; il fut gentilhomme de la chambre de l'empereur, colonel d'infanterie, puis d'un régiment de cavalerie, qu'il commandait à la bataille de Lutter; enfin *feld-zeugmester* au service de l'empire, il mourut des blessures qu'il reçut en portant secours à la ville de Hameln, assiégée par les Suédois, en juillet 1633. — LEFORT, *Ms. généal.*, 56-227; MORERI, v° *Hamelen.*

[1] « D'icelles... bonnes gens qui ne respiroient autre chose que la réduction de la ville en l'obéissance de S. M. » V. à la page précédente.

[2] Prague, traversé par la Moldaw, se divise en quatre quartiers : la vieille et la nouvelle ville sur la rive orientale, le petit quartier ou *Kleine-Siete* et la ville haute ou *Hradschin;* ce fut le petit quartier, ou côté, qui fut d'abord occupé par les armées alliées.

[3] La vieille, la nouvelle ville et le petit quartier, sans parler de la ville haute.

[4] Tilly fut investi du gouvernement militaire de la Bohême.

quelques semaines, pour se faire penser, logeant son armée de l'autre costé de la rivière au dehors d'icelle ville, dans des bourgs et villages divers pour y prendre quelques repos.

Après donc que Son Excellence eut esté trois semaines dans Prague, et qu'il commençoit de se guérir[1], il commanda à monsieur de Tiffenbac de faire marcher son armée vers la Moravie, au travers de la Bohême, pour la réduire, tandis que l'espouvante estoit encores en sa force, et laquelle avoit tellement saisi toutes les villes rebelles, que chacune pensoit à sa réduction; au moyen de quoy s'estant aproché de Trigles[2], elle se sousmit aussitost au pouvoir de Sa Majesté; et où mesmes les députez du pays ayant incontinent venu trouver Son Excellence, ils firent tous le serment de pareille obéyssance, entre ses mains, les recevant en grâce, au nom de l'Empereur, faisant néantmoins ce qu'il estoit de besoing pour la plus grande seureté de la province.

Ce pays de Moravie réduit, le général, après y avoir faict rafreschir ses soldats huict jours, il traversa ceste contrée et alla les mettre sur les frontières des Hongrois, affin d'empescher leurs incursions; estant là arrivé entre Brune et Radis[3], et y

[1] Le comte de Bucquoy « entre cent cinquante officiers domestiques qu'il avoit en sa maison, n'avoit aucun médecin pour sa personne »; l'absence de soins et de pansement, jointe aux fatigues de la guerre, avaient aggravé son mal au point d'inspirer de vives inquiétudes sur son état; mais il se remit assez promptement et put quitter Prague le 12 décembre. — MALINGRE, 730, 746.

[2] Teltsch, petite ville du cercle d'Iglaw.

[3] Brünn, capitale de la Moravie et Hradisch, sur la Marck.

reposant un jour, le feu se prit au cartier des Vallons de don Guillierme Verdugues, lequel brusla entièrement tous leurs logemens; si bien qu'il leur fut force d'envoier vers le cartier maistre général pour estre logez en autres lieux.

Et, comme tous les villages à droict, à gauche, et en arrière de trois à quattre lieux de circuit estoient occupez, il fallut les mener deux lieues et demie plus avant. Ils passèrent partant le bourg de Selme, où le général estoit, d'où faisant marcher premièrement le bagage, avec quelques troupes de gardes, un trait de mousquet devant les drappeaux, ils entrèrent dans une large campagne pour prendre le chemin de leur nouveau cartier.

Or, il faut sçavoir que quattre mille Hongrois eschappez de la bataille de Prague estoient continuellement traversant les environs de nos logemens pour cercher semblables aventures et y avoir quelque prise à la revange de leur perte; et lesquelz estant lors en ces endroits, si bien à propos, qu'ilz ouyrent le bruict de ce remuement, ils se jettèrent aussi tost sur les chariots, où, tuant tous les soldats qui estoient à la conduite d'iceux, ilz se saisirent de monsieur de Lattre leur capitaine [1], avec l'adjudant Messelle et le chappelain major [2], et vindrent attaquer le gros du régiment. Toute chose sembloit les favoriser, d'autant qu'il faisoit aussi lors une gelée si grande, que les soldats ne pouvoient manier leurs mousquets, et ne fut esté qu'ils se mirent dans un enclos de jardin, pour se garantir de ses haies, ils

[1] Nicolas de Laittres. — Voy. *Guerre de Savoie*, p. 33.

[2] Messire Pierre de Lemire.

couroient risque d'estre rompus et mis tous en pièces; mais cela les conservant, il leur donna le moyen de se défendre jusques à ce qu'ils furent secourus de trois cens mousquetaires nouveaux mis à cheval, lesquels le comte leur envoya incontinent par son sergeant-major, que lors ils les abandonnèrent se contentant du gain du bagage, et des prisonniers qu'ils avoient fait emmener.

Ce fut à ce sujet que le général, pour éviter semblables visites et n'estre plus surpris, fit du depuis tousjours marcher tous ses gens en fort bon ordre militaire : et entendant par après qu'ils occupoient encores aucunes villes de la Moravie, voisines de leur pays, et qu'ils tenoient une armée aux environs d'icelles souz la conduite de Betleem-Gabor, leur roy nouvellement esleu [1], il voulut les aller cercher pour les combattre, et auquel effect il disposa entièrement ses troupes en bataille de ceste façon; il commanda premièrement de l'avant-garde les deux mille chevaux polonois, les régimens de cavallerie des comtes Dampière et de Bigle [2], et celuy du feu colonel de la Croix [3]; puis pour l'infanterie, son

[1] Bethlem Gabor s'était borné d'abord à prendre le titre de prince de Hongrie (août 1619); l'intervention des ambassadeurs du roi de France décida les États à le proclamer roi, et son couronnement fut fixé au 5 septembre 1620. Il se mit à la tête de 18 à 20 mille hommes, menaça la basse Autriche et occupa plusieurs places de la Moravie. — LEVASSOR, *Hist. de Louis XIII*, II, 228.

[2] On a vu plus haut que le comte de Biglia annonça la victoire de Prague à l'empereur; ce monarque, en témoignage de satisfaction, lui donna le commandement du régiment du feu comte de Meggau. — *Mercure-françois*, VI, 430.

[3] Le régiment de Waldstein, que commandait Pierre de la Croix, seigneur de la Motte, tué à Prague.

régiment et cestuy de don Guillierme Verdugues, avec les quattres compagnies particulières, et au milieu desquelz il y fit mettre deux demis canons avec sa garde. Pour la bataille marchoit au commencement la cavallerie des colonelz Lebens[1], Montecoucquc[2] et Wisterlée[3], lesquelz estoient suyvis pareillement de deux demis canons et sa garde, avec les régimens de gens de pieds de Spinelly, du duc de Saxe, et du comte de Nassau. Et à l'arrière-garde furent ordonnez pour la cavallerie, les troupes de don Baltazar de Maradas et celles de Florence, après lesquelles estoient les grosses pièces d'artillerie, le train du général et le bagage de l'armée, puis l'infanterie des colonelz de Foucre[4] et de Braine[5], avec les régimens de chevaux de Gaucier et de Valestein, et quelques escadrons de la Moravie.

Il marche donc en ceste forme droit vers l'armée

1 Jean Christophe Löebel, freyher, seigneur de Gromburg et de Heitsburg, né en 1588, fils de Jean Löebel, trésorier de l'empereur Ferdinand Ier et de Félicité Teuffel ; il jouissait d'une grande faveur auprès du comte de Bucquoy ; il devint quartier-maître de l'armée impériale et commandant de Vienne. — KEVENHULLER.

2 Ernest, comte de Montecuculli, issu d'une famille du duché de Modène, fut d'abord capitaine aux gardes de l'empereur Ferdinand II, devint successivement lieutenant-colonel, colonel, général-major et feld-zeugmester ; il fut envoyé en 1629 dans les Pays-Bas ; fit la guerre contre Gustave-Adolphe, et mourut le 7 juin 1633, des blessures reçues à la bataille de Brisach.

3 Isterlé.

4 Fugger (comte Othon-Henri).

5 Breuner, Jean, né en 1570, baron, seigneur de Stubing. Fladnitz et Rabenstein, avait fait ses premières armes dans les Pays-Bas, puis en Hongrie ; il prit part, comme colonel, aux événements de la guerre de Bohême et mourut à Vienne en 1632. — KEVENHULLER, *Leb. Bet.* II, 336.

hongroise, contre laquelle il eut aussi tost quelques escarmouches par ses avan-coureurs. Et comme il pensa se joindre, les Hongrois firent tant de remuemens, de changemens de lieux et se retirans tousjours dans leurs pays, que Son Excellence ne sceut faire autre chose, durant trois jours continuels, qu'il fut en ceste action, que de les chasser devant soy jusques au dedans de leurs terres, et leur faire quitter les villes d'Ostra[1], Veselits[2], Strasnits[3], et Calis[4] qu'il avoient tenu jusques lors ; au moyen de quoy il se résout de quitter pour ce coup la campagne, et mettre ses soldats en garnisons és lieux les plus frontiers de la Hongrie, affin de les avoir prests à toutes occasions. Le régiment de don Guillierme fut envoyé dans Veselits, celuy du comte de Foucre et les Polonois dans Strasnits, les gens du comte de Nassau, avec les dernières troupes de Valestein, à Calis, les Vallons du général à Radis[5], et les autres à Ostra et autres places voisines.

En somme toutes choses venoient lors tellement à souhait au comte, qu'il se vit en peu de temps maistre de toutes les villes rebelles de la Bohême, fors de celles de Tabor et de Pilsen, qui néantmoins à la fin ont esté pareillement forcées de se réduire[6] : entant

[1] Ostrau.

[2] Wesely.

[3] Strasnitz.

[4] Skalitz.

[5] Hradisch.

[6] Au printemps de 1621, Tilly sortit de Prague, à la tête de 10,000 hommes de bonnes troupes, afin de détruire les derniers éléments de l'insurrection, réfugiés avec Mansfeldt dans Pilsen et Tabor; il força la premiere de ces villes a capituler, tandis

que les Silésiens, redoutant sa valeur et le fais de son armée victorieuse, vindrent aussi vers luy et firent en sorte qu'ilz composèrent de leur grâce, moyennant trois cens mille florins, qu'ilz paièrent à l'empereur, pour leur punition; qui luy donna sujet, par après, d'aller à Vienne, voyant ses affaires heureusement achevées, pour rendre compte à Sa Majesté de ses actions guerrières et luy faire le récit de ses victoires.

Les Hongrois au surplus ayant sceu que nostre armée estoit ainsi hors de campagne et dispersée par garnisons, ils ne laissèrent, pour tout cecy, de tenter derechef sur la ville de Strasnits, et s'efforcer de la reprendre, l'assaillant de si bonne sorte et de telle animosité, qu'ils entrèrent dedans bien avant nonobstant les deux mille Polonois et tous les Allemans du comte de Foucre, qui estoient là de garnison, si bien qu'ils se rendirent presque maistres de la forteresse. Elle fut toutefois conservée par un stratagème de guerre de don Guillierme Verdugues, lequel estant à Veselits et entendant les coups de mousquets de ce combat, envoya vistement plusieurs tabours touçer la casse à la Vallonne sur le chemin de ladite ville de Strasnits, en attendant qu'il la pourroit secourir, qui fit que les ennemis, ayant ouy ceste marche Vallonne crurent que le secours de ceste nation venoit et pource craignant d'estre surpris de sa venuë, ils commencèrent à l'instant de se retirer petit à petit; de quoy les soldats impériaux, qui s'estoient aussi augmenté de courage, par ce secours imaginaire, s'estant

que don Balthazar de Maradas enlevait la seconde. — *Mercure françois*, VII, 1621, 708.

apperceu, ilz se sont aussi tost rejoint tous ensemble, et les allant attaquer d'une résolution vrayement déterminée, ilz s'en mirent au dessus et les chassèrent hors de la ville, après qu'ilz en eurent tué sur la place plus de cincq cens, entre lesquels, selon le dire de plusieurs de ceste meslée, fut trouvée une femme habillée et armée en soldat, avec très-grande apparence mesme que ceste Valasca [1] avoit esté des premiers au combat. Ilz y perdirent aussi toutefois plus de deux cens des leurs.

Tous ces revers de fortune firent penser aux Hongrois d'entrer en quelque paix avec leur prince; ilz envoyèrent, à ceste fin, leurs députez à Hambourg [2], pour y aboucher ceux de l'empereur et aviser d'une composition. Le duc de Nevers, se trouvant lors à Vienne, pour ambassadeur de la part du roy de France [3], y apporta tout ce qu'il peut; et la chose vint si avant que tout fut sur le poinct d'estre accordé; mais le conseil impérial, qui pensoit les forcer à toutes ses volontez, s'estant tenu entier sur aucunes

[1] Valesca, princesse bohême, fit, dit-on, une conspiration avec les femmes les plus courageuses du pays, en expulsa les hommes et constitua une nouvelle république des Amazones, qui subsista pendant quelques années. — ÆNEAS SYLVIUS, *Histoire de Bohême.*

[2] Haimbourg ou Hymbourg, ville sur la rive droite du Danube au confluent de la March ou Morawa et à dix lieues de Vienne.

[3] L'auteur commet ici une double erreur : Charles de Valois, duc d'Angoulême et non le duc de Nevers, était le chef de la mission, chargée par le roi de France, de ménager un accommodement entre l'empereur, les Hongrois et Bethlem Gabor; les conférences avaient été tenues à la fin d'octobre 1620. — LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, II, 257.

conditions, la conférence fut rompue au grand détriment de la chose publique, pour ce qu'il en arriva du depuis [1].

Durant ces communications de Hambourg, il arriva un fait vrayment digne d'admiration, que je diray icy en passant. Comme Son Excellence marchoit de Vienne par les environs de la dite ville de Hambourg, pour retourner aux affaires de son armée, avec seulement ceux de sa suite, il rencontra un homme à cheval, de fort mauvaise mine, lequel le chappeau sur les yeux, passa devant luy et à travers de tous ses gens, avec un regard tel, qu'il sembloit faire ce coup en despect de sa personne. Il fut à ceste occasion arresté et mené en sa présence, où luy estant demandé qui il estoit, de quel lieu il venoit et ce qu'il alloit faire, l'on ne sceut tirer de luy un seul mot de

[1] Privé de Dampierre, inquiet des progrès de Bethlem Gabor dans la basse Autriche et incertain sur le sort de la campagne de Bohême, commencée tardivement, l'empereur s'était montré de facile composition; il consentait à laisser le gouvernement de la Hongrie à Bethlem Gabor, ne se réservant que le titre de roi et quelques places; il lui donnait en outre quatre comtés et une riche seigneurie en Bohême; dans ces dispositions, l'empereur avait accepté avec empressement l'offre des ministres français de négocier une paix avec les Hongrois; mais ceux-ci se défiaient des Français, alors unis étroitement à l'empereur; ils se plaignaient de l'influence toute puissante, dans les conseils de l'empire, des Espagnols, qui, loin de vouloir sincèrement la paix, ne songeaient qu'à diviser ceux qui s'étaient confédérés pour garder leur liberté, afin de procurer la domination universelle à la maison d'Autriche. Enfin les Hongrois se refusaient à conclure un traité séparé, sans les Bohêmes et les habitants des pays alliés avec eux. Les négociations des envoyés français échouèrent et la bataille de Prague rendit l'empereur et ses ministres plus difficiles sur les conditions d'un accommodement avec Bethlem Gabor. — LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, II, 257, 258.

responce, bien qu'on ait insisté par plusieurs fois de luy donner sujet de parler.

Le comte sur cecy voyant une impudence si effrontée et que son œil de plus se monstroit furieux et plain de rage, il jugea y avoir de l'apocriphe en son fait et qu'il couvoit dans l'âme quelque meschante et pernicieuse résolution. Il commanda pourtant qu'il fut mené à Vienne, pour meurement s'informer de luy et cognoistre la vérité de sa venuë. Estant en chemin, près de ladite ville de Vienne, sur ce que l'un de ses conducteurs luy disoit qu'estant en la prison, il seroit contraint de parler et confesser son dessein, il tira un grand cousteau qu'il avoit et disant que jamais personne ne scauroit pourquoy il estoit venu, il se le donna dans le ventre par trois fois et se tua ainsi en leur présence, à l'exemple de ces anciens Romains, pour ne demeurer entre les mains et à la mercy de ses ennemis.

La fin de ce meschant homme confirma l'opinion du général, sur la vie duquel, du depuis par ce fait tragique, l'on a présumé que Betleem Gabor ou les Hongrois auroient voulu attenter, par le moyen de cest assassin, lequel se seroit comporté de la sorte, trouvant le comte hors de la ville, où il ne pouvoit mettre son meurtre en effect.

Presque en mesme temps de cest attentat contre la vie du comte, ils en furent encores faits d'autres de ses envians contre son honneur et réputation, par certains imprimés diffamatoires, qui se distribuèrent en divers lieux. Il avoit très grand sujet de s'en affliger et grandement resentir, pour estre si mal récompensé de ses mérites et néantmoins l'on ne le vit

en aucune façon s'en altérer, non plus qu'en l'action précédente; au contraire il n'en fit aucune recerche et pardonna mesmes fort librement, sans nul signe d'esmotion, à l'imprimeur qui luy en vint demander pardon. Humanité, constance et patience véritablement admirable, et autant et plus que celles remarquées d'Antigonus, de Philippe de Macédoine, et du duc Philippe de Bourgongne, et autres qui endurèrent pareillement des injures de leurs ennemis sans aucune remarque de colère.

En résolution, après la rupture de ces pourparlers de Hambourg, Sa Majesté donna ordre au comte d'entrer dans la Hongrie, pour forcer ces obstinez à une composition plus avantageuse, il y apporta autant de contrariété [1] qu'il luy fut possible, et luy représenta tout ce qu'il peut pour le destourner de telle entreprinse si dangereuse et importante, à raison que le pays estant totallement ruiné des Turcs et Transilvains, contre lesquelz les Hongrois avoient eu des guerres fort continues, il estoit presque impossible d'y pouvoir nourrir une armée, principallement en un siège de ville.

D'ailleurs il estoit aussi considérable, selon qu'il remonstroit pareillement, que la gendarmerie depuis

[1] Il n'est pas invraisemblable que l'opposition aux projets de l'empereur était inspirée à Bucquoy par d'autres motifs que ceux déduits dans le texte; il n'était entré au service de l'empire qu'à regret; en butte à l'envie, à la malveillance; blessé des procédés du duc de Bavière; édifié sur l'ingratitude traditionnelle et proverbiale de la maison d'Autriche, comblé de gloire et de richesses, il désirait ardemment revenir aux Pays-Bas, où il aurait retrouvé une haute position et les joies de la famille, au sein de l'opulence.



quatre années de ces troubles avoit esté si petitement payée, qu'il y avoit très-grand péril d'une mutination. L'empereur, pour tout cela, désireux de les soubsmettre et s'en rendre maistre entièrement, ne cessoit de l'importuner et de tascher de luy faire trouver bon, luy promettant que rien ne luy manqueroit, ny argent ny munitions de guerre et que toutes les nécessitez de vivres, que luy pourroient arriver dans son armée, luy seroient aussi tost furnies à suffisance, et qu'enfin il pourvoiroit à tout, sans le laisser en aucune incommodité.

Toutes ces promesses estoient très-bonnes, si ce bon prince, qui y procédoit de sincère intention et s'imaginoit de les pouvoir effectuer, eut eu la puissance qu'il se proposoit. C'est pourquoy Son Excellence, lequel avoit de tout cecy une cognoissance asseurée, et prévoioit par là que ses bonnes intentions demeureroient la plus part sans effect, tant pour le manque d'argent qu'il y avoit dans ses finances, que pour la grande distance des lieux, où il falloit mener ses troupes, il ne voulut désister de son opinion, trouvant tousjours meilleur de modérer les difficultez et d'y aller par la voie amiable d'un accord, que non pas par la force, puis qu'on ne les pouvoit bonnement contraindre pour les incommoditez susdites, et qu'au bout de compte, après avoir tout fait, il seroit en apparence de nécessité d'en venir là, ainsi qu'il en arriva du depuis après sa mort. Ceste résolution toutesfois demeura arrestée, et luy fut de besoin de faire ses aprests.

Et comme il tardoit un peu longtemps de partir, à cause qu'il se portoit mal et qu'il avoit encores besoin

de quelque chose, ses malvoeuillans furent si impertinens que de luy en donner du blasme, et de dire qu'il ne désiroit d'oresenavant continuer sa charge, pour se conserver l'honneur qu'il avoit acquis jusques lors, craignant que quelque coup de mauvaise fortune ne diminuast sa réputation; ce qui le picqua tellement qu'il se résout, à quel prix que ce fut, de s'y acheminer au plustost, pour leur faire paroistre que ce qu'il en parloit n'estoit point pour son intérest particulier, ains pour le bien publique.

Il se mit partant aux champs pour ceste guerre, au mois de may 1621, avec rëitération néantmoins des promesses de Sa Majesté, et planta pour la première expédition son camp devant la ville de Presbourg, laquelle il prit à composition[1], avec le chasteau, après qu'il eut receu quelques coups de canons[2]. De là il se transporta vers Chinta[3], où ayant deffait quelques Hongrois, qu'il rencontra dans ce lieu, il se saisit pareillement de ce chasteau, les soldats duquel qui estoient dedans, après leur reddition se rangèrent du party de Sa Majesté. Puis allant du long le Danube, pour la commodité des vivres et des munitions de l'armée, il mit son siège devant la ville de Nieuhaus[4].

Ceste ville estoit forte et bien flancquée de six ravelins réguliers et furnie de bonnes garnisons;

[1] Bucquoy occupa la ville de Presbourg le 2 mai 1621. — *Mercure françois*, VII, 748-49.

[2] Le château de Presbourg se défendit jusqu'au 10 mai. — *Ibid.*

[3] Schintan?

[4] Neu haüsel, Ne haüsel ou New haüsel, *Owar* en hongrois, sur la rivière de Neytracht, à deux lieues de Komorn.

elle avoit de plus quinze cens chevaux, qui demeuroient ordinairement au dehors à la faveur de la ville, derrière des petites collines joignant la rivière, où ils estoient à couvert, pour se retrouver à toutes occurrences : mais pour ce qu'elle estoit nécessaire à la conqueste de Hongrie, et que toutes les nécessitez de l'armée s'y pouvoient porter, à cause de la commodité de la rivière plus aisément que dans autre place du pays, Son Excellence fut contraint de s'y arrester nonobstant ses bolevarts et forte situation.

Il n'avoit mené, pour ce camp, que les gens de l'empereur, horsmis cincq cens mousquetaires vallons, commandez par les capitaines de Harsies, Prats et Hausart[1], et cincq cens Italiens souz Scipion Filomarin, Scipion Jourdanne, et le capitaine Mandocque, avec trois cens chevaux vallons du régiment de Gaucier, conduits par le sieur Fernande d'Eltoufe, qui s'en retournèrent toutesfois incontinent après pour la grande nécessité du fourage. Toutes les autres troupes de la solde du roy d'Espagne[2] estoient demeurées, par le commandement de Sa Majesté, en la Moravie à la conservation du pays, d'autant que le marquis d'Aguendorf[3] levoit de la gendarmerie

[1] Lancelot de Hanssart avait servi au tercio de Coins en 1617. — Voy. *Guerres de Savoie.*

[2] On remarquera cette expression de l'auteur, plus exacte que le langage des historiens modernes, qui voient *des soldats espagnols* dans les troupes envoyées des Pays-Bas en Allemagne.

[3] Jean-Georges, Margrave de Brandebourg, duc de Jagerndorff, né le 16 décembre 1577, était le second fils de l'électeur Joachim-Frédéric et de Catherine de Brandebourg-Kustrin ; à la suite des événements de Bohême, l'empereur le mit au ban de l'em-

aux environs et y avoit doute[1] qu'il n'entreprint quelque chose sur ceste province. Son Excellence estoit fort marry d'estre frustré de ces soldats, ausquels il se fioit le plus : mais puis que l'empereur l'avoit ainsi trouvé bon, pour son service, à cause de la bonne opinion qu'il avoit de leur valeur et fidélité, elle le dissimula et n'en fit autre instance que d'en avoir parlé.

Or, à raison qu'il estoit forcé de faire ses aproches de la ville de Nieuhaus par tranchées, l'on fut 15 jours sans rien faire à faute de fascines, qui fut le premier manque qu'il y eut en ceste armée. Le général s'en pourveut néantmoins d'aucunes pour commencer, en attendant qu'on luy en fourniroit d'avantage. Il avoit cependant mandé son lieutenant-colonel[2] pour l'ayder à dresser ce qu'il seroit besoin de faire, et au lendemain de la venue duquel s'estant tandis avisé de la forme, il mit la main à la besoigne et fit eslever, pour le plus nécessaire, un fort auquel furent posez quattre pièces de canons, pour soustenir les retranchemens qu'on devoit ouvrir. Toutes les nuicts il travailloit à marquer ses ouvrages avec monsieur de Lictestein[3], et n'espargnoit aucunes peines pour avancer les tranchées, qui toutesfois se tiroient en longueur pour le manque de fascines qui continuoit tousjours. Et deslors plusieurs commen-

pire, son duché de Jagerndorff fut confisqué et donné au prince Charles de Lichtenstein; il mourut le 2 mars 1624.

[1] Il était à craindre.

[2] Jacques de Haynin.

[3] Maximilien de Lichtenstein, grand maître de l'artillerie impériale. — *Mercure françois*, VII, 752.

cèrent de juger véritable la prévoyance du comte, en tant qu'ils voioient que ceste nécessité ne se retrouvoit pas seule dans l'armée, mais aussi que presque toutes autres choses nécessaires universellement manquoient, et mesmes avec petite espérance d'avoir mieux, veu que l'ennemy, qui estoit continuellement par tous les passages et avenues du camp, en fort grande quantité, faisoit si bonne garde, qu'il attrapoit à tout coup nos fourageurs et convois, en sorte qu'il empeschoit par ce moyen les vivres, tant pour les hommes que pour les chevaux, qui causoit qu'on estoit, contraint à la fin à toutes occasions, d'y envoyer un grand nombre de gens, et de quoy les soldats estoient de plus extrêmement fatiguez [1].

Toutes ces grandes incommoditez rendoient le comte fort pensif et triste, selon qu'on peut considérer, d'autant que cecy se continuant encores ainsi longtemps, il y avoit doute qu'il n'eut esté forcé à la fin de lever le siège, chose qui estoit si contraire à son courage magnanime, qu'il eut presque autant aymé la mort, que d'estre réduit à telle contrainte si extraordinaire de ses actions précédentes. Et bien qu'il avoit tousjours pensé qu'il devoit tomber en semblables misères, si est-ce que se flatant aux vaines promesses réïtérées de Sa Majesté, qui s'estoit trompé de son pouvoir, il avoit arresté en soy-mesme d'endurer toutes extrémitez, puis qu'il s'y trouvoit

[7] La porte de Carniole, du côté de la rivière d'Owar, était restée libre, et laissait la garnison en communication avec 10,000 à 12,000 hommes, envoyés à son secours par Bethlem Gabor, sous les ordres du comte de Thurn et des barons de Hofskirch et de Landaw. — *Mercure françois*, VII, 752.

embarassé, premier que venir à ce poinct, comme tenant asseuré qu'il seroit du moins secouru suffisamment, pour pouvoir continuer son siège jusque qu'il eut peu faire ouverture en quelque endroit de la ville pour y donner ses assauts.

L'armée donc estant en cest estat misérable, Son Excellence fut contraint le 10 de juillet 1621, jour dernier de ce grand personnage, de commander quinze cens chevaux et huict cens mousquetaires allemans pour aller aux fourages; et d'où retournant, ainsi que les chariots estoient rentrez dans l'armée, et que la cavallerie de l'arrière-garde et deux cens mousquetaires, qui suyvoient derrière, estoient encore à la portée du canon, quinze cens Hongrois sortirent pour les attaquer; de quoy le général, qui se promenoit au cartier avec le comte de Foucre, ayant esté adverty, il voulut aussi tot en ceste occasion importante, aller trouver ses escadrons, ainsi que ces grands empereurs Alexandre et César souloient faire, pour prévenir, par sa présence à tous mauvais accidens; il fit partant venir à l'instant son cheval, lequel faisant difficulté de se laisser monter contre son ordinaire, comme s'il eut voulu donner quelque prognostique de son malheur, il s'en estonna et dit qu'il sembloit que toutes choses luy vouloient estre contraires; à la fin toutesfois s'estant mis dessus, il s'avança vers ce lieu, après avoir ordonné pour le secours et se mit à la teste de la cavallerie.

Or, voyant que l'ennemy venoit de toute résolution, il commanda à Torquati [1] Conti, lieutenant-colonel

[1] Torquato Conti.

des dernières levées du Pays-Bas du baron de Valestin, de rencontrer le premier de leur gros, ce qu'il fit, suivy du capitaine Seneschal et entra dedans, se battant fort bien et résolument contre l'ennemy : mais comme il n'auroit esté secondé d'autres escadrons, qui avoient ordre de le faire, il fut pris prisonnier avec ledit Seneschal, et ses soldats rompus et mis en route : car ceux des troupes du feu comte Dampiere [1] qui devoient donner en flanc, ne firent que planer [2] ; et mesme s'en retournant en arrière, ilz se mirent aussi tost à fuyre, nonobstant tous les bons offices d'aucuns de leurs officiers, qui restèrent sans aucuns soldats; et monsieur d'Espanne, lequel avoit aussi commandement de s'affronter en mesme temps contre les plus avancez, fut pareillement abandonné de ses gens, fuyant comme les autres au grand galope : en sorte que tous les escadrons par après, à droit et à gauche, troublez d'une crainte semblable à celle des soldats du roy Mithridate, contre le consul romain Lucullus, se mettant à leur exemple semblablement en fuite, le comte demeura seul délaissé de tout le monde.

Il pouvoit aussi lors librement se sauver s'il eut voulu prendre le large avec ces fuyars, cela néantmoins estant trop contraire à son cœur invincible, il se mit à courir après d'escadron en escadron, le pistolet en une main et l'espée en l'autre, à l'imitation de ce grand Cyrus, qui en faisoit de mesmes aux

[1] Dampierre avait été tué au siége du château de Presbourg le vendredi 9 octobre 1620. — MALINGRE, 506; *Mercure françois*, VI, 1620, 408.

[2] Rester immobile, en observation.

extrémitez de ses batailles, espérant que la honte par le cry et présence de sa personne mesme, leur devoit remettre le courage au ventre et reprendre l'asseurance de retourner teste, ce qu'ilz ne firent toutesfois, tellement qu'il se trouva environné de plusieurs Hongrois qui l'investirent de tous costez.

L'espérance qu'il avoit que quelques-uns devoient venir à son secours et le désengager, fit qu'il se contregarda autant qu'il peut, pour alonger sa vie, se battant d'une vaillance admirable, mais n'estant venu personne à son ayde (chose bien estrange et lamentable), ce pauvre seigneur fut à la fin percé de deux coups de pistolets au travers du corps, qui ne le mirent pourtant encore embas de son cheval[1].

Cependant le marquis de Gonzagues[2], qui cerchoit après, arrivant alors en ceste conjoincture, et le voyant en ceste extrémité et désastre, transporté de colère et de pitié, se poussa tost au milieu de ces meurtriers, et en tua trois de sa main, à la veuë du général, qui nonobstant ne se sceut retirer que de quelques pas, tant à cause de ses blessures que pour ce que son cheval estoit fort harassé du combat qu'il avoit rendu.

Monsieur Camargues[3] et l'alfere Bouret qui vindrent de mesmes peu après à son secours, pensèrent pareillement l'oster de leurs mains, se jettant aussi fort valeureusement sur ces Hongrois, lesquels toutes-

[1] Le *Mercure françois* fait observer que les troupes wallonnes avaient été laissées à la garde de la Moravie, VII, 754.

[2] De la branche des marquis, puis princes de Castiglione.

[3] Théodore de Camargo était alors lieutenant-colonel du régiment du comte de Fugger. — *Audience*, 538.

fois estant en trop grand nombre, les contraignirent semblablement tous de s'éscarter pour n'estre suffisans à tant de force ; que lors Son Excellence ayant esté jetté par terre d'nn coup de lance, il receut encores dix autres coups mortels de ses ennemis, qui le firent expirer et rendre l'âme entre les mains de son Dieu [1].

Tandis, le canon que le comte de Foucre faisoit tirer après, exploita si heureusement que ceste troupe meurtrière de Hongrois fut nécessitée de s'arrester et se mettre en arrière, et que ledit Camargues en eut le temps de descendre de son cheval, et de charger dessus le corps du comte encores palpitant, lequel il rapporta par après au cartier à la faveur de ceste artillerie et du secours venu à tard, et des deux cens mousquetaires allemans, qui s'estoient conservé entiers, quoy qu'en rase campagne, malgré tous les efforts des Hongrois.

Ces deux cens soldats d'infanterie allemande se comportèrent lors si vaillamment, en ceste occasion, qu'ilz firent une honte éternelle à ces vrais Sabarites[2] de la cavallerie, d'autant qu'ores [3] que leur capitaine, saisi d'une pareille peur panique, que les gens de chevaux, les eut quitté, et qu'ils fussent esté attaquez diversement de l'ennemy, si se maintindrent-ils souz la conduite de leur lieutenant et quelques sergeans, avec une résolution de mourir si arrestée, qu'ils ne

[1] KEVENHULLER donne le récit détaillé de la mort héroïque de Bucquoy, IX, 1341. — *Voir* aussi le *Mercure françois*, 1621, VII, 754-756.

[2] Sybarites, semble pour l'auteur synonyme de lâches.

[3] D'autant plus que leur capitaine...

s'esbranslèrent jamais et tindrent tousjours bon, jusques à ce qu'ilz furent abandonnez pour leur valeureuse défence, et eurent la commodité de se mettre en seureté dans l'armée.

Par les tristes nouvelles de ce malheur, l'empereur et tous les princes, seigneurs, et sujets de son empire et autres de la chrestienté, eurent un ressentiment terrible de la perte d'une homme si nécessaire à l'estat catholique, ilz sçavoient bien que sa mort apporteroit des grandes révolutions et changemens aux affaires de l'empire ; selon qu'on en vit incontinent les effects[1]. Car d'un costé les Silésiens se révoltèrent de nouveau, souz la conduite du marquis d'Aguendorf[2] contre lequel il fut forcé, pour leur faire résistence, d'y envoyer de la Moravie, les troupes vallonnes et italiennes et autres du roy d'Espagne qu'on y avoit laissé pour la garde du pays[3]. On apperceut en outre

[1] Les écrivains étrangers rendent le même témoignage au mérite et à la bravoure de Bucquoy : « belle fut la fin de Charles de « Longueval, comte de Bucquoy, *seigneur vallon;* ses belles « actions dans les guerres de France et des Pays-Bas, où il « servit utilement la couronne d'Espagne, méritèrent que l'ar- « chiduc Albert lui donnât le commandement des troupes des- « tinées au secours des empereurs Mathias et Ferdinand. At- « tentif à remplir tous les devoirs d'un grand capitaine, Bucquoy « acquit une gloire immortelle dans les guerres de Bohême et « de Hongrie. Sa mort fut une perte irréparable pour l'em- « pereur. » — LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, II, 377 ; MALINGRE, 797-800.

[2] Jean-Georges margrave de Brandebourg et de Jägerndorff.

[3] Le margrave de Jägerndorff se dirigeait vers la Hongrie, afin d'y rejoindre Bethlem Gabor, lorsqu'il fut rencontré et battu sur les frontières de Moravie, par les troupes wallonnes et italiennes. — MALINGRE, 800.

plusieurs aparences de nouveautez en autres lieux divers. D'ailleurs les soldats impériaux en furent tellement affoiblis de courage, que l'on fut contraint, quattre jours après, de lever le siège de devant Nieuhaus. D'avantage l'ennemy en devint maistre de la campagne, bruslant, tuant et ravageant tout le plat pays, jusques aux portes de Vienne, et emmenant une infinité de prisonniers, tant estoit importante la vie de ce grand capitaine.

Les soldats du roy catholique[1] ne perdirent pourtant courage, bien qu'ils avoient un regret indicible de la mort de leur chef, et principalement les Vallons, qui en faisoient des lamentations admirables, pour n'avoir esté présens en ceste occasion si nécessaire; ils continuèrent comme devant de tascher d'incommoder leurs ennemis, les cerchant partout et leur faisant très bonne guerre, et particulièrement le colonel Gaucier, qui s'imaginant tousjours les occasions de faire quelque bon exploit dans la Silésie, où il avoit esté envoyé, rendoit plusieurs beaux effects. Le marquis d'Aguendorf néantmoins se défendoit aussi fort bien et s'efforçoit pareillement de les contrecarrer à toute occurrence et leur faire du dommage; et comme un jour, il sceut que ledit colonel Gaucier ayant eu langue de quelques compagnies ennemies, estoit entré dans le pays, avec seulement son régiment et deux cens mousquetaires vallons et italiens, il fit marcher en diligence toutes ses troupes

[1] Même observation qu'à la page 198; on voit par ce passage et par celui qui précède, que pas un soldat espagnol ne figurait dans cette armée; le régiment de don Mazadas lui-même avait été levé en Frioul. — KEVENHULLER, IX, 74.

qui estoient quatre fois le double des nostres et luy coupa le chemin de son retour, pour tascher de le défaire, se posant à ceste intention en quelque destroit qu'il devoit traverser; icy ledit Gaucier arrivé et se veu prévenu de ce passage avec tant de gens, ce fut de se résoudre de leur passer sur le ventre, puis qu'il n'y avoit autre remède que de mourir ou de vaincre. Il traversa avec sa cavallerie fort heureusement les escadrons des ennemis, et gaigna le devant, malgré toutes leurs forces qu'il contraignit mesmes de s'ouvrir et luy faire place : mais ses soldats d'infanterie ne pouvant suyvre et n'ayant aucun appuy que leur valeur, ils furent taillez en pièces et pris prisonniers, après s'estre généreusement défendu; une bonne partie toutesfois s'estant mis sur les chevaux qu'ils avoient gaigné en ce voyage, se sauva avec ladite cavallerie, laquelle n'y receut aucune perte d'importance ny desavantage.

Le vis-comte d'Emerin[1] fut celuy de remarque qui seul y eut quelque petite aventure; comme il avoit deschargé ses pistolets sur les rebelles, il se trouva engagé si avant parmy la meslée qu'il fut arresté et pris prisonnier; si est-ce que son courage invincible le mit aussi tost en liberté; voyant que toute sa compagnie avoit les champs et qu'il se voyoit sans compagnon d'infortune, il donna du canon de ses pistolets, qui n'avoient encore esté saisis, au travers du visage et de la teste de ceux qui estoient les plus près de sa personne et de telle force que chacun se

[1] François du Chastel, vicomte d'Emerin, était passé du tercio d'infanterie du comte de Hennin, au régiment de cuirassiers de Gaucher.

retira de luy; si bien que poussant en mesme temps son cheval et le pressant des esperons, il se despestra des mains de ses ennemis et alla rejoindre les autres troupes eschappées.

La plus importante affaire qu'on eut après la mort de ce grand chef d'armée, ce fut à la levée du siège de devant Nieuhaus. Monsieur de Lictestein, qui commanda en sa place, par provision, en estoit en toutes les peines et appréhensions du monde, craignant de n'en pas sortir à son honneur. Le comte d'Onante[1] mesmes, ambassadeur de Sa Majesté Catholique, avoit aussi une très grande peur, que ceste armée ne fut battuë à son deslogement, comme il en a assez demonstré les effects, par les lettres qu'il auroit escrit à plusieurs officiers, et particulièrement aux Vallons[2], lesquels il animoit de continuer en ceste occasion de leur vaillance ordinaire nonobstant la perte de leur général.

[1] François de Moncade, comte, puis troisième marquis d'Aytona, fils de Gaston de Moncade, deuxième marquis d'Aytona, vice-roi de Sardaigne, ambassadeur d'Espagne à Rome, enfin vice-roi d'Aragon et de Catherine de Moncade, dame de Callora et de Taurena, débuta par le commandement d'un régiment aux Pays-Bas, puis de la flotte de Dunkerque : le roi d'Espagne le nomma son ambassadeur à la cour impériale, où il rendit de grands services aux deux couronnes ; toutefois il avait pris, dans le conseil impérial, un tel ascendant, qu'aux propositions faites sur les affaires d'Allemagne, il répondait d'un ton absolu : *Je le veux, je ne le veux pas;* aussi la politique espagnole était-elle alors prépondérante ; rappelé aux Pays-Bas en 1632, il y commanda l'armée, avec succès ; il mourut dans le duché de Clèves en 1635. Il est auteur des *Expéditions des Catalans et des Aragonais en Asie et en Grèce* et de l'*Histoire du monastère de Montserat.*

[2] Il résulte de ce passage qu'on avait appelé en Hongrie des détachements des troupes wallonnes cantonnés en Moravie.

Aucuns pour faciliter la retraicte, trouvoient bon de faire plusieurs petits forts au long d'un canal, avec des tranchées de l'un à l'autre, pour à la faveur d'iceux se retirer seurement jusques à Losoire. Cecy n'estoit pas un conseil inutil, si les nécessitez de l'armée eussent peu permettre tant de perte de temps qu'il eut fallu y exposer, outre ce que l'on doutoit encores aucunes forces de Betleem Gabor, qui estoient assez proches et partant monsieur de Lictestein ne l'osant entreprendre, ayma mieux de lever son camp, sans s'amuser à ces retranchemens [1] : or affin de pouvoir marcher plus légèrement, il laissa dix-sept pièces de canon avec une partie des munitions et bagages; et à la plus grande seureté de ses gens, il posa les quatre cens mousquetaires vallons à la queuë de l'arrière-garde [2].

Il fit tout cecy avec beaucoup de prudente considération, d'autant que par là il retira ses soldats entiers; attendu qu'estant despestré de ces empeschemens, il marcha librement à bon pas et conserva de plus son armée de toute perte et deshonneur par la valeur de ces généreux Vallons, lesquels ne se diminuant de courage, pour toutes ces infortunes,

[1] Le siége de Neuhaüsel fut levé pendant la nuit du 27 juillet. — *Mercure françois,* VII, 759.

[2] « A la levée du camp, les Hongrois renforcez de nouvelles « troupes, pensoient donner sur les impériaux, qui avoient aban- « donné leurs canons, et en défaire la meilleure partie, mais « quatre cens Vallons empeschérent si valeureusement à un « passage que le tout arriva sans perte jusqu'à Gutta * et de là « à Presbourg. » — *Mercure françois,* VII, 759.

* Guta est situé en dessous du confluent de la Waag et d'un bras du Danube.

se comportèrent encores, où il les avoit posé, si vaillamment, qu'ilz maintindrent contre toutes les forces des ennemis, un pont de batteaux et les empeschèrent d'y passer.

Le capitaine de Harsies, qui estoit à la teste avec soixante mousquetaires, fit lors admirablement bien et non moins généreusement que ce vaillant romain, Horatius au pont Sublicie ; il tint tousjours ferme et ne bougea jamais de son poste, bien qu'il fut estrangement chargé, par trois assauts divers, d'un grand nombre de Hongrois, qui le pensoient tousjours forcer de reculer, pour prendre pied dessus. Les capitaines Prats et Haussart le secondèrent aussi fort bien, comme firent pareillement tous leurs soldats ; tellement qu'ils furent cause qu'après avoir rompu le pont, que le tout arriva en asseurance jusques à Gouta, et de là passant le Danube[1], en l'isle de Cheute[2], dans laquelle l'on s'arresta quelques jours et où ils receurent du général les remerciemens condignes de telle valeur, pource que sans la défence de ce passage, l'arrière-garde eut esté infailliblement mise en pièces et le reste en péril de désordre.

Si est-ce que Betleem Gabor ne voulut désister de la poursuyte, au contraire il s'en anima de plus à faire recerche de tous costez de nous faire du mal, pour passer la rage qu'il en avoit. Il alla en premier

[1] Le bras du Danube est entre Neuhaüsel et Guta ; l'armée l'avait donc traversé avant de gagner cette dernière ville.

[2] Ce bras du Danube forme, sur la rive droite du fleuve et au sud de Presbourg, la grande île de *Schütt* (en hongrois *Czaöll-koz*); sur la rive opposée est la petite *Schütt*.

lieu attaquer deux cens mousquetaires du régiment du duc de Saxe, fortifiez dans l'église de Losoire, pour la commodité de l'armée, lesquelz usant d'une semblable résolution que les Vallons, soutinrent cincq assauts d'un courage admirable et y firent mourir plus de huict cens de leurs ennemis, qui les forcèrent toutesfois à la fin et les taillèrent tous en pièces, à faute qu'ilz n'avoient plus de poudre pour se défendre, après néantmoins avoir encore rendu un combat autant généreux et digne d'admiration, que ne fut jamais celuy des Thebains tant recommandé à la postérité, lorsqu'ils furent gaignés d'assaut par Alexandre le Grand, pour n'avoir pareillement aucuns d'eux esté veus ni fuyr n'y monstrer un seul signe de submission. Il mit en outre audelà du Danube, quoy qu'il eut nouvellement perdu six cens hommes, défaits par le colonel Lebens [1], qui l'avoit une fois empesché de le passer, six mille chevaux pour fatiguer notre armée et lesquelz par dessus plusieurs autres incommoditez, nous firent par trois fois du dommage assez grand, chassant à vau-de-route cinq cens chevaux de monsieur de la Motte, lieutenant-colonel de Valestin qui y fut blessé [2] et perdit plusieurs de ses gens avec beaucoup de chariots; puis mettant en pièces toutes les troupes de monsieur de Crepy [3], qui estoient logez près de Gomor [4], et tuant de plus

[1] Jean-Christophe Löbel.

[2] L'auteur oublie que Pierre de la Croix, sieur de la Motte, avait été tué à la bataille de la *Montagne blanche*, près de Prague.

[3] Lieutenant-colonel du régiment du comte Jean de Nassau.

[4] Komorn.

monsieur de Han, frère du comte Dampiere et ses trois cens chevaux, retournant dudit Gomor pour joindre l'armée, qui estoit sise à la pointe de l'isle de Presbourg.

Et pour faire cependant, d'une autre part, des expéditions plus profitables, il manda au marquis de Aguendorf de le venir joindre, pour siéger la ville de Presbourg, tandis que le comte de La Tour [1], selon ses ordres, tenteroit sur la Moravie et que le sieur de Bodiane[2] continueroit ses ravages, du costé de Rave[3] sur l'Austrice, et ce afin qu'estant saisi de ce lieu, il eut meilleure commodité d'arriver à ses prétensions, qui estoient d'entrer dans la Moravie et Bohême et y causer une nouvelle révolte.

L'empereur toutesfois, aydé du secours divin se comporta parmy tant de confusions, si judicieusement

[1] Henri Mathias, comte de Thurn, fut l'auteur de la révolte qui contraignit l'empereur Rodolphe à signer la fameuse *lettre de Majesté;* en récompense de ce service, son parti le nomma défenseur de la liberté civile et religieuse de la Bohême; à la suite de la démolition des temples protestants, il provoqua la nomination de députés extraordinaires, chargés de délibérer sur les dangers de la patrie et de la religion; le 23 mai 1618, ces députés firent la *défénestration*, acte de violence qui mit la Bohême en rébellion ouverte; Thurn s'empara de la ville de Krummau, souleva la Moravie et força l'armée impériale à se retirer sur Vienne. Après la bataille de Prague, il s'était réfugié en Transylvanie, sous la protection de Bethlem Gabor. — SCHILLER, *Guerre de trente ans;* KEVENHULLER, X, 140, 1420.

[2] Budiani, seigneur hongrois, partisan de Bethlem Gabor, fit des courses jusqu'aux environs de Vienne, et l'empereur Ferdinand put voir des fenêtres de son palais, quatorze villages mis en feu par ses soldats — LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, II, 377; *Mercure françois*, VII, 761; MALINGRE, 801.

[3] Raudnitz (?).

en ces affaires, que nuls autres accidens mauvais, que celuy de la levée du camp de devant Nieuhaus [1] n'accompagna la mort du comte, d'autant qu'il fit en sorte que le sieur Bodiane fut contraint à la force de désister de ses courses, que le comte de La Tour ne sceut avoir aucun avantage en la Moravie, et que la ville de Presbourg fut maintenuë en son obéyssance.

Et pour venir à la conservation de ceste place, il fit commandement à monsieur de Lictestein de faire entrer dedans les régimens de Suindict [2] et de Nassau, qui faisant fort bien leurs devoirs, enclouèrent incontinent plusieurs pièces de canon des ennemis, par des sorties qu'ils eurent avantageuses. Il commanda de plus à son armée de ne bouger de l'isle de Cheute [3], où elle s'estoit arresté, pour estre mieux à la main aux siégez, à toutes occurrences et leurs donner secours, puis pource que le Transilvain [4] faisoit son effort sur ceste ville à toute reste et qu'il avançoit tousjours à la prinse d'icelle ; il rappella de la Moravie, à sa plus grande seureté, toutes les troupes vallonnes et italiennes, après leurs avoir donné pour maistre de camp général Thomas Carociolo [5] et lesquelles estant arrivées et entreez par le Danube dans Presbourg, il donna ordre à don Guillerme Verdugues et cincq cens de son régiment, de sortir sur les tranchis ennemis à la main droicte et au sergeant-major

[1] Neuhaüsel.

[2] Sultsich. — KEVENHULLER, IX, 1090-97.

[3] *Schütt.*

[4] Bethlem Gabor.

[5] Thomas ou Domitius Caraccioli, marquis de Bella, frère du prince d'Avellino et de Torella, issu d'une des plus anciennes et plus illustres familles du royaume de Naples.

Haynin à gauche, avec autres cincq cens hommes, tant vallons qu'italiens; ordonnant de plus au sergeant-major des Napolitains, avec pareil nombre de ses soldats, de les suyvre pour les soustenir à tous inconvéniens et pour meilleure expédition de cecy, il donna, d'avantage encores, charge à cincq cens Allemans de seconder leur saillie par un autre endroit, affin que l'ennemy en eut rendu tant moins de défense, estant ainsi empesché diversement.

Ils sortirent donc tous, après le signal faict [1], en mesme tems par trois costés divers et passèrent résolument vers la tranchée des Hongrois. Le colonel Verdugues s'avança de plain saut jusques à leurs retranchemens, ayant avec luy les capitaines Saint-Maurice [2], Bardouille, Blois [3] Colin et George [4]; et le sergeant-major Haynin fit le mesmes, suyvy des capitaines d'Assignies, Harsies, Montmedy [5], d'Allamont et Miraumont [6] pour les Vallons, et pour les Italiens de Scipion Filomarin, Scipion Jourdanne, Mandoque, et deux autres. Et comme ils se fussent jettés

[1] Cette sortie eut lieu le 30 août 1621. — MALINGRE, 803.

[2] Le capitaine de Saint-Maurice ou Saint-Mauris, assista le 29 août 1622 à la bataille de Fleurus et y fut blessé. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 72, 81, 180, 307; II, 382.

[3] Ferry de Blois, seigneur de Beauregard, capitaine au tercio de Verdugo, avait fait la campagne de Savoie. — *Audience*, 1148.

[4] Georges ou Josse Pierre de Fraye. *Voy.* 44, 64.

[5] Philippe de Martigny (?).

[6] Gilles Le Brum, seigneur de la Vigne, Gouy, etc., qui le 14 octobre 1614 avait épousé Marie-Florence de Miraumont, fille de Philippe et de Françoise de Boffles; il était neveu de Claude de Miraumont, sergent-major au tercio de Bucquoy. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, VI, 205.

sur leurs ennemis et qu'ils eussent emporté leurs premières fortifications et redoutes, il leur fut impossible de donner dans leurs cartiers, attendu qu'ils les trouvèrent après tellement retranchez et fortifiez, que les soldats ne peurent passer plus avant, lesquels nonobstant s'y vouloient opiniastrer et combattre ceste impossibilité, ne fût que le général, considérant qu'ils s'y fussent perdu sans proufit, eut faict toucher la retraite et les rappeller, ce qui les fit tous retirer du combat et retourner dans la ville, y ayant toutesfois laissé de perte les capitaines d'Assignies et de Harsies, avec l'alfère Stradin [1] et quelques autres, sans les sergeans et soldats qui ont esté assez en bonne quantité. Scipion Filomarin et trois autres capitaines italiens y furent aussi blessez [2].

Ceste sortie furieuse fit penser à Betleem Gabor qu'il luy seroit impossible de forcer les siégez de se rendre, veu principallement que les gens du roy catholique estoient dans la ville et que l'armée impériale les pouvoit rafreschir par la commodité de la rivière du Danube tout et quantefois qu'il en seroit besoin, et pourtant [3] deux jours après, qui estoit

[1] François Van der Straten, fils de Jean Van der Straten, chevalier, seigneur de Burcht, au pays d'Alost, gouverneur de la forteresse de Beveren, amman d'Anvers, en 1585 et de Catherine de Pape, fille d'Adrien de Pape et de Barbe de Culsbrooek; il servait au régiment de Bucquoy. — *M. S. Généalogie Straten*, 1631; M. Goethals, *Dictionnaire généalogique*, v° *Van der Straten;* M. Poplimont, *Belgique héraldique*, v° *Straten.*

[2] Outre ces officiers, les impériaux perdirent 200 soldats et autant furent blessés; l'ennemi eut 900 hommes tant tués que blessés. — Malingre, 803.

[3] C'est pourquoi.

le deuxième de septembre [1], il leva son camp pour faire essay de passer plus outre, en ses intentions, par autres endroits [2].

L'on espéroit que tant de desseins rompus feroient retirer l'ennemy jusqu'au renouveau [3] et qu'il ne tenteroit plus, pour ceste campagne, autre fortune, principalement en une saison si fascheuse et mal propre : mais ce prince rebelle, acharné en ses intentions, s'estant uny les troupes du comte de la Tour, il s'attaqua derechef aux forteresses impériales et reprit Scalis [4] et Strasnits [5] à composition. Il s'efforça de plus sur celle de Veselits [6], de laquelle il se fut aussi emparé et servy, sans la brave résistance du capitaine de Goisse [7], de nation valonne, qui y commandoit ; il se comporta en la tuition de ce petit lieu, pour l'empescher d'en jouyr, de telle résolution, qu'il endura plus de trois cens coups de canon, sans se mouvoir et, ne pouvant davantage allonger la reddition, il renversa les principalles fortifications, puis, mettant le feu par tous les édifices de la place, il la réduisit tellement en cendre et ruine, qu'après s'en estre retiré honnorablement, en sûreté, avec ses gens, sans

[1] Pendant la nuit du 1er au 2 septembre. — MALINGRE.

[2] Bethlem Gabor leva le siége de Presbourg le 4 septembre et se retira sur Ternaw, mettant le feu à son camp, où il laissa deux pièces de canon. — *Ibid.*

[3] Printemps.

[4] Skalitz.

[5] Stratznitz.

[6] Wesely.

[7] Probablement Jean de Heyms, dit *Goice*, capitaine au tercio de Verdugo, dès la guerre de Savoie. — *Audience*, 1148.

perte, rompant tous les ponts qu'il passoit, le Transilvain la trouva du tout inutil et sans défence.

Nostre armée impériale cependant, prévoyant sa résolution et recognoissant combien il estoit important à l'état de l'Empire qu'il ne passât plus avant, craignant que les Silésiens, qui s'estoient tous remis en armes, ne se fussent joincts avec luy (quoy qu'ilz protestoient le contraire que leurs soldats n'estoient que pour la conservation de leur pays), et n'eussent, à leur exemple, causé une nouvelle rébellion aux autres contrées, par l'appuy de tant de gens, marchoit à l'égal en toute diligence du long les frontières de la Moravie, à la faveur des lieux les plus avantageux pour s'opposer par tout à ses forces et luy empêcher l'entrée de la province; pource qu'il s'efforçoit continuellement, par tous les endroits, d'entrer dedans et principallement par les environs d'Ostra [1], Radis [2], et Cremesieres [3], mais par le moyen d'une petite rivière [4] qui, venant de la Silésie, sépare la province de Moravie de la Hongrie et passe à Olmits [5], Cremesieres [6], Radis [7], Ostra, Veselits [8] et Strasnits [9], et, coulant près de Scalis [10], s'en va

[1] Ostrau.

[2] Hradisch, sur la Marche.

[3] Kromerzig, Kremsir.

[4] La March, ou Morawa, prend sa source dans les monts Sudètes, coule du Nord au Midi et forme un des principaux affluents du Danube.

[5] Olmütz, ancienne capitale de la Moravie.

[6] En Bohême Kromerzig ou Krowierzitz.

[7] Hradis.

[8] Wesely.

[9] Stratznitz.

[10] Skalitz.

regorger dans le Danube, plus bas que Hambourg et aux environs de Presbourg, il fut empesché de passer, ayant tousjours ainsi nostre armée en teste s'avançant de même pas.

Or, nostre armée, durant ces promenades, estant arrivée à l'environ de Cremesieres et Betléem Gabor, qui estoit de l'autre costé de la rivière, se retiré à l'entour de Radis, monsieur de Lictestein se tenant asseuré de ses ennemis, à raison qu'ils s'estoient esloignez de quatre lieues, il choisit trois mille mousquetaires et vingt-cincq cens chevaux, tant de ses troupes que de celles de Thomas Carociolo, lequel y commanda les compagnies vallonnes des capitaines Miraumont, Montmedy, George et Colin. Puis s'estant furny à suffisance d'eschelles et pétars, il partit pour attaquer à l'improviste la ville de Lepenique [1], place importante, frontière de la Silésie. Ce dessein fut toutesfois fardé de toutes parts, attendu qu'en premier lieu n'ayant sceu y arriver avant le jour, comme il pensa faire attacher son pétart, l'un des meilleurs pétardiers y fut aussi tost tué, et de mesme ainsi qu'il voulut faire dresser ses eschelles par les Vallons, un desquelz fut tué en ce devoir, elles furent trouvées trop courtes, de façon qu'il ne put ny faire ouverture aux portes, ny donner l'escallade.

Ce ne fut pas encores toute la mauvaise rencontre qu'il eut en ce voyage, d'autant que les Hongrois, advertis de ceste entreprise, le vindrent attendre à son retour et luy donnèrent la charge avec un grand nombre de leur cavallerie et laquelle venant aux

[1] Lehnick.

mains contre celle de nostre avant-garde, nos soldats s'eschauffèrent nonobstant tellement à l'escarmouche et s'y engagèrent si avant, que si l'ennemy eut lors fondu dessus, ilz estoient sans aucun doute tous rompus et deffaits, ce qu'ayant été considéré du général, il commanda aussi tost que toute l'infanterie et le reste des gens de chevaux s'avancast vistement vers eux pour les supporter et leur favoriser la retraicte: cela toutesfois ne fut trouvé bon de faire, à raison que de mettre ainsi l'infanterie en plaine campagne, c'estoit l'exposer en évident danger d'estre perduë; si est-ce qu'on en fit le semblant, et cependant la cavalerie de Gaucier d'arrière-garde s'avança avec quatre cens mousquetaires vallons, mis en pelotons mêlés entre les escadrons de chevaux, pour les contre-garder, et de ceste forme marchant avec mine de résolution arrestée d'aller attaquer l'ennemy, il en perdit l'asseurance et se retira; si que nos gens planant tous en mesmes temps à droit, ilz marchèrent avant, et faisant tousjours tourner teste aux mousquetaires à chaque fois qu'ilz voyoient en estre nécessaire, ilz reprirent le chemin de Cremesieres, où ils arrivèrent seurement, non point néantmoins sans des belles escarmouches, ausquelles plusieurs tant d'un costé que de l'autre y finirent leurs jours et furent grandement blessez.

A cause de quoy l'ennemy, voyant tous ses efforts vains et ses desseins inutilz et hors d'espérance d'en venir au-dessus, intimidé aussi des armées du Polonois [1], lequel depuis son accord d'avec le Turc le

[1] Sigismond III, roi de Pologne.

menaçoit de toutes ses puissances, il consentit que les députez de part et d'autre se fussent assemblez à Niclesbourg[1] pour terminer ce trouble, par un traité de paix, qui fut enfin arresté en janvier 1622, par lequel les Hongrois se remirent en leurs devoirs ordinaires d'obéyssance vers l'empereur et le Transilvain de mesme, avec renonciation à son élection à roy de Hongrie, moyennant toutesfois quelques conditions et une bonne pension que Sa Majesté luy promit payer chacun an[2].

Par ainsi ces Hongrois demeurèrent, par force, impunis de leurs démérites, et Betleem Gabor fut semblablement encores laissé paisible en la possession de son pays, avec mesmes une pension, quoy qu'il avoit au contraire mérité toutes les punitions du monde, pour tant d'excez insupportables faicts au préjudice de la chrestienneté et de l'empire; car il avoit, contre

[1] Nikolsbourg, ou Mikulow, ville située en une plaine, dans la partie méridionale de la Moravie.

[2] Par le traité de Nikolsbourg, pardon général était accordé aux Hongrois; Bethlem Gabor restituait à l'empereur la couronne de Hongrie, qui serait gardée dans la citadelle de Trinchi, jusqu'à la prochaine diète et les places frontières; il renonçait au titre de roi et promettait de ne rien entreprendre à l'avenir contre la maison d'Autriche; l'empereur lui accordait le titre de prince de l'empire et lui laissait la jouissance de Cassow et de sept seigneuries; lui donnait deux principautés, des forteresses et 50,000 florins destinés à payer leurs garnisons, engagées par serment envers l'empereur et Bethlem Gabor; le traité laissait en suspens le rétablissement des magistrats et officiers allemands; la question de religion restait dans l'état où elle se trouvait à l'avénement de l'empereur; les Jésuites rétablis, n'avaient le droit de posséder aucun immeuble; enfin les biens engagés, maintenus dans les mains des possesseurs, pouvaient être rachetés par les propriétaires. — MALINGRE, 826-827.

tout droit, équité et justice dépossédé de la Transilvanie son prince naturel Gabriel Battory, le fait mourir et s'emparé de ses Estats, par l'assistence des Turcs, ses confédérez et bons amis, et mis d'avantage entre les mains de ces Ottomans, pour la récompense de leurs secours et se continuer en leurs bonnes grâces, neuf forteresses frontières fort importantes, Lippe, Solim, Totuarady, Margit, Monostor, Arad, Siry, Sacsat et Vazy, lesquelles avoient tant cousté de frais à reconquester sur ces Mahométains qui s'en estoient investy. Et non content encores de tout cecy, ayant du depuis contracté l'alliance de l'empereur, pour le doute de sa puissance, avec promesse, sous son serment, de ne jamais attenter aucune chose contre luy et ses successeurs légitimes, mesmes de l'assister contre ses ennemis de toute ayde et secours, il avoit pareillement fait, au dehors de ceste foy promise, plusieures conspirations et practiques pernitieuses contre Sadite Majesté Impériale; attiré de son party beaucoup de puissans complices, suscité les Turcs, incité les Hongrois de se révolter, accepté leur élection à roy, s'uny avec les rebelles de Bohême et fait ensemblement avec eux la guerre, pour s'introduire injustement dans la propriété de la Pannonie [1] et maintenir les Bohémois en leur rébellion.

Nonobstant quoy toutesfois l'empereur ne sceut avoir lors aucune vengance et luy fut force de le laisser ès mesmes prééminences qu'il s'estoit acquis.

[1] Ce nom s'appliquait autrefois à l'immense territoire compris entre les monts *Cethi*, le Danube et l'Illyrie; mais l'auteur veut désigner la Hongrie, l'Autriche et la Moravie.

Ce fut ce qui le fit tant plus regretter la perte de son général le comte de Busquoy, lequel, sans son malheur, puisqu'il estoit jà engagé dans ceste guerre, eut infailliblement à la fin, comme estant un Demetrius en siéges et un César en combats, traversé toutes sortes d'extrémitez, réduit ce pays hongrois et les forcé tous à une composition telle, que l'empereur en fut esté le maître absolu, et qu'il eut pu dire pleinement à ses rebelles et assurément ainsi que Julius César, son prédécesseur, fit de ses ennemis, *veni*, *vidi*, *vici*; là où que maintenant n'ayant tiré de ces Hongrois autres submissions, ny asseurance, que par parolles, il y aura tousjours crainte que ceste nation de naturel volube [1], estant demeurée en son pouvoir ordinaire, ne luy trame encores quelques trahisons, à l'induction de ce Transilvain et ne prenne derechef les armes aux premières occasions.

Après donc ces accords arrestez de part et d'autre, l'on dispersa l'armée au pays de Moravie, où les troupes du roy catholique furent mises hyverner dans Senanmes [2] et aux environs. Et comme Sa Majesté n'avoit plus besoin de tant de forces, il permit que les estrangers se pourroient retirer, à raison de quoy Thomas Carociolo eut ordre, après l'hyver, de mener ses soldats au Palatinat, les joindre avec les gens de don Gonsalle de Cordua [3].

[1] Inconstant, changeant, facile à tourner, du latin *volubilis*.

[2] Znaïm.

[3] Don Gonçales Fernandès de Cordova, dit *le second grand capitaine*, prince de Maratra, était fils d'Antoine Fernandès de Cordova-Cardonne et de Requesens; duc de Soma, de Sessa, de Terra-Nova et de Santo Angelo, marquis de Bitonte, comte de Cabra, vicomte d'Isnijar, etc., et de Jeanne de Cordova et

En ces entrefaictes, le duc de Brunsvicque, dit Halberstat[1], avoit levé une puissante armée, laquelle il faisoit marcher aux environs de Franconie, pour l'unir à celle du bastard de Mansfelt, qui estoit au Palatinat. Et attendu qu'il prenoit son chemin vers les frontières du pays de Vitscebourg[2], et que l'évesque d'icelluy, qui en estoit prince temporel[3], eut obtenu lettres de la Sérénissime Infante de se pouvoir servir, à la conservation de ses terres, des troupes vallones et autres retournant de Bohême, il manda à Thomas Carociolo, dez qu'il eut rattaint Nurenbergues[4], d'avancer en son pays, et que cependant

Aragon, fille de Diego, surnommé l'*Africain*, marquis de Comares; Antoine Fernandès avait été ambassadeur d'Espagne à Rome, pendant 14 ans, il fut ensuite majordome de la reine Marguerite, et mourut le 6 janvier 1606. Don Gonçales entra de bonne heure dans la carrière des armes et exerça un commandement, pendant la guerre de Savoie, en 1616; il fut un des lieutenants les plus distingués de Spinola, dans le Palatinat et aux Pays-Bas; en 1627 le gouvernement du Milanais lui fut confié; il mourut en 1645.

[1] Christian de Brunswick, né le 10 septembre 1599, fils de Henri-Jules, duc de Brunswick et de sa seconde femmes Élisabeth, fille de Frédéric II, roi de Danemark, était frère cadet du duc régnant, Frédéric-Ulrich de Brunswick-Wolfenbuttel; élu évêque luthérien de Halberstadt en 1616, ni cette dignité, ni de riches bénéfices ne calmèrent son humeur guerrière et aventureuse; d'abord l'émule, puis l'allié d'Ernest de Mansfeldt, il se livra, à la tête d'une horde de brigands, à une guerre odieuse. Il mourut le 6 juin 1626. — SCHILLER, 121-122.

[2] Wurtzbourg : l'évêché de ce nom, suffragant de Mayence, formait l'un des États les plus considérables du Cercle de Franconie. — *Voy.* ci-dessus, 6.

[3] Jean Gottfried d'Aschhausen, alors évêque de Wurtzbourg, était l'un des membres les plus actifs et les plus puissants de la ligue catholique.

[4] Dès qu'il fut arrivé à Nuremberg.

il luy envoyât quelqu'un devant, pour recognoistre les avenues et passages les plus foibles et dangereux, pour les fortifier au cas qu'il en fust nécessaire; auquel effect le sergeant-major du feu comte de Busquoy[1] fut incontinent envoyé par la poste, pour plus brefve expédition, et lequel le lendemain de son arrivée fut voir avec l'ingéniaire du prince toutes les frontières, ausquelles ils firent soudain dresser plusieurs retranchemens et y mirent dedans, pour garde, force paysans jusques à la venuë des soldatz du roy.

Or, Thomas Carociolo ayant crainte que l'ennemy ne s'avançast devant luy et qu'il ne viendroit à tard, il commanda à don Guillierme Verdugues de mettre mille mousquetaires vallons, italiens et allemans sur des chariots et les mener là le plus hastivement qu'il pourroit, pour y maintenir les passages jusques à son arrivée; ce qu'ayant esté fait fort promptement, et avant que nulles troupes de l'ennemy y eussent peu attenter aucune chose, le pays fut exempt de tout danger, pource que ledit Halberstat ayant ouy les nouvelles de ce secours, et que, de plus, le reste de l'armée de Bohême s'avançoit en diligence, il prit party de planer et passer plus outre, par autres cartiers, pour se rendre vers Francfort, où s'estant ramonitionné[2] de toutes choses nécessaires par l'assistence des bourgeois de ceste ville, il fit en après un pont sur la rivière du Maine[3], à Host[4], et le tra-

[1] Jacques de Haynin.

[2] Ravitaillé.

[3] Mein.

[4] Hocht, Hoecht, Hochst ou Hoechst, petite ville de l'ancien électorat de Mayence, située au confluent de la Nidda et du Mein, entre Franfort et Cassel.

versa; au moyen de quoi Thomas Carociolo, se voyant hors de péril de ceste armée, après s'estre quelque peu rafreschy, en ceste province de Vitscebourg, il fit tel devoir qu'il se trouva, en peu de jours, dans le Palatinat, que lors ayant rangé sa petite armée en bataille en un frond, il la livra entre les mains de don Gonsalle de Cordua, où nous la lairons[1] pareillement, afin de voir ce qu'il s'est passé dans ce pays, pour la reprendre en son temps, auquel nous parensuyvrons par après, et vous ferons cognoistre le reste de ses actions et le surplus de ces guerres, avec celles des Pays-Bas, d'une continuation semblable, qu'aux autres précédentes.

[1] Laisserons.

FIN DES GUERRES DE BOHÊME.

APPENDICE

AUX GUERRES DE BOHÊME.

I

OFFICIERS PRINCIPAUX DES TERCIOS WALLONS DU COMTE DE BUCQUOY, DU COMTE DE HENNIN ET DU RÉGIMENT DE CUIRASSIERS WALLONS DU COLONEL GAUCHER.

TERCIO DU COMTE DE BUCQUOY.

Maître de camp: CHARLES BONAVENTURE DE LONGUEVAL, comte DE BUCQUOY[1].
Sergent-major : CLAUDE DE MIRAULMONT[2].
Capitaines : Compagnie maître de camp[3].

[1] . . . « A notre très cher et féal cousin messire Charles de « Longueval, comte de Busquoy, chevalier de la Toison d'or, du « conseil de guerre de S. M., de notre conseil d'Estat, grand « maistre de nostre artillerie, lieutenant capitaine général et « grand bailly de nostre pays et comté de Haynaut, gentil- « homme de Nous archiducqs, chief et capitaine d'une compai- « gnie de cinquante hommes d'armes, etc., salut : « Comme il « convient à S. M. de faire lever un tercio de quinze compai- « gnies de gens de pied wallons, de 200 testes chacune, pour « aller au secours de S. M. Impériale..., avons commis et « commettons chief et maistre de camp dudict tercio de quinze « compaignies, ledit messire Charles de Longueval, comte de « Busquoy... » Patente du 14 mars 1619. *Voy.* ci-dessus, 101.

[2] *Voy.* plus haut, 106, 140, 141, 145.

[3] Le maître de camp était capitaine de la première compagnie

Capitaines : GILLES DE MARTIGNY, seigneur DE VILLERS-POTERIE [1].
EUSTACHE D'ARLOIS [2].
JEAN DE HARCHIES [3].
PHILIPPE DE MARTIGNY [4].
FERDINAND DE ROBLES [5].
JEAN DE HOUCHIN, sieur DE HUERINGHEN [6].

de son tercio; il recevait une patente spéciale à cet effet; celle du comte de Bucquoy est datée du 20 mars 1619; un lieutenant ou capitaine-lieutenant conduisait cette compagnie.

[1] Gilles de Martigny, seigneur de Villers-Poterie, et désigné sous le nom de Villers, par le seigneur *du Cornet*, était fils de Pierre de Martigny, seigneur d'Estevelz (ou de Stave), gouverneur de Philippeville, et de Jeanne de Couplet, et petit-fils de Philibert de Martigny, gouverneur de Marienbourg en 1554; il avait été nommé capitaine au tercio de la Motterie le 17 juillet 1614, et fut tué à la bataille de Prague.—*Audience*, 1148, 1181; A. DE ROBAULX DE SOUMOY, *Recherches sur la ville de Marienbourg*, 34 et 35; *voy*. plus haut, 140, 151.

[2] Il était alfère en 1619. *Audience*, 1181.

[3] Jean de Harchies, issu d'une noble et ancienne famille du Hainaut, était fils de Léon de Harchies, seigneur de Millomez, Rhodes, etc., mort en 1624, et d'Isabelle Van Utenham; il épousa Marie-Antoinette de Griboval, dame de Quevaucamp, fille de Florent de Griboval, chevalier, seigneur de Sweveghem, et de Catherine de Griboval du Berquin. Il périt à la sortie de Presbourg. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 266, VI, 50; LEROUX, *Recueil de la Noblesse*, etc., 270. *Mercure wallon*, 84.

[4] Philippe de Martigny, frère puîné de Gilles, mentionné ci-dessus, passa au tercio de Hennin, et le 23 février 1622 fut nommé capitaine de cent chevaux cuirassiers. — *Audience*, 1130.

[5] Ferdinand de Robles, fils de Jean, baron de Billy, en faveur duquel la terre d'Anappes, dans la châtellenie de Lille, fut érigée en comté, par lettres des archiducs de 1601, passa du tercio de Bucquoy dans la cavalerie, en remplacement de l'un des capitaines tués en Bohême; en 1620, il commanda une compagnie de 100 chevaux, recrutés dans le Cambrésis. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, IV, 151; *Audience*, 1181.

[6] Jean de Houchin, seigneur de Hueringhen, alfère, puis ca-

Capitaines : PHILIPPE DE BERGHES, sieur DE NOMAIN [1].
JEAN DE BRUYR [2].
HENRI DE HAERE, sieur DE NOIREMONT [3].
PIERRE DE LA FOSSE.
CHARLES BOULIN [4].
FRANÇOIS DE MERS [5].
SIMON DE HEY, ou DE HONHAYE [6].
THÉODORE D'ALLAMONT [7].

Adjudants du sergent-major : FERDINAND VAN ETTEN.
JEAN GUYARD.

pitaine au tercio d'infanterie wallonne de son frère, Maximilien de Houchin, sieur de Gulzin, en 1614.—*Nobiliaire des Pays-Bas; Audience*, 1148; *voy*. plus haut, 120, 121, 137.

[1] Pierre de Berghes-Saint-Winnoc, chevalier, seigneur de *Nomain*, de Roupy et de Marets; fils de Philippe, seigneur de Boubers et d'Hélène de Longueval, épousa, en 1623, Anne d'Aubermont, fille d'Adrien, seigneur de Masnuy-Saint-Pierre et d'Anne de Corenhuse; Pierre de Berghes-Saint-Winnoc était frère de Charles, seigneur de Rache, capitaine au régiment des cuirassiers de Waldstein. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, II, 516 ;VII, 250, 251; *voy*. ci-dessus, 112, 113.

[2] Le 24 mai 1620, Jean de Bruyr fut nommé capitaine d'une compagnie libre de 400 Wallons, à la place de François d'Ongnies, sieur de Courrières, promu capitaine de 100 chevaux cuirassiers. — *Audience*, 1129.

[3] *Voy*. plus haut, 130.

[4] Il comptait 17 années de services; les *Archives de l'audience* mentionnent plusieurs officiers de ce nom.

[5] François Richardot, sieur de Mers, était fils de Jean Richardot, président du conseil privé, et d'Anne de Baillencourt-Court-Col. — *Audience*, 1181, année 1619; *Nobiliaire des Pays-Bas*, 69, 193.

[6] Simon de Hey ou de Honthaye (Onhaye); il était alfère à la compagnie de Pierre Bormelier. dit l'Espine, capitaine au tercio de Mornay, en 1617; il passa, le 15 février 1621, comme capitaine, au tercio de Hennin. — *Audience*, 1129, 1181.

[7] *Voy*. ci-dessus, 137. M. GOETHALS, *Dictionnaire généalogique*, v° de *Laittres-d'Allamont*.

Auditeur : BLAISE JACOT, docteur en droit[1].
Capitaine de campagne ou prévôt : ANTOINE ROBERT.
Chirurgien-major : GEORGE CREPU.
Chapelain-major : FRANÇOIS BLINDEL, prêtre.
Fourrier-major : OLIVIER HEXBROY, *alias* TENGNAGEL.
Tambour-major : GUILLAUME DEL HEPPE.

TERCIO DE HENNIN.

Maître de camp : ALEXANDRE DE BOURNONVILLE, chevalier, comte DE HENNIN, vicomte et baron DE BARLIN, etc[2].
Sergent-major : HUBERT DES MARES[3].
Capitaines : Compagnie maître de camp.
CHRISTOPHE DE BONNOURS[4].
LOUIS D'ASSIGNIES[5].
ANTOINE DE L'ESTAING, sieur DU SABLON[6].

[1] Patente du 8 avril 1619. — *Audience*, 1148, 1181; *Étude historique sur les tribunaux militaires en Belgique*, 159.

Le comte de Bucquoy faisait tous ses efforts pour maintenir la discipline dans son armée, et empêcher les excès auxquels se livraient les soldats de son temps : « Plusieurs fois l'a on veu « commander aux auditeurs qu'ils ne pardonnassent pas à un « criminel... mesmes maintesfois l'a on veu se trouvant sur les « lieux, où tels excez se commettoient, se prendre en personne « aux coulpables, les frapper et tuer pour la douleur que lui fai- « soit la violence et le dégast perpetrez en sa présence. » — MALINGRE, 584, 585; *voy.* ci-dessus, 123 et 160.

[2] Ses patentes de maître de camp et de capitaine de la compagnie maître de camp de son tercio, conçues dans les mêmes termes que celles du comte de Bucquoy, portent aussi les dates des 14 et 20 mars 1619. — *Audience*, 1148; *voy.* ci-dessus, 107.

[3] *Voy.* plus haut, 149; *Audience*, 1129, 1148, 1181.

[4] Il avait servi au tercio de Gulzin, comme capitaine en 1614. — *Audience*, 1148.

[5] Il comptait 37 ans de services, dont 27 comme capitaine. — *Ibid.*

[6] « Étranger, mais marié aux Pays-Bas et y naturalisé. » — *Ibid.* 1181.

Capitaines : FERDINAND **D'ANDELOT**, chevalier DE MALTE[1].
ADRIEN **DE VOOCHT**.
FRANÇOIS **DORMAEL**, dit *Machuré*[2].
CHARLES **POSTEL**, dit *Hurtebize*[3].
ANTOINE **DE CATRIZ**[4].
GUILLAUME **DE LOQUENGHIEN**[5].
FRANÇOIS **DU CHASTEL**, vicomte D'EMERIN[6].
FERDINAND **DE GHISTELLES**[7].
ALBERT **DE GAVRE**, baron D'UGIES[8].
FRANÇOIS **DE HALLWIN**, sieur DE VOXVRYE.
JEAN **DE BLASER**[9].

[1] *Voy.* plus haut, 138.

[2] Il avait 30 années de services dans les régiments de Tilly et de la Malaise, lorsqu'il entra au tercio de Hennin; il passa ensuite au tercio de Bucquoy et périt glorieusement à la bataille de Prague.

[3] *Voy.* plus haut, 139.

[4] Il était le fils du maître de camp espagnol de ce nom. — *Audience.*

[5] Guillaume de Loquenghien, gentilhomme de la chambre des archiducs, baron de Pamele, était fils de Philippe et de Valérie de Coutereau, et petit-fils de Jean de Loquenghien, auteur et directeur du canal royal de Bruxelles : il épousa Madeleine de Tenremonde, dame de Diesvelt, fille de Pierre, sieur de Bachy, et d'Éléonore de Gruntere, dame de Diesvelt. — *Audience*, 1181 ; *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 367.

[6] *Voy.* ci-dessus, 136 et passim.

[7] *Voy.* ci-dessus, 137.

[8] Fils puîné de Charles de Gavre, comte de Fresin, et de Françoise de Renty, dame de Rixensart et de Griboval, frère de Pierre-Ernest de Gavre, baron d'Inchy. — *Voy.* plus haut, 134 ; *Audience*, 1181.

[9] Jean de Blasere était fils de Gérard de Blasere, seigneur de Vossenpoorte, premier échevin de la keure de Gand, créé chevalier par lettres du 11 octobre 1592, et de Florence Le Poyvre ; sa sœur, Anne de Blasere, avait épousé Jean-Baptiste Maes, seigneur de Steenkercke, chevalier de Saint-Jacques, conseiller des finances. — *Audience*, 1181 ; *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 90, 190, IV, 58.

Adjudants du sergent-major : HENRI VAN DEN HOEN.
CHARLES STASSIN, seigneur d'EVERLANGES[1].
Auditeur : AURELIO CARREGA[2].
Capitaine de campagne ou prévôt : MATHIEU DE PÉMONT.
Chirurgien-major : CHARLES GRIETENS.
Chapelain-major : JEAN NYS, prêtre.
Fourrier-major : CHRISTOPHE DE LIGNIER.
Tambour-major : JEAN OBERTIN.

LIEUX DE RECRUTEMENT[3] DES TERCIOS WALLONS DU COMTE DE BUCQUOY ET DU COMTE DE HENNIN.

TERCIO DE BUCQUOY.

Avesnes :	Compagnie maître de camp.	
Maubeuge :	»	de GILLE DE MARTIGNY.
Fontaine-l'Évêque :	»	» EUSTACHE D'ARLOIS.
Bavay :	»	» JEAN DE HARCHIES.
Le Quesnoy :	»	» PHILIPPE DE MARTIGNY.
Lille :	»	» FERDINAND DE ROBLES.
		» JEAN DE HOUCHIN.
Artois :	»	» PHILIPPE DE BERGHES.
Menin :	»	» JEAN DE BRUYR.

[1] Charles Stassin, alfère en 1619, fut promu au grade d'adjudant du sergent-major au tercio de Hennin le 20 mars 1619; nommé capitaine, pendant la première campagne de Bohême, il passa au tercio de Gulzin, le 24 mai 1620; il se distingua en diverses occasions, et, le 29 août 1631, parvint au grade de maître de camp d'un tercio wallon de quinze compagnies.—*Audience*, 1129, 1149, 1181.

[2] Patente du 8 avril 1619. —*Audience*, 1148, 1149 et 1181. *Étude historique sur les tribunaux militaires en Belgique*, 160.

[3] Une ordonnance désignait les lieux de recrutement, et fixait le délai dans lequel il devait s'opérer : ordinairement il était de trente jours. — *Audience*, 1181.

Limbourg :	Compagnie de	HENRI DE HAERE.
Namur :	» »	PIERRE DE LA FOSSE.
	»	CHARLES BOULIN.
Cambray :	» »	FRANÇOIS DE MERS.
Luxembourg :	» »	SIMON DE HEY.
	» »	THÉODORE D'ALLAMONT.

TERCIO DE HENNIN[1].

Brabant-Wallon : Compagnie maître de camp.
» de CHRISTOPHE DE BONNOURS.

[1] Au mois de novembre 1619, les tercios de Bucquoy et de Hennin prirent leurs quartiers d'hiver à Krems, Stein et Mautern; sept compagnies du premier furent réformées, ainsi que huit compagnies et tout l'état-major du tercio de Hennin; on versa les sept compagnies maintenues dans le tercio du comte de Bucquoy; ce corps fit la campagne de 1620 et se distingua dans toutes les occasions; au mois de février 1621, le tercio de Hennin fut réorganisé : on leva cinq compagnies nouvelles pour remplacer celles qui avaient été réformées l'année précédente, et on renforça l'effectif des autres, par la levée de 1,197 hommes ; ce recrutement s'opéra :

A Valenciennes, capitaine Simon de Hey.
A Bouchain, capitaine Philippe de Hemond.
A Landrecies, capitaine Jean de Resves.
A Ath, capitaine Servais de la Cour.
A Soignies, capitaine Pierre Lauretton.
A Cambray, 450 hommes.
A Luxembourg, 300 hommes.
A Tournai, 247 hommes.
A Nivelles, 200 hommes.

Des mesures semblables furent prises pour combler les vides opérés par l'ennemi, par les fatigues, les maladies et la désertion, dans les tercios de Bucquoy, de Verdugo, et dans la cavalerie wallonne, mais les archives ne nous fournissent à ce sujet aucun renseignement précis. — *Audience*, 1129, 1181. *Relation du voyage du régiment du duc de Bournonville.*

Pays de l'Alleu[1] :	Compagnie de	Louis d'Assignies.
Tournai et Tournaisis :	»	» Antoine de l'Estaing.
	»	» Antoine de Catriz.
	»	» Albert de Gavre.
Luxembourg :	»	» Ferdinand d'Andelot.
	»	» François Dormael, dit *Machuré*.
	»	» Guill. de Loquenghien.
Artois :	»	» Adrien de Voocht.
	»	» Charles Postel, dit *Hurtebize*.
	»	» Ferdinand de Ghistelles.
Lille :	»	» Vicomte d'Emerin.
	»	» Jean de Blaser.
Courtray :	»	» de Voxvrye.

RÉGIMENT DE 1000 CUIRASSIERS WALLONS.

Colonel : Jean Barodz (Varots), dit *Gaucher*, seigneur de Marchaulx, etc.[2].

[1] On désigne sous ce nom, écrit La Leeuwe, La Lowe, Laleu, Lalleu ou l'Alleu, le territoire compris entre la Deule et la Lys, dans lequel sont situés Béthune, La Bassée, La Gorgue, Wamberchies, Quesnoy, Marquette, Richebourg, etc. — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, première série, XV, 256, 265.

[2] *Voy.* ci-dessus 108, 164 et *passim* : Sa patente de colonel, datée du 20 mars 1619, porte : « A nostre amé et féal le coronel « Jehan Barodz, dict Gaucher, sieur de Marchaulx, salut : « Comme il convient au service de S. M. de faire, entre autres, « lever mille chevaulx cuyrassiers naturelz et subjects de noz « pays de par delà, sous dix capitaines, dont chacun aura cent « chevaulx, pour aller au service de S. M. Impériale, vous com- « mettons chief et gouverneur des dicts mille chevaulx cuy- « rassiers... » Il avait reçu, le 24 mars, une patente de capitaine de la première compagnie de son régiment; cette pièce est accompagnée d'une note, apostillée le 24 et par laquelle Gaucher demandait : un quartier-maître, ou fourrier-major; — un audi-

Capitaines : Ledit *Gaucher,* compagnie colonelle[1].
PIERRE ERNEST **DE GAVRE**, baron D'INCHY[2].
ADRONIQUE **DE FIENNES**, sieur DE BIEMEGUE[3].
JEAN **D'ISENBOURG**, seigneur DE GRUNSAW et D'ARENFELTZ[4].
JEAN baron **DE MÉRODE** et **DE PETERSHEIM**[5].

teur, avec un personnel suffisant et un prévôt ; — la désignation du quartier de Bourgogne, où il pourrait lever sa compagnie ; — la nomination du capitaine chargé de le remplacer, en cas d'absence, ou d'empêchement ; — des armes pour 50 ou 60 soldats ; — deux pétardiers, avec solde de lieutenant ; — un chariot d'étape, par compagnie, pour conduire « les brassards, cuyssarts et « autres hardes des soldats qui n'auroient qu'un cheval » ; — une avance de 1,000 à 1,200 philippus, pour lever sa compagnie. Les articles de cette demande furent accordés, sauf celui relatif aux armes. Si ce document prouve que Gaucher était un officier intelligent, expérimenté et prévoyant, il démontre aussi combien, à cette époque, l'organisation des corps de troupes était indécise, variable et défectueuse. — *Audience,* 1148.

[1] Les patentes des capitaines sont datées du 14 mars 1619. — *Audience,* 1148.

[2] *Voy.* ci-dessus 134 et *passim.*

[3] Andronique de Fiennes, fils de Ghislain, et de Jeanne de Longueval, fille de Maximilien de Longueval, premier comte de Bucquoy, seigneur de Vaulx, et de Marguerite de Lille, dame de Fresnes, Gulzin, etc., était neveu du comte de Bucquoy ; alfère le 28 juillet 1615, il avait été nommé capitaine à la place de Godefroy de Berghes, seigneur de Stabroeck, au tercio de Gulzin ; il mourut des blessures reçues au combat de Zilzenldorf, livré le jour des Rameaux 1620. — Ci-dessus 149. *Audience,* 1148 ; *Nobiliaire des Pays-Bas,* IV, 64.

[4] Jean, comte d'Isenbourg, seigneur de Grunsaw et Arenfeltz, était frère d'Ernest d'Isenbourg, comte du Saint-Empire, dont il sera parlé plus loin : *Guerre du Palatinat.*

[5] Jean de Mérode, fils aîné de Philippe, baron et sire de Mérode, comte d'Oelen, seigneur de Westerloo, Petersheim, Ham-sur-Heure, Houffalize, Sautour, Bury, Diepenbeek, Gheel, Yselmunde, etc., et d'Anne de Mérode, vicomtesse héritière de Montfort, chanoinesse de Sainte-Waudru, à Mons, fille de Jean, baron de Mérode et de Morialmé, seigneur de Ham-sur-Heure,

Capitaines : JEAN FAUCHE, dit *Dompré*, sieur DE NASAY [1].
THIERRY LEJEUNE [2].
HENRI DE MELUN, vicomte DE GAND [3].
JEAN FINOY.
JACQUES DU PLIN.
Auditeur : Le licencié PIERRE VANDER SLOOT, dit *Crom* [4].
Fourrier-major : CHRISTOPHE BOONEN.

Briffœul, etc., et de Philippine, vicomtesse héritière de Montfort; il se signala, par sa bravoure, dans diverses circonstances, particulièrement la veille et le jour même de la bataille de Prague, où il périt glorieusement les armes à la main. Son frère, Philippe, lui succéda; la terre de Westerloo fut érigée en marquisat, en sa faveur, par lettres de Philippe IV du 20 mai 1626. — *Archives de Liége, Manuscrits généalogiques* de LEFORT, fol. 37, 189. *Nobiliaire des Pays-Bas*, 1., 206. *Généalogie M. S. de la maison de Mérode. Voy.* ci-dessus 113, 134.

[1] Il fut tué à la bataille de Prague. *Voy.* plus haut 134 et 178.

[2] *Ibid.*, 66.

[3] *Ibid.*, 134.

[4] Patente du 8 avril 1619. — *Audience*, 1148, 1181; *Étude historique sur les tribunaux militaires en Belgique*, 159.

II

ÉLÉGIE A SON EXCELLENCE DE BUSQUOY

GÉNÉRAL DES ARMÉES IMPÉRIALLES [1].

Toi, Phébus galopant dans la voulte azurée,
Seichant nostre grand-mère d'ardeur demesurée,
Toy qui as tant de fois circuit ce globe rond
Faisant jouvir tes rais jusques au viel Carond;
Et davantage encor quand tu veux t'enflamer
Tu fais trembler d'horreur le viel serpent Cerber;
Puis Mégesre, Tisiphone et leur sœur Alecton
Te redoubtent; voir mesme Atropos et Cloton.
Brief il n'y at cahos en ce lieu plain d'effroi
Que ton nom radieux ne mect tout en effroi
Mais non pas seullement tu te peux faire cognoistre
Desoubs ces umbres creux où tout malheur vont croistre;
Car par ton cours isnel[2] tu descouvre ici-bas
De ton œil esclatant les valons et les bois,
Toy seul tu peux sur tout estre l'advancourier
Et sçavoir à quy sont les mirthes et les lauriers.
Puis doncq qu'il est ainsy que tu as cognoissance
De ceux à quy l'on doibt porter obéissance
Permect-moy, s'il te plaict, remarquer la valeur
D'un quy ses ennemis mect souvent en horreur,
Et quy at faict voler presque en toutte la terre
Les héroïques faicts de ses anticques guerres.

[1] *Voy.* l'introduction.
[2] Agile, dispos, léger.

Ha! sus, sus doncq, mes vers, il vous convient donner
Et d'un tel champion la louange entonner :
Bien que mon foible esprit ne soit assez capable
Pour descrire la valeur de ses faicts mémorables,
Je prendrai un Ovide, un Grenier [1], *un Desporte,*
Quy m'aideront d'accomplir où le désir me porte :
Sus, il fault doncq, il fault ma plume que tu chantes
De ce noble guerrier les deffaictes sanglantes :
Chante doncq d'un Busquoy, d'un guerrier d'armée,
D'un Busquoy qu'on me doibt pour un Busquoy nommé,
Mais plustôt quelque Mars ou bien quelque Alexandre,
Quy par tout l'univers at faict sa gloire espandre :
C'est pourquoy je ne puis de ma plume muette
Descrire à droict l'honneur qui luy doibt estre faicte;
Car depuis qu'il habite aux révoltez pays,
Qu'on apelle Bohemme, Moravie et Austrie,
Vous avez veu desjà qu'il at par sa vaillance
Mis beaucoup de leurs places en son obéissance,
Et si at-il encores par ses ruses et finesses,
Plusieurs fois les chassé hors de leurs forteresses ;
Si voit on bien souvent ses belliqueux gensdarmes
Faire à leurs ennemis mille et mille allarmes :
On brusle, on tue, on brise, on frappe, on tire, on perche,
Bref à les desconfire on se poigne et exerche,
Tantost à rompre un quartier, demaing encore un aultre,
Aujourd'huy mille morts et demaing deux mille aultres,
Car l'on ne vat jamais leur donner nulle allerte
Qu'il leur convient tousjours retirer à grand perte :
Au contraire s'ils venont quelque fois par audace
Pour attacher nos gens, ou prendre quelque place,
La fortune tousjours leur envoie quelque encombre
Les faisant encores perdre de leurs gens à grand nombre ;
Bref on entend par ces pays estranges
Du valeureux Busquoy mille et mille louanges,

[1] Regnier ?

Car il se faict tousjours si bien partout valoir
Que de ses ennemis il emporte victoire :
Quy at veu quelques fois estant dedans la plaine
Estre surpris du loup le mouton porte-laine,
Où comme quelque fois vous voiez se cacher
Le renard entendant les chiens vers luy marcher,
Tout ainsy en est-il de nos fiers ennemis,
Qui dedans les montaignes et déserts se sont mis,
Mais comme faict le loup quelque fois aux moutons,
On leur livre la guerre quand dehors ils sortont ;
Dont il fault quelque jour, je le crois pour certain,
Qu'ils fuissiont de la Parque le funeste butin :
Lors à leurs grands regrets plusieurs cognoistront bien
Que repentir trop tard ne prouffícte rien.
Mais laissons ces discours, parlons d'autre matierre,
Retournons à parler de ce noble guerrier,
D'un Busquoy, mais non pas, plustost d'un Jupiter,
Quy faict trembler çà-bas les ennemis de la terre :
Jupiter faict un bruict quand ses fouldres il nous lanche ;
Aussi faict cestuy-ci quand son armé s'advanche,
Car quand il vient si près qu'à l'ennemy on touche
L'on n'entend que le bruict des chaudes escarmouches,
Luy courre de çà de là, il n'at aulcun repos,
Si ne voiez jamais le harnois sur son dos ;
Il se trouve partout dans les plus grands desbats
Et anime tousjours ses soldats au combat.
Que voulez-vous doncq plus pour prouver sa vaillance
Ny pour monstrer son cœur et sa brave asseurance,
Cause que j'ay voulu à sa gloire et honneur
Faire veoir au comun ce mien petit labeur,
En priant l'éternel qu'à tousjours il nous accorde
Sa grâce, et son amour, et son alme concorde.

Vaincre ou mourir
Est mon désir.

Aymons nos ennemys aussy bien que nos amys
Si nous voulons que Dieu nous ayme,
C'est de plus le commandement
Que Dieu donne aux chrétiens [1].

[1] Cette maxime, écrite à la page suivante, est répétée trois fois.



III

RELATION DU VOIAGE FAICT PAR LE RÉGIMENT WALLON

DE

MONSEIGNEUR LE DUCQ DE BOURNONVILLE

PARTANT DE CE NOBLE PAYS DE FLANDRES AU MOIS D'APVRIL 1619[1] POUR CHEMINER VERS CEUX TANT DE LORRAINE, LES ALLEMAIGNES, MORAVYE, QU'EN CELLUY DE BOHEMME ET AUSTRICE, ENSAMBLE AULTRES FAICTS DE GUERRE, COMME CY-APRÈS VOUS SERA DICT.

Premièrement, aïant cheminé quelque partie du mois cy-devant mentioné par ce noble Pays-Bas, arrisvammes le iiij^{e} ou bien le ve du mois de may ensuivant, ès environ la ville d'Arllon, en laquelle fust faict la bénédiction des drappeaux, le lendemain en dessoubz d'icelle le serment de fidélité à telle chose requis, et le troisiesme jour passasmes monstres avecq les armes et si tost la monstre faicte recheusmes le premier mois de gaiges.

Le xe partant de nostre quartier lez ladicte ville, avons cheminé à grandes journées vers la Lorraine, dont pour la première ville qu'en icelle estoit, estoit de nom Dieu, la seconde Addas[2], et le quatriesme jour passasmes la

[1] La formation du tercio de Hennin avait été ordonnée le 14 mars 1619; selon les usages du temps, le recrutement dut s'opérer dans les 30 jours de sorte que le corps put se mettre en marche à la fin d'avril.

[2] Ces deux noms altérés et rendus méconnaissables ne per-

Meuselle [1], en après poursuïsmes nostre chemin vers Remiremont, audict Lorraine, ville belle et marchande.

Le xiiij[e] ayant passé la Lorraine, entrasmes le xv[e] ensuivant au pays de Swafve [2] en Allemaigne, pays très-beau, abondant en vignobles et aultres fruicts délicieux : pour la première ville que passasmes, estoit nommée Saint-Emmery [3], ville en laquelle abonde toutte sorte de marchandise; la ij[e] s'appelloit Stanne [4], forte de soldats, accompaignée d'un chasteau; la iij[e] estoit la ville et chasteau d'Arsene [5], la iiij[e] estoit Mouswilder [6], pour la dernière estoit l'Outrebacq [7], terre d'abbaye.

Le xvj[e], xviij[e] et xix[e] avons faict halte au bourcg de Bloutsem [8], où l'archiducq Léopolde [9], accompaigné de plusieurs seigneurs et de son train, est venu prendre soubs sa protection nostre régiment, come il avoit faict le jour paravant celluy de nostre général monseigneur le conte de Busquoy, et députa un cavailler de sa chambre, de nation espaignolle, nommé dom Baltasar [10], un seigneur fort accomply et du tout favorable à nostre nation, lequel en qualité de général nous conduict jusques à ce qu'eusmes trouvé nostre bon valleureux prince, Son Excellence de Busquoy.

Le xx[e] avons passé le Rhin à Brisacque [11], où soudain

mettent pas de suivre l'itinéraire jusqu'au passage de la Moselle, que l'auteur pourrait bien confondre avec la Meurthe.

[1] Moselle.

[2] Souabe.

[3] Saint-Damarin.

[4] Thann.

[5] Cernay.

[6] Merzwiller.

[7] Lauberbach, ou Lutterbach.

[8] Blotzheim.

[9] L'archiduc Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg.

[10] Don Balthazar, comte de Maradas.

[11] Il y a quelques jours de marche de Brisach aux terres

icelluy passé nous mismes le pied sur la contée de Fustemberghe [1], sur laquelle logeasmes deux nuicts, et le seigneur d'icelle, pour la cognoissance de nostre coulonel et capitaines, recheut et festoya iceulx aultant honorablement qu'il luy fust possible.

Le xxiiij[e] avons veu le comenchement du Danube[2] et le xxvj[e] logeasmes à Philipbourcg [3], lez la forte ville de Stocquem [4], laquelle est environée de cincq à six forts chasteaux, et poursuivant tousjours nostre chemin voïasmes un bras du lacq provenant de Constance.

Le iij[e] de juing 1619, ayant continué de cheminer gistasmes à Quindicker et le lendemain passasmes lez la ville de Culmen [5], ville très-grande et marchande, aussy forte de gensdarmerye, laquelle est neustre et les bourgeois d'icelle payent les soldats.

Le v[e], environ les onze heures avant midy, à une heure de la ville de Rouyn [6], nous nous embarquasmes sur la grande rivière de Derlecque[7], avec des flottes d'arbres et sappins liez par ensamble bien mal accomodez,

du comté de Furstenberg ou pays de Bor, situé dans la partie orientale de la Forêt Noire.

[1] Le chef de la maison de Furstenberg était alors Wratislas, comte de Furstenberg, né en 1600, fils de Christophe II et de Dorothée de Sternberg; mais son oncle, nommé comme lui Wratislas, avait représenté l'empereur à la cour de Bruxelles, où il s'était lié avec les seigneurs belges et particulièrement avec le comte de Bucquoy, qu'il avait contribué à faire entrer au service de l'empereur.

[2] Donaueschingen.

[3] Philippsbourg est situé dans la vallée du Rhin, l'auteur veut sans doute désigner Ravensbourg, sur la Schuss, ville impériale.

[4] Stokach, chef-lieu du landgraviat de Nellenbourg, en Souabe, à deux lieues nord-ouest de Constance.

[5] Ulm, ville libre et impériale.

[6] Rain, à la rive droite du Danube.

[7] Le Lech.



où flottant quelque temps, entrasmes sur le Danube, au travers duquel y trouvasmes un pont nomée *Sgerfelt* [1], long de grand quart de lieue; ledict Danube courre avecq telle impétuosité contre le soleil [2], qu'il est presque inavigable, et se voit journellement tant barques que flottes péryes, avecq grande perte de gens. Et de faict en perdasmes deux à trois des nostres, avecq une quantité de gens noyez, Dieu les prende à merchy.

Au long dudict Danube s'est veu plusieurs belles villes, forteresses, entre lesquelles la plaisante ville de Nieubourg [3] où le ducq d'icelle accompaigné de la ducesse sa compaigne [4] at recheut et traicté fort honorablement le ducq de Bournonville et tous les capitaines des ambedeux régimens.

Et flottant cincq jours continuelz, sans en comprendre les nuicts, d'aultant que tous les soirs logeasmes sur terre ferme en des grands bourgaiges, vismes encores les villes et chasteaux d'Inglestadt [4], soubz le pondt de laquelle passant, apperchevasmes au dessus d'icelluy nostre coulonel quy nous occasiona le saluer d'une belle et magnificque salve, dont les bourgeois de ladicte ville la prindrent de bonne part et estoyent délibérez de nous donner du rafreichissement, mais craindant quelque désordre ou inconvénient comme d'ordinaire il arrive, ne voulut condescendre à la libéralité des bourgeois, telle-

[1] Schefeldt.

[2] De l'Ouest à l'Est.

[3] Neubourg, chef-lieu du duché de ce nom.

[4] Wolfgang Guillaume, duc de Bavière, de Neubourg, de Juliers et de Berg, chevalier de la Toison d'or, né le 25 octobre 1578, se convertit au catholicisme en 1614, à la suite de son mariage avec Madeleine de Bavière, fille de Guillaume V, duc de Bavière et de Renée de Lorraine, morte en 1628; son fils unique, Philippe-Guillaume, succéda au Palatinat du Rhin en 1685 et devint électeur.

[4] Ingolstadt.

ment qu'avecq un beau nihil poursuivasmes nostre navigation.

Le xe nous désembarquasmes ès environs de la ville de Passau [1], ville aultant belle, rige et marchande que les aultres précédentes, guarny de plusieurs forteresses, y aiant guarnison deux compaignies d'Allemans et iij^c chevaux d'Italiens, près laquelle avons passé monstre et recheu le second mois de gaiges.

Audict Passau at convenu à tous les capitaines des ambedeux régimens laisser unne partie de leurs hardes et bagaiges, come aussy aux vivandiers, d'aultant qu'ils estoient adverti du mauvais chemin et montaignes que debvions passer deulx jours de là.

Le xiij^e de juillet [2] partant avons entrez en la Bohemme dans laquelle l'entrée est fort fascheuse, à cause qu'elle est environnée de grands bois et montaignes [3]. Néantmoings continuant nostre chemin, furesmes contraints de marcher dix-sept heures continuelles sans faire aulcune halte ny moings du rafreischissement : que nous servoit-il doncques d'avoir recheu nos gaiges, puisque travaillez et fatieguez que nous estions ne pouvions avoir aulcun vin ny eau, ce quy donna la mort à cent et cent soldats, et à ceux que l'on faisoit de l'estime? Mais quoy ! il n'y at chose au monde plus fascheuse que d'endurer la soif, lorsqu'il convient marcher par grandes chaleurs et montaignes, touttesfois rencouragé par nos officiers du

[1] Passau, ville de la Bavière inférieure, au confluent du Danube, de l'Inn et de l'Ill.

[2] Il faut évidemment lire *juin*.

[3] La Bohême est séparée de la Bavière par la chaîne du Böhmer-Wald, qui s'étend du nord-ouest au sud-est, depuis les sources de l'Eger jusqu'aux monts Moraves sur 85 lieues de long ; sa largeur au nord est de 6 lieues, au milieu de 8 et au sud, entre Passau et Budweys de 13 ; elle est très escarpée du côté de la Bavière, et comme l'indique son nom, couverte de forêts.



bon traictement que debvions rechevoir à la sortie de ce misérable bois, nous fit efforcher, et marcher plus qu'à homes estoit possible, et lors qu'arrivasmes au lieu où debvions estre bien traictez, pour passer ce grand fatigue qu'avions eu durant ce jour, à grand peine trouvasmes-nous de la paille et ceux quy avoient du pain mangèrent; mais patience puisque le tout est pour le service de Dieu et augmentation de la foi catholicque.

Mais paravant passer oultre, je ne veux laisser de dire de quattre forts assez bien compassez l'un de l'aultre, que trouvasmes dans cedict bois, lesquelz estoient remplis d'Allemans, affin de nous donner libre passage, d'aultant que le chemin estoit inhabité et aussy nullement spatieux ny convenable pour marger de la gendarmerie, et iceux Allemans s'estoient tellement fortiez [1] d'arbres de sappins branguz, ne se trouvant nulles autres arbres, qu'il estoit impossible d'y pouvoir aborder.

Si les fantasins n'ayans que les armes et vallisse sur le doz ont estez bien fatiguez, je vous laisse à entre vous la considération des paines qu'ont eus les dix compaignies de cavaillerie, estans contrains de nous suivre, partie en queue et partie devant, et la plus saine partie contraints mener leurs chevaulx par la bride à cause que les montaignes estoient sy droictes.

Durant icelluy tamps entendasmes dire ès environ de la ville de Cremo [2], que Son Excellence de Busquoy en personne, accompaigné du seigneur de Rache, Moriamé, Potier et aultres capitaines des dix compaignies de cavaillerye premières venues [3], at si vivement chocqué contre le conte de Mansfelt, fort de iij^{m} hommes et de deux pièches de canons de campaigne, qu'il les at renversé et

[1] Fortifiés?

[2] Krumau, ville du cercle de Budweys, située entre cette ville et le Böhmer-Wald.

[3] Ces compagnies appartenaient au régiment de Waldstein.

mis a voye de route [1], de manière que plusieurs soldats de ma cognoissance m'ont dict, comme j'ay entendu depuis estre véritable, qu'il s'en est trouvé gisant sur la place en nombre de douze cens de mors, oultre iij^c quy furent menez prisoniers en la ville dudict Cremo: et le conte de Busquoy n'estoit fort que de xv à xviij^c homes de chevaux.

Et si, par curiosité, me demandiés ce que devint les cannons et munitions de guerre, je vous asseureray l'avoir veu en la ville de Cremo, dans laquelle nous y passasmes, et moy avecq licence les voulu veoir, comme aussy les prisoniers.

En ceste advandicte deffaicte le seigneur de Race [2] y fust blessé d'un coup de mousquet au bras, et aulcuns morts, pouvant bien considérer qu'encores que la fortune tomba sur le Mansfelt, que telle chose n'arrive sans perte d'aulcuns [3].

Le butin que firent ces braves Wallons fust estimé à cent cincquante mille escus d'or, entre lequel butin estoient les riches vasselles et joiaulx dudict Mansfelt.

Le xve avons passé au travers de la ville de Cremo et allasmes loger à petite heure d'icelle, à un certain bourcg, nomé Rians, où nous fismes halte cincq jours continuelz.

Le xxie Son Excellence de Busquoy nous veint voir, proche une rivière nommée la Molta [4], comme il avoit faict à son régiment, en son quartier, les jours auparavant; et fismes une belle salve, mais je vous asseure hideuse pour aulcuns, d'aultant de ceux quy ne sçavoient

[1] A *vau de route*.

[2] Charles de Berghes-Saint-Winnoc, seigneur de Rache. — Du Cornet, 111.

[3] Ce combat fut livré le 10 juin 1619. — *Voy.* ci-dessus Du Cornet, 113, 114.

[4] Moldaw.

encores manier les armes et vouloient faire prouesse de faire bien, en furent cincq de tuez et deux de blessez

Le xxiij[e], veille de Saint-Jean, tout nostre régiment se mit en esquadron à demy lieue proche la ville de Cratse [1], vers laquelle fusmes envoyez trois cents mousquettiers avecq le capitaine Bonours [2] pour, à force coups de mousquets leur donner le bon jour et aussy recognoistre ce que c'estoit de la place et ainsy continuant nostre aspre escarmouche, ceulx du chasteau de ladicte ville nous rendoient gallamment nostre change et bienvenue tant à coups de crochets que mousquettades : ce que voyant nostre sergant major, le seigneur Desmaret [3], nous envoya aultres trois cents mousquettiers pour nous donner haleine, comme aussy munitions de guerre et de bouche, le capitaine desquels estoit le seigneur de Vogt [4].

Ce mesme soir y veint aultres nouvelles gens en nombre de mille avecq le capitaine le baron d'Ugies [5], pour nous donner du sécours, lequel pour sa bienvenue, en passant un pond qui estoit fort dangereux, recheut un coup de mousquet quy luy emporta la peau du col, sans aultrement l'offenser et alla percher les joux à un gentilhomme et tuer un aultre.

Quoy voyant nostre valleureux sergant major Desmarets s'attrista de veoir tant de si gallans soldats morts en passant cedict pondt; néantmoings nous rencourageant et nous faisant apporter de la bierre, laquelle estoit en abondance en unne brasserie (touttesfois par ordre de Son Excellence conservée) pour nous rafreschir, affin de tant

[1] Gratzen.
[2] Christophe de Bonnours.
[3] Hubert des Mares.
[4] Adrien de Vocht.
[5] Albert de Gavre, baron d'Ugies.

plus de courage battre nostre ennemy, et continua l'aspre scarmouche jusques environ nœufs heures du soir, depuis les dix heures du matin que nous comenchament (*sic*).

Cependant que nous estions empesché, environ les dix heures du soir, le corps de nostre armée gaigna d'un aultre costé la ville, laquelle estoit de peu de résistence, et environa le chasteau quy estoit fort et imprenable, basti à fond de cuves et assiz sur hault rocher quy comandoit à demye lieue alenthour de soy et rempli de iiij^{e} hommes. Il estoit du tout parfaict et accomply en forteresse, saulf qu'il n'y avoit ny cannon, ny munition de guerre que bien peu : sy touttesfoys ne se voulurent jamais rendre, jusques à ce qu'ilz se voïarent environnez de tous parts et nostre cannon faire son bruict accoustumé.

Le lendemain, jour de monseigneur St-Jan [1], de grand matin, ceulx du chasteau, entre lesquels un capitaine ayant servy à ces dernières troubles de France, recognust Son Excellence de Busquoy, à laquelle ce dict capitaine pria d'avoir grâce et les rechevoir à merchy. Néantmoings Son Excellence ne luy accorda sa première requeste, ains commanda de tousjours poursuivre l'encommenché; ce que voïant ledict capitaine ne se voulu rethirer du rampart et persistoit tousjours sa première supplication, accompaigné d'aulcuns cavaillers et seigneur quy s'estoient là rethirez, pour évader à la furie des Wallons, comme ils disoient estre, selon qu'ils avoient entendu, cruellz et barbares: Son Excellence leur accorda grace et print à merchy iceulx supplians, lesquels sortarent dudict chasteau avecq leurs armes tant seullement[2].

[1] 24 juin.

[2] Du Cornet, 116.

Mais quand à la richesse des seigneurs cy-devant dict at demeurée audict chasteau et à la discrétion de tous nos bons seigneurs transportée, sans que les pouvres soldats en participassent aulcune chose.

Après la rendition des villes et chasteau dudict Cresse, séjournasmes dix à douze jours en icelle, non sans grandes maladies, pour les puanteurs comme aultrement [1].

Le ij° de juillet ensuivant, parlasmes pour aller au bourg de Stroomis, où nous y fusmes le temps de cincq septmaines le nombre de vingt-sept compaignies et la reste demeuré audict Cresse, dans lequel nous eusmes grande povreté et par icelle en moururent le nombre de mil à douze cens soldats, tant Allemans du régiment du conte Jan [2], lesquels estoient confrères à nostre nation [3], que Wallons : et pour leur capitaine, affin qu'ilz trouvassent mieux leur chemin pour les guider à bon port de salut, estoit le sieur de Locqueinguem [4] ; vous asseurant bien que la mort d'un tel nombre n'est procédée que par faulte de sollicitude et curation de leurs blessés.

Tandis [5] nostre séjour audict bourcq, nous convenoit faire partir de cent à deux cens hommes, pour gaigner la vye [6] d'aultant qu'en icelluy bourcq le font cher et l'on ne recouvroit riens pour son argent, car le pot de vin de camp [7] vailloit xl sols, un pain de cincq livres xx à xxv sols : et comme telles partyes [8] couroyent ordinai-

[1] Du Cornet, 116, 117.
[2] Jean de Nassau.
[3] Bas-Allemands.
[4] Guillaume de Loquenghien.
[5] Pendant.
[6] C'est-à-dire marauder et piller.
[7] Le vin que vendaient les marchands autorisés par le général, c'est-à-dire les vivandiers.
[8] Partis, ou corps de partisans.

rement ne se trouvoit riens à milleur marché que les boeufs, desquels un des milleurs ne valloit que dix à douse sols : si fust le conte Manfelst adverty de ceste coureryе[1], pensa nous empescher le chemin, d'aultant que nous ravagiesmes les vivres qu'ils[2] alloient à son quartier, se mit accompaigné de cincq à six cens hommes en campaigne, pour attraper aulcune partie des nostres : mais il eusse mieux vallu pour luy et ses gens d'avoir demeuré en son quartier; car les Hongrois advertis d'un tel nombre de gens et du lieu qu'il fréquentoit le plus, pensant coupper passaige à nos gens, se mirent en busquade[3] si bien qu'ilz deffirent ses gens et luy convint saulver blessé qu'il estoit; et deux petites pièches de canons qu'ilz avoient trouvé en quelque chasteau qu'ilz perdirent et furent amenées dedans Cresse.

Mais après le bon service de ces messieurs les Hongrois et qu'ilz eurent vollez une bonne partye des campaignes, comme aussy le butin que faisoient tant les Wallons que les Allemands aux environs dudict Cresse, firent, en nombre de six à sept cens hommes ensamble, accordt de leur rendre à l'ennemy, pour par après se retirer en leur pays. Entretemps Son Excellence de Busquoy adverty de ceste menée, envoya bon nombre de nostre cavallerye leur coupper le chemin, par lequel ils debvoient passer affin de les ramener, comme sy de rien ne fust esté; mais le lendemain, au grand matin, nostre dicte cavaillerye armée avecq le pistoulet en la main, lez ladicte ville de Crasse, attendante lesdictz Hongrois, lesquels venuz en la place destinée à cest effect, furent par nostredicte cavaillerye desfaicts et tous taillez en pièches, réservé leurs chef, lequel estant de qualité, fust

[1] De ces courses.
[2] Qui alloient.
[3] De l'espagnol *Busca, Buscada,* recherche, investigation.

mis paravant la desfaicte hors de la trouppe ; leurs butins furent perduz pour eux et trouvez par des aultres. Voilà la récompense de ceux qui voeullent estre traictres à leur prince [1].

Le iij[e] d'aoust, partasmes dudict bourcg cy-devant mentionné, pour changer d'air et marchasmes jusques à demye lieue d'Allemaigne, qui est unne heure de nostre pays, près de la ville de Bouduais [2] sur unne haulte campaigne, affin de nous quicter [3] la maladie et ceste infection quy estoit en nous; mais le tout estoit en vain, d'aultant que ny le changement d'air n'apporta riens de prouffict, ains qu'une continuation de maladie comme auparavant. Et si les vivres estoient chiers audict bourcg, ilz [4] estoient illecq encores plus, car un pain de... sols en vailloit xv et xx sols, un pot de vin à l'advenant, et ne se recouvroit pain pour argent, et le pain d'admunition [5], que l'on nous donnoit estoit un pain de iij sols pour six et ne s'en donnoit que de cincq à six jours unne fois.

S'ensuict la chanson faicte de la prinse des ville et chasteau de Crasse.

Venez tous peuples désireux,
Quy avez espriet curieux
Et vous poldrez entendre
En quel façon, du Pays-Bas,
Nous fusmes menez, sans débas,
Au pays de Bohemme.

Premièrement nous advanchant
A grand paine et travail, marchant

[1] Du Cornet, 117, 118.
[2] Budweys.
[3] Débarrasser de.
[4] L'estoient.
[5] De munition.

Sans relas à toutte heure,
Luxembourch nous avons passé
Et puis en Loraine adressez
Sans faire nulle demeure.

La Suysse et l'Allemaigne aussy
Nous avons passé ainsy
En faisant bonne chière,
Puis en Bohemme sommes entrez,
Là où on s'est délibéré
De leur livrer la guerre.

Marchant soubs la faveur de Mars,
Et aussy de ses estandarts
Comme gens plains d'audace,
Souldain on nous fist approcher
D'une ville sur un rocher,
Que l'on appelle Crasse.

Ce noble conte de Busquoy
Nous fist marcher en bel arroy,
Toutte auprès de la ville,
Serrant le chasteau vittement
Par les soldats du régiment
Du ducq de Bournonville.

Le jour de St-Jan, pour certain,
Envers les dix heures du matin,
Ceste approche fust faicte,
Et puis sur les sept du soir
Toutte l'armée fist son debvoir
De s'y trouver en feste.

Puis quand ce veint sur la minuict
Chascun très-bien son ordre fit

A entrer en la ville ;
Lors on nous at faict travailler
A faschonner aussy un tranchi
Où chascun fut habille.

Mais quand reveint le point du jour
On leur recomencha le tour
Avecq aspre escarmouche,
Car tant par feu que par canons
Bientost faict rendre les avons
Et devenir hus-touche.

Or voilà doncq jusques à présent
Du temps qu'avons esté absent
Ce que je vous puist dire;
Mais ayant passé plus avandt
J'ay espoir, Dieu me conservant,
De pouvoir mieulx escripre.

Cestuy qui fit ceste chanson
Son nom de guerre est la moison,
De Douay, rouge ville,
Lequel tout le temps de sa vye,
Auroit voulu imoler sa vye,
Devant chasteau et ville.



SIÉGE DE LA VILLE & CHASTEAU DE BEECHLIM[1]

L'onziesme dudict mois[2], l'armée générалle siéga la ville et chasteau de Beechlim, ville très-fort, et le chasteau d'icelle assiz sur un hault rocher environné de deux costez d'unne grande rivière[3] et d'aultre de la ville, furny de trois à iiij^c hommes et la ville de ii^c, lesquels à nostre bienvenue et abordée nous saluarent d'unne si vive façon qu'ilz en blessarent et tuarent aulcuns des nostres; touttesfois n'ayant esgard à telle gresle, fusmes menez par le sieur Desmarets nostre sergant-major et le capitaine Hurtebize[4], environ iiij^c Wallons par un moulin à l'eaue au pied de la ville, où l'on advisa unne porte, laquelle n'estant barisquadée ny fort eslevé, la rompismes et sytost par icelle entrasmes en unne abbaye, quy estoit enserrée dans les murailles de la ville; mais craindant la trahizon n'y entrarent que ij^c mousquettiers et quelques picquiers, pour visiter et recognoistre ce qui estoit du lieu, et ayant bien recognu les lieux et places dudict abbaye, ne fust riens trouvé contraire à l'entreprinse, que vouloyent faire nos chiefs, ains poursuivant leurs desseings, surprismes quelque nombre de soldats prisoniers, lesquelz fuyoient tous envers le chasteau, tellement que sans perte que de noeufs à dix hommes, nous gaignasmes la ville : l'abbaye estoit de l'ordre de monseigneur saint François et fut par coman-

[1] Bechin, dans le cercle de Tabor, *Bechium* ou *Brechinia*, cette ville a été fort maltraitée pendant la guerre de trente ans.

[2] D'août.

[3] Le Lauznicz, affluent de la Moldaw.

[4] Charles Postel, dit Hurtebize.

dement de Son Excellence conservée, affin qu'il ne fust pillée.

Ceux du chasteau voyans si subitte prinse de ville, commencharent à barisquader et donner ordre à leurs affaires, comme il leur convenoit faire et aussy à nous donner le bien venu à coups de crochets et de mousquettades et demander : « Quand vous en retournerez-vous? » Toutesfois guerres estonné de telles parolles, advanchasmes tout jusques au pied de la muraille dudict chasteau, tousjours escarmouchant avecq beaucoup d'allégresse, à cause que nous estions en promesse de ravager et pillier le chasteau, dans lequel estoient les richesses des seigneurs de là environ; d'aultant qu'il sembloit estre imprennable pour ce qu'il estoit environné des costez en dehors, de deux haultes montaignes, avecq unne eaue assez vittement courante, et du costé de la ville, au lieu que nous estions, de quattre épaisses et haultes murailles, avecq un pond levis, à chasque muraille; mais comme voiasmes telle forteresse, fusmes à demy perplex ; néantmoings rencouragé par le sieur de Miromont[1], sergant-major du régiment de Son Excellence de Busquoy, nous gaignasmes les deux premières murailles, par esquellade[2], environ la minuict, quoy apperchevant ceux du chasteau, affin de faire tant mieux leurs farse, mirent le feu ès maisons les plus prochaines du chasteau, tellement qu'estions jusqu'au piedt descouvert pour la grande clarté quy donnoit sur nous, laquelle fust cause que plusieurs des deux régimens wallons furent tuez et blessez, entre aultre un alpher[3] du capitaine d'Arloy.

[1] Claude de Miraulmont, ou Miraumont.

[2] En patois hainuyer et douaisien on dit eskelle ou squelle, pour échelle, de là *esquellade*.

[3] Alfere, enseigne du capitaine Eustache d'Arlois, du tercio de Busquoy.



Et finissant le feu, le ciel quy ne rendoit guerre de clarté de soy que de l'obscurité, nous brulasmes le troisiesme pond, desoubs lequel estions guaranty de mousquets[1], quy auparavant nous grevoient, et le jour venant, ceux du chasteau virent le bon debvoir qu'avions faict la nuict et aussy nos canons assiz pour aller jouer son personnage; quy fust cause que manquant leur courage, demandarent grâce et pour enseigne de quoy despliarent le drappeau blancq sur le rampart, laquelle grâce leur fust accordée; et ceux de dedans se rangarent du régiment du conte Jan de Nassau, après avoir presté le serment de fidélité, et le chasteau conservé pour estre à quelque prince catholicque, lequel est tousjours à la court impérialle et un mignon de l'empereur.

Après la prinse des ville et chasteau de Beechlim, nous fismes halte sept à huict jours sur certaine campaigne rase, tout contre la ville, durant laquelle halte fusmes envoyés cincq cens Wallons des deux régimens wallons, et mille Allemans, avecq bonne partye de nostre cavaillerie, soubz la conduicte du ducq de Saxen, combien que Son Excellence y estoit en personne, vers le grand bourcg de . . . . . , dans lequel estoit un fort chasteau furny de iij^{c} soldats, et le jour de la Bonne Dame de my-aoust[2], fismes approche pour escarmoucher, cependant que la reste de ceux que nous estions envoyez, gardoient aulcuns passages, craindant quelque adsistence de ceux dudict bourcg; mais comme nous veinsmes au piedt du chasteau, fusmes esmerveillez que ceux de dedans ne firent oncques semblant de thirer un seul coup, cause qu'ils estoient esbranlez de veoir nostre canon jà assiz pour donner sur eux, de manière qu'ilz se rendrent et prendrent party entre les Allemans du régiment de Fouc-

[1] Des coups de mousquets.
[2] 15 août, jour de l'Assomption.

ker[1]. Cependant ne targeasmes[2] pas à pillier le peu quy estoit dedans, mais pour les pièches les plus signallées, si comme chevaux et aultres hardes de telles importances, demeura ès mains de noz officiers, et l'on nous rapaisa comme l'on faict les petits enffans des vins qu'on trouva audict chasteau et reposasmes à cause qu'avions travaillés toutte la nuict, à marcher, environ cincq à six heures, dedans le bourcg sur les bourgeois, lesquels nous festoïarent galantement; aussy estoit deffendu, sur la hart[3], ne leur faire aucun tort, mais entretemps il n'y at qu'ils ne peuvent jamais laisser leurs mains à la maison, et me dirent que jamais n'avoient esté rebelles à l'empereur et que ceux quy estoient dedans icelluy chasteau estoient gens volontaires et volleurs, et qu'ilz ne sçavoient pour quy ils tenoient et qu'ils s'estoient saisiz du chasteau sur unne nuict.

S'ensuict la chanson faicte sur la prinse des ville et chasteau de Beechlim[4].

[1] Et s'enrôlèrent dans le régiment du comte Fugger.

[2] Tardâmes.

[3] Sous peine d'être pendu.

[4] Ni le sieur DU CORNET, ni MALINGRE, ni le *Mercure françois* ne parlent de la prise de la ville et du château de Bechin. *Voyez* ci-après, 287.

SIÉGE DE LA VILLE DE PISCA

Le xxviij^e d'aoust, l'armée, avecq unne partye des guarnisons, campa[1] la ville de Pisca[2], ville très-forte, d'un costé unne grande rivière [3] et d'aultre deux haultes et espaisses murailles, avecq grand fossé, et come nous arrivasmes d'advandguarde à ladicte ville, fusmes par Son Excellence, envoyés avecq le capitaine Sablon[4] et l'adjudant Charles[5], en nombre de trois cens mousquettiers prendre poste et le capitaine Sablon print à gauche et l'adjudant à droicte, avecq lequel estions, cincquante hommes et sy prismes nostre poste cincquante appas [6] de la porte de la ville; or auparavant y arriver en furent dix de tuez, et ainsy les aultres capitaines avecq aultres soldats advanchoient fil à fil, comme faisoient les Allemans du régiment du conte Jean de Nassau, pour prendre aussi poste, mais non sans perte de plusieurs soldats, tant wallons que allemans et signamment allemans, à cause que le chemin estoit tout au découvert, jusques à cincquante appas de la ville, et sy tost les maisons quy estoient presque au bort des fossez gaignées nous les saluasmes autant cruellement qu'ilz nous avoient faict et à grant paine s'ossoient-ils monstrer sur le rampart.

Le capitaine Guistelle[7] ayant faict un brave tranchy[8]

[1] Près.

[2] Piseck, aujourd'hui une des jolies villes de la Bohême.

[3] Woltawa.

[4] Antoine de l'Estaing, sieur du Sablon.

[5] Charles Stassin, sieur d'Everlanges, adjudant du sergent-major au tercio de Hennin.

[6] Pas, ou enjambées.

[7] Ferdinand de Ghistelles, capitaine au tercio de Hennin.

[8] Tranchée.

au milieu d'unne rue par laquelle on découvroit fort avant en la ville, revanga fort bien la mort de plusieurs siens soldats quy avoient esté tuez, en faisant cedict tranchy; et ceux de la ville ne mancquoient de courage semblablement, car faisoient voller les coups de crochets et mousquets, si vittement qu'il sembloit plustost avoir unne gresle descendant du ciel que coup de mousquets. Le sieur don Baltazar [1] curieux de veoir ceste poste là y recheut, pour sa bienvenue, un coup de mousquet dans le bas du ventre, sans le guerre offenser.

L'adjudant Charles estant en chemin pour nous faire apporter des munitions de guerre, rencontra nostre coulonel, le ducq de Bournonville, lequel visitant comme le tout vat et des postes que chasques capitaines avoient prins, voulut veoir aussy celle de l'adjudant, combien que touttesfois j'ay entendu dire qu'il fust par ledict adjudant à demy incité de la venir veoir, et que ce fut à son dant [2] et au grand hazart de sa vie, car estant venu où nous escharmouçant, en vit trois ou quattre de nos frères compaignons, voulut regarder par unne fenestre que l'on estoit au découvert, n'y mist pas sy tost la teste que un coup de mousquetade luy veint percher les deux joux et rompre trois dens de la bouche : luy guerre estonné de telle chose qu'il n'estoit mort, dict : « Il vault mieulx à moy qu'à un povre soldat, » et remerchia ledict adjudant d'ung tel office.

Nos canons comencharent à jouer depuis iij heures du soir, tout jusques à l'endemain six heures du soir, sans cesse : ceux de la ville en avoient deux belles pièches que trouvasmes après la rendition de la ville, posées au milieu du marché; mais ne s'en pouvoient nullement servir, attendu qu'ilz n'avoient faict nuls apprests et que leurs

[1] Don Baltazar de Maradas?
[2] *Dam*, dommage, *damnum*.

remparts estoient peu large pour les poser. Mais il faut dire que sy le courage ne leur eusse mancqué, la ville est unne des plus fortes, selon mon advis, et que j'ay entendu dire qu'il y eusse ville en tout la Bohemme qu'encores qu'il en y eusse de forte et bien furnye de munitions de guerre. Touttesfoys que sert une belle forteresse, puis que mancque le courage! car eux voyant nos cannons grever et les gaster, furent contraincts demander merchy et grâce, pour enseigne de quoy mirent le drappeau au hault de l'ecglise et prier à mains joinctes sur le rampart, affin d'obtenir, non pas unne seulle fois, mais trois à quattre fois: cependant le tout en vain, car nos cannons souffloient de plus fort en fort, d'aultant qu'ils estoient animez contre eux, comme aussy Son Excellence de Busquoy, lequel avoit juré la totale ruinne d'eux et d'icelle.

Eux voiant le refus de Son Excellence, furent bien perplex et ne se deffendirent non plus, ains se précipitoyent en la rivière pour se sauver, comme aussy par tout la ville. Entretant nos gens, par chascun sa poste, firent debvoir de monter les ramparts, lesquels gaignez descendirent en la ville, en laquelle l'on y trouvoit à grande peine nuls soldats, que le tout estoient cachez que aulcuns bourgeois et bourgeoises quy crioient pardon et merchy; aulcuns furent prins à merchy, aulcuns passèrent le pas. Mais que firent les Allemans? au lieu de rompre et ouvrir les portes, comme il est question de faire en cas semblable et comme firent les Wallons, se mirent à butinner et prendre le butin qu'avoient faict les Wallons, de quoy il s'esleva un grand tumulte entre les deux nations, de tel façon que les officiers des deux diverses nations n'y savoient apporter nul appaisement ny remède, de manière que sy l'ennemy, fort de iiij[c] hommes, comme ilz estoient, n'eussions esté intimidez et que les portes n'estoient encores ouvertes eussions, (selon le

dire des officiers) massacrez, comme poullets, mille hommes quy estoient jà entrez : car la plus saine partie tant de nos gens qu'allemans quictoient leurs armes pour butiner.

Mais les sieurs de Miromont et Desmarets, sergants majors des ambedeux régimens wallons, bien advisez et voiants tel désordre, firent à leur abordée ouvrir les portes, lesquelles ouvertes nostre général, quy est Son Excellence le conte de Busquoy, et les coulonels allemans appaisèrent incontinent la querelle d'entre les Wallons et Allemans, car un chascun se rethira à son quartier, réservé les compaignies de guarde.

L'on y butina un jour; plusieurs en seront riches, aussy plusieurs en ont perdu la vie, d'aultant que beaucoup de caves estoient plaines de pouldre et que le feu estoit aux quattre coings de la ville; d'où il est venu, je me tais pour ne le sçavoir [1].

Le dernier d'aoust recheumes le iij^e mois de gaiges.

Après la rendition de la ville cy-devant, chemina nostre armée généralle après celle ennemye, laquelle estoit bragante [2], sur la campaigne, nous attendant en bonne dévotion pour nous livrer bataille; et comme nous arrivasmes à elle le iiij^e de septembre, se rethira au coing d'un bois, n'osant paroistre au lieu où elle avoit esté auparavant. Cependant la nostre marchoit tousjours en champ de bataille et en très-bel ordre sur la campaigne rase, espérant de vaincre ou mourir; d'aultre costé, nostre cavaillerye faisoit les caracolles [3], ne demandant que le combat, comme pareillement l'infanterie; mais cependant nostre ennemy ne parut point, ains tenoit tousjours le bois pour sa retraicte tant seullement; la cavaillerye

[1] Du Cornet, 118 à 123.

[2] Campée, de *Brehant*, tente? Émile Gachet, Glossaire roman.

[3] Caracolles (escargot), évolutions en rond ou en demi-rond.

tant d'un costé que de l'aultre s'entrebatoit en nombre de cincq à six à la fois, où tant de l'un que de l'aultre tomboit mort.

Or voiant ce, nostre général, que l'ennemy n'osa paroistre sur la platte campaigne comme nous aultres, car n'aviesmes aultre retraicte que la grâce de Dieu, leur envoya sa trompette demander bataille, et paroistre en campaigne, comme il estoit; firent responce qu'ilz estoient bien et que sy on les recerchoit au lieu où ils estions, ils se deffenderoient, et quand à livrer bataille qu'il n'estoit encore heure; nostre général oyant ce, fit advancher treize pièches de canons de batterie au piedt du bois et nostre cavailleryе d'un aultre costé et nous Wallons à la portée du mousquet, où nous accroissant le courage, les chachasmes [1] de ce petit bois, mais le tout estoit en vain, car eux avoient cincq pièches de canons, quy nous gattoient et estoient assize sur une montaigne, par delà ledict petit bois, et oultre celle montaigne un aultre bois dans lequel ils estoient ensauvez tellement que nous ne les pouviesmes nuire, ny decacher d'où ils estoient, ny pareillement nos canons; touttesfois fismes-nous halte quelques journées, espérant qu'ils paroistroient, ce qu'ils ne firent.

La nuict de la bonne Dame de septembre [2], eust nostre général nouvelles du couronnement de nostre empereur [3], lequel pour telles nouvelles et joies, fit dresser les pièches de canons et advertir toutte nostre armée qu'environ noeufs heures du soir un chascun seroit sur ses armes, pour en réjouissance du couronnement de nostre empereur, faire trois salves après que le canon auroit joué, ce qu'il fut faict, et chascun s'y comporta si bien que c'estoit belle chose de le veoir. Entretant nostre ennemy ne sça-

[1] Chassâmes.
[2] Nuit du 7 au 8 septembre.
[3] Ferdinand II fut élu empereur le 28 août 1619.

chant ce quy pouvoit estre à nostre quartier et pensant que c'estoit nouvelle gens quy nous estoient arrivez, furent esbranlez de sorte que ceste mesme nuict firent thirer leurs bagaiges vers la ville de Snem [1], laquelle est forte, et eux encores plus en arrierre en un bourcg dans lequel ils estoient retranchez.

Deux jours après celluy de la bonne Dame, se leva nostre armée et rethourna tout court le mesme chemin qu'elle estoit venue et passa au travers de la ville de Pisca, pour marcher droict vers Bouduais, ville neustre, près laquelle nous gistasmes et fismes halte trois jours : durant ces trois jours, fusmes envoyez avecq l'adjudant Charles [2], lequel estoit nouvellement faict nostre capitaine, en la place de nostre capitaine le sieur de Hallewyn [3] lequel estoit mort par maladie audict Bouduais, quinze hommes de chasque compaignie wallonne, avecq aultant d'Allemans et trois pièches de canons, pour siéger la ville et chasteau Rosembercghe [4], laquelle ne demeura guerres à estre gaignée et pillée; mais le chasteau endura le canon; néantmoings le iij^e^ jour se rendirent par appoinctement, et l'on y mit des Allemans en guarnison.

Et les trois jours expirez, commenchasmes le iiij^e^ à marcher à grandes journées, vers la ville de Snem, mais auparavant y arriver, passasmes au grand bourcg de Strommis, lieu où après la rendition des ville et chasteau de Crasse fismes cincq à six septmaines halte, et continuasmes marcher ainsy iiij jours, jusques aux fauxbourcg d'unne petite ville, laquelle à la première demande de Son Excellence ne s'avoit voulu rendre en ses mains, nommée . . . . . .; et pour punir les bourgeois d'icelle

[1] Znaïm.
[2] Charles Stassin, seigneur d'Everlanges.
[3] François de Halluin, seigneur de Voxvrye.
[4] Du Cornet, 125.

y fismes halte le tamps de sept jours, durant lesquelz, par comandement de Son Excellence, soubz la conduite du sieur de Miromon, sergant-major d'icelle, fusmes envoyé vingt hommes de chascune compaignie wallonne des deux régimens, et aultant d'Allemans, avecq une partye de nostre cavaillerye et iij pièches de cannons, vers la ville de Horne[1], à laquelle arrivez, donnasmes de telle furie qu'à la première abordade ils ne se rendirent et firent beaucoup de résistence; néantmoings ils soustinrent deux jours, espérant d'avoir du secours de la ville de Snem[2], laquelle n'est guerre esloignée d'icelle; mais icelluy fust couppé voye par nostre armée, laquelle après nous marchoit à grande diligence à tel effect, de manière que la ville rendue, il y demeura des Allemans en guarnison, lesquels voiants nostre armée prendre voie vers la ville de Viennes, firent compaction avec l'ennemy de rendre ladicte ville et eulx-mesmes quand et quand.

Le ij[e] d'octobre marchasmes en bataillon et en très bel ordre vers la ville de Snem, laquelle nous pensions camper; mais forte d'artillerye et aussy inprennable, et de plus que Son Excellence estoit jà adverty du secours qu'avoit recheu nostre partye adverse et que ils marchoient vers Viennes, pensant nous couper le pont, affin[3] que nous n'y eussions peu arriver, nous convenint rethourner bride et laisser ladicte ville en paix, jusques à aultre occasion; et aussy nous fallut marcher à grand pas et journées, jusques à ce qu'arrivasmes à deulx lieues près ladicte ville de Vienne, où nous fismes un bel esquadron, pour marcher vers ladicte ville et passer le grand pond d'icelle, quy est[4] le Danube, de manière

[1] *Horn*, Du Cornet, 126.
[2] Znaïm, sur la Taja, en Moravie.
[3] Avant?
[4] Sur.

qu'entre nous Wallons ayants prins la teste et advantguarde, pensant que nostre ennemy eusse donné sur nous, d'aultant qu'il paroissoit en campaigne au nombre de cent et vingt mille hommes, et nostre armée que de trente-sept mille hommes ou peu d'avantage, n'advançha néantmoings poinct; mais dessus nostre arrierguarde il donna assez furieusement, de sorte que les Allemans saultoient en l'eaue, et n'eust esté entre nous Wallons, quy rethournasmes teste et soustemes ledict pond à force d'escarmouches par certaine demi-lunne, l'ennemy sans faulte, avecq la bonne intelligence qu'il avoit de plusieurs bourgeois huguenots de ladicte ville de Vienne, lesquels avecq armes estoient jà prests pour donner secours s'ils s'eussions rendu maistres du pont, comme ils espéroient, eussions entrez facillement en la ville et nous massacrer comme ils pensoient; mais le bon Dieu quy a tout pourveut, fit tellement descendre du ciel une telle obscurité et bruime que nullement ils nous pouvoient mal faire; et cependant nos canons commencha à donner de telle furie en eux, quy rompa leurs esquadrons, tant de cavaillerye que piétons; et en telle affaire, sans aulcun rafreichissement, continuasmes l'aspre scarmouche un jour enthier, combien que le grand froid nous nuisoit bien fort; l'ennemy voïant la continuation d'une telle obscurité, disoient que le diable du seigneur conte Dampier, lieutenant général de Son Excellence, estoit sorty de l'enfer, pour rendre telle obscurité; et ce conte Dampier, lieutenant général, coulonnel de xv et xxv mille hommes tant Hongrois qu'aultres, donna de telle furie sur l'arrierguarde de nostre ennemy, quy revanga bien ce qu'ils avoient emprunté sur la nostre, de façon que estant en telle affaire l'espace de deux jours et une nuict, quelque malveuillant mict le feu dans nostre admunition de guerre, ce quy en brusla aulcuns, et nous rompismes le pond, craindant que nostre ennemy se

fusse advanché, comme c'estoit son desseing et aussy la trahison de ceux de la ville; car d'avoir beaucoup de fiat[1] aux Allemans, il n'est nullement faisable, d'aultant qu'en telles affaires ils fuyoient tous et ne restoit qu'entre nous povres Wallons, encouragé tousjours de Son Excellence et du sieur don Baltasar; l'ennemy voïant le pont rompu et aussy que l'on avoit descouvert la trahison des bourgeois et trouvé une grange remplie de mousquets, picques et aultres armes quy estoient là pour, par lesdicts bourgeois, leur donner secours, se retirarent de là, pensant passer ledict Danube par aultre voye; mais leurs desseings descouverts, l'on y mist empeschement, tellement qu'il s'en rethourna frotté comme en toutte occasion et jusqu'à maintenant, il est tousjours sans avoir jusqu'ores empiété quelque chose sur nous.

Vous me direz que je tasche par trop ouvertement les Allemans en ce qu'ils ne sont pas fidels; je vous diray (qu'à Dieu ne plaise qu'ainsy soit), mais bien qu'entre plusieurs de leur nation il en y at, et beaucoup, à quy l'on ne doibt adjouster foy et pour raisons. La ville de Pisqua[2] estant rendue, l'on y mict des Allemans en guarnison avecq ij^{c} chevaux de soldats wallons du régiment don Baltasar[3]; soudain l'armée rethirée ou bien quelque temps [après] firent accordt à l'ennemy de rendre ladicte ville et de livrer le gouverneur d'icelle quy estoit italien[4] et les soldats wallons, ce qu'ils firent. L'on fit sortir le gouverneur et les Wallons avecq promesse de leur

[1] Confiance.

[2] Piseck. — Du Cornet, 118.

[3] Don Baltazar de Maradas ne commandait pas à des Wallons, ces deux cents chevaux étaient du Frioul.

[4] Don Martinez de Huerta, Espagnol et non pas Italien, comme le dit l'auteur, fut pendu en dehors des murs de la ville, par ses soldats. — *Les Wallons en Bohême*, par M. Charles Rahl, 85.

laisser armes et chevaux; entretant à vint apas de la ville furent, par les Allemans de la ville mesme, despouillez et unne partye de tuez, et se sont en après renduz avecq l'ennemy. Je vous en laisse là maintenant le jugement de telles gens.

Les bourgeois de la ville d'Horne ayant presté le serment de fidélité pour l'empereur, ont libérallement recheu guarnison et entretant sur une nuict ont rejecté la guarnison et en tué une partye et ouvert la porte à nostre ennemy.

A Beechlim [1] at esté tout de mesme; mais que sy nous y rethournons, je crois qu'ils n'auront plus le loisir de faire telle chose, car j'espère que l'on y fera rouge collets [2] et nouveau monde; mais je crois que nostre bon général est inspiré de la grâce divine, veu qu'en touttes ses affaires et entreprinses, combien que tout soit contre luy et nous, en vient à boult et réussit, le tout à son honneur et advantage.

S'ensuict la chanson faicte du pond de Viennes :

Sus, sus, en diligence
Je rechitte au commun
Avecq quelle apparence
Advanchoit un chascun :
Le jour xxiij^e
D'octobre, se dict-on,
A deux lieues près de Viennes
Nous fismes un esquadron.

Voiant sur la campaigne
Nos ennemis mutins
Desployer leurs enseignes
De courage et haultains,

[1] Bechin.

[2] Faire rouges collets, pendre?

L'on fist prendre la teste
A nos soldats wallons
Faisant comme un tempeste,
Retentir leurs canons.

Depuis sept heures du soir
Tout jusques après minuict,
Nous vivasmes en espoir
D'y faire plus grand bruict;
Mais sans ouyr trompeste
Ny du tambour le son,
Fismes nostre retraicte
Craindant la trahison.

Sitost nostre advantguarde
Le pont ayant passé,
Dessus nostre arriere guarde
L'ennemy at donné;
Donnant de telle attaincte
Et espouvantement
Qu'ils ont tous fuyz de craincte,
Sans tarder nullement.

Nostre bon conducteur,
Le conte de Busquoy,
N'at prins nulle frayeur
Voïant un tel desroy;
Criant de voix haultaine :
'Courage, mes Wallons,
Ceste rasse mutinne
Aujourd'huy soustiendrons!›

Alors sans craincte aulcune
L'on nous fit advancher
Dedans la demi-lunne
Afin d'escarmoucher,



Donnant d'une furie
Dessus leurs esquadrons
De leur cavaillerye
Et aussy des piétons.

Tandis qu'à ceste affaire
Empeschez nous estions,
On fist saulter dans l'air
Nostre admunition.
Vous eussiez veu fuir
Ces soldats allemans,
Et dedans l'eaue saillir
Sans estre résistens.

Perchevant ce désordre
Nostre traistre ennemy
S'advanchoit en bel ordre
Sy on leur eusse permy.
Mais la mousquetterie
De nos soldats wallons
Et nostre artillerie
Rompit leur esquadrons.

Alors de prismes face
Il nous veint du secours;
Soustenasmes la place
Tout la reste du jour.
Mais sans la vaillantise
De nos braves Wallons,
Pour seur que l'entreprise
Eusse eu perfection.

Priés doncques, catholicques,
L'Éternel tout puissant
Que la rage héréticque
Nous allions meurtrissant,

Affin que par vaillance
Nous puissions un jour
Abbaisser la rogance
Du conte de la Tour[1].

Prenés doncques patience,
Je vous prie, messeigneurs,
Ceste persévérance
Du mien petit labeur,
Ce que vous veult laisser
Le povre La Moisson
Pour servir de laurier,
A ses aultres chansons.

Après ceste affaire accoisée[2], toutte nostre armée passat d'un costé et d'aultre près la ville de Viennes, pour y faire jusques à ce que les lieux seroient destinez pour les guarnisons; de façon que les deux régimens wallons logèrent à demy heure dudict Vienne, à un bourcg nommé Sainte-Margueritte, lieu où plusieurs tombarent malades et moururent pour la grande nécessité qu'estoit entre les soldats, d'aller à la picquorée; vous ne pouviez aller ny escarter du quartier sur la vye et aussy que l'on debvoit passer monstres pour estre renformez, tellement que sy nous voulions vivre, au lieu de nous accoustrer, nous convenoit vendre nos habits et armes pour vivre; et ayant faict halte noeufs jours, le x[e] passasmes monstres, soubz espérance d'avoir de l'argent; mais bien loing de nostre espoir, car point de trois septmainnes après, comme vous oirez, la monstre se fit pour nostre régiment, quy estoit celluy du ducq de Bournonville. Mais il faut sçavoir que des deux régimens se renforma aultant de compaignies de l'un que de l'aultre, huict de

[1] *Thurn, Voyez* ci-dessus 212.
[2] De coi, tranquille... apaisée, tranquillisée, terminée.

Bournonville et sept de Son Excellence, et tout l'estat-mayor du seigneur ducq fut renformé[1]. Après les noeufs jours et la monstre faicte, fusmes encores aultres sept jours et le huictiesme ensuivant marchasmes vers Crembs[2], où nous avons esté en guarnison le temps de quattre mois et le xvij^{e} de novembre recheusmes le iiij^{e} mois de gaiges.

Les bourgeois de ladicte ville de Crembs nous voyoient sy volontiers que le cœur de leur ventre, et que sy ils eussions esté, du moings s'estime, vaincqueurs de nous, ils s'eussions bandé contre nous; mais ne l'estant poinct qu'ont-ils faict? un bourgeois des plus signallé de ladicte ville et un aultre de la ville de Staune[3], quy est à un coup de mousquet dudict Crembs, ont faict complot, avecq l'ennemy, de leur livrer la ville de Crembs, pour quel effect sont esté appréhendez estants descouverts et l'on a visité leurs maisons, èsquelles en l'unne l'on at trouvé des vivres pour l'entretenement de mille personnes un an durant, avecq force armes; en l'aultre, force grains et trouvé qu'il payoit trente-cincq hommes soldats de l'ennemy, lesquels journellement fréquentoient en leurs maisons, affin qu'en occasion nous coupper la guorge, adsisté de aultres plusieurs bourgeois.

Le iij^{e} de décembre, environ unne heure de nuict, l'ennemy en nombre de deux mille hommes, sans comprendre la cavaillerie, veint pensant surprendre la ville de Crembs et nous tous massacrer, comme ils avoient dict aultresfois[4]; et veint avecq tele façon et manière

[1] *Voy.* ci-dessus 233.

[2] *Krems*, sur la rive gauche du Danube et à l'ouest de Vienne; sur la rive opposée est Mautern, où Bucquoy passa l'hiver, occupé à réorganiser son armée.

[3] Stein est séparée de Krems par une allée d'arbres, garnie d'une rangée de maisons, ce qui a donné lieu au dicton populaire : « Krems et Stein sont trois villes. »

[4] Du Cornet, 135.

qu'ils abordarent jusques aux portes et les bruslarent touttes, réservé le gril quy estoit de fer, et d'aultres par esquellades jusques à enjamber les murailles. Mais le bon Dieu quy ne veult perdre ceux quy deffendent sa juste cause, nous fusmes tout sur le piedt en armes et à coups de mousquets les renvoyasmes aussy loing qu'ilz estoient venuz; puis après nos canons jouarent leurs personnages si bien que d'unne volée il en emporta, selon le dire de ceux quy furent le lendemain trouvé blessez, le nombre de vingt-sept. L'escarmouche dura jusques au poinct du jour qu'ils se rethirarent. A telle bataille ou entreprise il n'y at pas de presse, car ils y perdarent sept cens soldats tant cavailliers qu'aultres, et ne perdasmes jamais qu'un bourgeois, lequel entre nous aultres, faisoit le debvoir de soldat et d'un vray chrestien. Et se vantoyent journellement y rethourner, mais n'en firent riens : cependant fusmes huict jours sans descendre le rampart et tousjours la guarde renforcée par tout les corps de guarde.

Et comme ces messieurs avoient promis de nous venir derechef visiter, ce qu'ils n'effectuoient, nostre général, venu exprès de Viennes pour leur donner du potage, fit commander quarante hommes de chascune compaignie et aultant d'Allemans, sans comprendre nostre cavaillerye, pour les aller visiter en leur quartier, qui estoit un bourcg nommé L'Anglois[1] ; nostre cavaillerye les trouva en nombre de mille hommes et sept cornettes de cavaillerye sur la campaigne rase, guerre esloignée de leur quartier, lequel est fort retranché comme s'ils eussions mandé où est ce; entretant nostre cavaillerye leur couppa si bien leur chemin, comme ils pensoient rethourner et à coup perdus se donnarent sy furieusement sur eux qu'ils les mirent tous à voye de route, et ceulx quy

[1] Langenlois, sur la Kamp. — Du Cornet, 140.

se sauvoient se jectoient entre les mains d'un aultre gro de nostre cavaillerye, et sy nous eussions venu un quart d'heure plus tost, aurions couppé passage à ceulx quy s'enfuyoient dudict bourcg et gaigné tous leurs drapeaux : touttesfoys gaignasmes ledict bourcg où nous sommes estez par après en leur place, et aussy le pillé du tout, deulx jours après que l'ennemy estoit rethiré, vers la ville d'Horne; ce que nous n'eussions permis, s'ils n'eussent bruslé et rompu les pondts de leur rethires [1], car animez que nous estions les eussions aisement vaincuz; nous trouvasmes sur les campaignes ès environs dudict bourcg, le nombre de six cens de morts, que j'ay compté moy-mesme, sans comprendre ceux quy estoient tuez dans ledict bourcg et par les rues, car l'on n'y voyoit aultre chose que morts à tous costez. Et craindant que l'ennemy n'y fusse rethourné, l'on y laissa quelque bon nombre de nos gens avecq la cavaillerye, jusques à ce que la reste des compaignies y veindrent [2].

Le dernier de l'an [3], nous passasmes monstres et le xvij^e de febvrier l'on nous força à prendre des capottes, haults et bas de chausse et pourpoinct en payement et sy nous les fist on payer bien chier, car ce quy vailloit cincq failloit payer douse à treize florins, de manière que les mousquettiers ayant cincq philippes de paye, ne recevoient que sept à huict sols de reste, ce que ce n'estoit pour vivre, car le tout estoit fort chier, et les portes nous estoient deffendues, d'aultant que ceulx quy pouvoient sortyr se rendoient à l'ennemy, affin que par telle voye avoir libre chemin de rethourner au Pays-Bas.

Le xxviij^e febvrier le ve mois de gaiges.

Le vj^e de mars 1620, partasmes dudict bourcg, où ayant

[1] Qui avaient servi à leur retraite.

[2] M. Ch. Rahl, *les Wallons en Bohême*, 77.

[3] 1619.

cheminé quelque peu de temps, nostre armée se trouva toutte ensamble, et ainsy continuasmes marcher une grande journée tousjours en bataille, chasque régiment à par soy, et vij^e advanchasmes vers l'ennemy, quy estoit fortiffié en un bourcg, lequel s'avoit vanté paroistre en campaigne, ce que touttesfois il ne fist, car nous fusmes contraincts de les assaillir dans leurs propres cahuttes et à force de mousquettades, les chasser dudict bourcg, et les poursuivre nous ne pouviesmes pas, d'aultant qu'ils estoient guaranty d'une vive eaue véhémentement courante, par laquelle nous debvions passer, quy fust cause qu'ils se fortiffiarent dans un aultre bourcg environné de montaignes et de bois, et nous aultres patience de rethourner pour, par aultre voye, les aller recherger [1].

Le viij^e se levant nostre armée du premier lieu d'où elle estoit les jours auparavant, à cause qu'elle n'avoit riens faict, comme elle espéroit faire, par aultre chemin, affin d'éviter à ceste eaue que desus, cercha moyen de donner sus nostre ennemy, et n'eust-elle pas sy tost marché deux heures, que nous voïasmes celle de l'ennemy se braver en campaigne raze, comme aussy nostre cavaillerye, quy estoit jà preste pour donner dans elle; mais comme les muttins ennemys voïarent nos drappeaux voller au vent et demander vengeance et battaille, et nous advancher à grans pas, en très bel ordre, nous attendirent presque jusques à estre aux mains : entretant qu'ainsy continuasmes d'advancher, les R. P. Jésuistes, avecq le crucifix en main, nous donnèrent la bénédiction, affin que nous eussions emporté la victoire, d'aultant qu'il n'estoit aultre de batailler, les uns jectoient leurs manteaux, les aultres leurs vallisses pour n'avoir nul empeschement; quoy voiant nostre traictre

[1] Du Cornet, 144, 145.

ennemy, quicte la campaigne et se rethire dans le boys que devant vous ay dit, et n'eust l'asseurance de paroistre, comme il se bravoit peu d'heures auparavant. Néantmoings, oultre tout ces farses que nous faisoient nostre ennemy, l'on fit faire un gros de nos picques tout ensamble et nos mousquettiers de mesme; quand à la cavailleryе, c'estoit chose très belle de veoir leur furieux maintien et aussy le son des trompettes, quy aultre chose ne chantoient que combat; nous advanchasmes que deux milles mousquettiers, par deux à trois diverses costez, avecq telle furye que les fismes quicter le boys et montaigne en dessoubz laquelle ils estoient guaranty de nos coups. Et ainsy, advanchant ce valeureux soldat, le sieur de Miromont, nostre bon sergant-major, lequel en tous ses faicts en estoit venu à chef, avecq nous aultres Wallons, jusques ès portes de leurs forteresses [1], espérant que la mousquetterye allemande nous suivoit en queue, selon que leur estoit comandé par leurs officiers; n'advancha nullement que lesdictz officiers, tellement qu'eux mancquant, nous conveint rethirer jusques au bois, où nous auparavant avions déchassé nostre ennemy, et soustenasmes depuis nœuf heures du matin jusques à la brunette. En ceste misérable [retraite?] que nous conveint faire, faulte d'assistence, nostre valeureux sergant-major, le sieur de Miromont fut tué et despouillé sans chemise de nostre ennemy, comme plusieurs aultres officiers [2].

Quand je viens à considérer la mort d'un tel sieur nostre sergant-major, lequel estoit tant doux et sy

[1] Camp retranché établi au delà d'Eggenbourg. — CHARLES RAHL., 78.

[2] DU CORNET, 144-145. Cette expression « notre valeureux « sergent-major le sieur de Miromont » prouve que l'auteur était passé au tercio de Bucquoy, puisque le sergent-major du tercio de Bournonville était Hubert des Mares.

bening (oultre la bonne reigle et pollice qu'il tenoit entre les soldats), qu'à peine avecq plusieurs aultres je m'attriste, d'aultant qu'il estoit le vray père des soldats et le juste du droict d'un chascun; si nous aultres en avons tant du merrissement[1] de sa mort, comme de faict tous en avions, que poldra avoir Son Excellence, auquel avons ouy dire, lorsqu'on luy porta telles tristes nouvelles, qu'il avoit perdu tout son support; je dis en ce qu'il touche à la nation wallonne tant seullement. Dieu le veuille prendre à merchy et tous les aultres quy en telles affaires sont morts[2].

Estant la brunette jà assez encommenchée, nous nous rethirasmes hors du bois, au piedt duquel nous trouvasmes le valeureux coulonnel de cavaillerye de nom Gaucher[3], lequel nous attendoit pour nous conduire jusques à nostre quartier, craindant que la cavaillerye ennemye, en nous rethirant, nous eusse taillé empièches, à cause que guerres n'estions esloignez d'icelle; ce brave Gaucher, nous suivant tousjours en queue, dit: « Ah! « pouvre wallon, je crois qu'à crédit l'on te veult faire « perdre! Car en la fange jusques aux genoulx, sans « aulcun rafreichissement de bouche, et aussy qu'en- « cores que nous serions cent mille combatans ne les « poldrions dejecter du lieu où ils sont. »

Or le lendemain matin, au poinct du jour, l'on nous fit mectre en esquadron, comme aussy les Allemans et les groz de nostre cavaillerye aux selle[4] de nous. Cependant les Poulennois couroient en nombre de nœufs à dix milles qu'ils sont, soubz le commandement du seigneur conte Dampierre, rompoient aulcunes fois quelque gro de cavaillerye de l'ennemy, tellement qu'il

[1] Marisson (*marrement*), chagrin, douleur de *marrir*, *marri*.
[2] Du Cornet, 145.
[3] Du Cornet, 108.
[4] Prés de nous?

conveint leur rethirer. Et fusmes ainsy en esquadron depuis le grand matin jusques à la brunette, tousjours arrousez d'une pluyve sy véhémente que nous et armes estions perchez, et à grand paine nos canons ne pouvoient jouer; mais la pluyve n'estoit encore riens, au regard de la soif et de faim que plusieurs enduroient, car aulcuns de deux fois vingt quattre heures n'avoient mangé pain: les povres cavalliers donnoient un escu d'or pour unne tranche de pain, affin de sustenter un petit leurs chevaux.

Le corps de nostre sergant-major fut par Son Excellence redemandé, ce qu'on luy accorda et fut transporté en la ville de Crembs, où il fut honorablement enterré selon sa noblesse et estat[1].

Voyant Son Excellence que continuellement la pluyve persistoit, fit commandement, environ la brunette, que l'on eusse rethiré le canon, et à la sourdinne nous nous rethirasmes dudict lieu, et marchasmes toutte la nuict d'arrière guarde, jusques à nostre premier bourcg, duquel nous estions sorty: il fault qu'en passant je vous disse qu'en toutte occasion avons toujours la teste en allant et la teste en rethournant, comme aussy a eu ce coulonel de cavallerye wallonne le sieur Gaucher.

Ayant repossé depuis le ixe ou x^{e} de mars, jusques la nuict de la Pasque florie[2], nous fusmes comandé ceste mesme nuict, environ les trois heures d'après disner, vingt hommes mousquettiers de chascune compagnie et mille Allemans, avecq nostre cavailleryе wallonne et tous les Pollennois, pour aller rompre un quartier de l'ennemy (comme il fut rompu et vous oirez comment); marchant ainsy toutte la nuict, ou bien grande partye d'icelle, à quelque heure de chemin dudict quartier,

[1] Du Cornet, 145.
[2] *Ibid.*, 147, 148.

nous reprismes haleine, cependant nostre cavaillerye estoit au piedt du quartier et les Poulennois d'un autre costé, lesquels voiant l'ennemy rethraire dans cedict bourg et n'avoir nulz moyens les rethirer ou faire sortir, mirent le feu à deux ou trois costez, quy occasionna que la cavaillerye sorta, mais l'infanterye demeura : ladicte cavaillerye ennemye estant en campaigne fust constrainte de se battre, tellement qu'elle veint d'une furie chocquer contre le Gaucher, lequel avecq son régiment de cavaillerye les attendoit, qu'elle en rua par terre et de blessez; mais elle recheut bien change, car le Gaucher. animé avecq ses gens, donna dans elle par telle furye, qu'il s'en trouva mort sur le camp de mil à douze cens, oultre ceulx quy se rendoient fuitifs tomboient ès mains des Polennois, lesquels ne prendent personne à merchy, de façon que plusieurs gaignarent beaucoup de beaux chevaux et aultre butyn.

En ladicte deffaicte, Son Excellence eust son cheval tué[1] soubz luy, et n'eust esté un soldat wallon, lequel le voïant à piedt se jecta de son cheval, avecq la pesle mesle eusse courru risque de sa vie. Mais Dieu conserve tousjours les siens. Les sieurs de Solre et de Bienneque furent dangereusement blessez, dont le sieur de Solre en est mort, que Dieu absolve! et l'aultre vat méliorant[2].

Il vous fault sçavoir que toutte ceste cavaillerie ennemye estoit celle quy estoit venue d'Hollande, entre laquelle plusieurs noblesses holandoises y estoit et aussy de ces costez icy. Il fust prins à merchy le lieutenant général des trouppes du conte Mansfelt[3], lequel at confessé que toutte la fleur de leur cavaillerye at esté

[1] DU CORNET, 148.

[2] DU CORNET, 149.

[3] Suivant DU CORNET, 151, Carpezan, lieutenant de Mansfeldt, aurait été pris quelques jours plus tard.

desfaicte en ce combat et que plusieurs jeusnes princes et seigneurs, desquels on faisoit de l'estime et espéroit ou quelque chose d'eulx à l'advenir, ont estez tuez, entre aultre le jeusne conte d'Hollacq[1], et dict encores qu'il voit bien que la party qu'il tient n'est nullement bonne ny louable, veu qu'en tout et partout ils sont battuz et ont tousjours le pire, mesmes que depuis la bataille du pont de Viennes, qu'ils ont perduz nœuf à dix mille hommes et signamment de leur bonne cavaillerye.

Le jour auparavant, la nuict de monseigneur saint Jacques et saint Philippes[2], voulusmes planter le may à quelque quartier de l'ennemy, comme nous fismes. Or estant commandez vingt hommes de chascune compaignie, avecq mille Italiens, quy estoient nouvellement arrivez[3] et iij^{c} Allemans, avecq une partye de nostre cavaillerye, soubz la conduicte du conte Dampierre, lequel avoit concheu ceste entreprise, à cause que Son Excellence estoit à Viennes, marchasmes toutte la nuict et envyron le petit jour, n'estans découverts des centinels de nostre ennemy, nous donnasmes l'allarme sy cruellement en leur quartier, que plusieurs furent tuez, je dis le nombre de six cens ou environ, car tous quy estoient en guarde furent surprins à demy dormans et que sy quelque habille homme n'eusse prins les drappeaulx, ils fussions perdus pour eulx. Et quant à la cavaillerye, quy estoit en guarde, aulcuns se saulvarent et plusieurs furent tuez : il s'y gaigna de fort beaux chevaux et d'aultres butins; l'on mict aux quattre coings du bourg le feu, où plusieurs personnes furent bruslez, et plus, selon que j'ai ouy dire, de iij^{c} personnes, tant

[1] Le comte de Hoehenloe, ou Holach.
[2] 1er mai.
[3] Du Cornet, 150.

soldats, quy s'estoient cachez, que bourgeois, femmes et enffans; et ainsy rethournasmes à nostre quartier avecq le lieutenant coulonnel de Mansfeldt de nom Carpesan[1], que s'y l'on se fusse advisé de certain pond, par lequel ils se sauvoient dans un chasteau quy est [à] un ject de pierre dudict bourcg, assiz sur une montaigne, n'eusse eschappé coyon[2] d'eux: ce serat pour quand nous y rethournerons.

Le ve de may recheusmes le vi^e mois de gaiges.

Le iij^e jour ensuivant de la Pentecouste[3], se tira trois à quattre coups de canons pour donner l'alarme, et quand et quand[4] advertence de l'armée de nostre ennemy, laquelle en grand debvoir venoit à force de canons, soubs espérance de rompre plusieurs de nos quartiers, ayant amené quand et eulx[5] plusieurs chariots pour remmener le butin qu'ils pensoient faire: mais Son Excellence adverty et nous aultres quand et quand, comme aussy les Italiens, drappeaux desployez nous sortasmes de nos quartiers, avecq toutte la cavailleryc wallonne et fismes teste à nostre dict ennemy et à coups de mousquettades et force d'escarmoucher les fismes faire halte oultre leur volonté, laquelle, comme vous ay dict, estoit de nous rompre; mais le bon Dieu nous aydant, donnasmes de telle furye en eulx que presque ils perdirent leurs canons qu'ils avoient amenez quand et eulx; néantmoings il n'arriva poinct; seullement plusieurs d'eux de blessez et de tuez, et firent une retraicte à leur grande honte et perte; et que sy ils n'eussent estez intimidez de veïr[6] le furieux maintien de nostre

[1] Carpzovius, Carpezan. — Du Cornet, 151.
[2] Aucun?
[3] Du Cornet, 151, 152.
[4] En même temps.
[5] Avec eux.
[6] Voir.

bonne cavaillerye et le nostre semblablement, ils nous eussent tous gastez et mis à voye de roulte, d'aultant qu'ils estoient le nombre de six à sept mille hommes plus que nous, car nous n'estions que le *régiment wallon*[1] et celluy d'Italiens et nostre cavaillerye tant seulement; les Allemans demeurarent en armes en leurs quartiers, craindant que l'ennemy, feignant nous en vouloir, rompast quelque quartier d'Allemans. Et après toutte ceste desfaite, nous ne retournasmes pas en nostre vieil quartier, ains à deux heures de là vismes[2] prendre un aultre nommé Harneuecq, où durant le lieu fismes monstre et l'on nous paya qu'à demy mois de gaiges au lieu d'un qu'estions accoustumez recepvoir.

Le xe de juillet 1620, fut le sieur capitaine Hennin faict sergant-major[3].

Cependant la halte au quartier cy-devant, quy estoit durant les mois de juillet et aoust, les fruicts commençoient estre bons, quy occasionoit plusieurs de nos soldats courir et s'escarter deux à trois heures de chemin de nostre quartier, pour en cueillier; cependant les Hongrois, arrivez nouvellement pour renfort à nostre ennemy, estoient logez assez proche de nous aultres, trouvarent nos soldats cueillant les fruicts, donnarent sur eulx et mirent à mort; les uns avoient les bras et jambes découpez à coups de leurs sabres et les aultres la teste darrière le col, tellement que c'estoit une horreur de les veoir ainsy traictez par les Hongrois; mais il fault que je vous disse que sy nos gens ont cueillé des fruicts à leur chier cours et perte de leurs vyes, que le Gaucher les at fort bien revengé (mais touttesfoys les povres deffuncts ne se resentent de telle vengeance), car se mectant un jour en embuscade avecq quelque trouppe

[1] *Voy.* ci-dessus 233.

[2] Vinsmes.

[3] Du Cornet, 165.

de ses gens, attendant en bonne dévotion messieurs les Hongrois, comanda à une trentaine de soldats de monster sur les arbres, affin d'occasionner et attirer lesdicts Hongrois à venir vers eulx, comme ils firent; car quelque partye de deux à trois cens Hongrois, embusqués pour veoir s'il n'y viendroit plus aulcuns cueillieurs de fruicts et apperchevant ces soldats cy-devant monsté sur les arbres, accourrent de furie, pour en faire comme ils avoient faict des aultres, furent enclos de ce brave Gaucher, lequel se jecta sy cruellement sur eulx qu'il les mict par terre et les envoya ainsy en paradis, sans teste. Or voilà la revange de nos cueillieurs de fruicts; entretant Dieu les prende, s'il luy plaist, à merchy, et face pardon de leurs faultes.

Et comme ces bons seigneurs hongrois ne désistoient de courrir la campaigne, en nombre de trois à quattre cornettes, pour attraper tant de nos chariots et chevaux de bagaiges comme aultrement, se perdoient journellement plusieurs de nos chevaux; entre aultre furent attrapez quelque bon nombre de nos chevaux et aulcuns de nos gens blessez et tuez, pour quelle cause fusmes envoyez trente mousquettiers de chascune compaignie de nostre régiment, avecq bonne quantité de nostre cavaillerye, pour les surprendre, et cheminasmes en telle bonne dévotion, le temps de sept heures continuelles : ains le tout fust en vain, car après avoir faict la rafle qu'ils avoient envie faire, ils s'estoient jà retirez. Mais le lendemain du jour de la bonne Dame de my-aoust 1620, soubz la conduicte de ce brave coulonnel de cavaillerye de nom Gauché, furent commandez cincq hommes de chascune compaignie de nostre régiment et aulcuns Italiens, faisant nombre de deux cens cincquante hommes piétons et la cavaillerye wallonne de Gauché seulement, pour aller ocuper un quartier de l'ennemy, lequel estoit au millieu de toutte l'armée ennemye. Or, ayant marché

unne bonne partye du jour et aussy de la nuict, environ les deux heures du matin, approchant le quartier, l'on fust descouvert de deux centinels, lesquels ne faisant le debvoir de soldat s'enfuyarent, sans donner aulcune advertence à leurs gens, tellement que le Gaucher faisant donner l'alarme au son de tambours et trompettes, l'on fonsa le quartier et de telle sorte que tout ce quy se trouvoit fust cruellement mis à mort et mict on le feu aux coings du bourcg, de manière que l'on faict estime de iij^c à iiij^c hommes, tant tuez que bruslez et que sy trois de leurs cornettes n'eussent estez courant la pertentinne, fussent mis au rang de ceux quy ont quicté leurs vyes sy misérablement; du moings s'eussent-ils fallu deffendre et monstrer champions.

Or, estant le quartier rompu par ces vaillans capitaines de cavaillerye du régiment Gauché, sçavoir les seigneurs visconte de Gand [1], baron de Pedresein [2] et Domprez [3], avecq le capitaine Villé [4] du régiment de Son Excellence, et aultres Italiens, l'on sonna la retraicte pour et affin de se ranger et se mectre sur la campaigne, craindant n'estre enclos de nostre ennemy, d'aultant (comme vous ay cy-devant dict,) qu'ils estoient au milieu de l'armée ennemye. Et ainsi se retirant nostre trouppe, en très bel ordre, ne fust-elle guerre sur la campaigne que quelque gro de l'ennemy se monstra, avecq semblant de vouloir donner sur elle; quoy advisant cedict Gaucher fit soudainement retourner nos gens et marcher après nostre ennemy, lequel se rethira et ne parust plus; de façon que nos gens retournarent victorieux avecq

[1] Henri de Melun, vicomte de Gand.

[2] Jean de Mérode, baron de Petersheim.

[3] Jean Fauche, dit Dompré.

[4] Gille de Martigny, seigneur de Villers-Poterie. — Du Cornet, 228.

deux cornettes et leurs butins, chascun à leur quartier. Voilà l'entreprise de ce brave Gaucher.

Le lendemain monseigneur Sainct-Gilles[1], les Hongrois vindrent brusler le quartier du conte Dampierre, lequel estoit à un thire de mousquet du nostre, avecq intention de rompre le nostre; mais adverty de leur faict, fusmes sy souldain prest, qu'ils n'osarent approcher, ains se retirèrent sans avoir gaigné quelque chose, sinon de la honte, mais bien comme ay dict bruslarent quelques maisons.

Le iij[e] partasmes de nostre quartier, comme firent tous les aultres de leurs quartiers et cheminasmes à grandes journées vers la ville d'Horne[2], laquelle à nostre bienvenue nous salua de coups de crochets et mousquettades, faisant les soldats le brave dans icelle ville ne leur voulant rendre; mais comme ils virent unne cruelle approche et nos cannons jouer son personnaige, se rendirent le lendemain par apoinctement, jurant n'estre jamais plus rebelles à nostre empereur; mais que s'y l'on donnoit les villes au pillage, signamment celles qui se révoltent contre leurs princes, après estre unne fois rendues soubz leur obéissance, ils ne seroient si avanturiers unne aultre fois de leur révolter, et aussy ils sçavent bien que le seigneur conte de Busquoy est tout miséricordieux et qu'il prend tousjours tout à merchy; mais il ne se fault abuser de sa bonté, car sy ceux de Horne ont resentu quelque douceur et miséricorde[3], ceulx de la ville de Praguadis[4] ont recheu aultant de cruaulté à l'advenant, comme vous entendrez cy-après; premièrement poursuivray mon discours et chemin.

Après la rendition de la ville d'Horne, on leur donna

[1] Le 2 septembre.
[2] Horn (haute Autriche).
[3] Du Cornet, 157.
[4] Prachatitz, dans le cercle de Prachin, en Bohéme.

des Allemans pour guarnison et cheminasmes vers la ville de Pisca [1]; or, premièrement y arriver, je vous asseure qu'il y eust si grande povreté de pain, que povre soldat n'avoit aulcun courage de cheminer; mais rencouragé par les officiers, disant de la part de Son Excellence que touttes les villes rebelles se donneroient au pillage, comme de faict il arriva. Le xxvj^e de septembre, fut commandé vingt hommes de chascun régiment, tant Wallons qu'Allemans et bonne partye de la cavaillerye, pour aller à Praguadis, laquelle faisant de la rebelle et ne se voulant rendre, ains endurant la fureur du canon, le général promict aux soldats de la donner en pillage sy l'on gaignoit, de manière que les soldats s'encourageans de cul et de teste, donnarent de telle furie qu'ils la gaignarent par assault et ne voulurent on jamais prendre à merchy, combien que ceux de la ville crioient miséricorde et grâce; et les soldats entrez dant la ville par assault se fit sy cruelle massacre, que l'on ne prendoit personne à merchy; l'on ne voioit aultre chose que soldats et bourgeois gisans sur la place morts, les petits enffans morts entre les bras de leurs pouvres mères, les mères mortes avecq le petit enffant allectant la mamelle, de manière que c'estoit unne plus grande horreur que jamais ne se vit, ny ouy parler; et cependant que l'on faisoit telles boucheries, le ducq de Bavière n'en faisoit pas moings en la ville de Brodianne [2], car il mict tout au feu et à l'espée semblablement, et ne se trouva personne en la ville, que tout n'estoit mis à mort, réservé aulcuns bourgeois qu'ils s'estoient cachez, jusques à ce que la fureur fut un peu passé.

[1] Piseck, dans le même cercle. L'auteur passe sous silence les incidents de la marche de l'armée impériale depuis Horn jusqu'au cœur de la Bohéme.

[2] Wodnian.

CHANSON NOUVELLE SUR LA PRINSE DE PECGUEM[1].

Messieurs ornez-vous d'un silence
Pour entendre ceste chanson
Vous oirez la persévérance
Et comment nous nous advanchons,
Tracassant vallées et buissons,
Bois, montaignes et rochers plus haults,
Et mesmement plusieurs cotaux.

Premièrement partant de Cretse[2]
Dont encores nous avons parlé,
La cavaillerye faisant teste
L'infanterie at advanché,
Puis en battaille avons marché,
Malgré eux et leur bastiment,
Les faisant fuir honteusement.

Messieurs, c'estoit un grand domage
De gaster un sy beau pays,
Car on pilloit bourcg et village
Et plusieurs chasteaux de grandz prix,
Affin qu'ils fuissions mieux apris
Sans estre rebelles à l'empereur
Le cognoissant pour leur seigneur.

Le douziesme d'aougst[3]*, sans crainte,*
Sur les deux heures après midy,
L'on fit approcher d'unne attainte

[1] Cette chanson, au lieu d'être placée dans le manuscrit à la suite de la prise de Bechin, que l'auteur écrit d'abord *Beechlim* et ici *Pecguem* et *Pequeleme*, est rejetée, avec plusieurs autres, à la fin du volume.

[2] Gratz.

[3] 1619.



Quelque ville de l'ennemy,
Et le chasteau joignant parmy
Fermé de fossé bien profond
Dont la ville at Pequeleme pour nom.

Mais nonobstant la forteresse
Que alenthour on avoit préveu,
On nous fit marcher d'unne addresse
D'admunition bien prouveu;
Où quand et quand vous eussiez veu
Nos soldats wallons s'advancher,
Tout jusques au piedt de leur fossé.

Le conte de Busquoy, sans paine,
Librement s'y est advanché,
Suivy d'aulcuns bons capitaines,
Quy, en sa présence, ont marché;
Puis en la ville sont entré
En se faisant maistre et seigneurs,
Se monstrant tous soldats d'honneur.

Si tost arrivant sur la place
Il fallut redoubler l'assault,
Car nos ennemis par audace
Les escarmougions du chasteau;
Mais il leur conveint parler beau
Et sortir par appoinctement,
Puis rethourner honteusement.

Cestuy fit la chansonnette
Fust un jeusne soldat wallon,
Volontiers boit de pintelette
Et sçait assez bien la leçon,
Chantant par récréation,
Vive les enffans de Baccus.
Et de la déesse Vénus.

PISQUA.

Messieurs, oiez ceste chanson
Par laquelle on vous veult chanter
En quelle manière et façon
Pisca[1] *la forte avons traicté;*
Le vingt-cincquiesme d'aoust
On nous fit paroistre tous
Et à l'assault par grand vigueur
Affin d'en estre les vaincqueurs.

Les soldats quy estoient dedans
Pour un coup se sont deffendus,
Mais nos Wallons se hazardans
Sont advanchez à coup perduz;
Puis quant et quant de grande furie
On fit donner l'artillerie
Pardessus tour et tourillons,
Abattant murailles et maisons.

Ceulx de la ville aïant preveu
Nos gens estre sy valeureux,
De courage tout dépourveu
Se monstrans coyons et peureux,
Ont faict desployer leurs drapeaux
En s'escriant tous d'un cry haults
Qu'on les voulut laisser sortir
Et qu'ils se rendoient à l'Empire.

Mais le conte de Busquoy
Ayant ces nouvelles entendu,

[1] Piseck.

Leur at faict redoubler l'effroy
N'aïant cure[1] *s'ils estoient rendu,*
Disant aux soldats d'un bon cœur,
S'il en pouvoit estre vaincqueur,
Qu'il donnoit la ville au butin
Pour servir d'exemple au mutin.

Parmy les tranchiz quand et quand
Ceste parolle fust portée ;
Lors nos Wallons et Allemans
Vaillamment se sont comportés ;
Car l'on fonsoit de touttes parts
Les portes et murailles et ramparts ;
Sy sommes tous entrez dedans
A perdre bien peu de nos gens.

Messieurs, c'estoit un grand horreur
Que d'aller parmy les maisons :
On n'y entendoit que frayeur
Et retentir un piteux son ;
Car vous eussiez veu violer
Filles et femmes et logis brusler,
Pilliant leurs joïaux et habits,
Comme il estoit à tous permis.

Partant messieurs les Bohemmois
Vous pourrez prendre garde à vous,
Car le semblable on vous feroit
Sy vous rebelliés contre nous :
Rendez-vous doucques par amityé,
Sans vous faire ainsy chastier,
Faisant hommage à vostre Empereur
Ainsy que font des gens d'honneur.

[1] Ne se souciant pas.

Cestuy quy fist ceste chanson
Fust un soldat assez cognu;
Aulcuns l'appellent La Moisson,
L'un des disciples de Baccus,
Et ayme mieux finir sa vye
Ayant honneur d'avoir servy,
Que d'estre auprès de ses ayeuls
Arrousant leur pasle cercueil.

CHANSON DE LA DEFFAICTE DE LANGUIREUSE[1].

Escoutés, je vous prye,
Capitaine et soldat,
Avecq quelle furye
Chascun se combattoit
La dousiesme journée
Du nébuleux febvrier.

Quy avoit l'advanguarde?
C'estoit monsieur de Solre[2],
A quy trop il retarde
De monstrer ses efforts,
Dont chascun puist sçavoir
S'il a faict son debvoir.

Lipstinne[3] et sa troppe
En bel ordre marchoit:
Wallestinne[4] et La Motte[5],
D'assez prez les suivoit,
Ayans tous le désir
De gaigner ou mourir.

A parler il me tarde
De messieurs les piétons
Et de leur advanguarde,
Nos généreux Wallons

[1] Langenloïs

[2] Guillaume de Carondelet, seigneur de Solre-sur-Sambre, — Du Cornet, 104.

[3] Lichtenstein?

[4] Waldstein.

[5] Pierre de la Croix, seigneur de la Motte, lieutenant-colonel de Waldstein.

Puis le conte Nassau[1]
Les suivoit sans destaux[2].

Nos ennemys sans crainte
Sont venuz de furie,
Attaquer d'une attainte
Nostre cavallerye,
Pensant estre vainqueur,
Mais à leur grand malheur.

Car voiant l'escarmouche
De leur infanterie,
Nos cavalliers sans doubte
Ont donné de furye,
Massacrant briefvement
Grand nombre de leurs gens.

Alors de nostre part
Chascun fit son debvoir,
Leur donnant vive alerte,
Où vous eussiez peu veoir
Les champs au lieu de verdt
De leurs soldats couvert.

Soldats et capitaines
Sont demeurez au coup;
Lieutenans et enseignes,
L'on alloit meurtrissans,
Et plusieurs prisonniers
Que l'on at ramené.

Monsieur le conte Erneste[3],
Maintenant il vous fault

[1] Jean de Nassau.
[2] Destors, troubles, empêchements.
[3] Ernest de Mansfeldt.

Lamenter de tristesse,
Aulcuns de vos drappeaux,
Car gaigné les avons,
Aussy vostre canon.

Puis avant la retraitte
De vos gens de chevaux,
Vostre blanche cornette
Demeurant à l'assault,
Quy rompit le desseing
De vous aultres, mutins.

Conte de Mansfesl,
Hastez-vous ceste fois,
D'envoyer la nouvelle
Au pays hollandois,
De l'exploit qu'avez faict
De gens de leur quartier.

Ne venez plus vers Cresmes[1]*,*
Car il n'y faict pas bon;
Il vaut mieulx en Bohemme
Fricasser les chappons
Qu'à venir perdre à riens
Tant de sy vaillantes gens.

[1] Krems.

LA DEFFAICTE DE PASQUES FLORYES,

12e D'APVRIL[1].

Soions resjouissans,
Messieurs les catholicques,
Puisque le Tout Puissant
Confond les héréticques;
Car aux jours les plus saincts
S'advanchons les desseings
A l'honneur de sa gloire;
C'est pourquoy il convient
Avoir le jour présent
A toujours en mémoire.

Puisque d'antiquité
On trouve en l'escripture
Les Rameaux respectez,
Ils les seront au future
Puisqu'il plaict au seigneur
Ce jour rendre vaincqueur
Nostre bon général;
Plusieurs de nostre armée
Garderont la renommée
Jusques à leur jour fatal.

Le dousiesme d'apvril,
Jour assez remarquable,
Advanchasmes à la fil
Avecq ordre honorable,
Dessus nos ennemys,
Ce qu'il estoit permis,

[1] A Silzendorf, — DU CORNET, 148 et suivant.

Si bien que à fin de compte
Faulut oultre leur gré
Qu'ils se soient rethirez
A leur grande perte et honte.

Je ne veux oublier
Sur ce faict mémorable,
Nos généreux guerriers
Et les plus remarquables,
Dont je vous nommeray
Le conte de Busquoy,
Marchant luy-mesme en teste,
Là où se présentant,
Son cheval à l'instant
Fut tué sans arreste.

Si tost apperchevant
Ceste triste infortunne,
Quelque soldat passant
Qui suivoit sa fortunne,
En terre s'est jecté
Affin de remonter
Cestuy quy doibt cognoistre :
Lors estant à cheval
Devant tous ses vassal
Vaillant se fist paroistre.

Sy avons le Gauché
Qui fit veoir sa vaillance,
Peetersem et Dompré,
De pareille asseurance;
Le visconte de Gandt
Y fust assez vaillant;

Aussy monsieur de Solre
Là où il fust blessé,
Dont il en at laissé
La vue, pour sa mémoire.

Monsieur de Bieneque aussy
Fust à ceste entreprise;
Ayant la fantasie
Faire veoir son arme esprise;
Dont oultre mesure
Il at esté navré
D'un coup d'harquebusade;
Toutte fois l'ennemy
De son sang au chier pris
A faict ceste bravade.

Car d'unne autre party
Sont venus les Pollacqs,
Sans riens prendre à merchy,
Animé au massacre;
Et monstrant leur valleur
Affin d'estre vaincqueur,
Dont en ceste journée
Plusieurs de l'ennemy
Sur la terre ou at mis
De leur âme privé.

Que voulez-vous doncq faire,
Gens plains d'outrecuidance
Car maintenant la guerre
Vous tourne en décadence:
Car vous entreprenez
De vouloir suborner

Un par trop grand monarque,
Dont il faut pour certain,
Que fussiez le butin
De la cruelle Parcque.

Car jamais maintenant
Plusieurs de vos cornettes,
Vos drappaux quand et quand,
Que j'avons de conqueste
Et beaucoup de vos gens
Que perdez bien souvent
A plusieurs escarmouche:
Dont il vaudroit milleur
De vous rendre à l'Empereur
Sans estre sy farouche.



CHANSON DE CREMBS[1].

Sus, mon esprict, qu'à ce coup on s'esveille ;
Venez, mes vers, de façon non pareille
Pour règlement à chascun réciter
Comme l'on fust pour Cresme pétarder.

Un mercredy environ les deux heures
Après minuict, sans faire nulle demeure,
L'ennemy vint descendre de furie
Jusques à la porte, menant un très grand bruict.

Travaillant tous d'unne façon guerrière
Sans tarder guerre ont fonsé la barrière,
Puis à la porte sont venus librement,
Touchant le fifre, tambour semblablement.

La guarnison de nation wallonne
Ne se voulant monstrer rasse poltronne,
Leur ont faict veoir, avant qu'il fut le jour,
Qu'ils n'avoient cure[2] *de leurs fifres et tambours.*

Pour conforter nos soldats en leur paine
Avoient près d'eux monsieur de Lipsterstinne[3]
Quy tousjours at la poste maintenu
En leur donnant la charge à sa venue.

Car perchevant ceste faulse canaille
Il fit jecter pardessus la muraille
Tant de cailloux et pierres à grand planté[4]
Que toutte la place en fust ensanglanté.

[1] Sur l'attaque de Krems, pendant la nuit du 3 décembre, 1619. *voy.* ci-dessus 135.
[2] Ne se souciaient pas...
[3] Lichtenstein.
[4] En grande abondance. *Dictionnaire Rouchi-français.*



Eux enragé d'une telle fûrie
Ont mis le feu d'assez grande furie
Dedans la porte, à leurs blessez jurans
Qu'ils laveroient leurs mains en nostre sang.

DA'ssignies[1], *ce vaillant capitaine,*
Pour tout cris ne se mist guerre en painne
S'y fist donner dessus eux le canon
Pour leur apprendre d'attacquer les Walons.

Nos ennemis ayant préveu la perte
De leurs soldats, si tost ont faict retraicte
Avecq désordre, se tenant tout en gros,
Quy fust la perte de leur sang à grans flos.

N'y venez plus veoir les soldats de Cresme,
Car il vault mieulx demeurer en Bohemme,
Passant l'heure quelque part à repos,
Que venir perdre vos gens mal à propos.

[1] Louis d'Assignies, capitaine au tercio de Hennin.

CHANSON SUR LA DEFFAICTE DE SECORCHE[1].

C'est maintenant vous, bons soldats,
Quy servés l'empereur catholicque
Qu'il convient prendre tous esbats
Laissant gémir les héréticques,
Puisqu'il plaist à Jésus sauveur
Nous en avoir rendu vaincqueur.

Ce fust le premier jour de may[2],
L'an seize cens et vingt années,
Que l'on fonsa, comme je crois
Et que puis dire pour asseuré,
L'un des quartiers des Bohemmois,
Lequel Secorche on appelloit[3].

Je ne veux faillir de nommer
Cestuy quy gouvernoit la trouppe:
On l'appelle le conte Dampierre,
Un vaillant cavaillier, sans doubte,
Et plusieurs aultres bataillons
Tant cavailliers que piétons.

Aïant toutte la nuict marché
L'aurore commenchoit à paroistre;
Lors souldain on at attaché
Le lien, en leur faisant paroistre
Que l'on avoit bien peu d'envye
D'en prendre d'aulcuns d'eux à merchy,

1 Schönberg?
2 *Voy.* ci-dessus 151;
3 Schönberg.

Messieurs, c'estoit un grand pitié
De veoir unne telle furie,
L'on ne faisoit nulle amitié;
Ce qu'on trouvoit l'on a meurtris;
Dont le reste, pour leur plus beau
Se retirent dans un chasteau.

Puis les aïant chassé dehors
De leurs quartiers et forteresse,
Chascun de nous faisoit effort
De pillier la place à grand presse;
Car il nous estoit commandé
De la brusler sans plus tarder.

Aussy tost fust exécuté
Le commandement sans arreste;
Nous rethirant à seureté,
Faisant à nos ennemys teste;
En ramenant pour prisonier
Carpesant[1] *hors de leur quartier.*

Or voilà doncq pour vous laissé
Du mois de may la souvenance,
Qu'on vous at si bien caressé:
Vous faisant veoir nostre asseurance,
Comme les amoureux certain,
Plantent le may de grand matin.

[1] Joachim Carpzovius, ou Carpezan.

Veillant la mort est celle[1]
Quy travaille mon cœr;
Le dormir m'est plus fidelle
Il peçasse ma langeur;
Descouvrant à ma damme
L'effort de mon désir
Et l'amoureuse flamme
Quy vifz me faict mourir.

Veillant, si je lui parle
La parole me fault;
Je devien morne et palle
Et frois tantost et chaut;
Je n'ose luy déduire
Le tourment que je sent;
De finir en martire
Malgré moy je consents.

Mais dormant, j'aie mon ayse
Parlant et me taisant,
Et mon désir s'apaise
En un déduict plaisant.
Dormant j'aie ma maistresse
Tousjours entre mes bras :
Veillant ce plaisir sesse
Et n'aye plus de soulas.

[1] Ces vers qui n'ont guère plus de rime que de raison, sont écrits à la fin du volume et de la même main que les chansons ; nous n'avons pas voulu les omettre, afin de donner l'œuvre complète du *Povre la Moisson*.

Puisque mon bien s'aseure
Sur les ombres de mort
Qu'un soleil me bienheure
Et me donne confort.
O mort, fais-moy la grasce
De clorre bientost mon œil;
Affin que je parface
Mon heur en ce sommeil.

Et sy je sens ma joye
Par un plaisant dormir,
Tousjours sui je en la voye
De cest heur et grand plaisir.
Sans que nulle me réveille
De cest plaisant dormir
Et sans que plus je veille
Sans vois et sans repos.

Ou bien sy ma fortune
A m'éveiller me contrain
Et que trop importune
D'elle je sois attain;
Que ma belle me chasse
Mon désir de son cœr
Et que sa belle face
Me serfce de splendeur;

Car veillier sans lumière
Est l'ombre d'un malheur
Et une fraieur fière
Qui me glace le cœr.
Sy la force esclairante
De ma belle me luit
A l'âme languissante
Qny tousjours la poursuit.

Regarde ma maistresse,
Ce qu'il défault en moy;
Parfois, ô ma déesse,
Mon plaisir et non ma foy.
Laquelle est sy parfaicte
En t'aimant loyaument
Que la moins imparfaicte
N'ayme sy constamment.

Advise, ô ma cruelle,
Ce que je n'ose chanter
Et vien, ô ma rebelle,
Mon esprit contenter.
Car d'estre heureux en songe
Ne m'est trop grand plaisir,
Veue que triste me plonge
Au secret d'un plaisir.

FIN DE L'APPENDICE.

ERRATA.

P. 109, 11e lig.,	*lisez* :	gouverneur	*au lieu de* :	gouvernement.
» 117, note	»	envoyée	»	envoyé.
» 137, note 4	»	Waroux	»	Warcoux.
» 177, 28e lig.,	»	defendre	»	defindre.

N. B. de la p. 196 à 219, il faudrait en tête 1621, au lieu de 1620.
» » 220 à 225 » » 1622.

P. 206 note *lisez* : *Maradas au lieu de* : *Mazadas.*

TABLE DES MATIÈRES.

GUERRE DE SAVOIE.

APPENDICE A LA GUERRE DE SAVOIE.

GUERRE DE BOHÊME.









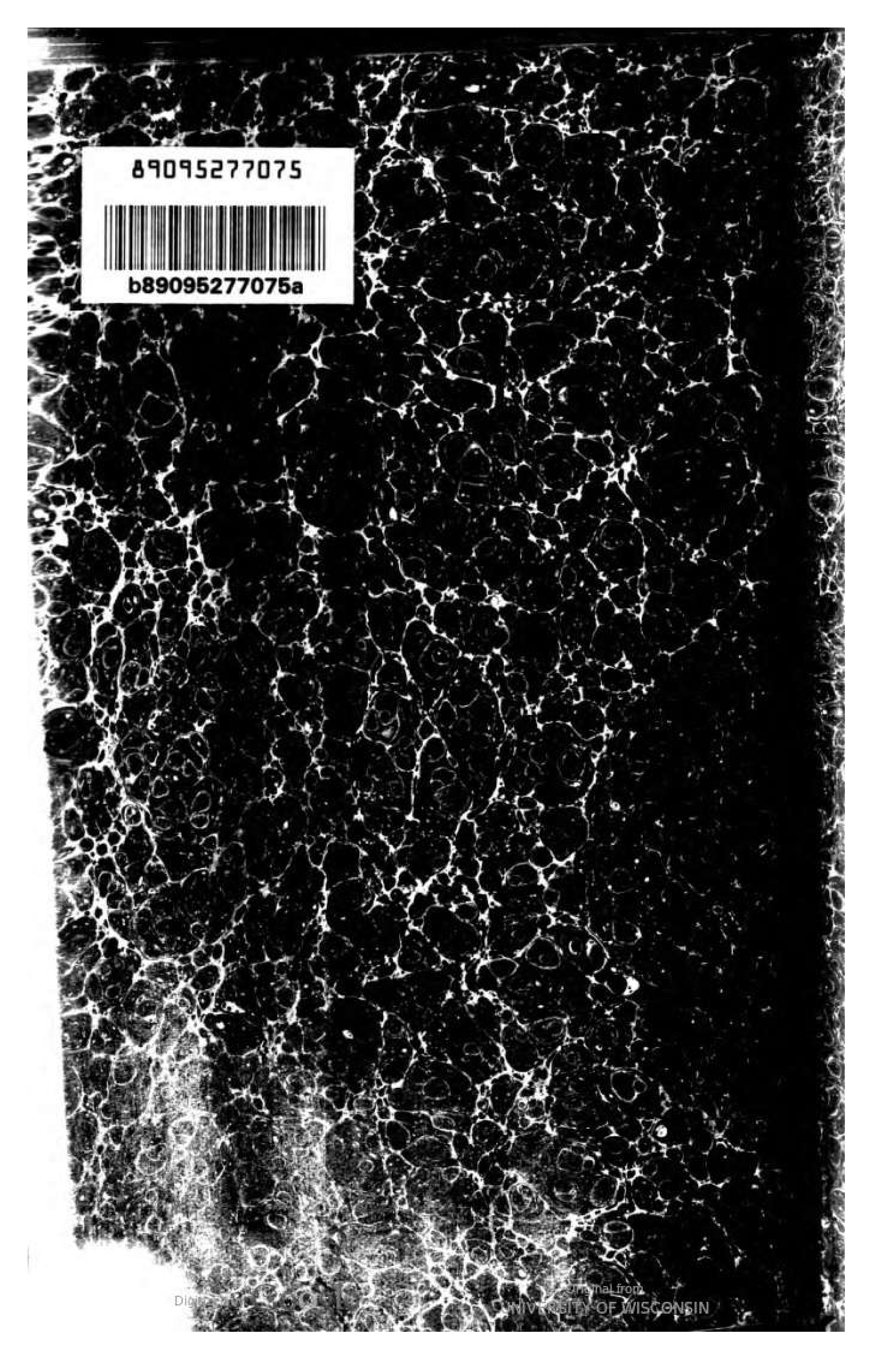


APPENDICE AUX GUERRES DE BOHÊME.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.




89095277075
b89095277075a

